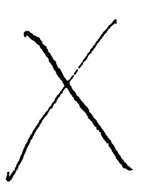




DES ANIMAUX,

PAR PLINE.



A PARIS,

Chez Delance et Lesueur, Imprimeurs-Libraires, rue de la Harpe, N°. 133.

HISTOIRE NATURELLE DES ANIMAUX PAR PLINE.

TRADUCTION NOUVELLE,

AVEC LE TEXTE EN REGARD,

PAR P.-C.-B. GUEROULT,

PROFESSEUR de Langues anciennes aux Écoles Centrales de Paris; ci-devant Professeur d'Éloquence en l'Université de Paris; Membre de la Société d'Émulation de Rouen.

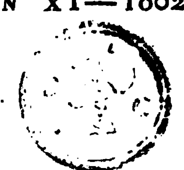
In contemplatione Naturæ nihil potest videri supervacuum. PLIN. Lib. XI.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE ET LESUEUR.

AN XI — 1802.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

PLINE est le seul des anciens qui ait traité de tous les objets qui appartiennent à la nature. Le ciel, l'eau, la terre, les animaux, les plantes, les minéraux, l'origine, les progrès et les procédés des arts, il a tout compris dans son histoire naturelle, travail immense, *inventaire précieux de tout ce qui formoit alors les véritables richesses de l'esprit humain* (1).

L'ouvrage entier est partagé en trente-six livres. Cinq, savoir : le VII, VIII, IX, X et XIe. contiennent l'histoire des animaux.

En traitant cette partie, l'auteur a suivi la division donnée par la nature même, de la terre, de l'eau et de l'air.

(1) Condorcet.

Il parle successivement des animaux terrestres, des animaux aquatiques, des oiseaux. Les insectes, soit qu'ils vivent sur la terre, ou dans l'air, ou au sein des eaux, sont tous renvoyés au dernier livre, comme formant une classe à part.

Le plus parfait des animaux, l'homme occupe seul le septième livre. Il ne pouvoit pas être confondu avec les autres, puisque c'est pour lui que la nature semble les avoir tous produits.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les principales variétés de l'espèce humaine, Pline prend l'homme au moment de sa naissance, et le suit d'âge en âge jusqu'au dernier instant de sa vie. Il ne dissimule rien de nos misères et de nos infirmités. Il est même pénétré de honte et de pitié lorsqu'il considère combien l'existence de l'homme est fragile, dans quelles bornes étroites elle est circonscrite, par combien de douleurs et de maladies elle est

tourmentée. Les faveurs de la fortune sont appréciées à leur juste valeur, et il déplore la vanité et le néant des félicités humaines. Mais qu'il sait bien aussi nous rappeler au sentiment de notre grandeur, en développant les ressources que l'homme peut trouver en lui-même! Avec quelle dignité, avec quelle noblesse il nous fait voir combien cet être, plus foible à sa naissance qu'aucun des animaux, est digne d'être le roi de la nature par le développement de sa taille, par l'accroissement de sa force, et la perfection de ses organes! Les facultés de l'ame fixent ensuite son attention. La mémoire, le courage, la force de souffrir, l'élévation du génie, les talens en tout genre sont le sujet d'autant de chapitres, pleins de chaleur et d'éloquence; enfin, il conduit l'homme à la vieillesse, et après lui avoir fait parcourir toutes les périodes de la vie, il l'abandonne à la mort, et le voit rentrer dans le néant

d'où il étoit sorti. Il termine l'histoire de l'homme en consacrant les noms de ceux qui ont fait la gloire et le bonheur de l'humanité par l'invention des arts.

Buffon personnifie, en quelque sorte, l'espèce humaine : c'est sur l'homme collectif qu'il arrête ses regards. Pline peint en détail, et ne considère que les individus : comme tout ce qu'il dit est appuyé sur des faits ; il cite en exemples une multitude d'hommes qui appartiennent à tous les pays et à tous les siècles. Mais il ne s'écarte point de son objet principal ; ces portraits deviennent un tableau d'histoire ; et chez lui, la connoissance des individus nous conduit à la connoissance de l'espèce.

Le huitième livre contient l'histoire des animaux terrestres. Ces arrangemens méthodiques, ces systèmes généraux adoptés par les modernes, n'ont point été connus des naturalistes anciens. Pline n'a donc pas disposé ses animaux par genres, par ordres, par

classes : sa seule manière de les distribuer est de placer au premier rang ceux qui ont reçu en partage la grandeur et la force. Il parle d'abord des animaux qui se sont maintenus libres et indépendans. Il commence par l'éléphant, le lion, la panthère, le tigre, etc. Il décrit fidèlement leurs mœurs, leurs actions, leur façon de vivre, leurs ruses, les lieux de leur habitation, leur génération, le nombre des petits, les soins des pères et des mères, etc. Ensuite il s'occupe de ceux qui vivent en société avec l'homme, ou qui du moins habitent les mêmes lieux que lui. Il nous entretient *d'abord du* chien, du cheval, du taureau, etc., s'arrêtant toujours avec complaisance sur ceux qui peuvent le plus servir à nos besoins ou à nos plaisirs.

Sa marche est la même lorsqu'il traite des animaux aquatiques et des oiseaux. Par tout il a su également éviter la sécheresse et la monotonie, varier la forme de ses descriptions, y mêler des

faits intéressans, et des réflexions sur les services que peuvent nous rendre ces animaux. On remarquera particulièrement ce qu'il dit dans le huitième livre, de l'emploi de la laine, de l'origine et des progrès de l'art de tisser; et dans le neuvième, de l'usage des perles et des procédés de la teinture en pourpre. Le dixième est terminé par quelques remarques sur les sens dans les différens animaux.

La moitié du onzième livre est consacrée aux insectes. Il met en tête les abeilles; ce sont, dit-il, les seuls animaux de cette classe que la nature ait produits pour l'homme: il entre dans de grands détails sur les ruches, sur l'éducation et les travaux des abeilles, sur la récolte du miel. Les autres insectes sont traités, pour la plupart, d'une manière superficielle; quelques-uns même ne sont qu'indiqués. Il n'est pas étonnant que ces animaux aient été moins étudiés par des hommes qui regardoient

comme le véritable et unique but de la science, les moyens d'en tirer le parti le plus avantageux pour la société. On voit même qu'en entrant en matière, notre auteur demande grâce à ses lecteurs; il craint qu'on ne rejette avec dédain des observations qui n'ont pour objet que des animaux inutiles et méprisés.

La dernière moitié de ce livre nous présente la description de l'homme par toutes ses parties extérieures et intérieures, et nous fait connoître dans les autres animaux les rapports que toutes les parties de leur corps ont avec *celles* du corps de l'homme.

Pline, en écrivant l'histoire des animaux, a souvent cité Aristote. Mais il ne faut pas croire, comme l'ont avancé quelques critiques outrés, qu'il se soit contenté de traduire le philosophe grec: son objet étoit de nous faire jouir de l'expérience de tous les siècles qui l'avoient précédé. Il a donc recueilli les

observations des différens auteurs qui se sont occupés des animaux. Il nous les a transmises en y ajoutant celles qu'il avoit faites lui-même. Il a bien fallu qu'il citât le plus laborieux et le plus exact de tous les observateurs. Il le nomme fréquemment; il s'appuie de son témoignage; il le compare et souvent il l'oppose à celui des autres auteurs; quelquefois il le combat, mais toujours avec le respect dû à la supériorité de son génie. Et combien d'observations postérieures aux siennes n'a-t-il pas ajoutées! combien de faits plus récens n'a-t-il pas sauvés de l'oubli! combien n'a-t-il pas indiqué d'animaux qui n'avoient pas été connus d'Aristote!

Mais il a, dit-on, accueilli sans choix et sans examen tout ce que l'ignorance ou la vanité des historiens et des voyageurs ont offert à son insatiable avidité de tout savoir, et c'est ainsi qu'il a fait plutôt le roman que l'histoire des animaux.

Ce reproche s'adresse à tous les naturalistes anciens autant qu'à Pline lui-même. Nous les jugerions avec moins de sévérité, si nous pensions un peu plus aux grands avantages que nous avons sur eux. Aujourd'hui, grâce à l'imprimerie, toute découverte nouvelle est soumise à l'examen et à la censure publique. On s'empresse de la vérifier, de la discuter, de la combattre. Les objections, les réponses sont généralement connues; et si elle sort victorieuse de cette épreuve, elle jouit d'une autorité universelle.

Les anciens étoient obligés de s'en rapporter à des relations de voyageurs, à des descriptions dont souvent il n'existoit qu'une seule copie. Les livres étoient rares, et par conséquent très-chers : et comme ils ne parvenoient guère à ceux qui, témoins des faits, auroient été des juges compétens, le mensonge et l'erreur s'accréditoient par le silence des contemporains.

D'ailleurs, ces mêmes anciens ne paroissent pas avoir connu, comme nous, les avantages du commerce des lumières. Jaloux de leur supériorité, les savans étoient peu communicatifs. Pline se plaint, en plusieurs parties de son ouvrage, que ceux de son temps gardent pour eux seuls le secret de leurs connoissances.

Il n'avoit donc pas les mêmes moyens que nous pour s'assurer de la vérité. Il lui étoit difficile de choisir avec certitude ce qui méritoit d'être rapporté : aussi n'a-t-il voulu prononcer qu'avec précaution sur ce que les anciens ont pu croire. Il n'a point pris sur lui d'affirmer ce qui lui sembloit douteux; mais il s'est fait un scrupule de rejeter ce que des auteurs estimables lui avoient transmis. Il nous avertit, au commencement du septième livre, qu'il ne prétend pas se rendre garant de tous les faits qu'il va rapporter; et que chaque fois qu'ils lui paroîtront de na-

ture à être contestés, il nous renverra aux auteurs de qui il les emprunte. Il les cite en effet, et nous voyons qu'il s'est réservé le droit de les réfuter, et de se moquer assez souvent de la crédulité des Grecs, toujours amis du merveilleux. Je pourrois ajouter que l'expérience a démontré la justesse de plusieurs de ses observations, qu'on avoit regardées comme incroyables et fabuleuses; et que, plus d'une fois aussi, on lui a imputé des erreurs qui appartenoient à ceux qui l'avoient mal traduit ou mal commenté.

Mais il suffira, sans doute, de rapporter ici le témoignage imposant de Buffon. Voici comme il s'exprime (*de la manière de traiter l'histoire naturelle*): « Quoique les modernes aient ajouté leurs découvertes à celles des anciens, je ne vois pas que nous ayons sur l'histoire naturelle beaucoup d'ouvrages que l'on puisse mettre au-dessus d'Aristote et de Pline.... Si les anciens semblent

avoir négligé à dessein la description de chaque objet, ils ont du moins très-bien traité l'historique de la vie et des mœurs des animaux ».

Au surplus, quand même les amateurs de l'histoire naturelle ne pardonneroient pas à Pline les erreurs de son siècle, au moins a-t-il un mérite incontestable aux yeux des amis des lettres et de l'antiquité. Quels droits n'a-t-il pas acquis à leur reconnoissance, en nous transmettant cette foule de détails sur les mœurs domestiques des Romains, sur leurs arts, sur leur luxe, sur leurs jeux, cette multitude d'anecdotes curieuses, de singularités piquantes qui donnent un si grand prix à son ouvrage ?

Sous ce rapport, Pline, tant de fois cité par les naturalistes, mérite d'être lu par tous les hommes qui ne sont pas étrangers aux lettres. Le savant Camus a déjà traduit, il y a plusieurs années, l'histoire des animaux par Aristote. Si

ma traduction n'a pas trop affoibli les traits de mon auteur, peut-être aura-t-on quelque plaisir à rapprocher et à comparer ensemble Aristote, Pline et Buffon, ces écrivains immortels, dont les ouvrages forment les trois grandes époques dans la chronologie de l'histoire naturelle.

Je m'empresse de payer un juste tribut de reconnoissance aux hommes célèbres qui, de nos jours, ont fait faire tant de progrès à cette partie de l'histoire naturelle. L'ignorance de bien des faits avoit, jusqu'ici, rendu beaucoup plus difficile la tâche que je me suis imposée. Aidé par les ouvrages de Buffon et de Daubenton, et par ceux de leurs dignes successeurs, les citoyens Lacépède et Cuvier, éclairé par les notes instructives dont le citoyen Camus a enrichi sa traduction d'Aristote, j'ai eu moins d'obstacles à vaincre. Leurs observations et leurs discussions savantes m'ont souvent été

d'un grand secours pour l'intelligence du texte. De pareils ouvrages sont les commentaires les plus utiles. C'est en les étudiant qu'on parviendra le plus surement à entendre et à traduire les naturalistes anciens.

Je dois prévenir mes lecteurs que toutes les fois que j'ai cité Buffon, je me suis servi de l'édition de Paris, imprimerie royale, 1769.

Pour ce qui concerne les poids, les mesures et les monnoies des anciens, j'ai suivi en tout le savant auteur du voyage d'Anacharsis.

DES
ANIMAUX,
PAR PLINE.

C. PLINII SECUNDI
NATURALIS
HISTORIÆ
LIBER SEPTIMUS.

HOMINIS NATURA.

I. Mundus, et in eo terræ, gentes, maria insignia, insulæ, urbes, ad hunc modum se habent. Animantium in eodem natura nullius propè partis contemplatione minor est, si quidem omnia exsequi humanus animus queat.

Principium jure tribuetur homini, cujus causâ videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ sæva mercede contra tanta sua munera: ut non sit satis æstimare, parens melior homini, an tristior noverca fuerit. Ante omnia, unum animantium cunctorum alienis velat opibus :

HISTOIRE NATURELLE DE PLINE.

LIVRE SEPTIÈME.

DE L'HOMME.

Tel est le tableau du monde (1) et l'état des terres, des nations, des mers, des îles, des villes qu'il renferme. La nature des animaux qui le peuplent, si toutefois il est possible à l'esprit humain de les atteindre tous, offre à la contemplation un spectacle non moins immense qu'aucune de ses autres parties.

Il est juste de commencer par l'homme, pour qui la nature semble avoir produit tous les autres animaux. Elle vend bien cher les grands dons qu'elle lui fait; peut-être même est-elle pour lui moins mère que marâtre. D'abord, c'est le seul qu'elle couvre de vêtemens étrangers : elle donne aux autres di-

ceteris variè tegumenta tribuit, testas, cortices, coria, spinas, villos, setas, pilos, plumam, pennas, squamas, vellera. Truncos etiam arboresque cortice, interdum gemino, à frigoribus et calore tutata est. Hominem tantùm nudum, et in nudâ humo, natali die abjicit ad vagitus statim et ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrimas, et has protinus vitæ principio. At hercules risus, præcox ille et celerrimus, ante quadragesimum diem nulli datur.

Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, et omnium membrorum nexus : itaque feliciter natus jacet, manibus pedibusque devinctis, flens animal ceteris imperaturum : et à suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum est. Heu dementiam ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos!

Prima roboris spes, primumque temporis munus quadrupedi similem facit. Quando homini incessus? quando vox? quando firmum

vers tégumens, les tests, les coquilles, le cuir, les piquans, le poil, la soie, le crin, le duvet, la plume, l'écaille et la laine. Elle a muni les arbres eux-mêmes contre le froid et le chaud, en les enveloppant d'une écorce quelquefois double. L'homme est le seul qu'au jour de sa naissance elle jette nu sur la terre nue, livré, dès cet instant, aux cris et aux pleurs. De tant d'êtres vivans, nul autre n'est destiné aux larmes, et ces larmes, il les répand aussitôt qu'il respire : mais le rire (2), grands dieux ! le rire, même précoce, même le plus hâtif, n'éclot jamais sur ses lèvres avant le quarantième jour.

A ce triste essai de la lumière succèdent des liens qui entravent tous ses membres, et dont les bêtes sauvages qui naissent dans nos habitations sont affranchies, du moins en ces premiers momens. Produit sous de si brillans auspices, le voilà donc étendu pieds et mains liés, ce futur dominateur de tous les autres animaux ! Il pleure ! Des supplices commencent sa vie, et tout son crime est d'être né. Après un tel début, hélas ! quelle démence que de se croire des droits à l'orgueil !

Se traîner sur les genoux et sur les mains est en lui le premier signe de la force et le premier bienfait du temps. Mais quand ce débile quadrupède se dressera-t-il sur ses

cibis os? quamdiu palpitans vertex, summæ inter cuncta animalia imbecillitatis indicium? Jam morbi, totque medicinæ contra mala excogitatæ, et hæ quoque subinde novitatibus victæ. Cetera sentire naturam suam, alia pernicitatem usurpare, alia præpetes volatus, alia nare: hominem scire nihil sine doctrinâ, non fari, non ingredi, non vesci: breviterque non aliud naturæ sponte, quàm flere. Itaque multi exstitere, qui non nasci optimum censerent, aut quàm ocissimè aboleri.

Uni animantium luctus est datus, uni luxuria, et quidem innumerabilibus modis, ac per singula membra: uni ambitio, uni avaritia, uni immensa vivendi cupido, uni superstitio, uni sepulturæ cura, atque etiam post se de futuro. Nulli vita fragilior, nulli rerum omnium libido major, nulli pavor confusior, nulli rabies acrior. Denique cetera animantia in suo genere probè degunt: congregari videmus, et stare contra dissimilia. Leonum feritas inter se non dimicat: serpentium morsus

pieds? quand formera-t-il des sons articulés? quand sa bouche pourra-t-elle broyer les alimens? jusques à quand la molle flexibilité de son crâne attestera-t-elle qu'il est plus foible qu'aucun des animaux? Déjà surviennent les maladies et cette foule de remèdes inventés pour les guérir, trop souvent impuissans eux-mêmes contre des maux inconnus et nouveaux. Avertis par leur instinct, les autres courent, volent ou nagent. L'homme ne sait rien sans le secours de l'instruction, ni parler, ni marcher, ni manger. Oui, de lui-même il ne sait que pleurer : aussi plusieurs ont-ils prononcé que le mieux seroit de ne point naître (3), ou de rentrer à l'instant même dans le néant.

A lui seul exclusivement ont été réservés le chagrin, le luxe qui se varie sous des formes sans nombre, et qu'il étale sur toutes les parties de son corps, l'ambition, l'avarice, la passion immodérée de la vie, la superstition, le soin de sa sépulture, et même de ce qui arrivera quand il ne sera plus. Nul animal dont la vie soit plus frêle, les désirs plus effrénés, la peur plus effarée, la rage plus furieuse. Enfin, les autres vivent en paix avec leurs semblables ; nous les voyons se réunir et combattre contre des ennemis d'une espèce différente : les lions, malgré leur férocité, n'ont point la guerre avec les lions ; les ser-

non petit serpentes : ne maris quidem belluæ ac pisces, nisi in diversa genera, sæviunt. At hercules homini plurima ex homine sunt mala.

1. Et de universitate quidem generis humani, magnâ ex parte, in relatione gentium diximus. Neque enim ritus moresque nunc tractamus, innumeros, ac totidem penè, quot sunt hominum cœtus : quædam tamen haud omittenda duco, maximèque longiùs a mari degentium : in quibus prodigiosa aliqua et incredibilia multis visum iri haud dubito. Quis enim Æthiopas, antequàm cerneret, credidit? aut quid non miraculo est, cùm primùm in notitiam venit? Quàm multa fieri non posse, priusquàm sint facta, judicantur?

Naturæ verò rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modò partes ejus ac non totam complectatur animo. Ne pavones, aut tigrium pantherarumque maculas, et tot animalium picturas comme-

pens ne déchirent point les serpens ; les poissons mêmes et les monstres de la mer ne sont cruels que pour ceux d'une autre espèce ; mais c'est de l'homme, grands dieux ! que l'homme éprouve le plus de maux.

Dans la partie géographique de cet ouvrage, j'ai exposé presque tout ce que j'avois à dire de l'espèce humaine, considérée sous une vue générale ; car mon objet n'est pas ici de m'occuper des coutumes et des mœurs des nations : elles sont variées à l'infini, et chaque association politique a les siennes. Cependant je crois ne devoir pas omettre certains traits particuliers, et spécialement ceux qui caractérisent les peuples éloignés de la mer. Je ne doute pas que plusieurs faits ne paroissent, à beaucoup de mes lecteurs, prodigieux et incroyables. En effet, a-t-on cru à l'existence des *Éthiopiens* (4), avant qu'on les eût vus ? Tout ce qui vient, pour la première fois, à notre connoissance, n'est-il pas un sujet d'étonnement ! Combien de choses ne sont jugées possibles, qu'après qu'elles ont été faites ?

A chaque instant la force et la majesté de la nature surpassent notre croyance, quand nous contemplons, je ne dis pas son ensemble, mais même ses détails. Pour ne parler ni des paons, ni de la robe mouchetée des tigres et des panthères, ni des riches couleurs de tant d'animaux, une

morem, parvum dictu, sed immensum æstimatione, tot gentium sermones, tot linguæ, tanta loquendi varietas, ut externus alieno penè non sit hominis vice. Jam in facie vultuque nostro, cùm sint decem, aut paulo plura membra, nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies exsistere : quod ars nulla in paucis numero præstet adfectando.

Nec tamen ego in plerisque eorum obstringam fidem meam, potiùsque ad auctores relegabo, qui dubiis reddentur omnibus : modò ne sit fastidio Græcos sequi, tantò majore eorum diligentiâ vel curâ vetùstiore.

II. 2. Esse Scytharum genera, et quidem plura, quæ corporibus humanis vescerentur, indicavimus. Idipsum incredibile fortasse, ni cogitemus in medio orbe terrarum, ac Siciliâ et Italiâ fuisse gentes hujus monstri Cyclopas et Læstrygonas, et nuperrimè trans Alpes

chose simple et petite, en apparence, mais de nature pourtant à effrayer l'imagination, c'est cette multitude de langues et d'idiomes, qui fait qu'un étranger est à peine un homme pour quiconque n'est pas son compatriote. D'un autre côté, quoique le visage de l'homme ne soit guères composé que de dix parties, on ne rencontre nulle part, entre tant de milliers d'individus, deux figures parfaitement semblables; et cependant tous les efforts de l'artiste (5) ne peuvent jamais produire une pareille diversité entre le petit nombre de têtes qu'invente son génie.

Au surplus, je ne prétends pas garantir tous les faits que je vais énoncer. J'aime mieux renvoyer aux sources, et citer les auteurs pour tout ce qui sera suspect et douteux; mais je demande qu'on n'affecte pas un dédain superbe pour *les* Grecs, qui sont, à la fois, et les plus anciens et les plus exacts de tous les observateurs de la nature.

J'ai indiqué des nations Scythes, et même en grand nombre, qui se nourrissoient de chair humaine. Ce fait sembleroit peut-être incroyable, si nous ne rappelions à notre pensée qu'au centre de notre empire, que dans la Sicile et l'Italie, il a existé de ces peuples monstres, tels que les Cyclopes et les Lestrigons, et qu'à une époque très-récente (6), les nations

hominem immolari gentium earum more solitum : quod paulum a mandendo abest : sed et juxta eos, qui sunt ad septemtrionem versi, haud procul ab ipso Aquilonis exortu, specuque ejus dicto, quem locum Gescliton appellant, produntur Arimaspi, quos diximus, uno oculo in fronte mediâ insignes : quibus assiduè bellum esse circa metalla cum gryphis, ferarum volucri genere, quale vulgò traditur, eruente ex cuniculis aurum, mirâ cupiditate et feris custodientibus, et Arimaspis rapientibus, multi, sed maximè illustres Herodotus et Aristeas Proconnesius scribunt.

Super alios autem Anthropophagos Scythas, in quâdam convalle magnâ Imai montis, regio est, quæ vocatur Abarimon, in quâ silvestres vivunt homines, aversis post crura plantis, eximiæ velocitatis, passim cum feris vagantes. Hos in alio non spirare cœlo, ideoque ad finitimos reges non pertrahi, neque ad Alexandrum Magnum pertractos, Bæton itinerum ejus mensor prodidit.

Priores Anthropophagos, quos ad septem-

Transalpines étoient dans l'usage d'offrir des sacrifices humains. Immoler des hommes ou les manger (7), la différence n'est pas grande. On rapporte qu'auprès des Scythes les plus voisins du Nord, non loin de cette caverne où j'ai dit que se forme l'aquilon, lieu qu'on nomme Gesclitos, sont placés les Arimaspes, remarquables en ce qu'ils n'ont qu'un œil au milieu du front. Plusieurs auteurs, entre autres Hérodote et Aristéas de Proconnèse, écrivent que ce peuple est continuellement en guerre avec les griffons, espèce de monstres ailés, qui tirent l'or des mines; que les griffons mettent autant d'ardeur à garder ce précieux métal, que les Arimaspes à l'enlever.

Par-delà d'autres Scythes anthropophages, dans une grande vallée du mont Imaüs, est une contrée, qu'on nomme Abarimon, où vivent des hommes sauvages, dont les pieds sont tournés en arrière; ils sont d'une agilité surprenante, et vivent errans parmi les animaux des forêts. Béton, qui mesura les marches d'Alexandre le Grand, nous a transmis que ces hommes ne peuvent vivre sous un autre ciel, et que cette raison qui s'oppose à ce qu'ils soient transportés chez les rois voisins, empêcha qu'on n'en présentât à ce prince.

Isigone de Nicée raconte que ces anthropo-

trionem esse diximus decem dierum itinere supra Borysthenem amnem, ossibus humanorum capitum bibere, cutibusque cum capillo pro mantelibus ante pectora uti, Isigonus Nicæensis. Idem in Albaniâ gigni quosdam glaucâ oculorum acie, a pueritiâ statim canos, qui noctu plus quàm interdiu cernant. Idem itinere dierum decem supra Borysthenem Sauromatas tertio die cibum capere semper.

Crates Pergemenus in Hellesponto circà Parium genus hominum fuisse tradit, quos Ophiogenes vocat, serpentium ictus contactu levare solitos, et manu impositâ venena extrahere corpori. Varro etiamnum esse paucos ibi, quorum salivæ contra ictus serpentium medeantur. Similis et in Africâ gens Psyllorum fuit, ut Agatharchides scribit, à Psyllo rege dicta, cujus sepulcrum in parte Syrtium majorum est. Horum corpori ingenitum fuit virus exitiale serpentibus, et cujus odore sopirent eas. Mos verò liberos genitos protinus objiciendi sævissimis earum, eoque genere pudicitiam conjugum experiendi, non profugien-

phages, que j'ai dit être situés au nord, à dix journées du Boristhène, boivent dans des crânes humains, dont ils étendent les peaux et les chevelures sur leur poitrine, en guise de serviettes. Il dit aussi qu'il y a dans l'Albanie une espèce d'hommes dont les yeux sont verts, que, dès leur enfance, ils ont les cheveux blancs, et qu'ils voient mieux la nuit que le jour. Il ajoute, qu'à dix journées par-delà le Boristhène, les Sarmates ne prennent jamais de nourriture que de trois en trois jours.

Cratès de Pergame rapporte que dans l'Hellespont, près de Parium, il y avoit une espèce d'hommes, nommés Iphiogènes, qui, par leur attouchement, guérissoient les morsures des serpens, et faisoient sortir le venin du corps en appliquant leur main sur la plaie. Varron assure que dans ce même pays, il existe encore quelques hommes dont la salive est un remède contre la dent des serpens. Telle fut aussi en Afrique, selon Agatarchide, la nation des Psilles (8), ainsi nommée du roi Psillus, dont le tombeau subsiste encore dans la région des grandes Syrtes. L'odeur de leurs corps étoit pour ces reptiles un narcotique mortel. Ils étoient dans l'usage d'exposer les enfans nouveaux nés aux serpens les plus cruels, et d'éprouver ainsi la fidélité des femmes,

tibus adulterino sanguine natos serpentibus. Hæc gens ipsa quidem propè internecione sublata est à Nasamonibus, qui nunc eas tenent sedes : genus tamen hominum ex iis qui profugerant, aut cùm pugnatum est afuerant, hodieque remanet in paucis. Simile et in Italiâ Marsorum genus durat, quos à Circæ filio ortos ferunt, et ideo inesse iis vim naturalem eam. Et tamen omnibus hominibus contra serpentes inest venenum : feruntque ictas salivâ, ut ferventis aquæ contactum fugere. Quod si in fauces penetraverit, etiam mori : idque maximè humani jejuni oris.

Supra Nasamonas confinesque illis Machlyas, Androgynos esse utriusque naturæ, inter se vicibus coeuntes, Calliphanes tradit. Aristoteles adjicit dextram mammam iis virilem, lævam muliebrem esse.

In eâdem Africâ familias quasdam effascinantium, Isigonus et Nymphodorus : quorum laudatione intereant probata, arescant arbores, emoriantur infantes. Esse ejusdem generis in Triballis et Illyriis, adjicit Isigonus,

parce que les serpens ne fuyoient pas les enfans nés d'un adultère. Cette nation a été presque entièrement exterminée par les Nasamons, qui occupent aujourd'hui ce pays. Toutefois il reste encore quelques individus de la race de ceux qui avoient pris la fuite, ou qui se trouvoient absens dans le temps de la guerre. Une vertu semblable s'est conservée dans la nation des Marses en Italie. On dit qu'ils la tiennent du fils de Circé, dont ils tirent leur origine. Au surplus, tous les hommes portent en eux un poison contre les serpens. On prétend que la salive produit sur ces reptiles le même effet que l'eau bouillante: qu'ils meurent même si elle leur pénètre dans la gorge, surtout quand cette salive est celle d'un homme à jeun.

Calliphane écrit qu'au delà des Nasamons et des Machlies leurs voisins, habitent les Androgynes, qui réunissent les deux sexes, usant tour à tour de l'un et de l'autre. Aristote ajoute qu'ils ont le sein droit comme les hommes, et le sein gauche comme les femmes.

Isigone et Nimphodore disent qu'il existe en Afrique certaines familles d'enchanteurs, qui, par la vertu de quelques paroles, tuent les troupeaux, dessèchent les arbres, et font périr les enfans. Isigone ajoute que chez les Tribales et les Illiriens, certains hommes ensorcèlent

qui visu quoque effascinent, interimantque quos diutius intueantur, iratis præcipuè oculis: quod eorum malum faciliùs sentire puberes. Notabilius esse quòd pupillas binas in oculis singulis habeant. Hujus generis et feminas in Scythiâ, quæ vocantur Bithyæ, prodit Apollonides. Phylarchus et in Ponto Thibiorum genus, multosque alios ejusdem naturæ: quorum notas tradit in altero oculo geminam pupillam, in altero equi effigiem. Eosdem prætereà non posse mergi, ne veste quidem degravatos. Haud dissimile iis genus Pharnacum in Æthiopiâ prodidit Damon, quorum sudor tabem contactis corporibus adferat.

Feminas quidem omnes ubique visu nocere, quæ duplices pupillas habeant, Cicero quoque apud nos auctor est. Adeò naturæ, cùm ferarum morem vescendi humanis visceribus in homine genuisset, gignere etiam in toto corpore, et in quorumdam oculis quoque, venena placuit: ne quid usquàm mali esset, quod in homine non esset.

Haud procul urbe Româ in Faliscorum agrô

par leur vue, et tuent ceux qu'ils regardent fixement, surtout lorsqu'ils sont en colère : que les pubères résistent moins à leurs maléfices : que ce qui les distingue le plus, c'est qu'ils ont deux prunelles à chaque œil. Apollonide attribue la même singularité à certaines femmes de la Scythie, qu'on nomme Bithiennes. Philarque cite aussi dans le Pont la race des Thibiens et plusieurs autres, dont il dit que le caractère distinctif est d'avoir une double prunelle à un œil, et une figure de cheval à l'autre. Il ajoute que leurs corps ne peuvent s'enfoncer dans l'eau, même étant appesantis par leurs vêtemens. On peut ranger dans la classe de ces êtres extraordinaires la race des Pharnaces, dont la sueur, si l'on en croit Damon, corrompt tous les corps qu'elle touche.

Parmi nos auteurs, Cicéron assure qu'en tout pays, le regard des femmes qui ont une double prunelle est funeste. Ainsi donc, après avoir donné aux hommes, comme aux bêtes féroces, le goût de la chair humaine, la nature a voulu répandre des poisons dans toute leur personne, même jusque dans leurs yeux, afin que nulle part il n'existât aucun mal qui ne fût aussi dans l'homme.

Non loin de Rome, au territoire des Falis-

familiæ sunt paucæ, quæ vocantur Hirpi: hæ sacrificio annuo, quod fit ad montem Soractem Apollini, super ambustam ligni struem ambulantes non aduruntur. Et ob id perpetuo Senatusconsulto militiæ omniumque aliorum munerum vacationem habent.

Quorumdam corpori partes nascuntur ad aliqua mirabiles : sicut Pyrrho regi pollex in dextero pede, cujus tactu lienosis medebatur. Hunc cremari cum reliquo corpore non potuisse tradunt, conditumque loculo in templo.

Præcipuè India Æthiopumque tractus miraculis scatent. Maxima in Indiâ gignuntur animalia. Indicio sunt canes grandiores ceteris. Arbores quidem tantæ proceritatis traduntur, ut sagittis superjaci nequeant. Hæc facit ubertas soli, temperies cæli, aquarum abundantia, (si libeat credere) ut sub unâ ficu turmæ condantur equitum. Arundines verò tantæ proceritatis, ut singula internodia alveo navigabili ternos interdum homines ferant.

Multos ibi quina cubita constat longitudine

ques, on voit un petit nombre de familles, qu'on nomme les Hirpiens. Dans un sacrifice annuel, qui s'offre près du mont Soracte en l'honneur d'Apollon, ces Hirpiens marchent, sans se brûler, sur un brasier ardent. Un Sénatusconsulte les exempte, à perpétuité, du service militaire et de toutes les autres charges publiques.

Certaines parties du corps sont quelquefois douées de propriétés merveilleuses: tel étoit chez Pirrhus le pouce du pied droit. Son attouchement guérissoit les maux de rate. Les historiens rapportent qu'il ne pût être brûlé avec le reste du corps, et qu'il fut déposé à part dans un temple.

L'Inde surtout, et l'Éthiopie abondent en productions prodigieuses. Les plus grands animaux naissent dans l'Inde. Les chiens, par exemple, y sont d'une plus haute taille que par tout ailleurs. On dit que les arbres s'élèvent à tel point qu'une flèche n'en peut atteindre le sommet. Telle est la fertilité du sol, la température du ciel, l'abondance des eaux, que, si pourtant la chose est croyable, des escadrons entiers se cachent à l'ombre d'un seul figuier. Les roseaux y deviennent si grands, que de la partie comprise entre chaque nœud, on forme un canot capable de porter trois hommes.

Il est constant que la taille de beaucoup

excedere : non exspuere : non capitis, aut dentium, aut oculorum ullo dolore adfici, rarò aliarum corporis partium : tam moderato solis vapore durari. Philosophos eorum, quos Gymnosophistas vocant, ab exortu ad occasum perstare, contuentes solem immobilibus oculis : ferventibus arenis toto die alternis pedibus insistere.

In monte, cui nomen est Nulo, homines esse aversis plantis, octonos digitos in singulis habentes, auctor est Megasthenes. In multis autem montibus genus hominum capitibus caninis, ferarum pellibus velari, pro voce latratum edere, unguibus armatum venatu et aucupio vesci. Horum supra centum viginti millia fuisse prodente se Ctesias scribit : et in quâdam gente Indiæ, feminas semel in vitâ parere, genitósque confestim canescere. Item hominum genus, qui Monocoli vocarentur, singulis cruribus, miræ pernicitatis ad saltum : eosdemque Sciapodas vocari, quòd in majori æstu humi jacentes resupini, umbrâ se pedum protegant : non longè eos à Troglodytis abesse. Rursusque ab his

des habitans excède cinq coudées, qu'ils ne crachent point, qu'ils ne ressentent aucune douleur à la tête, aux dents, aux yeux, rarement aux autres parties du corps; tant leur tempérament est endurci par la chaleur du soleil! que leurs philosophes, qu'on nomme gymnosophistes, demeurent depuis le matin jusqu'au soir, regardant fixement le soleil, et se tenant tout le jour, sur un pied, dans des sables brûlans.

Mégasthène rapporte que, sur une montagne nommée *Nulus,* des hommes ont la plante des pieds tournée en arrière, et huit doigts à chaque pied : que, sur plusieurs montagnes, d'autres hommes ont des têtes de chien; qu'ils se couvrent de peaux de bêtes, qu'ils jappent au lieu de parler, qu'ils sont armés de griffes et vivent de chasse. Ctésias écrit que, de son temps, leur nombre étoit de plus de cent vingt mille; et que chez une nation de l'Inde, les femmes n'accouchent qu'une seule fois dans toute la vie; que, dès leur naissance, les enfans ont les cheveux blancs. Il parle aussi d'une espèce d'hommes, nommés Monocoles, qui, n'ayant qu'une seule jambe, sont pourtant d'une agilité merveilleuse. Il dit que ces mêmes hommes sont appelés Sciapodes, parce que, couchés sur le dos pendant la grande chaleur, ils se couvrent de l'ombre de leurs pieds : qu'ils habitent dans le voisinage des

occidentem versùs, quosdam sinè cervice oculos in humeris habentes.

Sunt et satyri subsolanis Indorum montibus (Catharcludorum dicitur regio) pernicissimum animal: cùm quadrupedes, tùm rectè currentes, humanâ effigie, propter velocitatem, nisi senes aut ægri, non capiuntur. Choromandarum gentem vocat Tauron, silvestrem, sinè voce stridoris horrendi, hirtis corporibus, oculis glaucis, dentibus caninis. Eudoxus in meridianis Indiæ, viris plantas esse cubitales: feminis adeò parvas, ut Struthopodes appellentur.

Megasthenes gentem inter Nomadas Indos narium loco foramina tantùm habentem, anguium modo loripedem, vocari Scyritas. Ad extremos fines Indiæ ab oriente circà fontem Gangis, Astomorum gentem sinè ore, corpore toto hirtam vestiri frondium lanugine, halitu tantùm viventem et odore quem naribus trahant. Nullum illis cibum, nullumque potum: tantùm radicum florumque varios odores et

Troglodites ; que, près de ces derniers, vers l'Occident, on rencontre quelques hommes sans cou (9), et qui ont les yeux aux épaules.

Dans les montagnes orientales de l'Inde, au pays des Catharcludes, se trouvent aussi les satyres, animaux très-légers à la course. Ils vont tantôt sur quatre pieds, tantôt sur deux. Ils ont la face humaine. Leur agilité est telle, qu'on ne les prend que vieux ou malades. Tauron nomme Choromandes une nation sauvage, qui, au lieu de sons articulés, ne fait entendre qu'un glapissement effroyable. Ils ont le corps velu, les yeux jaunes, des dents de chien. Eudoxe dit, que dans les parties méridionales de l'Inde, les hommes ont le pied d'une coudée de long, mais que les femmes l'ont si petit, qu'on les nomme Struthopodes, (*pieds de moineau*).

Mégasthène place parmi les Indiens Nomades une espèce d'hommes, qu'il appelle Scyrites, qui n'ont que deux trous à la place des narines, et dont les pieds flexibles se replient comme les serpens. Selon cet auteur, à l'extrémité orientale de l'Inde, vers la source du Gange, sont les Astomes, qui n'ont point de bouche ; tout leur corps est couvert de poil ; ils s'habillent du duvet des feuilles. Ils ne vivent que par la respiration et l'odorat. Ils ne mangent et ne boivent jamais. Seulement

silvestrium malorum, quæ secum portant longiore itinere, ne desit olfactus: graviore paulo odore haud difficulter exanimari.

Suprà hos extremâ in parte montium Trispithami Pygmæique narrantur, ternas spithamas longitudine, hoc est, ternos dodrantes non excedentes, salubri cælo, semperque vernante, montibus ab aquilone oppositis: quos à gruibus infestari Homerus quoque prodidit. Fama est insidentes arietum caprarumque dorsis, armatos sagittis, veris tempore, universo agmine ad mare descendere, et ova pullosque earum alitum consumere: ternis expeditionem eam mensibus confici, aliter futuris gregibus non resisti: Casas eorum luto, pennisque et ovorum putaminibus construi. Aristoteles in cavernis vivere Pygmæos tradit: cetera de his, ut reliqui.

Cyrnos Indorum genus Isigonus annis centenis quadragenis vivere. Item Æthiopas Macrobios et Seras existimat, et qui Athon montem incolant: hos quidem, quia viperinis carnibus

ils respirent l'odeur des plantes, des fleurs et des pommes sauvages ; ce sont là leurs provisions de voyage : une odeur un peu forte est mortelle pour eux.

Par delà les Astomes, à l'extrémité des montagnes, sont, dit-on, les Trispithames, et les Pigmées (10), dont la taille n'excède pas trois spithames, c'est-à-dire, vingt-sept pouces. Ils vivent sous un ciel très-sain, où règne un printemps perpétuel : les montagnes les garantissent de l'aquilon. Nous lisons aussi dans Homère, que les grues leur font une guerre cruelle (11). Si l'on en croit la renommée, au retour de chaque printemps, le peuple entier des Pigmées, monté sur des béliers et des chèvres, armé de flèches, descend vers la mer, et mange les œufs et les petits des grues; trois mois sont employés à cette expédition : sans cela, ils ne résisteroient pas à leurs ennemis devenus trop nombreux. Leurs cabanes sont construites de boue, de plumes et de coquilles d'œuf. Aristote dit que les Pigmées vivent dans des cavernes : il s'accorde pour tout le reste avec les autres auteurs.

Isigone raconte que les Cirnes, peuple de l'Inde, vivent cent quarante ans. Il pense la même chose des Éthiopiens Macrobiens, des Sères et des habitans du Mont Athos. Il attribue la longévité de ces derniers à la chair

alantur : itaque nec capiti, nec vestibus eorum noxia corpori inesse animalia.

Onesicritus, quibus locis Indiæ umbræ non sint, corpora hominum cubitorum quinûm, et binorum palmorum exsistere, et vivere annos centum triginta, nec senescere, sed, ut medio ævo, mori. Crates Pergamenus Indos, qui centenos annos excedant, Gymnetas appellat, non pauci Macrobios. Ctesias gentem ex his, quæ appelletur Pandore, in convallibus sitam, annos ducenos vivere, in juventâ candido capillo, qui in senectute nigrescat. Contrà alios, quadragenos non excedere annos, junctos Macrobiis, quorum feminæ semel pariant : idque et Agatharchides tradit. Prætereà locustis eos ali, et esse pernices. Mandorum nomen iis dedit Clitarchus et Megasthenes, trecentosque eorum vicos adnumerat. Feminas septimo ætatis anno parere, senectam quadragesimo accidere.

Artemidorus in Taprobanâ insulâ longissimam vitam sinè ullo corporis languore traduci. Duris Indorum quosdam cum feris

de vipère dont ils se nourrissent. Elle les préserve, selon lui, de toute espèce de vermine, soit à la tête, soit dans leurs habits.

Onésicrite dit que, dans les régions de l'Inde où il n'y a point d'ombre, les hommes ont cinq coudées, deux palmes (12), qu'ils vivent cent trente ans, qu'ils ne vieillissent point, mais qu'ils meurent comme entre deux âges. Cratès de Pergame appelle Gymnètes, et plusieurs auteurs nomment Macrobiens, des Indiens qui vivent plus de cent ans. Ctésias cite une de leurs peuplades, nommée Pandoré, située dans les vallées. On y vit deux cents ans. Leurs cheveux, qui sont blancs dans le jeune âge, noircissent dans la vieillesse. D'autres, au contraire, qui sont voisins des Macrobiens, ne passent pas quarante ans. Leurs femmes ne sont mères qu'une fois. Ce fait est confirmé par Agatharchide : il ajoute qu'ils se nourrissent de sauterelles, et qu'ils sont légers à la course. Clitarque et Mégasthène leur donnent le nom de Mandes, et leur comptent trois cents bourgades. Ils disent que les femmes y sont mères à sept ans, et vieilles à quarante.

D'après Artémidore, la vie est très-longue dans l'île de Taprobane, et se passe sans aucune incommodité. Duris raconte que quelques Indiens s'accouplent avec les animaux

coire, mixtosque et semiferos esse partus. In Calingis, ejusdem Indiæ gente, quinquennes concipere feminas, octavum vitæ annum non excedere; et alibi caudâ villosâ homines nascî pernicitatis eximiæ, alios auribus totos contegi. Oritas ab Indis Arbis fluvius disterminat. Hi nullum alium cibum novere, quàm piscium, quos unguibus dissectos sole torreant: atque ita panem ex his faciunt, ut refert Clitarchus. Troglodytas super Æthiopiam velociores esse equis, Pergamenus Crates. Item Æthiopas octona cubita longitudine excedere: Syrbotas vocari gentem eam.

Nomadum Æthiopum, secundùm flumen Astragum ad septemtrionem vergentium, gens Menisminorum appellata, abest ab oceano dierum itinere viginti, animalium quæ Cynocephalos vocamus lacte vivit, quorum armenta pascit maribus interemptis, prætérquàm sobolis causâ. In Africæ solitudinibus hominum species obviæ subindè fiunt, momentoque evanescunt.

Hæc atque talia ex hominum genere ludi-

sauvages, et qu'il en provient des êtres mi-partis : que chez les Calinges, autre peuple de l'Inde, les femmes conçoivent à cinq ans, et ne passent pas la huitième année : qu'ailleurs il naît des hommes avec une queue garnie de poil, et qui sont extrêmement légers; que d'autres ont des oreilles qui leur couvrent tout le corps. Le fleuve Arabis sépare les Orites des Indiens. Ceux-là ne connoissent d'autre nourriture que le poisson. Ils le déchirent avec les ongles, le sèchent au soleil, puis ils en font du pain, à ce que rapporte Clitarque. Cratès de Pergame prétend que les Troglodytes au delà des Éthiopiens, courent plus vîte que les chevaux, et que les Syrbotes, chez les Éthiopiens, ont plus de huit coudées de haut.

Les Minisminiens, qui font partie des Éthiopiens Nomades, situés le long du fleuve Astragus, vers le nord, sont à dix journées de l'Océan. Ces peuples se nourrissent du lait des animaux que nous appelons cynocéphales. Ils en forment des troupeaux, ne réservant qu'un très-petit nombre de mâles pour la reproduction de l'espèce. Dans les solitudes de l'Afrique, des apparences d'hommes se montrent subitement au voyageur, et disparoissent aussitôt.

Telles sont, avec beaucoup d'autres encore, les variétés que la nature a produites dans l'es-

bria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura. Et singula quidem, quæ facit in dies, ac propè horas, quis enumerare valeat? ad detegendam ejus potentiam, satis sit inter prodigia posuisse gentes. Hinc ad confessa in homine pauca.

III. 3. Tergeminos nasci certum est, Horatiorum Curiatiorumque exemplo: suprà, inter ostenta dicitur: præterquàm in Ægypto, ubi fetifer potu Nilus amnis. Proximè, supremis divi Augusti, Fausta quædam è plebe, Ostiæ duos mares, totidem feminas enixa, famem quæ consecuta est portendit haud dubiè. Reperitur et in Peloponneso binos quater enixa, majoremque partem ex omni ejus vixisse partu. Et in Ægypto septenos uno utero simul gigni auctor est Trogus. Gignuntur et utriusque sexûs, quos hermaphroditos vocamus, olim androgynos vocatos, et in prodigiis habitos, nunc verò in deliciis.

pèce humaine : ces jeux de son épuisable génie sont pour nous autant de prodiges. Eh ! qui pourroit dénombrer ceux qu'elle opère chaque jour, ou, pour mieux dire, à chaque instant du jour ? Qu'il suffise, pour manifester la plénitude de sa puissance, qu'elle ait placé des nations mêmes au nombre des prodiges. Passons à l'homme, et recueillons quelques faits non contestés.

Il est avéré qu'il peut naître trois enfans jumeaux ; les Horaces et les Curiaces en sont des exemples. Un nombre plus grand est regardé comme un prodige, excepté en Égypte, où l'usage des eaux du Nil augmente la fécondité (13). De nos jours, sur la fin du règne d'Auguste, une femme du peuple, Fausta, accoucha dans Ostie de deux garçons et de deux filles ; présage certain de la famine qui eut lieu bientôt après. Nous lisons qu'une femme du Péloponnèse accoucha quatre fois de deux jumeaux, et qu'ils vécurent presque tous. Trogue Pompée rapporte qu'en Égypte des femmes mettent au monde jusqu'à sept enfans à la fois. Quelques individus naissent avec les deux sexes. Nous les appelons hermaphrodites ; autrefois on les nommoit androgynes (14), et ils étoient comptés parmi les prodiges : aujourd'hui on en fait un objet de délices.

Pompeius magnus in ornamentis theatri mirabiles famâ posuit effigies, ob id diligentiùs magnorum artificum ingeniis elaboratas: inter quas legitur Eutychis, a xx. liberis rogo illata, Trallibus enixa xxx. partus. Alcippe elephantum, quamquam id inter ostenta est. Namque et serpentem peperit inter initia Marsici belli ancilla. Multiformes pluribus modis inter monstra partus eduntur. Claudius Cæsar scribit Hippocentaurum in Thessaliâ natum eodem die interiisse. Et nos principatu ejus allatum illi ex Ægypto in melle vidimus. Est inter exempla in uterum protinùs reversus infans Sagunti, quo anno ab Annibale deleta est.

4. Ex feminis mutari in mares non est fabulosum. Invenimus in annalibus, P. Licinio Crasso, C. Cassio Longino coss. Casini puerum factum ex virgine sub parentibus, jussuque aruspicum deportatum in insulam desertam. Licinius Mucianus prodidit visum à se Argis Arescontem, cui nomen Arescusæ fuisset;

Parmi les décorations de son théâtre, Pompée le Grand plaça des statues admirables, qui avoient été travaillées avec le plus grand soin par les plus habiles artistes. On lisoit sur une des inscriptions le nom d'Eutichis de Tralle, portée au bûcher par vingt de ses enfans : elle en avoit eu trente. Alcippe mit au monde un éléphant (15). Un fait de cette nature est compté parmi les présages sinistres. Une esclave accoucha aussi d'un serpent, au commencement de la guerre des Marses. Les femmes produisent quelquefois des monstres qui réunissent plusieurs formes. L'empereur Claude écrit qu'un hippocentaure naquit en Thessalie, et mourut le même jour. J'ai vu moi-même, sous le règne de ce prince, l'hippocentaure (16), qu'on lui avoit envoyé d'Égypte, conservé dans le miel. On cite l'exemple d'un enfant qui rentra dans le ventre de sa mère : ce fut à Sagonte, l'année où cette ville fut détruite par Annibal.

Le changement de femmes en hommes n'est point une chose fabuleuse. Nous trouvons dans les annales que, sous le consulat de Licinius Crassus et de Cassius Longinus, une fille de Casinum, qui vivoit encore sous la puissance paternelle, devint garçon, et que par l'ordre des aruspices elle fut déportée dans une île déserte. Licinius Mucien dit qu'il a vu dans Argos un certain Arescon qui avoit

nupsisse etiam, mox barbam et virilitatem provenisse, uxoremque duxisse. Ejusdem sortis et Smyrnæ puerum à se visum. Ipse in Africâ vidi mutatum in marem, nuptiarum die, L. Cossicium civem Thysdritanum.

Editis geminis raram esse, aut puerperæ, aut puerperio, præterquam alteri, vitam : si verò utriusque sexûs editi sint gemini, rariorem utrique salutem : feminas gigni celeriùs quàm mares, sicuti celeriùs senescere : sæpiùs in utero moveri mares, et in dexterâ ferè geri parte, in lævâ feminas, constat.

IV. 5. Ceteris animantibus statum et pariendi et partûs gerendi tempus est : homo toto anno, et incerto gignitur spatio. Alius septimo mense, alius octavo, et usque ad initia decimi undecimique. Ante septimum mensem haud umquàm vitalis est. Septimo non nisi pridie posterove plenilunii die, aut interlunio concepti nascuntur. Tralatitium in

porté auparavant le nom d'Arescusa : que même cet Arescon avoit été marié à un homme, mais que bientôt la barbe et les signes de la virilité s'étoient montrés, et qu'il épousa une femme. Il dit avoir vu à Smirne un jeune garçon à qui la même chose étoit arrivée. J'ai vu de même en Afrique Cossicius, citoyen de Thysdris, qui étoit devenu homme le jour de ses noces.

Lorsqu'il naît deux jumeaux, il est rare qu'il n'en coûte pas la vie soit à la mère, soit à l'un des enfans. S'ils sont de différens sexes, il est encore plus rare qu'ils vivent tous les deux. Les filles se forment plus vîte que les garçons; elles vieillissent aussi plus promptement. Les fétus mâles se remuent plus souvent dans le sein de la mère. Ils sont presque toujours portés du côté droit, et les femelles du côté gauche.

Le temps de la naissance et de la gestation est déterminé pour les autres animaux : l'homme naît dans tout le cours de l'année, et la durée de la grossesse n'a point de bornes fixes. On voit naître des enfans au septième mois, au huitième, et même au commencement du dixième et du onzième. Ceux qui viennent avant le septième ne vivent jamais. Ils ne naissent au septième que lorsqu'ils ont été conçus la veille ou le lendemain d'une pleine

Ægypto est et octavo gigni. Jàm quidem et in Italiâ tales partus esse vitales, contra priscorum opiniones. Variant hæc pluribus modis. Vestilia C. Herdicii, ac postea Pomponii, atque Orfiti clarissimorum civium conjux, ex his quattuor partus enixa, septimo semper mense, genuit Suillium Rufum undecimo, Corbulonem septimo, utrumque consulem : postea Cæsoniam, Caii principis conjugem, octavo. In quo mensium numero genitis, intra quadragesimum diem maximus labor : Gravidis autem, quarto et octavo mense, letalesque in iis abortus. Masurius auctor est, L. Papirium prætorem, secundo herede lege agente, bonorum possessionem contra eum dedisse, cùm mater partùm sè XIII. mensibus diceret tulisse : quoniam nullum certum tempus pariendi statum videretur.

V. 6. A conceptu decimo die, dolores capitis, oculorum vertigines tenebræque, fasti-

lune, ou pendant l'interlune. En Égypte, beaucoup d'enfans naissent à huit mois. En Italie même, quoique les anciens aient été d'une opinion contraire, les enfans nés à ce terme vivent aussi-bien que les autres. Cette variation dans la durée des grossesses a beaucoup d'étendue. Vestilia, qui fut successivement femme de Cassius Herdicius, de Pomponius et d'Orfitus, citoyens de la plus haute distinction, après être accouchée quatre fois au septième mois, mit au monde Suillius Rufus au onzième, et Corbulon au septième; ils devinrent l'un et l'autre consuls: enfin, elle eut au huitième Césonia, qui fut l'épouse de l'empereur Caligula. Ceux qui naissent à cette époque courent de grands dangers jusqu'au quarantième jour. Les femmes enceintes souffrent surtout dans le quatrième et le huitième mois, et les fausses couches sont alors mortelles. Masurius rapporte, que le préteur L. Papirius, sans s'arrêter aux réclamations d'un héritier collatéral, mit un enfant en possession des biens paternels, sur la déclaration de la mère, qu'elle avoit été enceinte pendant treize mois. Il jugea qu'il n'y avoit point de limites fixées pour les termes de l'accouchement (17).

Le dixième jour après la conception, les douleurs de tête, des vertiges qui offusquent la vue, le dégoût, les maux d'estomac

dium in cibis, redundatio stomachi, indices sunt hominis inchoati. Melior color marem ferenti, et facilior partus: motus in utero quadragesimo die. Contraria omnia in altero sexu: ingestabile onus, crurum et inguinis levis tumor. Primus autem nonagesimo die motus. Sed plurimum languoris in utroque sexu, capillum germinante partu, et in plenilunio: quod tempus editos quoque infantes præcipuè infestat. Adeòque incessus, atque omne, quidquid dici potest, in gravidâ refert, ut salsioribus cibis usæ carentem unguiculis partum edant, et, si respiravere, difficiliùs enitantur. Oscitatio quidem in enixû letalis est: sicut sternuisse à coitu, abortivum.

7. Miseret atque etiam pudet æstimantem quàm sit frivola animalium superbissimi origo, cùm plerùmque abortûs causa fiat odor à lucernarum extinctu. His principiis nascuntur tyranni, his carnifex animus. Tu qui corporis viribus fidis, tu qui fortunæ munera amplexa-

annoncent la formation de l'homme. Si c'est un garçon, la mère a le teint meilleur; la grossesse est moins pénible; l'enfant remue le quarantième jour. C'est tout le contraire pour l'autre sexe. La mère sent un poids insupportable; les jambes et les aines se tuméfient; le mouvement ne se fait sentir qu'au quatre-vingt-dixième jour. Mais quel que soit le sexe de l'enfant, la mère éprouve une extrême langueur, lorsque les cheveux commencent à pousser, et pendant la pleine lune. C'est aussi le temps de la pleine lune qui incommode le plus les enfans nouveaux nés. Dans la grossesse, tout, jusqu'à la manière de marcher, est de la plus grande conséquence. Des femmes, pour avoir usé d'alimens trop salés, ont mis au monde des enfans privés d'ongles. Si elles ne retiennent pas leur respiration au moment de l'enfantement, elles rendent la couche plus laborieuse. Bâiller en accouchant est mortel; éternuer aussitôt après avoir conçu, provoque l'avortement.

On est pénétré de pitié et même de honte, lorsqu'on réfléchit combien est frêle, dans son principe, l'existence du plus superbe des animaux, puisqu'une lampe mal éteinte suffit pour que l'homme soit rejeté du sein qui l'a conçu. C'est delà que les tyrans, que les bourreaux de l'humanité sont arrivés à la vie. O toi, qui te confies dans

ris, et te ne alumnum quidem ejus existimas, sed partum: tu tamen cujus semper tinctoria est mens, tu qui te deum credis, aliquo successu tumens, tanti perire potuisti: atque etiam hodie minoris potes, quantulo serpentis ictus dente: aut etiam, ut Anacreon poeta, acino uvæ passæ: ut Fabius senator prætor, in lactis haustu uno pilo strangulatus. Is demùm profectò vitam æquâ lance pensitabit, qui semper fragilitatis humanæ memor fuerit.

VI. 8. In pedes procedere nascentem, contra naturam est: quo argumento eos appellavere Agrippas, ut ægrè partos: qualiter M. Agrippam ferunt genitum, unico propè felicitatis exemplo in omnibus ad hunc modum genitis. Quamquam is quoque adversâ pedum valetudine, miserâ juventâ, exercito ævo inter arma mortesque, ad noxia successu, infelici terris stirpe omni, sed per utrasque Agrippinas maximè, quæ Caium et Domitium Neronem principes genuere, totidem faces generis humani: præterea brevitate ævi, quinquagesimo uno raptus anno,

la force de ton corps, qui embrasses avidement les dons de la fortune, qui penses être, non pas son favori, mais son fils; toi, dont l'ame ne respire que le meurtre et le carnage; toi, qui, dans l'ivresse d'un vain succès, te crois un dieu, il falloit si peu de chose pour t'anéantir! Aujourd'hui, il faudroit moins encore : la dent imperceptible d'un reptile, ou même un grain de raisin sec, comme au poëte Anacréon; un poil avalé dans du lait, comme au sénateur Fabius. Voulez-vous apprécier la vie à sa juste valeur, ne perdez jamais de vue la fragilité humaine.

Il est contre l'ordre de la nature que les enfans naissent en se présentant par les pieds. C'est par cette raison que ces sortes d'enfans ont été nommés Agrippa, fruits d'un accouchement forcé. Ainsi naquit Marcus Agrippa, exemple presque unique de bonheur parmi ceux qui sont nés de cette manière. Encore peut-on dire qu'il a vérifié lui-même le présage de sa naissance irrégulière, par l'infirmité de ses pieds, par la misère de sa jeunesse, par l'agitation d'une vie passée toute entière dans les armes et le carnage, par ses succès contre la bonne cause, par ses enfans, qui tous firent le malheur de la terre, surtout les deux Agrippines, mères de Caligula et de Néron, ces deux fléaux du genre humain.

in tormentis adulteriorum conjugis, socerique prægravi servitio, luisse augurium præposteri natalis existimatur. Neronem quoque paulò antè principem, et toto principatu suo hostem generis humani, pedibus genitum parens ejus scribit Agrippina. Ritu naturæ capite hominem gigni mos est, pedibus efferri.

VII. 9. Auspicatiùs enectâ parente gignuntur: sicut Scipio Africanus prior natus, primusque Cæsarum à cæso matris utero dictus: quâ de causâ et Cæsones appellati. Simili modo natus et Manilius, qui Carthaginem cum exercitu intravit.

VIII. 10. Vopiscos appellabant è geminis, qui retenti utero nascerentur, altero interempto abortu. Namque maxima, etsi rara, circà hoc miracula exsistunt.

IX. 11. Præter mulierem, pauca animalia coitum novere gravida. Unum quidem omninò aut alterum superfetat. Exstat in mo-

Ajoutez la courte durée de sa vie. Il fut moissonné à sa cinquante et unième année, également tourmenté et par les débauches de sa femme, et par le despotisme de son beau-père. Agrippine, mère de Néron, que nous avons vu empereur, et qui fut pendant tout son règne l'ennemi du genre humain, a laissé par écrit que ce prince naquit les pieds les premiers. Il est dans l'ordre de la nature que l'homme entre dans le monde par la tête et qu'il en sorte par les pieds.

Ceux dont la naissance a coûté la vie à leur mère, paroissent sous de meilleurs auspices. Tels ont été le premier Scipion l'Africain, et le premier des Césars, ainsi nommé de l'incision qui fut faite à sa mère. Cette même cause a fait donner à d'autres le nom de Césons. Manilius qui commença le siége de Carthage, étoit né de cette manière.

On appeloit *Vopiscus* celui de deux jumeaux qui étoit arrivé à terme, lorsque l'autre avoit péri par une fausse couche. Ces sortes de merveilles, quoique fort rares, ne sont pas sans exemple.

A l'exception de la femme, peu de femelles reçoivent le mâle, lorsqu'elles sont fécondées. La superfétation n'a lieu que dans une ou deux espèces au plus. Nous lisons dans

numentis etiam medicorum, et quibus talia consectari curæ fuit, uno abortu duodecim puerperia egesta. Sed ubi paululum temporis inter duos conceptus intercessit, utrumque perfertur: ut in Hercule et Iphicle fratre ejus apparuit: et in eâ quæ gemino partu alterum marito similem, alterumque adultero genuit: item in Proconnesiâ ancillâ quæ ejusdem diei coitu, alterum domino similem, alterum procuratori ejus: et in aliâ, quæ unum justo partu, quinque mensium alterum edidit. Rursus in aliâ quæ, septem mensium edito puerperio, insecutis mensibus geminos enixa est.

X. Jam illa vulgata, variè ex integris truncos gigni, ex truncis integros, eâdemque parte truncos: signa quædam, nævosque, et cicatrices etiàm regenerari. Quarto partu Dacorum originis nota in brachio redditur.

12. In Lepidorum gente tres, intermisso ordine, obducto membranâ oculo, genitos

les mémoires des médecins et des observateurs qui se sont livrés à ces sortes de recherches, que douze fétus ont été emportés par une seule fausse couche. Mais lorsqu'il s'est écoulé un peu de temps entre deux conceptions, les deux fétus arrivent à leur terme, comme on l'a vu par l'exemple d'Hercule et d'Iphicle, son frère, et par cette femme qui mit au monde deux jumeaux (18), dont l'un ressembloit à son mari, et l'autre à son amant. Une esclave de Proconnèse, ayant eu le même jour commerce avec son maître et l'intendant de son maître, accoucha de deux enfans, qui ressembloient chacun à leur père. Une autre femme accoucha de deux enfans, dont l'un à terme, et l'autre à cinq mois. Une autre enfin, étant accouchée à sept mois, mit au monde deux jumeaux dans l'un des mois suivans.

C'est une chose très-ordinaire que de parens bien conformés il naisse des enfans privés de quelque membre : que des parens mutilés donnent le jour à des enfans qui ne le soient pas, ou qui le soient de la même manière : que des signes, des taches et même des cicatrices se reproduisent. Les stygmates que les Daces se font au bras se retrouvent à la quatrième génération.

L'histoire fait foi que, dans la famille des Lépidus, trois citoyens sont nés de deux en

accepimus. Similes quidem alios avo: et ex geminis quoque alterum patri, alterum matri: annoque pòst genitum, majori similem fuisse, ut geminum. Quasdam sibi similes semper parere, quasdam viro, quasdam nulli, quasdam feminam patri, marem sibi. Indubitatum exemplum est Nicæi nobilis pyctæ Byzantii geniti, qui adulterio Æthiopis natâ matre, nil à ceteris colore differente, ipse avum regeneravit Æthiopem.

Similitudinum quidem in mente reputatio est, et in quâ credantur multa fortuita pollere, visus, auditus, memoria, haustæque imagines sub ipso conceptu. Cogitatio etiàm utriuslibet animum subitò transvolans, effingere similitudinem aut miscere existimatur. Ideoque plures in homine quàm in ceteris omnibus animalibus differentiæ, quoniam velocitas cogitationum, animique celeritas, et

deux générations, avec un œil couvert par une membrane. On voit des enfans qui ressemblent à leur aïeul : souvent, de deux jumeaux, l'un a les traits du père, et l'autre les traits de la mère. Souvent aussi deux frères, nés à un an l'un de l'autre, se ressemblent comme s'ils étoient jumeaux. Quelquefois tous les enfans d'un même lit ressemblent à la mère; quelquefois ils ressemblent au père; d'autres fois ils ne tiennent ni de l'un ni de l'autre; ou bien encore, c'est la fille qui ressemble au père, et le fils à la mère. Un exemple qui n'est pas contesté est celui de Nicéus, fameux athléte de Byzance : sa mère, fruit d'un adultère, étoit née d'un Éthiopien; quoique pour la couleur, elle ne différât en rien des autres femmes, ce Nicéus étoit parfaitement noir, comme l'Éthiopien son aïeul.

Ces ressemblances ont leur cause dans l'imagination des parens : plusieurs choses fortuites paroissent y concourir aussi, la vue, l'ouïe, la mémoire et les idées dont ils sont frappés au moment même de la copulation. Une pensée qui s'offre subitement à l'un des deux suffit pour opérer la ressemblance ou pour l'altérer. C'est par cette raison que la conformité des mêmes traits se rencontre plus rarement chez l'homme que chez les autres animaux. La rapidité des pensées, la vivacité

ingenii varietas multiformes notas imprimat: cùm ceteris animantibus immobiles sint animi, et similes omnibus, singulisque in suo cuique genere.

Antiocho regi Syriæ è plebe nomine Artemon in tantum similis fuit, ut Laodice conjux regia, necato jam Antiocho, mimum per eum commendationis, regnique successionis peregerit. Magno Pompeio Vibius quidam è plebe, et Publicius etiam servitute liberatus, indiscretâ propè specie fuere similes, illud os probum reddentes, ipsumque honorem eximiæ frontis. Qualis causa patri quoque ejus, Menogenis coci sui cognomen imposuit, jam Strabonis à specie oculorum habenti, vitium imitata et in servo: Scipioni, Serapionis: is erat suarii negotiatoris vile mancipium. Ejusdem familiæ Scipioni post eum cognomen Salutio mimus dedit: sicut Spinther secundarum, tertiarumque Pamphilus, collegio Lentuli et Metelli coss. In quo perquàm importunè fortuitum hoc quoque fuit, duorum simul consulum in scenâ

des affections, la variété des sensations produisent des impressions très-diverses : chez les autres animaux, l'ame est immobile, uniforme dans chaque espèce, et dans chaque individu de la même espèce.

Un certain Artémon, de la classe du peuple, ressembloit si parfaitement à Antiochus, roi de Sirie, que la reine Laodice, après avoir assassiné son époux, fit jouer à cet homme le rôle du prince, pour être par lui recommandée au peuple et appelée à la succession du trône. Vibius, simple plébeïen, et même l'affranchi Publicius ressembloient à Pompée, au point qu'on s'y méprenoit aisément. Ils avoient jusqu'à cette physionomie honnête, et cet air de candeur et de franchise qui distinguoient ce grand homme. Une pareille cause fit donner au père de Pompée le surnom de Ménogène, son cuisinier : on l'avoit déjà surnommé Strabon, parce qu'il étoit louche, et ce défaut se retrouvoit aussi dans son esclave. Scipion fut surnommé Sérapion; celui-ci étoit le vil esclave d'un marchand de porcs. Un autre Scipion de la même famille, reçut dans la suite le nom du mime Salution (19). Spinther, acteur des seconds rôles, et Pamphile, acteur des troisièmes rôles, donnèrent leurs noms à Lentulus et à Metellus, consuls dans la même année, en sorte qu'un hasard singulier offroit

imagines cerni. E diverso L. Plancus orator, histrioni Rubrio, cognomen imposuit. Rursus Curioni patri Burbuleius, itemque Messalæ censorio Menogenes, perindè histriones. Suræ quidem proconsulis etiàm rictum in loquendo, contractionemque linguæ, et sermonis tumultum, non imaginem modò, piscator quidam in Siciliâ reddidit. Cassio Severo celebri oratori, armentarii Mirmillonis objecta similitudo est.

Toranius mango Antonio jàm triumviro, eximios formâ pueros, alterum in Asiâ genitum, alterum trans Alpes, ut geminos vendidit : tanta unitas erat. Postquàm deinde sermone puerorum detectâ fraude à furente increpitus Antonio est : inter alia magnitudinem pretii conquerente, (nam ducentis mercatus erat sestertiis,) respondit versutus ingenii mango, « ob id ipsum se tanti vendidisse, quoniam non esset mira similitudo » in ullis eodem utero editis : diversarum

en spectacle sur le théâtre la figure des deux premiers magistrats de la république. Ce fut au contraire l'orateur L. Plancus, qui donna son nom à l'histrion Rubrius (20). Burbuleius et Ménogène, tous deux histrions, donnèrent leurs noms, le premier à Curion le père, et le second à Messala ex-censeur. Un pêcheur sicilien étoit le portrait vivant du proconsul Sura : c'étoient non-seulement les mêmes traits, mais la même ouverture de bouche en parlant, le même épaississement de la langue, le même bredouillement dans la prononciation. On reprochoit à Cassius Sévérus, célèbre orateur, sa ressemblance avec Mirmillon, conducteur de bestiaux.

Antoine étoit déjà triumvir, lorsque Toranius, marchand d'esclaves, lui présenta deux enfans d'une rare beauté. L'un étoit né en Asie, et l'autre au delà des Alpes. Il les vendit comme jumeaux, tant la ressemblance étoit parfaite. Mais la différence du langage ayant bientôt découvert la fraude, Antoine devint furieux : il s'emporta contre Toranius, se plaignant surtout de l'énormité du prix. Il les avoit payés deux cents mille sesterces (45,000 fr.). « C'est précisément parce qu'ils ne sont pas jumeaux que je les ai vendus si cher, lui répliqua le rusé marchand. Leur ressemblance n'auroit rien de merveilleux, s'ils étoient sortis

» quidem gentium natales tam concordi figurâ » reperiri, super omnem esse taxationem. » Adeòque tempestivam admirationem intulit, ut ille proscriptor animus, modò et contumeliâ furens, non aliud in censu magis ex fortunâ suâ duceret.

XI. 13. Est quædam privatim dissociatio corporum : et inter se steriles, ubi cum aliis junxere, gignunt, sicut Augustus et Livia. Item alii aliæque feminas tantùm generant, aut mares : plerumque et alternant : sicut Gracchorum mater duodecies, et Agrippina Germanici novies. Aliis sterilis est juventa, aliis semel in vitâ datur gignere. Quædam non perferunt partus : quales, si quandò medicina et cura vicere, feminam ferè gignunt.

Divus Augustus in reliquâ exemplorum raritate, neptis suæ nepotem vidit genitum quo excessit anno, M. Silanum : qui cùm Asiam

» de la même mère. Mais qu'une aussi parfaite » conformité se trouve entre des enfans qui sont » nés en des lieux si différens, c'est une rareté qui » n'a pas de prix ». Cette réponse fit succéder si heureusement l'admiration à la colère, que ce farouche proscripteur, dont un outrage encore venoit d'exciter la furie, se persuada qu'il ne possédoit rien dans toutes ses richesses qui fût plus digne de sa fortune.

Il existe une sorte d'antipathie entre certains corps; et des époux stériles entre eux cessent de l'être, s'ils s'unissent à d'autres. Auguste et Livie en sont des exemples. Tel homme ou telle femme ne produisent que des filles ou des garçons. Souvent ils ont alternativement des enfans de l'un ou de l'autre sexe. C'est ce qu'éprouva la mère des Gracques, qui eut douze enfans, et Agrippine, mère de Germanicus, qui en eut neuf. D'autres sont stériles dans leur jeunesse : d'autres n'obtiennent qu'une seule fois, dans la vie, le bonheur d'être mères. Quelques-unes ne conduisent jamais leur fruit à terme, et si elles y parviennent à force de remèdes et de soins, elles n'ont ordinairement qu'une fille.

Parmi quelques exemples infiniment rares, on cite celui d'Auguste. Ce prince, l'année même où il mourut, vit naître le petit-fils de sa petite-fille, M. Silanus qui, proconsul en

obtineret post consulatum, Neronis principis successione, veneno ejus interemptus est. Q. Metellus Macedonicus, cùm sex liberos relinqueret, undecim nepotes reliquit: nurus verò, generosque, et omnes qui se patris appellatione salutarent, viginti septem. In actis temporum divi Augusti invenitur duodecimo consulatu ejus, Lucioque Sullâ collegâ, a. d. III. idus aprilis, C. Crispinum Hilarum ex ingenuâ plebe Fesulanâ, cum liberis novem, (in quo numero filiæ duæ fuerunt,) nepotibus XXVII. pronepotibus XXIX. neptibus octo prolatâ pompâ, cum omnibus his in Capitolio immolasse.

XII. 14. Mulier post quinquagesimum annum non gignit, majorque pars quadragesimo profluvium genitale sistit. Nam in viris Massinissam regem post LXXXVI. annum generasse filium, quem Methymathnum appellaverit, clarum est: Catonem censorium, octogesimo exacto, è filiâ Salonii clientis sui. Quâ de causâ, aliorum ejus liberorum propago Liciniani sunt cognominati, hi Saloniani, ex

Asie, fut empoisonné par Néron, lorsqu'il parvint à l'empire. Q. Metellus le Macédonique laissa six enfans, onze petits-fils, et vingt-sept tant belles-filles que gendres ou autres personnes qui le saluoient du nom de père. On trouve dans les actes du temps d'Auguste que, sous son douzième consulat, où il eut pour collégue L. Silla, le troisième jour avant les ides d'avril, Crispinus Hilarus, d'une honnête famille plébeïenne de Fésulum, monta au Capitole accompagné de ses neuf enfans, parmi lesquels étoient deux filles, de vingt-sept petits-fils, de vingt-neuf arrière-petits-fils, de huit petites-filles, et qu'il offrit un sacrifice, assisté de cette nombreuse famille.

Les femmes cessent de concevoir à cinquante ans, et chez la plupart l'écoulement périodique s'arrête à la quarantième année. Quant aux hommes, c'est un fait généralement connu qu'après sa quatre-vingt-sixième année, le roi Massinissa eut un fils qu'il nomma Methymathne; et que Caton le censeur, à quatre-vingts ans accomplis, en eut un aussi de la fille de Salonius son client. C'est par cette raison que les descendans de ses autres fils furent surnommés Liciniens, et ceux

quibus Uticensis fuit. Nuper etiàm L. Volusio Saturnino, in Urbis præfecturâ extincto, notum est Corneliâ Scipionum gentis, Volusium Saturninum, qui fuit consul, genitum post LXII. annum. Et usque ad LXXV. apud ignobiles vulgaris reperitur generatio.

XIII. 15. Solum autem animal menstruale mulier est: indè unius utero, quas appellarunt molas. Ea est caro informis, inanima, ferri ictum et aciem respuens. Movetur, sistitque menses: et ut partus, aliàs letalis, aliàs unà senescens, aliquandò alvo citatiore excidens. Simile quiddam et viris in ventre gignitur, quod vocant scirron: sicut Oppio Capitoni prætorio viro.

Sed nihil facilè reperiatur mulierum profluvio magis monstrificum. Acescunt superventu musta, sterilescunt tactæ fruges, moriuntur insita, exuruntur hortorum germi-

du dernier, Saloniens : Caton d'Utique est sorti de cette branche. On sait que, de nos jours, L. Volusius Saturninus, qui est mort préfet de Rome, avoit plus de soixante et douze ans, lorsqu'il eut de Cornélia, de la famille des Scipions, Volusius Saturninus, que nous avons vu consul : on trouve même, dans beaucoup de familles obscures, des hommes qui ont été pères à soixante et quinze ans.

Parmi les animaux, la femme seule est sujette à l'écoulement périodique : elle est aussi la seule dans la matrice de laquelle se forme ce qu'on appelle moles. C'est une chair informe, inanimée, qui résiste au tranchant et à la pointe du fer. Elle remue, comme le vrai fétus, et arrête l'éruption des menstrues. Quelquefois elle produit une sorte de fausse couche, qui est mortelle : quelquefois elle vieillit avec la femme qui la porte : d'autres fois elle tombe emportée par un cours de ventre. Il se forme aussi dans l'estomac de l'homme quelque chose de semblable qu'on appelle squirre : c'est ce qui est arrivé à Oppius Capiton, ancien préteur.

Au surplus, il seroit difficile de trouver rien de plus monstrueux dans ses effets que cet écoulement périodique dont nous parlons. Qu'une femme en cet état s'approche, les vins nouveaux s'aigrissent, les grains qu'elle touche

na, et fructus arborum, quibus insedêre, decidunt: speculorum fulgor aspectu ipso hebetatur, acies ferri præstringitur, eborisque nitor: alvei apium emoriuntur: æs etiam ac ferrum rubigo protinùs corripit, odorque dirus: et in rabiem aguntur gustato eo canes, atque insanabili veneno morsus inficitur. Quin et bituminum sequax alioquìn ac lenta natura, in lacu Judææ, qui vocatur Asphaltites, certo tempore anni supernatans, non quit sibi avelli, ad omnem contactum adhærens, præterquàm filo, quod tale virus infecerit. Etiàm formicis, animali minimo, inesse sensum ejus ferunt: abjicique gestatas fruges, nec postea repeti. Et hoc tale tantumque omnibus tricenis diebus malum in muliere exsistit, et trimestri spatio largius. Quibusdam verò sæpiùs mense: sicùt aliquibus numquàm: sed tales non gignunt, quandò hæc est generando homini materia, semine è maribus coaguli modo hoc in sese glomerante, quod deindè tempore ipso animatur, corporaturque. Ergò cùm gravidis fluxit, invalidi aut non vitales partus

deviennent stériles, les jeunes greffes périssent, les plantes des jardins se dessèchent, les fruits tombent des arbres au pied desquels elle s'est reposée : son seul aspect ternit l'éclat des miroirs, émousse le tranchant du fer, efface le brillant de l'ivoire : les essaims meurent, l'airain lui-même et le fer se rouillent et contractent une odeur détestable. Les chiens qui en ont goûté deviennent enragés, et le venin de leur morsure est sans remède. Le bitume qui, à certaines époques de l'année, flotte sur les eaux de l'Asphaltite, lac de Judée, et dont la nature est de s'attacher à tout ce qui le touche, ne peut être séparé de lui-même qu'au moyen d'un fil trempé dans cette liqueur funeste. Les plus petits animaux, les fourmis, en ressentent l'impression. Elles rejettent, dit-on, les grains qu'elles transportoient, et ne les reprennent jamais. Cette incommodité, dont les effets sont si terribles, revient tous les trente jours, et avec plus de force, au troisième mois. Quelques femmes y sont sujettes plus souvent; d'autres aussi en sont toujours exemptes. Mais celles-ci n'ont point d'enfans, parce que le sang menstruel est la seule matière de la génération : la semence du mâle est la forme dans laquelle il se coagule et devient, avec le temps, un être vivant et organisé. Si donc l'écoulement continue pendant

eduntur, aut saniosi, ut auctor est Nigidius.

16. Idem, lac feminæ non corrumpi alenti partum, si ex eodem viro rursùs conceperit, arbitratur.

XIV. Incipiente autem hoc statu, aut desinente, conceptus facillimi traduntur. Fecunditatis in feminis prærogativam accepimus, inunctis medicamine oculis, salivam infici.

XV. Ceterùm editis primores septimo mense gigni dentes, priùsque in superâ ferè parte haud dubium est. Septimo eosdem decidere anno, aliosque suffici. Quosdam et cum dentibus nasci, sicut M'. Curium, qui ob id Dentatus cognominatus est: et Cn. Papirium Carbonem, præclaros viros. In feminis ea res inauspicati fuit exempli, regum temporibus. Cùm ita nata esset Valeria, exitio civitati, in quam delata esset, futuram responso aruspicum vaticinante, Suessam Pometiam illâ tempestate florentissimam deportata est, veridico exitu consecuto. Quasdam, concreto genitali,

les grossesses, les enfans, selon Nigidius, seront foibles, ou mal-sains, ou même ne vivront pas.

Le même auteur pense que le lait d'une femme qui nourrit ne se corrompt point, si elle devient enceinte du même homme.

C'est au commencement ou à la fin des règles, que la conception se fait le plus aisément. On prétend qu'un des premiers signes de la grossesse, c'est que, lorsqu'une femme se frotte les yeux de quelque drogue, sa salive en contracte la couleur.

Les dents percent à sept mois, et communément celles d'en haut sortent les premières. Ces mêmes dents tombent à la septième année, et sont remplacées par d'autres. Quelques enfans naissent avec des dents, comme Manius Curius, surnommé par cette raison Dentatus, et Cneius Papirius Carbon. Tous deux furent des hommes célèbres. Mais dans les femmes cette circonstance a été, du temps des rois, un sinistre présage. Valéria étant née avec des dents, les aruspices annoncèrent qu'elle causeroit la ruine de la ville dans laquelle on la transporteroit. Elle fut déportée à Suessa Pométia, alors très-florissante; et la prédiction fut accomplie. Un présage malheureux pour les femmes, c'est de naître les parties sexuelles

gigni infausto omine Cornelia Gracchorum mater indicio est. Aliqui, vice dentium, continuo osse gignuntur : sicut Prusiæ regis Bithyniorum filius, supernâ parte oris.

Dentes autem tantùm invicti sunt ignibus; nec cremantur cum reliquo corpore. Iidem flammis indomiti, cavantur tabe pituitæ. Candorem trahunt quodam medicamine. Usu atteruntur, multòque primùm in aliquibus deficiunt. Nec cibo tantùm et alimentis necessarii : quippè vocis sermonisque regimen primores tenent, concentu quodam excipientes ictum linguæ, serieque structuræ, atque magnitudine mutilantes, mollientesve, aut hebetantes verba : et cùm defuere, explanationem omnem adimentes.

Quin et augurium in hâc esse creditur parte. Triceni bini viris adtribuuntur, exceptâ Turdulorum gente : quibus plures fuere, longiora promitti vitæ putant spatia. Feminis minor numerus : quibus in dexterâ parte gemini supernè, à canibus cognominati, fortunæ blan-

fermées. Cornélie, mère des Gracques, en est un exemple. Quelques enfans n'ont au lieu de dents qu'un os continu, sans aucune séparation. Le fils de Prusias, roi de Bithinie, avoit la mâchoire supérieure ainsi conformée.

Les dents seules résistent au feu. Elles ne brûlent point dans le bûcher avec le reste du corps. Toutefois cette même substance, invincible aux flammes, est creusée par l'humeur de la pituite. On parvient à les blanchir avec certaines drogues. Elles s'usent par le frottement, et quelques personnes les perdent de bonne heure. Nécessaires pour broyer les alimens, elles sont encore d'une grande importance pour régler la voix et la parole. Elles reçoivent, comme de concert, les coups de la langue : leurs rangs hauts et serrés s'opposent, ainsi qu'un rempart, à l'impétuosité des mots, dont elles adoucissent et modifient les sons. Quand elles nous manquent, les paroles ne sont plus qu'une suite de sons confus et inarticulés.

On prétend que le nombre des dents forme un pronostic. Les hommes en ont généralement trente-deux. Il faut excepter la nation des Turdules. Un nombre plus grand annonce une vie plus longue. Les femmes en ont moins que les hommes. Les caresses de la fortune sont promises à celles qui ont les dents canines supérieures, doubles à la mâchoire droite,

dimenta pollicentur, sicut in Agrippinâ Domitii Neronis matre : contrà in lævâ. Hominem priùs quàm genito dente cremari, mos gentium non est. Sed mox plura de hoc, cùm membratim historia decurret.

Risisse eodem die, quo genitus esset, unum hominem accepimus Zoroastrem. Eidem cerebrum ità palpitasse, ut impositam repelleret manum, futuræ præsagio scientiæ.

XVI. In trimatu suo cuique dimidiam esse mensuram futuræ certum est. In plenum autem cuncto mortalium generi minorem in dies fieri, propemodùm observatur : rarosque patribus proceriores, consumente ubertatem seminum exustione, in cujus vices nunc vergat ævum. In Cretâ, terræ motu rupto monte, inventum est corpus stans XLVI. cubitorum, quod alii Orionis, alii Oti fuisse arbitrantur. Orestis corpus, oraculi jussu refossum, VII. cubitorum fuisse monumentis creditur. Jam verò ante annos propè mille, vates ille Homerus non cessavit minora corpora mortalium, quàm

comme Agrippine, mère de Domitius Néron : quand c'est à gauche, le pronostic est contraire. On n'est pas dans l'usage de brûler les corps des enfans à qui les dents n'ont pas encore percé. Mais nous entrerons dans plus de détails, lorsque nous traiterons des diverses parties du corps.

Nous lisons que Zoroastre (21) est le seul homme qui ait ri, le jour même de sa naissance. On ajoute que, pour présager sa science future, son cerveau palpitoit avec tant de force, qu'il repoussoit la main qu'on y avoit posée.

Il est constant qu'à l'âge de trois ans, l'homme est parvenu à la moitié de sa grandeur. On observe en général que, dans l'espèce humaine, la taille va en décroissant de jour en jour, et que rarement les fils sont plus grands que leurs pères; la séve vitale s'altérant à mesure que s'approche l'époque de l'embrasement universel (22). On trouva dans une montagne de Crète entr'ouverte par un tremblement de terre (23), un corps de quarante-six coudées de long, que les uns pensent être celui d'Orion, et les autres celui d'Otus. On croit, sur la foi de quelques monumens, que le corps d'Oreste, exhumé par l'ordre de l'oracle, avoit sept coudées. Il y a près de mille ans (24) que le prince des poëtes, Homère, se plaignoit sans cesse que les hommes n'étoient plus

prisca, conqueri. Nævii Pollionis amplitudinem annales non tradunt. Sed quia populi concursu penè interemptus esset, prodigii vice habitum. Procerissimum hominum ætas nostra, divo Claudio principe, Gabbaram nomine, ex Arabiâ advectum novem pedum et totidem unciarum vidit. Fuere sub divo Augusto semipede addito, quorum corpora, ejus miraculi gratiâ, in conditorio Sallustianorum adservabantur hortorum. Posioni et Secundillæ erant nomina.

Eodem præside, minimus homo duos pedes et palmum, Conopas nomine, in deliciis Juliæ neptis ejus fuit: et mulier Andromeda liberta Juliæ Augustæ. Manium Maximum, et M. Tullium equites Romanos, binûm cubitorum fuisse, auctor est M. Varro: et ipsi vidimus in loculis adservatos. Sesquipedales gigni, quosdam longiores, in trimatu implentes vitæ cursum, haud ignotum est.

XVII. Invenimus in monumentis, Salamine Euthymenis filium in tria cubita triennio adolevisse, incessu tardum, sensu hebetem; et jam

aussi grands qu'autrefois (25). Les annales ne disent pas quelle étoit la taille de Névius Pollion; mais sans doute elle tenoit du prodige, puisqu'il faillit être étouffé par la foule qui s'empressoit pour le voir. L'homme le plus grand qui ait paru de nos jours (26), est un certain Gabbara, qui fut amené d'Arabie, sous l'empire de Claude; il avoit neuf pieds neuf pouces (27). Il y eut sous Auguste deux hommes qui avoient un demi-pied de plus. Leurs squelettes furent conservés, comme une merveille, dans le tombeau des jardins de Salluste. On les nommoit Posion et Secundilla.

Sous le même règne, a paru le plus petit homme qu'on ait jamais vu (28), Conopas, les délices et l'amusement de Julia, petite-fille d'Auguste : il avoit deux pieds, un palme (29). Andromeda, affranchie de Julia Augusta, étoit de la même taille. Varron écrit que Manius Maximus et M. Tullius, chevaliers romains, avoient deux coudées (30). J'ai vu moi-même leurs squelettes conservés dans des armoires. On sait qu'il naît des enfans qui ont un pied et demi, et quelquefois davantage, mais qui ne vivent pas plus de trois ans.

Nous lisons qu'à sa troisième année, le fils d'Euthymène, à Salamine, avoit trois coudées de haut, que sa démarche étoit lente et son esprit

puberem factum voce robustâ, absumptum contractione membrorum subitâ, triennio circumacto. Ipsi non pridem vidimus eadem fermè omnia præter pubertatem, in filio Cornelii Taciti equitis Romani, Belgicæ Galliæ rationes procurantis. Εκτραπέλους Græci vocant eos : in Latio non habent nomen.

17. Quod sit homini spatium à vestigio ad verticem, id esse passis manibus inter longissimos digitos observatum est, sicuti vires dexterâ parte majores, quibusdam æquas utrâque, aliquibus lævâ manu præcipuas : nec id umquàm in feminis.

XVIII. Mares præstare pondere, et defuncta viventibus corpora omnium animalium, et dormientia vigilantibus. Virorum cadavera supina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ.

18. Concretis quosdam ossibus, ac sine medullis vivere accepimus. Signum eorum esse, nec sitim sentire, nec sudorem emittere, quamquàm et voluntate scimus sitim victam : equi-

borné, que déjà il étoit arrivé à l'état de puberté, qu'il avoit la voix forte, et qu'il mourut d'une convulsion subite à sa troisième année révolue. Tous ces caractères, à la puberté près, je les ai reconnus moi-même, il n'y a pas long-temps, dans le fils de Cornelius Tacite, intendant de la Gaule Belgique. Les Grecs nomment ces sortes d'individus ἐκτραπέλοι (écarts de la nature) : chez les Latins, ils n'ont point de nom.

On a observé que la distance qui se trouve entre les extrémités des grands doigts de la main, lorsque les bras sont étendus, est égale à la hauteur du corps ; comme aussi, que l'on a plus de force de la main droite ; que quelques hommes sont ambi-dextres ; que d'autres sont gauchers ; ce qui ne se trouve jamais parmi les femmes.

Les mâles pèsent plus que les femelles ; et, dans tous les animaux ; les morts pèsent plus que les vivans, et ceux qui sont endormis plus que ceux qui sont éveillés. Les cadavres des hommes flottent sur le dos, et ceux des femmes sur le ventre ; il semble qu'après leur mort, la nature ménage encore leur pudeur.

On a prétendu qu'il y a des hommes dont les os sont compacts et sans moelle, qu'on les connoît à ce qu'ils n'éprouvent pas la soif et qu'ils ne suent jamais. Cependant nous savons que la volonté a suffi pour dompter la soif,

temque Romanum Julium Viatorem è Vocontiorum gente fœderatâ, in pupillaribus annis, aquæ subter cutem fusæ morbo, prohibitum humore à medicis, naturam fecisse consuetudine, atque in senectâ caruisse potu. Nec non et alii multa sibi imperavere.

19. Ferunt Crassum, avum Crassi in Parthis interempti, numquàm risisse, ob id Agelastum vocatum : sicut nec flesse multos. Socratem clarum sapientiâ eodem semper visum vultu, nec aut hilaro magis, aut turbato. Exit hic animi tenor aliquandò in rigorem quemdam, torvitatemque naturæ duram et inflexibilem, affectusque humanos adimit, quales ἀπαθεῖς Græci vocant, multos ejus generis experti : quodque mirum sit, auctores maximè sapientiæ, Diogenem Cynicum, Pyrrhonem, Heraclitum, Timonem, hunc quidem etiàm in totius odium generis humani evectum. Sed hæc parva naturæ insignia in multis varia cognoscuntur : ut in Antoniâ Drusi numquàm exspuisse, in Pomponio consulari poetâ num-

et que Julius Viator, chevalier romain, né chez les Vocontiens, nos confédérés, ayant été attaqué d'une hydropisie dans son jeune âge, les médecins lui prescrivirent l'abstinence des liquides; que de l'habitude de cette privation, il se fit une seconde nature, et que dans sa vieillesse il n'usa d'aucun breuvage. D'autres se sont imposé pareillement différentes privations.

On rapporte que Crassus, l'aïeul de celui qui périt dans la guerre des Parthes, n'a jamais ri de sa vie; ce qui l'a fait nommer Agelaste. Plusieurs n'ont jamais pleuré. Socrate, célèbre par sa sagesse, eut toujours un visage égal. On ne le vit jamais ni plus gai, ni plus triste. Cette fermeté d'ame dégénère quelquefois en roideur : elle devient dureté, inflexibilité : elle éteint toutes les affections humaines. Les Grecs nomment ἀπαθεῖς (impassibles) les hommes de ce caractère. Ils en ont eu beaucoup : et, ce qui est étonnant, dans ce nombre étoient leurs plus grands philosophes, Diogène le Cinique, Pirrhon, Héraclite et Timon. Ce dernier prit en haine le genre humain tout entier. On remarque dans quelques personnes d'autres singularités peu importantes : par exemple, Antonia, fille de Drusus, n'a jamais craché : Pomponius, poëte consulaire, n'eut jamais d'éructation. Ceux qui ont

quàm ructasse. Quibus naturâ concreta sunt ossa, qui sunt rari admodùm, cornei vocantur.

XIX. 20. Corpore vesco, sed eximiis viribus Tritannum, in gladiatorio ludo, Samnitium armaturâ celebrem, filiumque ejus militem magni Pompeii, et rectos et transversos cancellatim toto corpore habuisse nervos, in brachiis etiàm manibusque, auctor est Varro in prodigiosâ virium elatione. Atque etiàm hostem ab eo ex provocatione dimicantem inermi dextrâ uno digito superatum, et postremo correptum in castra translatum. At Vinnius Valens meruit in prætorio divi Augusti centurio, vehicula cum culeis onusta, donec exinanirentur, sustinere solitus : carpenta adprehensa unâ manu retinere, obnixus contrà nitentibus jumentis : et alia mirifica facere, quæ insculpta monumento ejus spectantur. Ideò M. Varro : « Rusticellus, in» quit, Hercules appellatus, mulum suum » tollebat » : Fusius Salvius duo centenaria pondera pedibus, totidem manibus et duce-

les os secs et sans moelle sont appelés *cornei* (racornis). Ces hommes sont extrêmement rares.

Varron, citant des exemples d'une force extraordinaire, parle de Tritannus, gladiateur célèbre, du nombre de ceux qui combattent avec l'armure samnite. Il dit que cet homme, sec et maigre, mais fortement constitué, avoit, ainsi que son fils, soldat du grand Pompée, tous les nerfs, même ceux des mains et des bras, croisés en forme de treillage. Il ajoute que Tritannus, défié par un ennemi, se présenta sans armes, qu'il le terrassa d'un seul doigt, et l'emporta dans le camp. Vinnius Valens, centurion dans la garde d'Auguste, soutenoit un chariot chargé de muids, jusqu'à ce qu'ils eussent été vidés. D'une main, il arrêtoit un char, malgré tous les efforts des chevaux qui tiroient en sens contraire. On cite d'autres faits étonnans qu'on a gravés sur son tombeau. Aussi Varron dit-il de lui : « l'Hercule » villageois soutenoit en l'air son mulet ». Fusius Sabinus montoit un escalier avec un poids de cent livres à chaque pied (31), autant à chaque main, et deux poids de deux cents livres sur les épaules. J'ai vu moi-même un certain

naria duo humeris contra scalas ferebat. Nos quoque vidimus Athanatum nomine, prodigiosæ ostentationis, quingenario thorace plumbeo indutum, cothurnisque quingentorum pondo calciatum per scenam ingredi. C. Milonem athletam, cùm constitisset, nemo vestigio educebat: malum tenenti nemo digitum corrigebat.

XX. Cucurrisse MCXL. stadia ab Athenis Lacedæmonem biduo Philippidem, magnum erat, donec Anystis cursor Lacedæmonius; et Philonides Alexandri Magni, à Sicyone Elin, uno die, mille ducenta stadia cucurrerunt. Nunc quidem in Circo quosdam CLX. M. passuum tolerare non ignoramus. Nuperque Fonteio et Vipstano coss. annos VIII. genitum puerum à meridie ad vesperam LXXX. millia pass. cucurrisse. Cujus rei admiratio ità demùm solida perveniet, si quis cogitet nocte ac die longissimum iter vehiculis tribus Tiberium Neronem emensum, festinantem ad Drusum fratrem ægrotum in Germaniâ: in eo fuerunt CC. millia passuum.

Athanatus, homme d'une corpulence énorme, marcher sur le théâtre, revêtu d'une cuirasse de plomb qui pesoit cinq cents livres, et chaussé de brodequins du même poids. Lorsque l'athléte Milon s'étoit posé sur ses pieds, personne ne pouvoit le déplacer; et quand il tenoit une pomme dans sa main fermée, il n'étoit pas possible de lui ouvrir les doigts.

On avoit regardé comme une merveille que Philippide eût fait, en deux jours, le chemin d'Athènes à Lacédémone. La distance est de onze cents quarante stades (32). Mais Anistis, Lacédémonien, et Philonide, coureur d'Alexandre le Grand, firent en un jour le chemin d'Elis à Sicione, qui est de douze cents stades. Aujourd'hui nous voyons dans le cirque (33) des hommes fournir une course de cent soixante mille pas (34); et tout récemment, sous le consulat de Fonteius et de Vipstanus, un enfant de huit ans a parcouru, depuis l'heure de midi jusqu'à la nuit, un espace de soixante et quinze mille pas. Pour comprendre ce qu'une telle course a de merveilleux, songeons qu'en faisant la plus grande diligence, qu'en changeant trois fois de relais, Tibérius Néron employa un jour et une nuit pour se rendre auprès de son frère, malade en Germanie. La route étoit de deux cents mille pas.

XXI. 21. Oculorum acies vel maximè fidem excedentia invenit exempla. In nuce inclusam Iliada, Homeri carmen in membranâ scriptum, tradidit Cicero. Idem, fuisse qui pervideret CXXXV. M. passuum. Huic et nomen M. Varro reddidit, Strabonem vocatum. Solitum autem punico bello, à Lilybæo Siciliæ promontorio, exeunte classe è Carthaginis portu, etiàm numerum navium dicere. Callicrates ex ebore formicas et alia tam parva fecit animalia, ut partes earum à ceteris cerni non possent. Myrmecides quidem in eodem genere inclaruit, à quo quadrigam ex eâdem materiâ, quam musca integeret alis, fabricatam, et navem quam apicula pinnis absconderet.

XXII. 22. Auditus unum exemplum habet mirabile, prœlium quo Sybaris deleta est, eo die quo gestum erat, auditum Olympiæ. Nam Cimbricæ victoriæ, Castoresque Romani, qui Persicam victoriam ipso die, quo contigit, nuntiavere, visus et numinum fuere præsagia.

La subtilité de la vue est attestée par des exemples qui passent toute croyance. Cicéron écrit qu'on avoit renfermé dans une coquille de noix, l'Iliade d'Homère, écrite sur du parchemin. Il parle aussi d'un homme qui distinguoit les objets, à la distance de cent trente-cinq mille pas. Varron nous apprend de plus, que cet homme se nommoit Strabon, et que, pendant la guerre punique, toutes les fois qu'une flotte sortoit du port de Carthage (35), il l'apperçevoit de Lilibée, promontoire de Sicile, et que même il indiquoit le nombre des vaisseaux. Callicrates (36) fit en ivoire des fourmis et d'autres animaux si petits, que nul autre que lui n'en pouvoit discerner les diverses parties. Mirmécide se signala dans le même genre : il construisit un quadrige, qu'une mouche couvroit de ses ailes, et un vaisseau, qu'une petite abeille cachoit de même sous les siennes.

Relativement à l'ouïe, un seul fait tient du prodige : le bruit de la bataille qui ruina Sibaris, fut entendu à Olimpie (37) le jour même que cette bataille fut donnée. Quant à la défaite des Cimbres, et à celle de Persée, annoncées le jour même par Castor et Pollux, ces faits doivent être rangés dans la classe des apparitions et des révélations divines.

XXIII. 23. Patientia corporis, ut est crebra sors calamitatum, innumera documenta peperit. Clarissimum in feminis, Leænæ meretricis, quæ torta non indicavit Harmodium et Aristogitonem tyrannicidas : in viris, Anaxarchi qui, simili de causâ cùm torqueretur, præerosam dentibus linguam, unamque spem indicii, in tyranni os exspuit.

XXIV. 24. Memoria, necessarium maximè vitæ bonum, cui præcipua haud facile dictu est, tam multis gloriam ejus adeptis. Cyrus rex omnibus in exercitu suo militibus nomina reddidit : L. Scipio, populo Romano : Cineas Pyrrhi regis legatus, senatui et equestri ordini Romæ, postero die quàm advenerat. Mithridates duarum et viginti gentium rex, totidem linguis jura dixit, pro concione singulas sine interprete adfatus. Charmadas quidam in Græciâ, quæ quis exegerat volumina in bibliothecis, legentis modo repræsentavit. Ars postremò ejus rei facta, et inventa est, à Simonide melico, consummata à Metrodoro Scepsio,

Grâce aux retours fréquens des calamités, des exemples sans nombre ont prouvé à quel point l'homme possède la force de souffrir. Le trait le plus éclatant parmi les femmes est celui de la courtisane Lééna, qui endura la torture, sans déclarer les tyrannicides Harmodius et Aristogiton : parmi les hommes, c'est celui d'Anaxarque, appliqué à la question pour une cause semblable; il se rendit maître de son secret en se coupant la langue avec les dents, et la cracha au visage du tyran.

Il seroit difficile de dire quel homme a possédé, au degré le plus éminent, la mémoire, de tous les biens, le plus nécessaire à la vie. On cite en ce genre une foule d'exemples célèbres. Le roi Cyrus appeloit par leurs noms tous les soldats de son armée, et L. Scipion tous les citoyens romains. Cinéas, ambassadeur de Pirrhus, savoit les noms des sénateurs et des chevaliers romains, dès le lendemain de son arrivée. Mithridate, roi de vingt-deux nations, leur rendit la justice en autant de langues, après les avoir haranguées toutes sans interprète. Le Grec Charmadas récita, mot pour mot, comme en lisant, des ouvrages qu'on avoit demandés dans une bibliothèque. On a fait un art de la mémoire. Simonide, poëte lyrique, en fut l'inventeur, et Métrodore le perfectionna. A l'aide de leur méthode on répétoit, dans les mêmes

ut nihil non iisdem verbis redderetur auditum. Nec aliud est æquè fragile in homine, morborum et casûs injurias atque etiàm metus sentiens, aliàs particulatim, aliàs universa. Ictus lapide oblitus est literas tantùm. Ex prealto tecto lapsus, matris et adfinium propinquorumque cepit oblivionem : alius ægrotus, servorum etiàm : sui verò nominis Messala Corvinus orator. Itaque sæpè deficere tentat, ac meditatur, vel quieto corpore et valido. Somno quoque serpente amputatur, ut inanis mens quærat ubi sit loci.

XXV. Animi vigore præstantissimum arbitror genitum Cæsarem dictatorem. Nec virtutem constantiamque nunc commemoro, nec sublimitatem omnium capacem quæ cælo continentur : sed proprium vigorem celeritatemque quodam igne volucrem. Scribere aut legere, simul dictare et audire solitum accepimus. Epistolas verò tantarum rerum qua-

termes, tout ce qu'on avoit entendu. Au surplus, rien de si fragile dans l'homme que la mémoire. Une maladie, une chute, une peur même lui portent des atteintes funestes. Tantôt elle n'éprouve que des altérations partielles, tantôt elle se perd toute entière. Un homme, frappé d'une pierre, oublia les lettres de l'alphabet; un autre, tombé d'un toit très-élevé, ne reconnoissoit plus ni sa mère, ni ses alliés, ni ses proches. Une maladie fit perdre à un autre le souvenir de ses esclaves. L'orateur Messala Corvinus oublia son propre nom. Quelquefois aussi la mémoire essaye de nous échapper, lors même que le corps est dans un état de repos et de santé. Au moment où le sommeil se glisse dans nos sens, elle nous abandonne tout à coup, en sorte que la chaîne des idées se trouvant rompue, nous cherchons, avec inquiétude, en quel lieu nous sommes.

L'ame la plus forte que la nature ait jamais produite, me paroît avoir été celle de César; et je ne parle pas ici de son courage, de sa constance, de cette élévation de génie qui embrassoit le monde entier, mais seulement de cette énergie qui lui fut propre, de cette activité qui sembloit tenir de la rapidité de la flamme. On rapporte qu'il écrivoit ou lisoit en même temps qu'il dictoit et qu'il écoutoit : qu'on l'a vu dicter à ses secrétaires quatre

ternas pariter librariis dictare : aut si nihil aliud ageret, septenas. Idem signis collatis quinquagies dimicavit : solus M. Marcellum transgressus, qui undequadragies dimicaverat. Nam præter civiles victorias, undecies centena, et XCII. M. hominum occisa prœliis ab eo, non equidem in gloriâ posuerim tantam, etiàm coactam, humani generis injuriam : quod ità esse confessus est ipse, bellorum civilium stragem non prodendo.

XXVI. Justiùs Pompeio Magno tribuatur DCCCXLVI. naves piratis ademisse : Cæsari proprium et peculiare sit, præter suprà dicta, clementiæ insigne ; quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit. Idem magnanimitatis perhibuit exemplum, cui comparari non possit aliud. Spectacula enim edita effusasque opes, aut operum magnificentiam in hâc parte enumerare, luxuriæ faventis est. Illa fuit vera et incomparabilis invicti animi sublimitas ; captis apud Pharsaliam Pompeii Magni scriniis epistolarum, iterùmque apud Thapsum Scipionis, concremasse ea optimâ fide, atque non legisse.

lettres à la fois sur des affaires de la plus haute importance. Il combattit cinquante fois, enseignes déployées, et seul il a surpassé Marcellus, qui avoit livré trente-neuf batailles. Qu'il ait fait périr par ses victoires, indépendamment des guerres civiles, onze cents quatre-vingt-douze mille hommes; certes, la nécessité même eût-elle été son excuse, cet exécrable attentat contre l'humanité ne peut être un titre de gloire. Lui-même en a fait l'aveu, en ne dénombrant pas les massacres civils.

Faisons plus justement honneur au grand Pompée, d'avoir enlevé aux pirates huit cents quarante-six vaisseaux: que le titre distinctif de César soit la clémence, vertu où il n'eût point d'égal et qui le força au repentir. Le même César a donné un exemple de magnanimité auquel nul autre ne pourroit être comparé. Faire à ce sujet l'énumération de ses spectacles, de ses largesses, vanter la magnificence de ses édifices, ce seroit le langage d'un partisan du luxe. Voici quel est ce trait d'héroïsme incomparable, cette marque non équivoque d'une ame invincible; c'est que les papiers de Pompée ayant été pris à Pharsale, et ceux de Scipion à Thapse, il les brûla de bonne foi sans les avoir lus.

XXVII. 26. Verùm ad decus imperii Rom. non solùm ad viri unius pertinet victoriam, Pompeii Magni titulos omnes, triumphosque hoc in loco nuncupari : æquato non modò Alexandri Magni rerum fulgore, sed etiàm Herculis propè ac liberi patris. Igitur Siciliâ recuperatâ, unde primùm, Sullanus in reip. causâ exoriens, auspicatus est : Africâ verò totâ subactâ, et in ditionem redactâ, Magnique nomine in spolium indè capto, eques Rom. (id quod anteà nemo) curru triumphali revectus est, et statim ad Solis occasum transgressus, excitatis in Pyrenæo tropæis, oppida DCCCLXXVI. ab Alpibus ad fines Hispaniæ ulterioris in ditionem redacta victoriæ suæ adscripsit, et majore animo Sertorium tacuit: belloque civili (quod omnia externa conciebat) extincto, iterùm triumphales currus eques Rom. induxit, toties imperator, antequàm miles. Posteà ad tota maria, et deindè Solis ortus missus, hos retulit patriæ titulos, more sacris certaminibus vincentium. Neque enim ipsi coronantur, sed patrias suas coronant.

Rappeler ici tous les titres et les triomphes du grand Pompée, ce n'est pas seulement prouver la supériorité d'un homme, c'est étendre la gloire de l'empire romain, puisque ses brillans exploits ont égalé ceux d'Alexandre, pour ne pas dire, ceux même d'Hercule et de Bacchus. Après avoir repris la Sicile, où il signala son début dans la carrière politique en servant la cause de Sylla; après avoir soumis et réduit l'Afrique entière, conquête qui lui valut le nom de grand, il entra dans Rome en triomphe, quoique simple chevalier, ce qui jusqu'alors avoit été sans exemple. Aussitôt il passe en occident; il érige des trophées sur les Pyrénées, y fait graver qu'il a réduit en son pouvoir huit cents soixante et seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux frontières de l'Espagne ultérieure, et se montre encore plus grand en ne parlant pas de Sertorius. La guerre civile, qui excitoit toutes les guerres étrangères, étant éteinte, le char triomphal le porte une seconde fois dans Rome, simple chevalier, tant de fois général avant que d'être soldat. Envoyé ensuite sur toutes les mers, et de là dans l'orient, il fit hommage de sa gloire à sa patrie, suivant l'usage qui s'observe aux jeux sacrés. Les vainqueurs n'y sont pas couronnés eux-mêmes; mais ils couronnent leur cité natale. Pompée renvoya

Hos ergo honores Urbi tribuit in delubro Minervæ, quod ex manubiis dicabat. CN. POMPEIUS MAGNUS IMP. BELLO XXX. ANNORUM CONFECTO, FUSIS, FUGATIS, OCCISIS, IN DEDITIONEM ACCEPTIS, HOMINUM CENTIES VICIES SEMEL LXXXIII. M. DEPRESSIS AUT CAPTIS NAVIBUS DCCCXLVI. OPPIDIS, CASTELLIS MDXXXVIII. IN FIDEM RECEPTIS: TERRIS A MÆOTIS LACU AD RUBRUM MARE SUBACTIS, VOTUM MERITO MINERVÆ. Hoc est breviarium ejus ab Oriente. Triumphi verò, quem duxit a. d. tertium kalendas octobres, M. Pisone, M. Messalâ consulibus, præfatio hæc fuit: CUM ORAM MARITIMAM A PRÆDONIBUS LIBERASSET, ET IMPERIUM MARIS POPULO ROMANO RESTITUISSET: EX ASIA, PONTO, ARMENIA, PAPHLAGONIA, CAPPADOCIA, CILICIA, SYRIA, SCYTHIS, JUDÆIS, ALBANIS, IBERIA, INSULA CRETA, BASTERNIS, ET SUPER HÆC DE REGIBUS MITHRIDATE ATQUE TIGRANE TRIUMPHAVIT. Summa summarum in illâ gloriâ fuit (ut ipse in concione dixit, cùm de rebus suis dissereret),

donc l'honneur de ses exploits à la république, en plaçant cette inscription dans le temple qu'il bâtit à Minerve du produit des dépouilles. « Pompée le Grand, général des armées ro-
» maines (38), après avoir terminé une guerre
» de trente ans; après avoir défait, mis en
» fuite, tué ou forcé à se rendre douze mil-
» lions cent quatre-vingt-trois mille hommes,
» coulé à fond ou pris huit cents quarante-
» six vaisseaux, reçu à composition quinze
» cents trente-huit villes et châteaux, sou-
» mis tous les pays, depuis le lac Méotis
» jusqu'à la Mer Rouge, acquitte le vœu qu'il
» a fait à Minerve. » Tel est l'exposé sommaire de ses exploits dans l'orient. Voici l'inscription du triomphe dont il fut honoré le troisième jour avant les calendes d'octobre, sous le consulat de Pison et de Messala (39). « Après
» avoir délivré les provinces maritimes des in-
» cursions des pirates, et restitué l'empire de
» la mer au peuple romain, Pompée a triom-
» phé de l'Asie, du Pont, de l'Arménie, de la
» Paphlagonie, de la Cappadoce, de la Ci-
» licie, de la Syrie, des Scythes, des Juifs,
» des Albaniens, de l'Ibérie, de l'île de Crète,
» des Basternes, enfin des rois Mithridate et
» Tigrane ». Et parmi tant de hauts faits, ce qui mettoit le comble à sa gloire, comme il le dit lui-même dans une assemblée, où il

Asiam ultimam provinciarum accepisse, eamdemque mediam patriæ reddidisse. Si quis è contrario simili modo velit percensere Cæsaris res, qui major illo apparuit, totum profectò terrarum orbem enumeret : quod infinitum esse conveniet.

XXVIII. 27. Ceteris virtutum generibus variè et multi fuere præstantes. Cato primus Porciæ gentis tres summas in homine res præstitisse existimatus, ut esset optimus orator, optimus imperator, optimus senator : quæ mihi omnia, etiamsi non priùs, attamen clariùs fulsisse in Scipione Æmiliano videntur, dempto prætereà plurimorum odio, quo Cato laboravit. Itaque sit proprium Catonis, quater et quadragies causam dixisse, nec quemquam sæpiùs postulatum, et semper absolutum.

XXIX. 28. Fortitudo in quo maximè exstiterit, immensæ quæstionis est, utiquè si recipiatur poetica fabulositas. Q. Ennius Cæcilium Dentrem fratremque ejus præcipuè miratus,

rendit compte de tout ce qu'il avoit fait, c'est que l'Asie, province frontière (40), alors qu'elle lui fut confiée, étoit devenue centrale, quand il la remit à sa patrie. Si, d'un autre côté, l'on vouloit détailler de la même manière les exploits de César, qui a paru plus grand que Pompée, il faudroit dénombrer tous les pays de la terre : ce qui seroit sans fin.

Beaucoup se sont illustrés par d'autres vertus. Le premier de la famille Porcia qui ait porté le nom de Caton, a passé pour avoir réuni, au suprême degré, les trois genres de mérite les plus éminens dans un homme. Il fut, à la fois, excellent orateur, excellent général, excellent sénateur : toutes ces qualités, Scipion Émilien ne les eut pas le premier : mais je pense qu'elles brillèrent en lui avec plus d'éclat. D'ailleurs, il ne fut pas en butte à cette haine de tant de citoyens, qui fatigua la vie de Caton. Voici donc le trait distinctif de ce dernier : c'est qu'il plaida quarante-quatre fois pour lui-même ; que nul autre ne fut plus souvent accusé, et que toujours il fut absous (41).

Quel homme s'est le plus signalé par sa valeur ? Cette question exigeroit des recherches immenses, surtout si l'on admettoit les fables des poëtes. Ennius, plein d'admiration pour Cécilius Denter et pour son frère,

propter eos sextumdecimum adjecit annalem. L. Siccius Dentatus, qui tribunus plebis fuit, Sp. Tarpeio, A. Aterio consulibus, haud multò post exactos reges, vel numerosissima suffragia habet, centies vicies prœliatus, octies ex provocatione victor, quadraginta quinque cicatricibus adverso corpore insignis, nullâ in tergo. Item spolia cepit XXXIV. donatus hastis puris duodeviginti, phaleris XXV. torquibus tribus et LXXX. armillis CLX. coronis XXVI. civicis XIV. aureis VIII. muralibus III. obsidionali unâ, fisco æris X. captivis et XX. simul bubus, imperatores novem ipsius maximé operâ triumphantes secutus: prætereà (quod optimum in operibus ejus reor) uno ex ducibus T. Romilio ex consulatu ad populum convicto malè acti imperii.

Rei militaris haud minora forent Manlii Capitolini decora, ni perdidisset illa exitu vitæ. Antè decimum septimum annum bina ceperat spolia. Primus omnium eques muralem acceperat coronam, VI. civicas, XXXVII. dona,

ajouta en leur honneur un seizième livre à ses annales. Siccius Dentatus, qui fut tribun du peuple sous le consulat de Tarpeius et d'Atérius, peu après l'expulsion des rois, réunit des titres infiniment nombreux. Il se trouva à cent vingt batailles, et sortit vainqueur de huit combats singuliers : il portoit sur sa poitrine les cicatrices honorables de quarante-cinq blessures ; jamais il ne fut blessé par derrière. De plus, il enleva trente-quatre dépouilles, reçut, pour prix de son courage, dix-huit piques sans fer, vingt-cinq hausse-cols, quatre-vingt-trois colliers, cent soixante bracelets, vingt-six couronnes, quatorze civiques, huit d'or, trois murales, et une obsidionale, dix mille as (750 f.), et vingt bœufs prélevés sur le butin. Il suivit le triomphe de huit généraux, qui lui devoient la plus grande partie de leurs victoires ; et, ce qui me semble le premier de tous ses hauts faits, il dénonça au peuple un de ses généraux, Titus Romilius, à la fin de son consulat, et le convainquit d'avoir mal usé du commandement.

Les exploits guerriers de Manlius Capitolinus ne seroient pas moins grands, si la fin de sa vie n'en avoit détruit tout le mérite. Avant sa dix-septième année, il avoit enlevé deux dépouilles ; le premier des chevaliers, il avoit obtenu la couronne murale, six couronnes ci-

XXIII. cicatrices adverso corpore exceperat: P. Servilium magistrum equitum servaverat, ipse vulneratus humerum ac femur. Super omnia, Capitolium summamque rem in eo solus à Gallis servaverat, si non regno suo servasset. Verùm sunt in his quidem virtutis opera magna, sed majora fortunæ.

M. Sergio, ut quidem arbitror, nemo quemquam hominum jure prætulerit, licet pronepos Catilina gratiam nomini deroget. Secundo stipendio dexteram manum perdidit: stipendiis duobus ter et vicies vulneratus est : ob id neutrâ manu, neutro pede satis utilis : uno tantùm servo, plurimis posteà stipendiis debilis miles. Bis ab Annibale captus, (neque enim cum quolibet hoste res fuit:) bis vinculorum ejus profugus, XX. mensibus nullo non die in catenis aut compedibus custoditus. Sinistrâ manu solâ quater pugnavit, duobus equis insidente eo suffossis. Dexteram sibi ferream fecit, eâque religatâ prœliatus, Cremonam obsidione exemit, placentiam tutatus est : duodena castra hostium in Galliâ cepit:

viques, trente-sept récompenses militaires, reçu vingt-trois blessures par devant, sauvé Sulpicius, maître de la cavalerie, quoique blessé lui-même à l'épaule et à la cuisse. Seul, il avoit sauvé le Capitole et avec lui l'État entier, ce qui seroit au-dessus de tout, s'il n'avoit voulu s'y faire roi. Au reste, dans toutes ces actions la valeur fit beaucoup, mais la fortune fit encore plus.

Nul, ce me semble, ne peut être préféré à Sergius, quoique Catilina, son arrière-petit-fils, flétrisse ce beau nom. A sa seconde campagne, il perdit la main droite : en deux campagnes, il fut blessé vingt-trois fois, et réduit à ne pouvoir presque plus faire usage de son autre main ni de ses pieds; il n'avoit qu'un seul esclave, et cependant, tout mutilé qu'il étoit (42), il servit encore un grand nombre d'années. Pris deux fois par Annibal (car il n'eut pas à lutter contre un ennemi vulgaire), il s'échappa deux fois, après une captivité de vingt mois, n'ayant pas été un seul jour sans être enchaîné, ou sans avoir les fers aux pieds. Il combattit quatre fois avec la seule main gauche, et il eut deux chevaux tués sous lui. Il se fit attacher au bras droit une main de fer, et ce fut avec cette main qu'il combattit, lorsqu'il délivra Crémone, défendit Plaisance, et força douze camps aux

quæ omnia ex oratione ejus apparent, habitâ cùm in præturâ sacris arceretur à collegis, ut debilis. Quos hic coronarum acervos constructurus hoste mutato? Etenim plurimùm refert, in quæ cujusque virtus tempora inciderit. Quas Trebia, Ticinusve, aut Trasymenus civicas dedêre? Quæ Cannis corona merita? undè fugisse virtutis summum opus fuit. Ceteri profectò victores hominum fuere, Sergius vicit etiàm fortunam.

XXX. 29. Ingeniorum gloriæ quis possit agere delectum, per tot disciplinarum genera, et tantam rerum operumque varietatem? nisi fortè Homero vate Græco nullum felicius exstitisse convenit, sive operis fortuna, sive materia æstimetur. Itaque Alexander Magnus, (etenim insignibus judiciis optimè, citràque invidiam, tam superba censura peragetur:) inter spolia Darii Persarum regis unguentorum scrinio capto, quod erat auro gemmisque ac margaritis pretiosum, varios ejus usus

ennemis dans la Gaule. Tous ces détails se trouvent dans le discours qu'il prononça, lorsqu'étant préteur, ses collégues prétendoient l'exclure des sacrifices, sous prétexte qu'il étoit mutilé. Donnez-lui d'autres ennemis à combattre, quel amas de couronnes il auroit accumulé? En effet, il importe de savoir en quelles circonstances chaque guerrier a signalé sa valeur. Or, quelles couronnes civiques furent obtenues aux journées de la Trébie, du Tésin, du Trasimène? Quelle sorte de couronnes fut méritée à Cannes, où le comble de la valeur fut d'avoir échappé à l'ennemi? Certes, les autres ont vaincu des hommes, Sergius a vaincu même la fortune.

Qui pourroit décerner la palme du génie, et prononcer entre cette multitude immense de talens et de chefs-d'œuvres de toute espèce? à moins que l'on ne convienne que nul n'a été plus heureux que le poëte grec, soit par le succès, soit par le sujet de ses ouvrages. Alexandre (car une question aussi hardie ne peut être décidée que par des suffrages illustres, et les grands hommes ne sont bien jugés que par leurs pairs); Alexandre, dis-je, avoit trouvé parmi les dépouilles de Darius une boîte de parfums enrichie d'or, de perles et de pierreries. Ses courtisans lui en montroient les différens usages. Mais qu'étoit-ce

amicis demonstrantibus, (quando tædebat unguenti bellatorem et militiâ sordidum,) « immò hercule, inquit, librorum Homeri » custodiæ detur » : ut pretiosissimum humani animi opus quàm maximè diviti opere servaretur. Itèm Pindari vatis familiæ penatibusque jussit parci, cùm Thebas caperet. Aristotelis philosophi patriam condidit : tantæque rerum claritati tàm benignum testimonium miscuit.

Archilochi poetæ interfectores Apollo arguit Delphis. Sophoclem tragici cothurni principem defunctum sepeliri Liber pater jussit, obsidentibus mœnia Lacedæmoniis : Lysandro eorum rege in quiete sæpiùs admonito, « ut » pateretur humari delicias suas ». Requisivit rex, quis supremum diem Athenis obiisset: nec difficulter ex iis, quem deus significasset, intellexit : pacemque funeri dedit.

XXXI. 30. Platoni sapientiæ antistiti Dionysius tyrannus, aliàs sævitiæ superbiæque natus, vittatam navem misit obviàm : ipse quadrigis albis egredientem in litore excepit. Viginti talentis unam orationem Isocrates ven-

que des parfums pour un roi soldat et couvert de poussière! Ah! dit-il, renfermons-y plutôt les poësies d'Homère. Il vouloit que le plus riche ouvrage de l'art conservât l'ouvrage le plus précieux de l'esprit humain. A la prise de Thèbes, ce prince ordonna que la famille et la maison de Pindare fussent épargnées. Il rebâtit la patrie d'Aristote; et cet hommage généreux répandit un nouvel éclat sur les travaux du philosophe.

Apollon convainquit à Delphes les assassins du poëte Archiloque. Pendant le siége d'Athènes par les Lacédémoniens, Bacchus ordonna que les derniers devoirs fussent rendus à Sophocle, le premier des poëtes tragiques. Plusieurs fois il avertit en songe le roi Lisandre de permettre que l'objet de ses délices reçut la sépulture. Le prince s'informa quel citoyen étoit mort dans Athènes: il reconnut sans peine celui que le dieu désignoit, et laissa faire en paix ses funérailles.

Denis le tyran, qui n'étoit d'ailleurs qu'un monstre d'orgueil et de cruauté, envoya au-devant du sage Platon un vaisseau décoré de bandelettes. Il le reçut lui-même au rivage sur un char attelé de chevaux blancs. Isocrate vendit un seul discours, vingt ta-

didit. Æschines Atheniensis summus orator, cùm accusationem, quâ fuerat usus, Rhodiis legisset: legit et defensionem Demosthenis, quâ in illud pulsus fuerat exsilium: mirantibusque, « tùm magis fuisse miraturos dixit, » si ipsum orantem audivissent »: in calamitate testis ingens factus inimici. Thucydidem imperatorem Athenienses in exsilium egere, rerum conditorem revocavere, eloquentiam mirati, cujus virtutem damnaverant. Magnum et Menandro in comico socco testimonium regum Ægypti et Macedoniæ contigit, classe et per legatos petito: majus ex ipso, regiæ fortunæ prælatâ literarum conscientiâ.

Perhibuere et Romani proceres etiàm exteris testimonia. Cn. Pompeius confecto Mithridatico bello intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit: et fasces literarum januæ submisit is, cui se Oriens Occidensque submiserat.

Cato censorius, in illâ nobili trium sa-

lens (108,000 fr.). Æschine, célèbre orateur d'Athènes, avoit lu aux Rhodiens son accusation contre Ctésiphon; il lut ensuite la harangue de Démosthène, celle même qui l'avoit fait condamner à l'exil. Comme ils étoient frappés d'admiration : « que seroit-ce, leur » dit-il, si vous l'aviez entendu lui-même » ! Témoignage bien fort dans la bouche d'un ennemi malheureux. Thucydide avoit été banni comme général; il fut rappelé comme historien. Les Athéniens avoient puni sa lâcheté, ils honorèrent son éloquence. Les rois d'Égypte et de Macédoine rendirent un grand hommage au poëte Ménandre, lorsqu'ils lui envoyèrent une flotte et une députation pour l'inviter à venir à leur Cour : mais il se rendit un plus grand hommage à lui-même, en préférant la jouissance des lettres à la faveur des rois.

Les grands de Rome ont honoré aussi le génie, même dans les étrangers. Pompée, après avoir terminé la guerre contre Mithridate, alla rendre visite à Posidonius, célèbre par ses leçons de philosophie. Près d'entrer, il défendit au licteur de frapper de sa baguette selon l'usage; et celui qui avoit vu l'Orient et l'Occident à ses pieds, baissa ses faisceaux devant la porte d'un savant.

Dans le temps de cette députation célèbre

pientiæ procerum ab Athenis legatione, audito Carneade, quamprimùm legatos eos censuit dimittendos, quoniam illo viro argumentante, quid veri esset haud facilè discerni posset. Quanta morum commutatio? Ille semper alioquin universos ex Italiâ pellendos censuit Græcos: at pronepos ejus Uticensis Cato, unum ex tribunatu militum philosophum, alterum ex Cypriâ legatione deportavit. Eamdemque linguam ex duobus Catonibus, in illo abjecisse, in hoc importasse, memorabile est. Sed et nostrorum gloriam percenseamus.

Prior Africanus Q. Ennii statuam sepulcro suo imponi jussit: clarumque illud nomen, immò verò spolium ex tertiâ orbis parte raptum, in cinere supremo cum poetæ titulo legi.

Divus Augustus carmina Virgilii cremari contrà testamenti ejus verecundiam vetuit: majusque ità vati testimonium contigit, quàm si ipse sua probavisset.

M. Varronis in blibliothecâ, quæ prima in orbe ab Asinio Pollione ex manubiis publi-

des trois philosophes athéniens, Caton le censeur ayant entendu Carnéade, opina que l'on devoit les renvoyer au plutôt, parce que les raisonnemens subtils de cet étranger rendoient la vérité problématique. Quelle révolution dans les mœurs! Ce même Caton persista toujours à soutenir que tous les Grecs, sans exception, devoient être expulsés de l'Italie; et son arrière-petit-fils, Caton d'Utique, amena un philosophe grec avec lui, quand il revint de l'armée : il en amena un second au retour de sa légation en Chypre. C'est un fait remarquable, que la langue grecque ait été proscrite par un des Catons, et introduite par l'autre. Mais parlons aussi des honneurs rendus à nos compatriotes.

Le premier des Scipions ordonna que la statue d'Ennius fût placée sur son tombeau, et que son dernier monument offrît le nom d'un poëte à côté de ce surnom glorieux, prix de la conquête d'une des trois parties de la terre.

Auguste, sans égard pour le testament de Virgile, défendit qu'on brûlât son poëme; et cette défense fut pour le poëte un suffrage plus imposant que n'eût été l'approbation qu'il auroit donnée lui-même à son ouvrage.

Varron est le seul homme vivant dont la statue ait été posée dans la bibliothèque bâtie à Rome par les soins d'Asinius Pollion, et la

cata Romæ est, unius viventis posita imago est: haud minore (ut equidem reor) gloriâ, principe oratore et cive, ex illâ ingeniorum, quæ tunc fuit, multitudine, uni hanc coronam dante, quàm cùm eidem Magnus Pompeius piratico ex bello navalem dedit. Innumerabilia deindè sunt exempla Romana, si persequi libeat: cùm plures una gens in quocumque genere eximios tulerit, quàm ceteræ terræ.

Sed et quo te, M. Tulli, piaculo taceam? quove maximè excellentem insigni prædicem? quo potiùs, quàm universi populi illius gentis amplissimo testimonio, et è totâ vitâ tuâ consulatûs tantùm operibus electis? Te dicente, legem agrariam, hoc est, alimenta sua abdicaverunt tribus: te suadente, Roscio theatralis auctori legis ignoverunt, notatasque se discrimine sedis æquo animo tulerunt: te orante, proscriptorum liberos honores petere puduit: tuum Catilina fugit ingenium: tu M. Antonium proscripsisti. Salve primus omnium parens patriæ appellate, primus in togâ

première de l'univers qu'on ait rendue publique. Cette distinction accordée à lui seul, dans un siècle si fertile en génies, et par un homme qui tenoit lui-même le premier rang et comme orateur et comme citoyen, ne lui fait pas moins d'honneur, à mon gré, que la couronne navale qu'il reçut du grand Pompée, dans la guerre des pirates. Si je voulois suivre ce détail, les exemples seroient innombrables chez les Romains, puisque ce peuple a lui seul produit plus d'hommes supérieurs en tout genre, que n'en ont jamais enfanté toutes les autres nations du monde.

Toutefois, ô Cicéron! puis-je, sans crime, passer ton nom sous silence? et que célébrerai-je comme le titre distinctif de ta gloire? Mais en est-il qu'on puisse préférer au témoignage universel du peuple roi, aux seules actions qui, sans compter les autres merveilles de ta vie entière, ont signalé ton consulat? Tu parles, et les tribus renoncent à la loi agraire, c'est-à-dire, à leurs besoins : tu conseilles, elles pardonnent à Roscius sa loi théâtrale, et consentent à des distinctions humiliantes : tu pries, et les enfans des proscrits rougissent de prétendre aux honneurs. Catilina fuit devant ton génie : ta voix proscrivit M. Antoine. Je te salue, ô toi, qui le premier fus nommé père de la patrie (43); toi, qui

triumphum linguæque lauream merite, et facundiæ latiarumque literarum parens : atque (ut dictator Cæsar, hostis quondam tuus, de te scripsit) omnium triumphorum lauream adepte majorem, quantò plus est, ingenii Romani terminos in tantum promovisse, quàm imperii, reliquis animi bonis.

31. Præstitere ceteros mortales sapientiâ, ob id Cati, Corculi, apud Romanos cognominati. Apud Græcos Socrates, óraculo Apollinis Pythii prælatus cunctis.

XXXII. 32. Rursùs mortales oraculorum societatem dedêre Chiloni Lacedæmonio, tria præcepta ejus Delphis consecrando, aureis literis, quæ sunt hæc : « Nosse se quemque : » et nihil nimium cupere : comitemque æris » alieni atque litis, esse miseriam ». Quin et funus ejus, cùm victore filio Olympiæ expirasset gaudio, tota Græcia prosecuta est.

XXXIII. 33. Divinitas, et quædam cælitum societas nobilissima, ex feminis in Sybillâ

le premier méritas le triomphe, sans quitter la toge, et le premier obtins la victoire par les seules armes de la parole : toi, le père de l'éloquence et des lettres latines : toi, enfin, et ton ancien ennemi, le dictateur César, l'a écrit lui-même, toi qui as remporté un triomphe d'autant plus solennel que d'agrandir à ce point les limites du génie, est un bien plus grand succès que d'avoir, par la réunion de tous les autres talens, reculé les bornes de l'empire.

Plusieurs ont surpassé en sagesse tous les autres hommes. Tels furent, chez les Romains, ceux qu'on surnomma Catus et Corculus. Tel fut chez les Grecs Socrate, que l'oracle d'Apollon Pythien déclara le plus sage des mortels.

Les hommes ont élevé au rang des oracles Chilon de Lacédémone, en consacrant à Delphes trois maximes de lui, qui furent gravées en lettres d'or (44). Les voici : que chacun se connoisse : ne rien désirer de trop : la misère est la compagne des dettes et des procès. Il mourut de joie en apprenant la victoire de son fils à Olympie, et la Grèce entière suivit ses funérailles.

La Sibylle, parmi les femmes (45), et, parmi les hommes, le Grec Mélampus (46) et le Romain Marcius (47) se sont plus que tous

fuit : ex viris in Melampode apud Græcos, apud Romanos in Marcio.

XXXIV. 34. Vir optimus semel à condito ævo judicatus est Scipio Nasica, à jurato senatu. Idem in togâ candidâ bis repulsâ notatus à populo. In summâ, ei in patriâ mori non licuit : non hercules magis, quàm extra vincula illi sapientissimo ab Apolline judicato Socrati.

XXXV. 35. Pudicissima femina semel, matronarum sententiâ, judicata est Sulpicia Paterculi filia, uxor Fulvii Flacci ; electa ex centum præceptis, quæ simulacrum Veneris ex Sibyllinis libris dedicaret. Iterùm, religionis experimento, Claudia, inductâ Romam deûm Matre.

XXXVI. 36. Pietatis exempla infinita quidem toto orbe exstitere : sed Romæ unum, cui comparari cuncta non queant. Humilis in plebe, et ideò ignobilis puerpera, supplicii causâ carcere inclusâ matre, cùm impetrasset aditum, à janitore semper excussa, ne quid inferret cibi, deprehensa est uberibus suis

les autres associés aux dieux par le privilége de la divination.

Scipion Nasica est le seul au monde que le sénat ait déclaré, sous serment, le plus honnête homme de son siècle : et ce même Scipion, se présentant au nombre des candidats, essuya deux fois la honte d'un refus. Que dis-je ? il ne lui fut point permis de mourir dans sa patrie. C'est ainsi que Socrate, proclamé par Apollon le plus sage des mortels, termina sa vie dans les fers.

Sulpicia, fille de Paterculus, épouse de Fulvius Flaccus, est la seule que la commune voix de ses contemporaines ait jugée la plus chaste des femmes. Parmi les cent Romaines dont on avoit fait choix, elle fut élue pour dédier la statue de Vénus, d'après l'ordre des livres sibyllins. La sagesse de Claudia fut déclarée par un jugement du ciel, lorsqu'elle fit entrer la mère des dieux dans Rome.

Sans doute on a vu par tout l'univers des traits sans nombre de tendresse et de sensibilité : mais Rome nous en offre un exemple qui efface tous les autres. Une femme de la dernière classe, et partant inconnue, étoit nouvellement accouchée, lorsque sa mère fut condamnée à mourir de faim. Elle obtint la liberté d'entrer dans la prison. Le geolier la

alens eam. Quo miraculo, matris salus donata pietati est, ambæque perpetuis alimentis, et locus ille eidem consecratus deæ, C. Quinctio, M'. Acilio coss. templo Pietatis exstructo in illius carceris sede, ubi nunc Marcelli theatrum est. Gracchorum pater anguibus prehensis in domo, cùm responderetur, « ipsum victurum alterius sexûs interempto » : « Immò » verò, inquit, meum necate : Cornelia enim » juvenis est, et parere adhuc potest ». Hoc erat uxori parcere, et reipublicæ consulere. Idque mox consecutum est. M. Lepidus Apuleiæ uxoris caritate post repudium obiit. P. Rutilius morbo levi impeditus, nuntiatâ fratris repulsâ in consulatûs petitione, illicò exspiravit. P. Catienus Plotinus patronum adeò dilexit, ut heres omnibus bonis institutus, in rogum ejus se jaceret.

XXXVII. 37. Variarum artium scientiâ innumerabiles enituere, quos tamen attingi par sit florem hominum libantibus : Astrologiâ

fouilloit chaque fois, de peur qu'elle n'apportât quelques alimens. Il la surprit un jour allaitant sa mère (48). Frappés d'admiration, les magistrats accordèrent la grâce de la mère à la tendresse de la fille, et toutes deux furent nourries, le reste de leurs jours, aux dépens du public. Le lieu fut consacré à la piété. Sous le consulat de Quintius et d'Acilius, on bâtit le temple de cette déesse sur l'emplacement même de la prison, dans l'endroit où nous voyons aujourd'hui le théâtre de Marcellus. Deux serpens avoient été pris dans la maison du père des Gracques; les aruspices consultés répondirent que ce seroit lui qui vivroit si on tuoit la femelle. « Tuez le mâle, » s'écria-t-il; Cornélie est jeune et peut encore » être mère ». C'étoit tout à la fois épargner sa femme et servir la république. La prédiction fut accomplie peu de temps après. M. Lépidus mourut du chagrin que lui causa son divorce avec Apuleia, sa femme. P. Rutilius, légérement indisposé, expira tout à coup en apprenant qu'on avoit refusé le consulat à son frère. P. Catiénus étoit si fort attaché à son patron, qu'étant institué héritier de tous ses biens il se jeta dans son bûcher.

Qui pourroit dénombrer cette foule de savans et d'artistes qui ont brillé dans tous les genres? Je ne puis me dispenser d'en nommer quelques-

Berosus, cui ob divinas prædictiones Athenienses publicè in gymnasio statuam inauratâ linguâ statuêre. Grammaticâ Apollodorus, cui Amphictyones Græciæ honorem habuere. Hippocrates medicinâ : qui venientem ab Illyriis pestilentiam prædixit, discipulosque ad auxiliandum circà urbes dimisit : quod ob meritum honores illi, quos Herculi, decrevit Græcia. Eamdem scientiam in Cleombroto Ceo Ptolemæus rex Megalensibus sacris donavit C. talentis, servato Antiocho rege. Magna et Critobulo fama est, extractâ Philippi regis oculo sagittâ, et citrà deformitatem oris curatâ orbitate luminis. Summa autem Asclepiadi Prusiensi, conditâ novâ sectâ, spretis legatis et pollicitationibus Mithridatis regis, repertâ ratione, quâ vinum ægris mederetur, relato è funere homine et servato : sed maximè sponsione factâ cum fortunâ, ne medicus crederetur, si umquàm invalidus ullo modo fuisset ipse : et victor, supremâ in senectâ lapsu scalarum exanimatus est.

uns, puisque je parle des hommes qui ont honoré l'humanité. Bérose s'illustra par l'astronomie : pour prix de ses prédictions, les Athéniens lui dressèrent dans le Gymnase une statue dont la langue étoit dorée. Apollodore se rendit célèbre par ses connoissances littéraires : les Amphictions lui déférèrent des honneurs publics. Hippocrate excella dans la médecine : il prédit une peste qui venoit de l'Illyrie, et envoya ses élèves dans les villes pour y donner des secours. La Grèce reconnoissante lui décerna les mêmes honneurs qu'à Hercule. Le roi Ptolémée récompensa la même science dans Cléombrote de Céos : à la célébration des grands jeux, il lui fit don de cent talens (540,000 f.), pour avoir sauvé le roi Antiochus. Critobule s'acquit un grand renom en retirant une flèche de l'œil de Philippe : il le guérit sans qu'il lui restât aucune difformité. Mais de tous les médecins, celui qui s'est rendu le plus fameux, c'est Asclépiade de Prusium, en fondant une nouvelle secte, en dédaignant les offres et les invitations du roi Mithridate, en faisant du vin un remède curatif, en sauvant un homme que déjà l'on portoit au bûcher ; mais surtout, en pariant contre la fortune son nom de médecin, qu'il n'éprouveroit aucune sorte d'infirmités : il gagna le pari, et mourut, dans une extrême vieillesse, d'une chute qu'il fit dans un escalier.

XXXVIII. Grande et Archimedi geometricæ ac machinalis scientiæ testimonium M. Marcelli contigit, interdicto, cùm Syracusæ caperentur, ne violaretur unus : nisi fefellisset imperium militaris imprudentia. Laudatus est et Chersiphron Gnossius, æde Ephesiæ Dianæ admirabili fabricatâ : Philon, Athenis armamentario mille navium : Ctesibius pneumaticâ ratione et hydraulicis organis repertis : Dinocrates metatus Alexandro condente in Ægypto Alexandriam. Idem hic imperator edixit, ne quis ipsum alius, quàm Apelles, pingeret : quàm Pyrgoteles, sculperet : quàm Lysippus, ex ære duceret : quæ artes pluribus inclaruere exemplis.

XXXIX. 38. Aristidis Thebani pictoris unam tabulam, centum talentis rex Attalus licitus est. Octoginta emit duas Cæsar dictator, Medeam et Ajacem Timomachi, in templo Veneris Genetricis dicaturus. Candaules rex, Bularchi picturam Magnetum exitii, haud mediocris spatii, pari rependit auro. Rhodum non incendit rex Demetrius, expugnator co-

Marcellus rendit un grand hommage aux talens du géomètre et du mécanicien, lorsqu'à la prise de Siracuse, il ordonna que le seul Archimède fût épargné. L'ignorance d'un soldat trompa l'intention du général. Chersiphron de Crète s'est immortalisé en bâtissant le temple admirable de Diane, à Ephèse; Philon, en construisant l'arsenal d'Athènes, qui pouvoit armer jusqu'à mille vaisseaux; Ctésibius, en inventant la pompe et d'autres machines hydrauliques; Dinocrate, en traçant le plan d'Alexandrie en Egypte, sous les ordres d'Alexandre. Ce conquérant défendit que nul autre qu'Apelle fît son portrait, que nul autre que Pyrgotèle et Lisippe le représentât soit en marbre soit en bronze. On cite une foule d'exemples en l'honneur des artistes de ce genre.

Le roi Attale donna, dans une vente publique, cent talens d'un seul tableau d'Aristide, peintre thébain. César paya quatre-vingts talens pour la Médée et l'Ajax de Timomaque, qu'il destinoit au temple de Vénus *Génitrix*. Le roi Candaule acheta au poids de l'or un assez grand tableau de Bularque, qui représentoit la destruction de Magnésie. Démétrius, surnommé le preneur de villes, ne voulut pas employer le feu contre Rhodes, de peur de

gnominatus, ne tabulam Protogenis cremaret, à parte eâ muri locatam. Praxiteles marmore nobilitatus est, Gnidiâque Venere, præcipuè vesano amore cujusdam juvenis insigni, et Nicomedis æstimatione regis, grandi Gnidiorum ære alieno permutare eam conati. Phidiæ Jupiter Olympius quotidie testimonium perhibet: Mentori Capitolinus, et Diana Ephesia, quibus fuere consecrata artis ejus vasa.

XL. 39. Pretium hominis in servitio geniti maximum ad hanc diem (quod equidem compererim) fuit grammaticæ artis Daphni, Gnatio Pisaurense vendente, et M. Scauro principe civitatis H-S. DCC. licente. Excessere hoc in nostro ævo nec modicè histriones, sed libertatem suam mercati. Quippè cùm jàm apud majores Roscius histrio H-S. D. annua meritasse prodatur: nisi quis in hoc loco desiderat Armeniaci belli, paulo antè propter Tiridatem gesti, dispensatorem, quem Nero H-S. $\overline{\text{CXXX}}$. manumisit. Sed hoc pretium belli, non hominis fuit: tàm hercule, quàm libidi-

brûler un tableau de Protogène peint sur la partie du mur opposée à son attaque. Praxitèle a travaillé le marbre avec un brillant succès. On cite sa Vénus de Gnide, fameuse surtout par l'amour insensé d'un jeune homme, et par l'estimation du roi Nicomède, qui proposa aux Gnidiens de lui céder cette statue en payement d'une somme énorme qu'ils lui devoient. Le Jupiter Olympien atteste chaque jour la gloire de Phidias. Celle de Mentor est consacrée par le Jupiter Capitolin et par la Diane d'Éphèse, auxquels des vases de cet artiste ont été dédiés.

Jamais homme né dans la servitude n'a été vendu, que je sache, aussi cher que le grammairien Daphnus. Scaurus, prince du sénat, l'acheta de Gnatius de Pisaure sept cents mille sesterces (157,506 fr.). De nos jours, plusieurs comédiens ont de beaucoup excédé ce prix; mais ils achetoient eux-mêmes leur liberté. Déjà du temps de nos ancêtres, Roscius gagnoit cinq cents mille sesterces (112,500 fr.) par an. Peut-être faudroit-il citer ici le payeur de l'armée qui, dans ces derniers temps, a fait la guerre en Arménie pour Tiridate; Néron l'affranchit moyennant treize millions de sesterces (2,925,000 fr.) Ce n'étoit pas la valeur de l'homme, mais le produit de la place. Ainsi, lorsque Séjan acheta de Lutorius Priscus l'eu-

nis, non formæ, Pæzontem è spadonibus Sejano H-S. [illegible]. mercante à C. Lutorio Prisco. Quam quidem injuriam lucrifecit ille mercatus in luctu civitatis, quoniàm arguere nulli vacabat.

XLI. 40. Gentium in toto orbe præstantissima una omnium virtute haud dubiè Romana exstitit.

Felicitas cui præcipua fuerit homini non est humani judicii: cùm prosperitatem ipsam alius alio modo, et suopte ingenio quisque terminet. Si verum facere judicium volumus, ac repudiatâ omni fortunæ ambitione decernere, mortalium nemo est felix. Abundè agitur, atque indulgente fortunâ deciditur cum eo, qui jure dici non infelix potest. Quippè, ut alia non sint, certè ne lassescat fortuna metus est: quo semel recepto, solida felicitas non est. Quid quòd nemo mortalium omnibus horis sapit? utinàmque falsum hoc, et non à vate dictum quàm plurimi judicent! Vana mortalitas, et ad circumscribendum seipsam ingeniosa,

nuqué Pezonte cinquante millions de sesterces (11,250,000 fr.), ce fut la passion de Séjan, et non la beauté de l'esclave, qui détermina la somme. Lutorius profita des malheurs publics pour mettre à si haut prix cet être dégradé. Rome étoit trop occupée de ses maux pour songer à lui en faire un reproche.

De tous les peuples du monde, nul doute que le plus vertueux n'ait été le peuple Romain.

Il n'appartient point à l'homme de décider quel a été le mortel le plus heureux, puisque chacun définit le bonheur à sa manière, et selon qu'il est affecté lui-même. Si nous voulons porter un jugement vrai, et prononcer sans rien donner aux séductions de la fortune, nul mortel n'est heureux. Celui de qui l'on peut dire qu'il n'est pas malheureux, doit se louer de son sort : la fortune l'a traité avec indulgence. Car, sans parler du reste, il est à craindre au moins qu'elle ne se lasse; et cette crainte une fois admise, plus de bonheur solide. D'ailleurs, quel homme ne manque pas quelquefois de sagesse? Plût au ciel que le grand nombre des mortels trouvât dans sa conscience de quoi démentir cet oracle! L'humanité foible, ingénieuse à s'abuser elle-même, calcule à la

computat more Thraciæ gentis : quæ calculos colore distinctos, pro experimento cujusque diei in urnam condit, ac supremo die separatos dinumerat, atque ità de quoque pronuntiat. Quid quòd iste calculi candore illo laudatus dies, originem mali habuit? Quàm multos accepta adflixere imperia? quàm multos bona perdidere, et ultimis mersere suppliciis? ista nimirùm bona, si cui inter illa hora in gaudio fuit. Ità est profectò, alius de alio judicat dies, et tamen supremus de omnibus : ideòque nullis credendum est. Quid quod bona malis paria non sunt, etiàm pari numero : nec lætitia ulla minimo mærore pensanda? Heu vana et imprudens diligentia! numerus dierum comparatur, ubi quæritur pondus.

XLII. 41. Una feminarum in omni ævo Lampido Lacedæmonia reperitur, quæ regis filia, regis uxor, regis mater fuerit. Una Berenice, quæ filia, soror, mater Olympionicarum. Una familia Curionum, in quâ tres continuâ série oratores exstiterunt. Una Fabio-

manière des Thraces, qui jettent dans une urne des cailloux noirs ou blancs, selon ce qu'ils ont éprouvé chaque jour. A leur mort, on sépare ces cailloux, on les compte, et l'on prononce. Mais le jour dont le bonheur est attesté par une pierre blanche, n'a-t-il pas été lui-même la cause de quelque malheur? Combien d'hommes écrasés par le pouvoir qu'ils avoient accepté! Combien d'hommes perdus et précipités dans les supplices par leurs propres biens! car c'est ainsi qu'ils nomment les objets dont la possession a pu leur donner une heure de joie. Ainsi donc, les jours sont jugés l'un par l'autre, et cependant le dernier décide de tous: ce qui prouve que tous doivent être récusés. Ajoutons que le nombre fut-il égal, il n'y a point de parité entre les biens et les maux. Nul plaisir ne peut contre-balancer le chagrin le plus léger. O recherche vaine et insensée! on compte les jours, lorsqu'il faudroit les peser.

On ne trouve, dans toute la suite des siècles, que la seule Lampido (49), reine de Lacédémone, qui ait été fille, femme et mère de rois. La seule Bérénice a été fille, sœur et mère de vainqueurs aux jeux olympiques. La famille des Curions a seule produit trois orateurs de père en fils, et celle des Fabius a

rum, in quâ tres continui principes senatûs, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus filius, Q. Fabius Gurges nepos.

XLIII. 42. Cetera exempla fortunæ variantis innumera sunt. Etenim quæ facit magna gaudia, nisi ex malis? aut quæ mala innmensa, nisi ex ingentibus gaudiis?

43. Servavit proscriptum à Sullâ M. Fidustium senatorem, annis XXXVI. sed iterùm proscriptus. Superstes Sullæ vixit, sed usquè ad Antonium: constatque nullâ aliâ de causâ ab eo proscriptum, quàm quia proscriptus fuisset.

XLIV. Triumphare P. Ventidium de Parthis voluit quidem solum, sed eumdem in triumpho Asculano Cn. Pompeii Strabonis duxit puerum: quamquàm Masurius auctor est bis in triumpho ductum: Cicero, mulionem castrensem suffaraneum fuisse: plurimi, juventam inopem in caligâ militari tolerasse.

Fuit et Balbus Cornelius major consul, sed accusatus, atque de jure virgarum in eum, judicum in consilium missus: primus externorum,

seule donné de suite trois princes du sénat, Fabius Ambustus, Fabius Rullianus son fils, et Fabius Gurges son petit-fils.

Les exemples des révolutions de la fortune sont innombrables. En effet, ses faveurs ne sont-elles pas presque toujours une suite de ses disgraces? et ses disgraces les plus cruelles une suite de ses plus grandes faveurs?

Elle conserva trente-six ans le sénateur Fidustius, proscrit par Sylla; mais il fut proscrit une seconde fois. Il survécut à Sylla: mais seulement jusqu'au temps d'Antoine. Il est certain qu'Antoine ne le proscrivit que parce qu'il avoit déjà été proscrit.

Elle a voulu que Ventidius seul triomphât des Parthes: mais elle l'avoit traîné enfant devant le char de Pompée Strabon, lorsqu'il triompha d'Asculum. Masurius prétend qu'il fut conduit deux fois en triomphe; et Cicéron qu'il étoit muletier, employé dans les vivres militaires. Suivant le plus grand nombre, il languit dans sa jeunesse au dernier rang de la milice.

Balbus Cornélius l'aîné fut consul: mais on lui avoit contesté l'état de citoyen; les juges avoient délibéré s'il ne pouvoit pas être battu de verges. Le premier des étrangers, que

atque etiàm in oceano genitorum usus illo honore, quem majores Latio quoque negaverunt.

Est et L. Fulvius inter insignia exempla, Tusculanorum rebellantium consul: eodemque honore, cùm transisset, exornatus confestìm à populo Romano: qui solus eodem anno, quo fuerat hostis, Romæ triumphavit ex iis quorum consul fuerat.

Unus hominum ad hoc ævi felicis sibi cognomen adseruit L. Sulla, civili nempè sanguine, ac patriæ oppugnatione adoptatum. Et quibus felicitatis inductus argumentis? quòd proscribere tot millia civium ac trucidare potuisset. O prava interpretatio, et futuro tempore infelix! Non melioris sortis tunc fuére pereuntes, quorum miseremur hodie, cùm Sullam nemo non oderit? Age, non exitus vitæ ejus, omnium proscriptorum ab illo calamitate crudelior fuit, erodente se ipso corpore, et supplicia sibi gignènte? Quod ut dissimulaverit, et supremo somnio ejus (cui immortuus quodammodo est) credamus, ab uno illo invidiam gloriâ victam: hoc tamen nempè

dis-je, des hommes nés aux bords de l'Océan, il parvint à un honneur que nos ancêtres refusèrent même aux habitans du Latium.

On doit citer aussi L. Fulvius parmi ces exemples mémorables. Consul des Tusculans révoltés, il passa chez les Romains, qui lui déférèrent aussitôt la même dignité : c'est le seul qui, l'année même où il avoit porté les armes contre le peuple Romain, ait triomphé à Rome de ceux dont il avoit été consul.

Sylla seul, jusqu'à nous, s'est arrogé le surnom d'heureux, sans doute pour avoir été l'assassin de ses concitoyens et l'oppresseur de sa patrie. Car enfin quels étoient ses titres ? sinon d'avoir pu proscrire et massacrer tant de milliers de Romains. O félicité mal entendue, et dont les suites devoient être bien cruelles ! N'ont-ils pas été plus heureux que lui, ceux qui périrent alors ? ils sont pour nous un objet de pitié : Sylla n'excite que l'horreur. Voyez la fin de sa vie : que sont les maux de tous les proscrits ensemble auprès des tourmens qu'il endura, lorsque sa chair se dévorant elle-même, enfantoit son propre supplice ! Qu'il ait dissimulé ces horribles souffrances, et que, sur la foi de ce dernier songe auquel il survécut à peine, nous pensions que lui seul a triomphé de l'envie par sa gloire : il a cependant avoué que

felicitati suæ defuisse confessus est, quòd Capitolium non dedicavisset.

XLV. Quintus Metellus in eâ oratione, quam habuit supremis laudibus patris sui L. Metelli, pontificis, bis consulis, dictatoris, magistri equitum, quindecimviri agris dandis, qui primus elephantos ex primo Punico bello duxit in triumpho, scriptum reliquit, « decem maximas res optimasque, in quibus quærendis » sapientes ætatem exigerent, consummasse » eum. Voluisse enim primarium bellatorem » esse, optimum oratorem, fortissimum imperatorem, auspicio suo maximas res geri, » maximo honore uti, summâ sapientiâ esse, » summum senatorem haberi, pecuniam magnam bono modo invenire, multos liberos » relinquere, et clarissimum in civitate esse: » hæc contigisse ei, nec ulli alii post Romam » conditam ».

Longum est refellere et supervacuum, abundè uno casu refutante. Siquidem is Metellus orbam luminibus exegit senectam, amissis incendio, cùm Palladium raperet ex

la dédicace du Capitole a manqué à son bonheur.

Q. Métellus, dans l'oraison funèbre qu'il prononça en l honneur de son père L. Métellus, pontife, deux fois consul, dictateur, maître de la cavalerie, quindécemvir pour le partage des terres, et le premier qui ait conduit des éléphans en triomphe après la première guerre punique, a écrit que son père avoit réuni, au degré le plus éminent, les dix choses les plus grandes et les plus excellentes qui soient l'objet de tous les vœux et de tous les travaux des sages: Qu'il avoit désiré d'etre le premier guerrier de son temps, le meilleur orateur, le plus brave général, de conduire les expéditions les plus importantes, d'exercer la magistrature suprême, de parvenir à la plus haute sagesse, de passer pour un sénateur accompli, d'acquérir une grande fortune par des moyens honnêtes, de laisser beaucoup d'enfans, et d'être le citoyen le plus illustre de toute la république. Il ajoute que ses vœux ont été comblés, et que nul autre, depuis la fondation de Rome, n'a joui d'un tel bonheur.

Il seroit long et superflu de combattre cette assertion. Un seul fait la réfute victorieusement; c'est que Métellus fut privé de la vue pendant sa vieillesse. Il la perdit dans un incendie, lorsqu'il enleva le palladium du

æde Vestæ, memorabili causâ, sed eventu misero. Quo fit ut infelix quidem dici non debeat: felix tamen non possit. Tribuit ei populus Romanus, quòd numquam ulli alii ab condito ævo, ut, quoties in senatum iret, curru veheretur ad curiam. Magnum et sublime, sed pro oculis datum.

44. Hujus quoque Q. Metelli qui illa de patre dixerat filius inter rara felicitatis humanæ exempla numeratur. Nam præter honores amplissimos cognomenque è Macedoniâ, quatuor filiis illatus rogo, uno prætorio, tribus consularibus, duobus triumphalibus, uno censorio: quæ singula quoque paucis contigere: in ipso tamen flore dignationis suæ ab C. Attinio Labeone, cui cognomen fuit Macerioni, tribuno plebis, quem è senatu censor ejecerat, revertens è Campo, meridiano tempore, vacuo foro et Capitolio, ad Tarpeium raptus ut præcipitaretur, convolante quidem tam numerosâ illâ cohorte quæ patrem eum appellabat, (sed ut necesse erat in subito) tardè et tamquàm in exsequias, cùm

temple de Vesta. La cause étoit belle, mais l'effet n'en fut pas moins triste. Sans doute on ne doit pas l'appeler malheureux; mais le nom d'heureux n'est pas fait pour lui. Le peuple Romain lui accorda un droit que nul autre n'obtint en aucun temps : c'étoit de se faire porter sur un char, toutes les fois qu'il alloit au sénat : grande et magnifique distinction ! mais ses yeux en étoient le prix.

Le fils de ce Métellus, qui avoit fait cet éloge de son père, est cité lui-même parmi les exemples rares de la félicité humaine. Sans parler de toutes ses dignités et du surnom de Macédonique, il fut porté au bûcher par ses quatre fils, l'un ex-préteur, les trois autres consulaires; et, de ces derniers, deux avoient triomphé, le troisième avoit été censeur. Peu d'hommes ont obtenu même un seul de ces honneurs. Cependant au moment le plus brillant de sa gloire, Métellus revenant du Champ de Mars, à midi, lorsque le Forum et le Capitole sont déserts, fut saisi par le tribun Atinius Labéon, surnommé Macérion, qu'il avoit exclu du sénat, lorsqu'il étoit censeur. Atinius le traîne vers la roche Tarpeïa pour le précipiter. Ses nombreux enfans accourent : mais, dans ce danger pressant, ils arriveront trop tard, et comme pour former le cortége funèbre, puisqu'ils n'ont le droit ni de résister, ni de re-

resistendi sacroque sanctum repellendi jus non esset, virtutis suæ operâ et censuræ periturus, ægrè tribuno, qui intercederet, reperto, à limine ipso mortis revocatus: alieno beneficio posteà vixit, bonis indè etiàm consecratis à damnato suo, tamquàm parum esset: faucium certè intortarum expressique per aures sanguinis pœna exacta est. Equidem et Africani sequentis inimicum fuisse, inter calamitates duxerim, ipso teste Macedonico: Siquidem liberis dixit: « Ite filii, celebrate » exsequias, numquàm civis majoris funus » videbitis ». Et hoc dicebat jàm Balearicis et Diadematis, jàm Macedonicus ipse. Verùm ut illa sola injuria æstimetur, quis hunc jure felicem dixerit, periclitatum ad libidinem inimici, nec Africani saltem, perire? quos hostes vicisse tanti fuit? aut quos non honores currusque illâ suâ violentiâ fortuna retroegit, per mediam urbem censore tracto, (etenim sola hæc morandi ratio fuerat:) tracto in Capitolium illud, in quod triumphans ipse de eorum exuviis, ne captivos quidem sic

pousser un agresseur sacré. Il va périr victime de sa vertu et de son devoir. A la fin on trouva un tribun pour interposer son autorité. Il fut arraché des portes mêmes de la mort. Depuis ce temps, il véçut de secours étrangers : car ses biens furent ensuite consacrés par cet homme qu'il avoit dégradé : Atinius ne croyoit pas avoir assez fait pour sa vengeance, en lui comprimant la gorge, au point de faire jaillir son sang par les oreilles. Pour moi, je mettrois au nombre des malheurs, d'avoir été l'ennemi de Scipion Émilien. Croyons-en Métellus lui-même : « allez, » mes enfans, disoit-il à ses fils, rendez les der- » niers devoirs à Scipion ; vous ne verrez jamais » les funérailles d'un plus grand citoyen ». Et c'étoit aux conquérans des îles Baléares et de la Dalmatie que le vainqueur de la Macédoine adressoit ce langage. Mais ne considérons que la violence dont nous parlons ici : a-t-on droit d'appeler heureux un homme à qui le caprice d'un ennemi, d'un Atinius, faillit ôter la vie ? Quelles victoires peuvent compenser un tel outrage ? quels honneurs, quels chars de triomphe la fortune n'a-t-elle pas renversés par un choc aussi rude ? Un censeur traîné dans les rues de Rome ! (car il n'avoit eu que ce moyen de gagner du temps) et traîné vers ce Capitole, où, vainqueur autrefois, il n'avoit pas conduit avec tant d'inhumanité les prisonniers mêmes dont il triom-

traxerat? Majus hoc scelus felicitate consecutâ factum est, periclitato Macedonico vel funus tantum ac tale perdere, in quo à triumphalibus liberis portaretur in rogum, velùt exsequiis quoque triumphans. Nulla est profectò solida felicitas, quam contumelia ulla vitæ rumpit, nedum tanta. Quod superest, nescio morum gloriæ, an indignationis dolori accedat, inter tot Metellos tàm sceleratam C. Attinii audaciam semper fuisse inultam.

XLVI. 45. In divo quoque Augusto, quem universa mortalitas in hâc censurâ nuncupat, si diligenter æstimentur cuncta, magna sortis humanæ reperiantur volumina. Repulsa in magisterio equitum apud avunculum, et contrà petitionem ejus prælatus Lepidus: proscriptionis invidia: collegium in triumviratu pessimorum civium, ne æquâ saltem portione, sed prægravi Antonio: Philippensi prœlio morbus, fuga, et triduò in palude ægroti, et (ut fatentur Agrippa et Mæcenas) aquâ subter cutem fusâ turgidi, latebra: nau-

phoit. Cet attentat devient plus affreux encore par le bonheur dont il fut suivi, puisqu'il auroit privé le vainqueur de la Macédoine de cet honneur et si grand et si rare, d'être porté au bûcher par des fils triomphateurs, triomphant lui-même, en quelque sorte, jusque dans ses funérailles. Sans doute nulle félicité n'est parfaite, quand elle est altérée par un outrage, et par un outrage aussi sanglant. Au surplus, est-ce un éloge pour les mœurs de ce siècle, ou n'est-ce pas un nouveau sujet d'indignation que, parmi tant de Métellus, l'audace criminelle d'Atinius soit restée impunie?

L'univers entier s'accorde à placer Auguste sur la liste des heureux. Mais si nous portons un regard attentif sur tous les traits de sa vie, nous y verrons de grands exemples des vicissitudes humaines. La place de maître de la cavalerie, refusée à ses sollicitations, et donnée à Lépidus par son oncle : la haine que lui attira la proscription : le triumvirat où, s'associant aux plus scélérats des hommes, il ne jouit pas même de l'égalité du pouvoir : Antoine écrasoit ses deux collégues. Sa maladie pendant le combat de Philippes ; sa fuite, pendant laquelle il resta trois jours caché dans un marais, malade et, de l'aveu d'Agrippa et de Mécène, enflé d'une hydropisie : ses naufrages en Sicile, où il se cacha aussi dans une

fragia Sicula, et alia ibì quoque in speluncâ occultatio. Jàm in navali fugâ urgente hostium manu, preces Proculcio mortis admotæ: cura Perusinæ contentionis: sollicitudo Martis Actiaci: Pannonicis bellis ruina è turri: tot seditiones militum: tot ancipites morbi corporis: suspecta Marcelli vota: pudenda Agrippæ ablegatio: toties petita insidiis vita: incusatæ liberorum mortes, luctusque non tantùm orbitate tristes: adulterium filiæ, et consilia parricidæ palàm facta: contumeliosus privigni Neronis secessus: aliud neptis adulterium: juncta deindè tot mala: inopia stipendii, rebellio Illyrici, servitiorum delectus, juventutis penuria, pestilentia Urbis, fames sitisque Italiæ, destinatio exspirandì, et quatridui inediâ major pars mortis in corpus recepta. Juxtà hæc Variana clades, et majestatis ejus fœda sugillatio, abdicatio Postumi Agrippæ post adoptionem, desiderium post relegationem: indè suspicio in Fabium, arcanorumque proditionem: hinc uxoris et Tiberii cogitationes, suprema ejus cura. In

caverne : ses prières à Proculeius, pour en obtenir la mort, lorsque, dans sa fuite, il étoit pressé par des vaisseaux ennemis : les embarras de l'émeute de Pérouse : ses inquiétudes sur la bataille d'Actium : la chute de cette machine de guerre qui faillit l'écraser en Pannonie : tant de séditions des armées : tant de maladies dangereuses : les projets suspects de Marcellus : le honteux exil d'Agrippa : cette multitude de conspirations tramées contre sa vie : la mort de ses enfans, qui lui fut imputée; et leur perte rendue plus cruelle encore par cet affreux reproche : l'adultère de sa fille, et ses projets parricides dévoilés au grand jour : la retraite outrageante de son gendre Tibère : l'adultère de sa petite-fille ; ensuite, tant de maux réunis : le défaut d'argent pour payer les soldats : la révolte de l'Illirie : l'enrôlement des esclaves : la disette de jeunes citoyens : la peste dans Rome : la famine et la sécheresse dans l'Italie. Le dessein qu'il forma de mourir ; il passa quatre jours entiers sans prendre de nourriture. Ajoutez la défaite de Varus : les libelles affreux répandus contre lui : l'exhérédation d'Agrippa posthume, après l'avoir adopté : ses regrets après l'avoir exilé : d'un côté, ses soupçons contre Fabius, qu'il accusoit d'avoir trahi son secret : de l'autre, les projets de Livie et de Tibère, qui empoisonnèrent ses derniers

summâ, deus ille, cælumque, nescio adeptus magis, an meritus, herede hostis sui filio excessit.

XLVII. 46. Subeunt in hâc reputatione Delphica oracula, velùt ad castigandam hominum vanitatem à deo emissa. Duo sunt hæc: « Phedium felicissimum, qui pro patriâ proximè occubuisset ». Iterùm à Gyge rege tunc amplissimo terrarum consultum, « Aglaum » Psophidium esse feliciorem ». Senior hic in angustissimo Arcadiæ angulo parvum, sed annuis victibus largè sufficiens, prædium colebat, numquàm ex eo egressus : atque (ut è vitæ genere manifestum est) minimâ cupidine minimum in vitâ mali expertus.

XLVIII. 47. Consecratus est vivus sentiensque oraculi ejusdem jussu et Jovis deorum summi adstipulatu Euthymus pycta, semper Olympiæ victor, et semel victus. Patria ei Locri in Italiâ : ibì imaginem ejus, et Olympiæ alteram, eâdem die tactam fulmine, Callimachum, ut nihil aliud, miratum video, deum-

momens. Enfin, ce Dieu, (je n'examine point ici les titres de sa divinité) ce Dieu mourut, en laissant pour héritier le fils d'un homme qui lui avoit fait la guerre.

Ici se présentent à notre pensée deux oracles de Delphes, que le Dieu semble avoir prononcés pour humilier la vanité humaine : dans le premier, il déclare le plus heureux de tous les hommes, Phédius, qui venoit de mourir pour la patrie. Consulté une autre fois par Gigés, alors le plus puissant roi du monde, il répondit qu'Aglaus de Psophis étoit plus heureux que lui. Ce vieillard, dans un coin de l'Arcadie, cultivoit un héritage borné, mais qui fournissoit abondamment à tous les besoins de l'année. Il n'en étoit jamais sorti; et comme on en peut juger par son genre de vie, ayant eu moins de désirs, il avoit éprouvé moins de maux.

Par l'ordre du même oracle, et de l'aveu de Jupiter, le plus grand des dieux, le pugiliste Euthime, toujours vainqueur, une seule fois vaincu dans les combats olympiques, se vit déifier lui-même : il assista vivant à sa propre apothéose. Une statue lui avoit été érigée dans Locres, sa ville natale, et une autre dans Olympie. Je vois que Callimaque a regardé comme un des faits les plus surprenans que ces deux statues ayent été frappées de la foudre en

que jussisse sacrificari : quod et vivo factitatum et mortuo, nihilque adeò mirum aliud, quàm hoc placuisse diis.

XLIX. 48. De spatio atque longinquitate vitæ hominum, non locorum modò situs, verùm exempla, ac sua cuique sors nascendi incertum fecere. Hesiodus, qui primus aliqua de hoc prodidit, fabulosè (ut reor) multa de hominum ævo referens, cornici novem nostras adtribuit ætates, quadruplum ejus cervis, id triplicatum corvis. Et reliqua fabulosiùs in phœnice, ac Nymphis. Anacreon poeta Arganthonio Tartessiorum regi CL. tribuit annos. Cinyræ Cypriorum X. annis ampliùs, Ægimio CC. Theopompus Epimenidi Gnossio CLIII. Hellanicus quosdam in Ætoliâ Epiorum gentis CC. explere. Cui adstipulatur Damastes, memorans Pictoreum ex iis præcipuum corpore viribusque, etiàm CCC. vixisse. Ephorus Arcadum reges CCC. annis. Alexander Cornelius, Dandonem quemdam in Illyrico D. vixisse. Xenophon in Periplo, Tyriorum in-

un même jour, et que le dieu ait ordonné qu'on sacrifiât à l'athléte : ce sacrifice fut offert plusieurs fois et pendant sa vie et après sa mort. Qu'un pareil culte ait pu plaire aux dieux, rien au monde n'est plus étonnant.

La diversité des climats, la variété des exemples, et la différence de nos destinées ne permettent pas de rien établir de certain sur la durée de la vie humaine. Hésiode, le premier qui ait traité cette matière, rapportant un grand nombre de fables sur la vie de l'homme, attribue neuf fois notre âge à la corneille (50), quatre fois autant au cerf, et le triple au corbeau. Ce qu'il dit du phénix et des nymphes est encore plus fabuleux. Le poëte Anacréon donne cent cinquante ans au roi des Tartessiens, Arganthonius ; dix ans de plus à Ciniras, roi de Chipre, et deux cents ans à Égimius. Théopompe en donne cent cinquante-trois à Épiménide de Crète. Hellanicus écrit que chez les Épiens, en Étolie, quelques hommes vivent deux cents ans. Ce fait est confirmé par Damaste qui rapporte que Pictoreus, l'un d'eux, remarquable par sa corpulence et par ses forces, vécut jusqu'à trois cents ans. Éphore dit la même chose de quelques rois des Arcadiens. Alexandre Cornélius cite chez les Illiriens un certain Dandon, qui vécut cinq cents ans. Xénophon, dans son Périple, donne cent ans de plus à un

sulæ regem DC. atque ut parcè mentitus, filium ejus DCCC. quæ omnia inscitiâ temporum acciderunt. Annum enim alii æstate unum determinabant, et alterum hieme : alii quadripartitis temporibus, sicùt Arcades, quorum anni trimestres fuere : quidam lunæ senio, ut Ægyptii : itaque apud eos aliqui et singula millia annorum vixisse produntur.

Sed ut ad confessa transeamus, Arganthonium Gaditanum octoginta annis regnasse propè certum est : putant quadragesimo cœpisse. Masinissam sexaginta annis regnasse indubitatum est : Gorgiam Siculum centum et octo vixisse. Q. Fabius Maximus sexaginta tribus annis augur fuit. M. Perpenna, et nuper L. Volusius Saturninus, omnium quos in consulatu sententiam rogaverant, superstites fuere. Perpenna, septem reliquit ex iis, quos censor legerat : vixit annos XCVIII. Quâ in re et illud adnotare succurrit, unum omninò quinquennium fuisse, quo senator nullus moreretur : cùm Flaccus et Albinus censores

roi des Tyriens ; et, comme s'il craignoit de n'en avoir pas dit assez, il fait vivre son fils huit cents ans. Toutes ces exagérations viennent de ce qu'on ne savoit pas calculer les temps. Les uns comptoient l'été pour une année (51) et l'hiver pour une autre. Plusieurs mesuroient les années par chacune des saisons, comme les Arcadiens, chez qui les années étoient de trois mois. Quelques-uns, tels que les Égyptiens, les mesuroient par les lunes : voilà pourquoi plusieurs d'entre eux sont cités comme ayant vécu mille ans.

Passons à des faits avoués et reconnus. Il est à peu près certain que Arganthonius de Cadix régna quatre-vingts ans. On pense qu'il monta sur le trône dans sa quarantième année. Il est hors de doute que Masinissa régna soixante ans, et que Gorgias le Sicilien en vécut cent huit. Fabius Maximus fut augure pendant soixante-trois ans. Perpenna et, de nos jours, Volusius Saturninus, survécurent à tous ceux dont ils avoient recueilli le suffrage pendant leur consulat. Le premier ne laissoit après lui que sept des sénateurs qu'il avoit inscrits, étant censeur. Il vécut quatre-vingt-dix-huit ans. Observons à ce sujet qu'il est arrivé, une seule fois, que cinq années se soient écoulées de suite sans qu'il mourût un sénateur. Ce fut depuis la clôture du lustre par les censeurs Flaccus et

lustrum condidere, usquè ad proximos censores, ab anno Urbis quingentesimo septuagesimo nono. M. Valerius Corvinus, C. annos implevit: cujus inter primum et sextum consulatum XLVI. anni fuere. Idem sellâ curuli semel ac vicies sedit, quoties nemo alius. Æquavit ejus vitæ spatium Metellus pontifex.

Et ex feminis Livia Rutili XCVII. annos excessit: Statilia, Claudio principe, ex nobili domo, nonaginta novem: Terentia Ciceronis CIII. Clodia Ofilii CXV. hæc quidem etiàm enixa quindecies. Lucceia mima centum annis in scenâ pronuntiavit. Galeria Copiola Emboliaria reducta est in scenam, C. Poppæo, Q. Sulpicio coss. ludis pro salute divi Augusti votivis, annum centesimum quartum agens: quæ producta fuerat tirocinio à M. Pomponio ædili plebis, C. Mario, Cn. Carbone consulibus, antè annos nonaginta unum: et à magno Pompeio magni theatri dedicatione, anus pro miraculo reducta. Sammulam quoque centum decem annis vixisse auctor est Asconius Pedianus. Minùs

Albinus, l'an de Rome 579, jusqu'aux censeurs qui leur succédèrent. Valérius Corvinus vécut cent ans. Il y eut un intervalle de quarante-six ans entre son premier et son sixième consulat. Il obtint vingt et une fois la chaire curule (52), ce qui n'est arrivé qu'à lui seul. Le pontife Métellus vécut le même nombre d'années.

Parmi les femmes, Livia, épouse de Rutilius, passa quatre-vingt-dix-sept ans. Sous l'empire de Claude, Statilia, d'une famille illustre, vécut quatre-vingt-dix-neuf ans. Térentia, femme de Ciceron, en vécut cent trois, et Clodia, femme d'Ofilius, cent quinze : celle-ci avoit eu quinze enfans. La mime Lucceia remplit un rôle sur le théâtre à cent ans. Galéria Copiola, actrice des intermèdes, se remontra sur le théâtre sous le consulat de Poppeius et de Sulpicius, aux jeux célébrés pour le rétablissement de la santé d'Auguste. Elle étoit dans sa cent quatrième année. Elle avoit débuté quatre-vingt-onze ans auparavant, sous le consulat de Marius et de Carbon, aux jeux de l'édile Pomponius ; Pompée l'avoit reproduite (53) à la dédicace de son grand théâtre, et l'actrice, à cet âge, avoit paru une merveille. Asconius Pédianus rapporte que Sammula vécut aussi cent dix ans. Stéphanion qui, le premier, exé-

miror Stephanionem (qui primus togatas saltare instituit) utrisque sæcularibus ludis saltasse, et divi Augusti, et quos Claudius Cæsar consulatu suo quarto fecit, quandò LXIII. non ampliùs anni interfuere, quamquàm et posteà diù vixit. In Tmoli montis cacumine, quod vocant Tempsin, CL. annis vivere, Mucianus auctor est. Totidem annos censum Claudii Cæsaris censurâ T. Fullonium Bononiensem : idque collatis censibus quos antè detulerat, vitæque argumentis (etenim id curæ principi erat) verum apparuit.

L. 49. Poscere videtur locus ipse sideralis scientiæ sententiam. Epigenes CXII. annos impleri negavit posse : Berosus excedi CXVI. Durat et ea ratio, quam Petosiris ac Necepsos tradiderunt, et tetartemorion appellant, à trium signorum portione, quâ posse in Italiæ tractu CXXIV. annos vitæ contingere apparet. Negavere illi quemquam XC. partium exortivam mensuram (quod anaphoras vocant) transgredi, et has ipsas incidi oc-

cuta des danses romaines sur le théâtre, parut deux fois aux jeux séculaires (54), d'abord sous Auguste, ensuite sous le quatrième consulat de l'empereur Claude. Ce fait me semble moins étonnant, puisqu'enfin l'intervalle ne fut que de soixante-trois ans. Au surplus, il vécut encore long-temps après. Mucien rapporte que sur le sommet du Tmolus, qu'on nomme Temsis, les habitans vivent cent cinquante ans, et qu'au dénombrement qui eut lieu sous Claude, Fullonius de Boulogne se fit inscrire comme ayant cet âge. L'empereur voulut s'assurer du fait; et la vérité fut attestée par la confrontation des registres et par les autres preuves qu'il donna de son existence.

Il semble que c'est ici le lieu d'exposer quels sont, à ce sujet, les principes de l'astrologie. Épigène (55) a nié que l'homme puisse compléter cent douze ans; et Bérose (56) qu'il puisse aller au delà de cent seize. La méthode transmise (57) par Pétosiris et Nécepsos (58), et nommée par eux quart du zodiaque, ou triplicité des signes, est encore en usage. D'après cette méthode, il paroît que, sous le climat de l'Italie, on peut vivre jusqu'à cent vingt-quatre ans. Ils ont établi qu'en partant du premier point d'ascension des trois signes, nul homme ne peut passer 90 degrés. Cette mesure de la vie, ils l'appellent anaphore (as-

cursu maleficorum siderum, aut etiàm radiis eorum, Solisque. Schola rursùs Æsculapii secuta, quæ stata vitæ spatia à stellis accipi dicit, sed quantum plurimùm tribuat incertum est. Rara autem esse dicunt longiora tempora, quandoquidem momentis horarum insignibus, lunæ dierum, ut VII. atque XV. (quæ nocte ac die observantur) ingens turba nascatur, scansili annorum lege occiduâ, quam climacteras appellant, non ferè ità genitis LIV. annum excedentibus.

Primùm ergo artis ipsius inconstantia declarat, quàm incerta res sit. Accedunt experimenta recentissimi censûs, quem intrà quadriennium imperatores Cæsares Vespasiani, pater filiusque censores egerunt. Nec sunt omnia vasaria excutienda: mediæ tantùm partis, inter Apenninum Padumque, ponemus exempla. Centum viginti annos Parmæ tres edidere, Brixelli unus CXXV, Parmæ duo CXXX. Placentiæ unus CXXXI, Faventiæ una mulier CXXXV. Bononiæ L. Terentius Marci

cension) ; ils disent qu'elle peut être interrompue dans son cours, par la rencontre des astres malfaisans, ou même par leurs rayons et par ceux du soleil. A l'école égyptienne a succédé celle d'Esculape, qui enseigne que le nombre des années est réglé par les astres ; mais elle n'a point déterminé quelle pouvoit être la plus longue durée de la vie. Les sectateurs de cette école disent qu'il est rare que la vie soit très-longue, parce qu'il naît une foule d'individus aux heures critiques des jours lunaires, par exemple, à la septième et à la quinzième (ces heures se comptent indifféremment le jour et la nuit) ; et que ceux qui naissent ainsi, soumis à l'influence des années climatériques (59), ne passent guère la cinquante-quatrième année.

D'abord, les variations de l'art lui-même prouvent l'incertitude des calculs. Nous avons de plus à lui opposer l'expérience et les exemples du dernier recensement fait, il y a quatre ans, sous la censure de l'empereur Vespasien et de son fils (60). Il n'est pas besoin de compulser tous les registres. Je citerai la portion de l'Italie située entre l'Apennin et le Pô. A Parme, trois citoyens déclarèrent cent vingt ans ; un, à Brixelle, cent vingt-cinq ; deux, à Parme, cent trente ; un, à Plaisance, cent trente-un ; une femme, à Faventia, cent trente-cinq ; à Bologne, Terentius, fils de Marcus,

filius, Arimini verò M. Aponius, C. et L. Tertulla, CXXXVII. Circà Placentiam in collibus oppidum est Veleiatium, in quo CX. annos sex detulere, quatuor centenos vicenos: unus, CL. M. Mucius M. filius, Galeriâ, Felix. Ac ne pluribus moremur in re confessâ, in regione Italiæ octavâ centenûm annorum censi sunt homines LIV. centenûm denûm homines XIV. centenûm vicenûm quinûm homines duo, centenûm tricenûm homines quatuor, centenûm tricenûm quinûm aut septenûm totidem, centenûm quadragenûm homines tres.

Alia mortalitatis inconstantia: Homerus eâdem nocte natos Hectorem et Polydamanta tradit, tàm diversæ sortis viros. C. Mario, Cn. Carbone III. coss. a. d. quintum kalend. junias, M. Cæcilius Rufus et C. Licinius Calvus eâdem die geniti sunt, oratores quidem ambo, sed tàm dispari eventu. Hoc etiàm iisdem horis nascentibus in toto mundo quotidie evenit, pariterque domini ac servi gignuntur, reges et inopes.

et à Rimini, M. Aponius, cent cinquante, et Tertulla, cent trente-sept; à Veleiacum, situé sur des collines, aux environs de Plaisance, six déclarèrent cent dix ans; quatre, cent vingt; un, cent cinquante; c'étoit M. Mucius Felix, fils de Mucius, de la tribu Galéria; et, pour ne pas nous arrêter plus long-temps à prouver ce que personne ne conteste, la huitième région de l'Italie (61) donna dans le recensement cinquante-quatre citoyens de cent ans (62); quatorze de cent dix; deux de cent vingt-cinq; quatre de cent trente; quatre de cent trente-cinq ou de cent trente-sept; trois de cent quarante.

D'un autre côté, quelle diversité dans le sort des mortels? Homère nous dit qu'Hector et Polidamas, dont la destinée fut si différente, étoient nés dans la même nuit. Cécilius Rufus et Licinius Calvus naquirent l'un et l'autre le cinquième jour avant les calendes de juin, sous le consulat de C. Marius et de Cn. Carbon. Tous deux furent orateurs, mais avec un sort bien différent. C'est ce qu'éprouvent tant d'hommes qui, chaque jour, dans tout l'univers, reçoivent la vie aux mêmes heures. Esclaves et maîtres, rois et mendians, naissent également sous les mêmes constellations.

LI. 50. Publius Cornelius Rufus, qui consul cum M'. Curio fuit, dormiens oculorum visum amisit, cùm id sibi accidere somniaret. È diverso Pheræus Iason deploratus à medicis vomicæ morbo, cùm mortem in acie quæreret, vulnerato pectore medicinam invenit ex hoste. Q. Fabius Maximus consul apud flumen Isaram prœlio commisso adversùs Allobrogum Arvernorumque gentes, a. d. VI. Idus Augustas, CXXX. M. perduellium cæsis, febri quartanâ liberatus est in acie.

Incertum ac fragile nimium est hoc munus naturæ, quidquid datur nobis: malignum verò et breve etiàm in his, quibus largissimè contigit, universum utiquè ævi tempus intuentibus. Quid quod æstimatione nocturnæ quietis, dimidio quisque spatio vitæ suæ vivit? pars æqua morti similis exigitur, aut pœnæ, nisi contigit quies. Nec reputantur infantiæ anni, qui sensu carent: non senectæ, in pœnam vivacis. Tot periculorum genera, tot morbi, tot metus, tot curæ, toties

Publius Cornelius Rufus, qui fut consul avec Manius Curius, perdit la vue en dormant, pendant qu'il rêvoit que ce malheur lui arrivoit. Plus heureux, Jason de Phéres, malade d'un abcès, et condamné par les médecins, chercha la mort dans une bataille :-un coup de lance lui perça la poitrine, et il fut guéri par la main d'un ennemi. Q. Fabius Maximus, consul, ayant livré bataille aux Allobroges et aux Arvernes, sur les bords de l'Isère, le sixième jour avant les ides d'août, leur tua cent trente mille hommes, et, dans la chaleur de l'action, fut délivré de la fièvre quarte.

La vie, quel que soit ce présent de la nature, est trop incertaine et trop fragile. Dans ceux même qui en jouissent le plus long-temps, sa durée est courte et ses bornes étroites, surtout si l'on porte ses regards sur l'éternité. Calculons d'ailleurs le repos de la nuit : l'homme ne vit que la moitié de sa vie; l'autre moitié est l'image de la mort, et s'il ne dort pas, elle est un supplice. On ne compte pas non plus les années de l'enfance, qui ne sent point : celles de la vieillesse, qui ne se prolonge que pour souffrir. Tant de dangers de toute espèce, tant de maladies, de craintes et de soins qui nous font si

invocatâ morte, ut nullum frequentius sit votum. Natura verò nihil hominibus brevitate vitæ præstitit melius. Hebescunt sensus, membra torpent, præmoritur visus, auditus, incessus, dentes etiàm ac ciborum instrumenta: et tamen vitæ hoc tempus adnumeratur.

Ergo pro miraculo et id solitarium reperitur exemplum, Xenophilum musicum centum et quinque annis vixisse sine ullo corporis incommodo. At hercules reliquis omnibus per singulas membrorum partes, qualiter nullis aliis animalibus, certis pestifer calor remeat horis, aut rigor, neque horis modò, sed et diebus noctibusque trinis quadrinisve, etiàm anno toto. Atque etiàm morbus est aliquis, per sapientiam mori. Morbis enim quoque quasdam leges natura posuit. Quadrini circuitûs febrem, numquàm brumâ, numquàm hibernis mensibus incipere: quosdam post sexagesimum vitæ spatium non accidere: alios pubertate deponi, à feminis præcipuè. Senes minimè sentire pestilentiam. Namque et universis gentibus ingruunt morbi, et gene-

souvent invoquer la mort, qu'elle est l'objet le plus fréquent de nos vœux. Certes, la brieveté de la vie est le plus grand bienfait de la nature. Les sens s'émoussent, les membres s'engourdissent, tout meurt avant nous, la vue, l'ouïe, les jambes, les dents même et les instrumens de la digestion; et cet état de dépérissement, on le fait entrer dans le calcul de la vie.

Si donc le musicien Xénophile a vécu cent cinq ans sans aucune espèce d'incommodité, c'est un prodige, et cet exemple est unique. Tous les hommes, oui, je dis tous, éprouvent dans chaque partie de leurs membres certains retours de chaleur et de frisson auxquels les autres animaux ne sont pas sujets. La mélancolie elle-même est une maladie, et souvent une maladie mortelle (63). Au surplus, ces accès fébriles dont je parle reviennent à des heures réglées, quelquefois tous les trois ou quatre jours, même pendant une année entière; car la nature a imposé aussi des lois aux maladies. La fièvre quarte ne commence jamais au solstice d'hiver, jamais même pendant les mois de l'hiver. Certaines maladies ne nous attaquent plus après la soixantième année. D'autres disparoissent à la puberté, principalement dans les femmes. Les vieillards sont les moins sujets à la peste. Il est des maladies affectées à des nations entières; il en est qui sont particulières

ratim modò servitiis, modò procerum ordini, aliosque per gradus. Quâ in re observatum, à meridianis partibus ad occasum Solis pestilentiam semper ire: nec umquàm ferè aliter: non hieme, nec ut ternos excedat menses.

LII. 51. Jàm signa letalia: in furoris morbo risum: sapientiæ verò ægritudine fimbriarum curam et stragulæ vestis plicaturas, à somno moventium neglectum, præfandi humoris è corpore effluvium: in oculorum quidem et narium aspectu indubitata maximè, atque etiàm supinò assiduè cubitu: venarum inæquabili aut formicante percussu: quæque alia Hippocrati principi medicinæ observata sunt. Et cùm innumerabilia sint mortis signa, salutis securitatisque nulla sunt: quippè cùm censorius Cato ad filium de validis quoque observationem, ut ex oraculo aliquo, prodiderit, senilem juventam præmaturæ mortis esse signum. Morborum verò tàm infinita est multitudo, ut Pherecydes Syrius serpentium multitudine ex corpore ejus erumpente exspiraverit. Quibusdam perpetua febris

aux esclaves, aux riches, aux diverses classes de la société. On a observé que la peste va toujours du midi à l'occident, ou du moins qu'elle ne s'écarte presque jamais de cette direction; qu'elle ne commence pas en hiver, et qu'elle ne dure pas plus de trois mois.

Parlons des signes qui présagent la mort : ce sont, dans la phrénésie, le rire; et dans le délire, l'obstination du malade à manier les franges du lit, à plier les bords des couvertures, son indifférence pour ceux qui l'agitent afin de le tirer du sommeil, l'écoulement des matières qu'on ne nomme point sans quelque formule préalable. Mais les indices les moins douteux sont le changement survenu dans les yeux et les narines, la position constante sur le dos, l'inégalité ou la débilité du pouls, et d'autres symptômes qui ont été observés par Hippocrate, le prince de la médecine. En même temps que les signes de mort sont innombrables, il n'est pas un seul signe qui puisse nous tranquilliser sur la santé et sur la durée de la vie, puisque Caton le Censeur écrivant à son fils, a prononcé cette sentence contre les hommes les mieux portans : qu'une jeunesse mûre est le signe d'une mort prompte. Le nombre des maladies est incalculable. Phérécide le Syrien mourut d'une quantité effroyable de vers qui lui sortoient du corps. Quelques hommes ont

est, sicùt C. Mæcenati. Eidem triennio supremo, nullo horæ momento contigit somnus. Antipater Sidonius poeta omnibus annis, uno die tantùm natali, corripiebatur febre, et eo consumptus est satis longâ senectâ.

LIII. 52. Aviola consularis in rogo revixit: et quoniàm subveniri non potuerat, prævalente flammâ, vivus crematus est. Similis causa in L. Lamiâ prætorio viro traditur. Nam C. Ælium Tuberonem præturâ functum à rogo relatum Messala Rufus et plerique tradunt. Hæc est conditio mortalium: ad has, et ejusmodi occasiones fortunæ gignimur, utì dè homine ne morti quidem debeat credi. Reperimus inter exempla, Hermotini Clazomenii animam relicto corpore errare solitam, vagamque è longinquo multa annuntiare, quæ nisi à præsente nosci non possent, corpore interìm semianimi: donec cremato eo inimici (qui Cantharidæ vocabantur) remeanti animæ velùt vaginam ademerint. Aristeæ etiàm visam evolantem ex ore in Proconneso, corvi effigie, magnâ quæ sequitur fabulositate.

continuellement la fièvre. Tel fut Mécène ; il ne put obtenir un moment de sommeil pendant les trois dernières années de sa vie. Le poëte Antipater de Sidon avoit la fièvre tous les ans, à l'anniversaire de sa naissance : il en mourut dans un âge assez avancé.

Aviola, consulaire, donna des signes de vie sur le bûcher ; mais la violence des flammes empêcha qu'on ne le secourût : il fut brûlé vif. On dit que Lamia, ex-préteur, éprouva un malheur semblable. Messala Rufus et la plupart des auteurs rapportent que l'ex-préteur Ælius Tuberon fut retiré du bûcher. Telle est la condition des humains ; et nous sommes tellement le jouet de la fortune, qu'on ne peut même se fier à la mort d'un homme. On dit que l'ame d'Hermotine de Clazomène, abandonnant son corps, voyageoit dans des pays lointains, et qu'à son retour elle annonçoit des choses qu'il n'avoit pas été possible de connoître, à moins que d'être sur les lieux. Pendant son absence, le corps restoit dans un état de mort. A la fin, les Cantharides, ses ennemis, brûlèrent le corps ; et l'ame, à son retour, ne trouva plus son enveloppe. On dit aussi que dans l'île de Proconnèse, on vit l'ame d'Aristéas sortir de sa bouche, sous la forme d'un corbeau. Mais c'est abuser de la crédulité des lecteurs, et je range

Quam equidem et in Gnossio Epimenide simili modo accipio : puerum æstu et itinere fessum in specu septem et quinquaginta dormisse annis : rerum faciem mutationemque mirantem, velùt postero experrectum die : hinc pari numero dierum senio ingruente, ut tamen in septimum et quinquagesimum atque centesimum vitæ duraret annum. Feminarum sexus huic malo videtur maximè opportunus, conversione vulvæ : quæ si corrigatur, spiritus restituitur. Huc pertinet nobile apud Græcos volumen Heraclidis, septem diebus feminæ exanimis ad vitam revocatæ.

Varro quoque auctor est, XX. viro se agros dividente Capuæ, quemdam qui efferretur, foro domum remeasse pedibus. Hoc idem Aquini accidisse. Romæ quoque Corfidium materteræ suæ maritum funere locato revixisse, et locatorem funeris ab eo elatum. Adjicit miracula, quæ tota indicasse conveniat. È duobus fratribus equestris ordinis,

dans la classe des récits fabuleux ce qui est rapporté d'Épiménide de Gnosse. On dit que, dans son enfance, fatigué par la chaleur et par une longue marche, il dormit 57 ans dans une caverne; que se réveillant, comme s'il s'étoit endormi la veille, il fut dans un grand étonnement de tous les changemens arrivés autour de lui, et qu'il vieillit dans un nombre de jours égal à celui des années pendant lesquelles il avoit dormi; que cependant il vécut jusqu'à la cent cinquantième année. Les femmes semblent plus exposées à ces morts apparentes, à cause des renversemens de la matrice : la respiration se rétablit, lorsque cette partie est remise dans son état naturel. Nous avons, sur ce sujet, un Traité célèbre chez les Grecs; il a été composé par Héraclide, qui avoit rappelé à la vie une femme tenue pour morte depuis sept jours.

Varron atteste aussi que, lorsqu'il étoit vigintivir pour le partage des terres à Capoue, un homme qu'on portoit au bûcher, revint à pied de la place publique à sa maison; que la même chose arriva dans Aquinum. Il dit de plus qu'à Rome, Corfidius, mari de sa tante maternelle, revint à la vie, lorsque déjà on avoit fait prix pour ses funérailles, et que lui-même accompagna le convoi de celui qui avoit commandé le sien : il y ajoute même des circonstances merveilleuses qui méritent d'être con-

Corfidio majori accidisse, ut videretur exspirasse, apertoque testamento recitatum heredem minorem funeri institisse: interim eum, qui videbatur extinctus, plaudendo concivisse ministeria, et narrasse « à fratre se venisse, » commendatam sibi filiam ab eo. Demon» stratum præterea, quo in loco defodisset » aurum, nullo conscio, et rogasse ut iis fune» bribus, quæ comparasset, efferretur ». Hoc eo narrante, fratris domestici properè annuntiavere exanimatum illum: et aurum, ubi dixerat, repertum est.

Plena præterea vita est his vaticiniis, sed non conferenda, cùm sæpius falsa sint, sicùt ingenti exemplo docebimus. Bello Siculo Gabienus Cæsaris classiarius fortissimus captus à Sex. Pompeio, jussu ejus incisâ cervice, et vix cohærente, jacuit in litore toto die. Deindè cùm advesperavisset, cum gemitu precibusque, congregatâ multitudine, petiit, uti Pompeius ad se veniret, aut aliquem ex arcanis mitteret: se enim ab inferis remissum, habere quæ nuntiaret. Misit plures Pompeius ex amicis,

nues. L'aîné des deux Corfidius paroissant être mort, son testament fut ouvert; et son frère déclaré héritier, s'occupa des funérailles. Cependant le prétendu mort frappe des mains: ses esclaves accourent. Il leur dit qu'il vient de chez son frère, qui lui a recommandé sa fille, et indiqué un lieu où il avoit enfoui de l'or à l'insçu de tous : il m'a demandé, ajoute-t-il, que les préparatifs qu'il avoit faits pour moi soient employés à ses propres funérailles. A peine il achevoit ce récit, que les gens du frère vinrent annoncer sa mort; et l'or fut trouvé à l'endroit indiqué.

Le monde est plein de prédictions de ce genre; mais elles ne méritent pas d'être recueillies : trop souvent elles sont supposées. En voici un exemple bien remarquable : dans la guerre de Sicile, Gabiénus, un des plus braves officiers de la flotte de César, tomba au pouvoir de Sex. Pompée, qui lui fit couper la gorge : la tête ne tenoit presque plus au corps. Il resta tout le jour exposé sur le rivage. La nuit étant survenue, Gabiénus, s'adressant à la multitude rassemblée, demanda avec des gémissemens et des instances réitérées que Pompée vînt à lui, ou envoyât quelques personnes de confiance : qu'il revenoit des enfers pour lui annoncer des choses importantes. Pom-

quibus Gabienus dixit : « Inferis diis placere » Pompeii causas et partes pias : proindè » eventum futurum, quem optaret : hoc se » nuntiare jussum : argumentum fore veri- » tatis, quòd peractis mandatis, protinùs » exspiraturus esset » : idque ità evenit. Post sepulturam quoque visorum exempla sunt : nisi quòd naturæ opera, non prodigia consectamur.

LIV. 53. In primis autem miraculo sunt atque frequenti mortes repentinæ, (hoc est, summa vitæ felicitas,) quas esse naturales docebimus. Plurimas prodidit Verrius : nos cum delectu modum servabimus. Gaudio obiere, præter Chilonem, de quo diximus, Sophocles et Dionysius Siciliæ tyrannus, uterque accepto tragicæ victoriæ nuntio. Mater pugnâ illâ Cannensi, filio incolumi viso contrà falsum nuntium. Pudore Diodorus sapientiæ dialecticæ professor, lusoriâ quæstione non protinùs ad interrogationes Stilponis dissolutâ.

Nullis evidentibus causis obiere, dum cal-

pée envoya plusieurs de ses amis. Gabiénus leur dit que la cause et le parti de Pompée étoient agréables aux dieux infernaux ; que ses vœux seroient couronnés par le succès ; qu'il avoit ordre de lui porter cette nouvelle ; que, pour preuve de la vérité, il expireroit aussitôt qu'il auroit rempli sa commission. Il expira en effet. On a des exemples de gens qui ont apparu après leur sépulture : mais nous recherchons ici les faits naturels et non les miracles.

La mort subite, c'est-à-dire, le plus grand bonheur de la vie, est un de ces événemens qui, tout fréquens qu'ils sont, ne perdent jamais le droit de nous étonner. Je montrerai qu'elle n'a rien que de naturel. Verrius en a cité une foule d'exemples. Je ferai choix de quelques-uns. Outre Chilon, dont j'ai parlé plus haut, Sophocle et Denis tyran de Sicile moururent de joie l'un et l'autre en apprenant qu'ils avoient remporté le prix de la tragédie. Après la bataille de Cannes, une mère expira en revoyant son fils dont on lui avoit faussement annoncé la mort. Diodore, professeur de dialectique, mourut de honte de n'avoir pu résoudre, sur le champ, une question frivole que Stilpon lui proposoit.

Deux Césars, l'un préteur, l'autre ex-préteur

ciantur matutinò, duo Cæsares, prætor, et præturâ perfunctus dictatoris Cæsaris pater: hic Pisis exanimatus, ille Romæ. Q. Fabius Maximus in consulatu suo pridie kalend. januarias: in cujus locum Rebilus paucissimarum horarum consulatum petiit: itèm C. Vulcatius Gurges senator: omnes adeò sani atque tempestivi, ut de progrediendo cogitarent. Q. Æmilius Lepidus jàm egrediens incusso pollice limini cubiculi. C. Aufustius egressus cùm in senatum iret, offenso pede in comitio.

Legatus quoque qui Rhodiorum causam in senatu magnâ cum admiratione oraverat, in limine Curiæ protinùs exspiravit progredi volens. Cn. Bebius Tamphilus, præturâ et ipse functus, cùm à puero quæsisset horas. Aulus Pompeius in Capitolio, cùm deos salutasset. M'. Juventius Thalna consul, cùm sacrificaret. C. Servilius Pansa, cùm staret in foro ad tabernam horâ diei secundâ, in P. Pansam fratrem innixus. Bæbius judex, cùm vadimonium differri jubet. M. Terentius Corax, dum tabellas scribit in foro.

et père du dictateur César, moururent sans aucune cause apparente, en se chaussant le matin, le dernier à Pise, le premier à Rome. Q. Fabius Maximus mourut subitement dans son consulat, la veille des calendes de janvier. Il lui fallut un successeur : Rébilus brigua un consulat de quelques heures. Le sénateur Vulcatius Gurgès mourut de la même manière. Ils étoient tous deux bien portans, très-dispos, et se préparoient à sortir. Q. Emilius Lépidus tomba mort en sortant de chez lui, s'étant heurté le pouce du pied contre le seuil de sa chambre : C. Aufustius, étant déjà sorti pour aller au sénat, et après avoir fait un faux pas dans le comice.

Le député qui avoit plaidé la cause des Rhodiens dans le sénat, avec le plus brillant succès, tomba mort en sortant de la salle; Cn. Bébius Tamphilus, ancien préteur, en demandant à un jeune esclave quelle heure il étoit; Aulus Pompeius, dans le Capitole, après avoir salué les dieux; M'. Juventius Thalna, consul, en offrant un sacrifice; Servilius Pansa, étant debout dans le Forum, auprès d'une boutique, à la seconde heure du jour, et s'appuyant sur son frère Publius Pansa; le juge Bébius, en prononçant un sursis; Térentius Corax, en écrivant sur des

Nec non et proximo anno, dum consulari viro in aurem dicit, eques Romanus, antè Apollinem eboreum, qui est in foro Augusti. Super omnes C. Julius medicus dum inungit, specillum per oculum trahens. Aulus Manlius Torquatus consularis, cùm in cenâ placentam adpeteret. L. Tuccius Valla medicus, dum mulsi potionem haurit. Ap. Saufeius, cùm à balineo reversus mulsum bibisset, ovumque sorberet. P. Quinctius Scapula, cùm apud Aquilium Gallum cenaret. Decimus Saufeius scriba, cùm domi suæ pranderet. Cornelius Gallus prætorius, et Q. Haterius eques Rom. in Venere obiere: et quos nostra adnotavit ætas, duo equestris ordinis in eodem pantomimo Mystico, tùm formâ præcellente.

Operosissima tamen securitas mortis in M. Ofilio Hilaro ab antiquis traditur. Comœdiarùm histrio is, cùm populo admodum placuisset natali die suo, conviviumque haberet, editâ cenâ calidam potionem in pultario poposcit, simulque personam ejus diei acceptam intuens, co-

tablettes dans le Forum; et, l'année dernière, un chevalier romain, en parlant à l'oreille à un consulaire, devant l'Apollon d'ivoire, qui est dans le Forum d'Auguste; et, ce qui est plus frappant encore, le médecin C. Julius, au moment où il promenoit la sonde sur l'œil d'un de ses malades; Aulus Torquatus, consulaire, en prenant un gâteau dans un repas; Tuscius Valla, médecin, en buvant du vin miellé; Appius Saufeius, après avoir bu du vin miellé au sortir du bain, et en avalant un œuf; Quinctius Scapula, en soupant chez Aquilius Gallus: le greffier Décimus Saufeius, en dînant chez lui; Cornélius Gallus, ex-préteur, et Q. Hatérius, chevalier romain, dans l'acte vénérien. Et dans ce siècle, par une singularité bien remarquable, deux chevaliers sont morts dans les bras du même pantomime, de Mysticus, le plus bel homme qui fut alors (64).

Mais personne jamais ne s'attendit moins à la mort que le comédien M. Ofilius Hilarus. Le jour anniversaire de sa naissance, après avoir reçu du public les applaudissemens les plus flatteurs, il donnoit un festin. Pendant le repas, il demanda un breuvage chaud, et regardant le masque qui lui avoit servi ce jour-là, il y posa sa couronne, et resta sans bouger dans

ronam è capite suo in eam transtulit, tali habitu rigens, nullo sentiente, donec adcubantium proximus tepescere potionem admoneret.

Hæc felicia exempla : at contrà miseriarum innumera. L. Domitius clarissimæ gentis apud Massiliam victus, Corfinii captus ab eodem Cæsare, veneno poto propter tædium vitæ, postquàm biberat, omni opere ut viveret, adnisus est. Invenitur in actis, Felice russato aurigâ elato, in rogum ejus unum è faventibus jecisse sese : frivolum dictu : ne hoc gloriæ artificis daretur, adversis studiis copiâ odorum corruptum criminantibus. Cùm antè non multò M. Lepidus nobilissimæ stirpis, quem divortii anxietate diximus mortuum, flammæ vi è rogo ejectus, recondi propter ardorem non potuisset, juxtà sarmentis aliis nudus crematus est.

LV. 54. Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti : terrâ condebantur. At postquàm longinquis bellis obrutos erui cognovere, tunc institùtum. Et tamen multæ

cette attitude. On ne s'aperçut de sa mort que lorsque le convive placé auprès de lui voulut l'avertir que son breuvage refroidissoit.

Voilà des morts heureuses : mais les exemples contraires sont sans nombre. L. Domitius, d'une des plus illustres familles de Marseille, vaincu et pris à Corfinium par César, s'empoisonna de désespoir. A peine eut-il avalé le breuvage fatal, qu'il mit tout en œuvre pour ne pas mourir. On trouve dans les actes que Félix, cocher de la faction rouge (65), ayant été mis sur le bûcher, un de ses partisans se jeta dans les flammes. J'ai honte de dire que, pour empêcher que cette action ne tournât à la gloire du cocher, les factions opposées publièrent que cet homme avoit perdu la tête, enivré par la vapeur des parfums. Dans ces derniers temps, M. Lépidus, que j'ai déjà dit être mort de chagrin après son divorce, fut rejeté du bûcher par la violence de la flamme. Le feu ne permit pas qu'on l'y replacât, et le corps fut brûlé près de là avec d'autres bois.

Brûler les corps (66) n'est pas une institution de la première antiquité dans Rome. D'abord on enterra les morts. L'usage de les brûler s'établit, quand les Romains eurent connu, dans leurs guerres lointaines, que les tombeaux n'étoient pas toujours des asiles sacrés. Cependant plu-

familiæ priscos servavere ritus : sicùt in Corneliâ nemo antè Sullam dictatorem traditur crematus : idque voluisse, veritum talionem, eruto C. Marii cadavere. Sepultus verò intelligitur quoquo modo conditus : humatus verò humo contectus.

LVI. 55. Post sepulturam variæ Manium ambages. Omnibus à supremâ die eadem, quæ antè primum : nec magis à morte sensus ullus aut corpori aut animæ, quàm antè natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiàm se propagat, et in mortis quoque tempora ipsa sibi vitam mentitur : aliàs immortalitatem animæ, aliàs transfigurationem, aliàs sensum inferis dando, et manes colendo, deumque faciendo, qui jàm etiàm homo esse desierit : ceu verò ullo modo spirandi ratio homini à ceteris animalibus distet, aut non diuturniora in vitâ multa reperiantur, quibus nemo similem divinat immortalitatem. Quod autem corpus animæ per se ? quæ materia ? ubì cogitatio illi ? quomodo visus ?

sieurs familles conservèrent l'ancienne coutume. Le dictateur Sylla est le premier des Cornélius dont on ait brûlé le corps. Il le voulut ainsi, parce qu'ayant exhumé le cadavre de Marius, il craignit pour lui-même la peine du talion. Le mot *sépulture* s'entend des derniers devoirs rendus de quelque manière que ce soit : *inhumé* ne se dit que d'un corps déposé dans la terre.

Après la sépulture, suivent les différentes questions sur les mânes. L'homme, à son dernier jour, redevient ce qu'il étoit avant le premier. Ni le corps ni l'ame ne sont pas plus susceptibles de sentiment, après la mort, qu'ils ne l'ont été avant la naissance. Mais la vanité humaine se prolonge même au delà du trépas, et se crée un fantôme d'existence jusque dans le domaine de la mort. Tantôt c'est l'immortalité qu'elle suppose à l'ame ; tantôt c'est la transmigration : ailleurs, elle anime les enfers, elle rend un culte aux mânes (67), et fait dieu celui qui déjà même a cessé d'être homme ; comme si l'homme, en effet, respiroit autrement que le reste des animaux : comme si nous ne connoissions pas une infinité d'êtres dont la vie est bien plus durable, sans que personne pourtant leur présage une pareille immortalité. Eh ! quelle est donc la substance de l'ame isolée du corps ? quelle en est la matière ? où siége sa pensée ?

auditus? aut quî tangit? qui usus ejus? aut quod sine his bonum? Quæ deindè sedes, quantave multitudo tot sæculis animarum, velùt umbrarum? Puerilium ista delinimentorum, avidæque numquàm desinere mortalitatis commenta sunt. Similis et de adservandis corporibus hominum, ac revivescendi promissa Democrito vanitas, qui non revixit ipse. Quæ (malum) ista dementia est, iterari vitam morte? quæve genitis quies umquàm, si in sublimi sensus animæ manet, inter inferos umbræ? Perdit profectò ista dulcedo credulitasque præcipuum naturæ bonum, mortem: ac duplicat obitus, si dolere etiàm pòst futuri æstimatione evenit. Etenim si dulce vivere est, cui potest esse vixisse? At quantò facilius certiusque, sibi quemque credere, ac specimen securitatis antegenitali sumere experimento?

LVII. 56. Consentaneum videtur, priusquàm digrediamur à naturâ hominum, indicare quæ cujusque inventa sint. Emere ac vendere

comment peut-elle voir, entendre, toucher? comment peut-elle agir? Et sans l'usage de ses facultés, quel bonheur est possible pour elle? D'un autre côté, quel espace contiendra cet amas incalculable d'ames et d'ombres produites pendant la durée de tant de siècles? Ambition délirante, songe puérile d'une nature foible et mortelle que tourmente le désir de ne finir jamais! Il en faut dire autant du soin de conserver les morts, et de cette résurrection promise par Démocrite, qui lui-même n'est pas ressuscité. O comble de la démence! revivre par la mort! Le repos est donc pour jamais interdit à l'homme, s'il est vrai que son ame dans les cieux, et que son ombre dans les enfers, conservent toujours le sentiment. Cette illusion dont se berce notre crédulité, nous ravit le plus grand bienfait de la nature, la mort : ou plutôt elle la rend doublement cruelle, s'il faut éprouver d'avance le regret de ce qu'elle nous fera perdre. Car enfin si la vie est un bien, qui pourra, sans douleur, avoir cessé de vivre? Ah! qu'il est à la fois et plus facile et plus certain de s'en rapporter à soi, et de voir dans ce qui précéda la naissance, le présage et le garant de ce qui suivra la mort.

Avant que de passer aux autres animaux, il me semble convenable d'indiquer les auteurs des diverses inventions. Bacchus établit la ma-

instituit Liber pater. Idem diadema, regium insigne, et triumphum invenit. Ceres frumenta, cùm anteà glande vescerentur. Eadem molere et conficere in Atticâ, et alia in Siciliâ: ob id dea judicata. Eadem prima leges dedit: ut alii putavere, Rhadamanthus.

Literas semper arbitror Assyrias fuisse: sed alii apud Ægyptios à Mercurio, ut Gellius: alii apud Syros repertas volunt. Utiquè in Græciam attulisse è Phœnice Cadmum sedecim numero. Quibus Trojano bello Palamedem adjecisse quatuor hac figurâ Θ. Ξ. Φ. Χ. Totidem post eum Simonidem melicum, Ζ. Η. Ψ. Ω. quarum omnium vis in nostris recognoscitur. Aristoteles X. et VIII. priscas fuisse: Α. Β. Γ. Δ. Ε. Ζ. Ι. Κ. Λ. Μ. Ν. Ο. Π. Ρ. Σ. Τ. Υ. Φ.: et duas ab Epicharmo additas Θ. Χ. quàm à Palamede mavult. Anticlides in Ægypto invenisse quemdam nomine Menon tradit, XV. annis antè Phoroneum antiquissimum Græciæ regem: idque monumentis adprobare conatur. È diverso Epigenes, apud Babylonios DCCXX. M. anno-

nière d'acheter et de vendre. Il fut aussi l'inventeur du triomphe et du diadème, signe de la royauté. Cérès trouva l'usage du froment. Avant elle, les hommes se nourrissoient de gland. Elle enseigna dans l'Attique l'art de moudre et de pétrir, et dans la Sicile les autres préparations du grain; ce qui lui mérita les honneurs divins. Cérès fut aussi la première législatrice. D'autres font cet honneur à Rhadamanthe.

Je pense que les lettres assyriennes ont existé dans tous les temps; mais les uns, comme Gellius, veulent qu'elles aient été inventées en Égypte par Mercure (68); et les autres, qu'elles l'aient été chez les Syriens; que Cadmus apporta de la Phénicie dans la Grèce seize lettres, auxquelles Palamède ajouta, pendant la guerre de Troye, les quatre suivantes: Θ. Ξ. Φ. Χ. Le poëte Simonide en ajouta quatre autres: Ζ. Η. Ψ. Ω. Nous retrouvons la force de toutes ces lettres dans les nôtres. Aristote reconnoît dix-huit lettres de toute ancienneté. Α. Β. Γ. Δ. Ε. Ζ. Ι. Κ. Λ. Μ. Ν. Ο. Π. Ρ. Σ. Τ. Υ. Φ. Il veut qu'Épicharme, plutôt que Palamède, en ait ajouté deux: Θ. Χ. Anticicles prétend qu'un certain Ménos inventa les lettres en Égypte, quinze ans avant Phoronée, le plus ancien roi de la Grèce. Il tâche de le prouver par les monumens. D'un autre côté, Épigène, auteur respectable, nous apprend qu'on trouve chez les Babyloniens des observa-

rum observationes siderum coctilibus lateculis inscriptas docet, gravis auctor in primis: qui minimum, Berosus et Critodemus, CCCCXC. M. annorum. Ex quo apparet æternum literarum usum. In Latium eas attulerunt Pelasgi.

Laterarias, ac domum constituerunt primi Euryalus et Hyperbius fratres Athenis: anteà specus erant pro domibus. Gellio Doxius Cæli filius, lutei ædificii inventor placet, exemplo sumpto ab hirundinum nidis. Oppidum Cecrops à se appellavit Cecropiam, quæ nunc est arx Athenis. Aliqui Argos à Phoroneo rege antè conditum volunt: quidam et Sicyonem. Ægyptii verò multò antè apud ipsos Diospolin. Tegulas invenit Cinyra Agriopæ filius, et metalla æris, utrumque in insulâ Cypro: itèm forcipem, martulum, vectem, incudem. Puteos Danaus, ex Ægypto advectus in Græciam, quæ vocabatur Argos Dipsion. Lapicidinas Cadmus Thebis, aut, ut Theophrastus, in Phœnice. Thrason muros. Turres, ut Aristoteles, Cyclopes: Tirynthii, ut Theophrastus;

tions astronomiques de 720 mille ans, gravées sur des briques cuites (69). Bérose et Critodème, qui donnent le moins de durée à ces observations, les font de 490 mille ans. Ce qui prouve que l'usage des lettres est de toute éternité. Les Pélasges les apportèrent dans le Latium.

Les deux frères Euriale et Hyperbius furent les premiers qui, dans Athènes, établirent des fours à brique, et construisirent une maison : jusqu'alors on avoit habité dans les cavernes. Gellius dit que Doxius, fils de Célus, trouva l'usage du ciment, en prenant exemple sur les nids des hirondelles. Cécrops donna son nom à la ville de Cécropie, qui est aujourd'hui la citadelle d'Athènes. Quelques-uns veulent qu'Argos ait été bâtie antérieurement par le roi Phoronée : d'autres, que Sicione soit plus ancienne. Les Égyptiens prétendent que Diospolis a été bâtie chez eux long-temps avant cette époque. Cinyra, fils d'Agriopas, inventa dans l'île de Chypre l'art de faire la tuile et de fondre l'airain : on lui doit aussi la tenaille, le marteau, le levier et l'enclume. Les puits sont une invention de Danaüs, qui passa de l'Egypte dans la Grèce, nommée alors Argos Dipsion. Cadmus ouvrit la première carrière à Thèbes, ou, comme le veut Théophraste, dans la Phénicie. On doit l'invention des murs

Ægyptii textilia : inficere lanas Sardibus Lydi. Fusos in lanificio Closter filius Arachnes : linum et retia Arachne. Fulloniam artem Nicias Megarensis. Sutrinam Tychius Bœotius.

Medicinam Ægyptii apud ipsos volunt repertam : alii per Arabum, Babylonis et Apollinis filium : herbariam et medicamentariam à Chirone, Saturni et Philyræ filio.

Æs conflare et temperare, Aristoteles Lydum Scythen monstrasse, Theophrastus Delam Phrygem putat. Ærariam fabricam alii Chalybas, alii Cyclopas. Ferrum Hesiodus in Cretâ eos qui vocati sunt Dactyli Idæi. Argentum invenit Erichtonius Atheniensis : ut alii, Æacus. Auri metalla et conflaturam, Cadmus Phœnix ad Pangæum montem : ut alii, Thoas et Eaclis in Panchaiâ, aut Sol Oceani filius, cui Gellius medicinæ quoque inventionem ex melle adsignat. Plumbum ex Cassiteride insulâ primus adportavit Midacri-

à Thrason : celle des tours aux Cyclopes, selon Aristote : aux Tirynthiens, selon Théophraste. L'art du tisserand fut inventé par les Égyptiens : l'art de teindre la laine, par les Lydiens ; à Sardes : le fuseau pour filer la laine, par Closter, fils d'Arachné : le fil de lin et les filets, par Arachné ; l'art du foulon, par Nicias de Mégare, et celui du cordonnier, par Tychius le Béotien.

Les Égyptiens veulent que la médecine ait été inventée chez eux ; d'autres, qu'elle l'ait été par Arabus, fils de Babylone et d'Apollon ; la botanique et la pharmacie, par Chiron, fils de Saturne et de Philyra.

Selon l'opinion d'Aristote, Scythès le Lydien : selon celle de Théophraste, Délas le Phrygien montra la manière de fondre et de combiner l'airain : les Chalybes, ou, suivant d'autres, les Cyclopes, la manière de le mettre en œuvre. Hésiode dit que les Dactyles Idéens trouvèrent le fer dans l'île de Crète. L'argent fut découvert par Erichthonius Athénien ou par Eacus : la mine d'or, et l'art de fondre ce métal fûrent trouvés par Cadmus de Phénicie, auprès du mont Pangée, ou, selon d'autres, par Eaclis et Thoas, dans la Panchaie, ou par Sol, fils d'Océanus, à qui Gellius attribue aussi l'usage du miel dans la médecine. Midacrite apporta le plomb de l'île Cassitéride. Les Cyclopes inven-

tus. Fabricam ferream invenerunt Cyclopes. Figlinas Corœbus Atheniensis. In iis orbem Anacharsis Scythes : ut alii, Hyperbius Corinthius. Fabricam materiariam Dædalus, et in eâ serram, asciam, perpendiculum, terebram, glutinum, ichthyocollam : normam autem, et libellam, et tornum et clavem Theodorus Samius. Mensuras et pondera, Phidon Argivus : aut Palamedes, ut maluit Gellius. Ignem è silice Pyrodes Cilicis filius : eumdem adservare in ferulâ, Prometheus.

Vehiculum cum quatuor rotis Phryges : Mercaturas Pœni. Culturas vitium et arborum Eumolpus Atheniensis. Vinum aquâ miscere Staphylus Sileni filius. Oleum et trapetas Aristæus Atheniensis. Idem mella. Bovem et aratrum Buzyges Atheniensis : ut alii, Triptolemus.

Regiam civitatem Ægyptii, popularem Attici, post Theseum. Tyrannus primus fuit Phalaris agrigenti. Servitium invenere Lacedæmonii. Judicium capitis in Areopago primum actum est. Prœlium Afri contrà Ægyptios

tèrent l'art de travailler le fer ; Corèbe Athénien, l'art de faire des vases de terre, et le Scythe Anacharsis, ou, selon d'autres, Hyperbius Corinthien, la roue à l'usage du potier; Dédale, l'art de travailler le bois : il inventa la scie, le rabot, le plomb, la tarière, la colle forte et la colle de poisson. Théodore de Samos ajouta la règle, le niveau, le tour et la clef. Phidon d'Argos, ou Palamède, si nous en croyons Gellius, inventa les poids et les mesures. Pirode, fils de Cilix, trouva la manière de tirer le feu des veines d'un caillou, et Prométhée, celle de le conserver dans des feuilles de férule.

Les Phrygiens inventèrent le char à quatre roues; les Carthaginois, le commerce; l'Athénien Eumolpe, la culture de la vigne et des arbres; Strophilus, fils de Silène, le mélange du vin avec de l'eau; l'Athénien Aristée, l'huile, la meule à pressoir, et le miel; l'Athénien Busygès, ou Triptolème, selon d'autres, la manière d'atteler les bœufs, et la charrue.

Les Égyptiens établirent le gouvernement monarchique, et les Athéniens le gouvernement populaire, après l'abdication de Thésée. Le premier tyran fut Phalaris, dans la ville d'Agrigente. Les Lacédémoniens inventèrent la servitude. Le premier arrêt de mort fut pro-

primi fecere fustibus, quos vocant phalangas. Clypeos invenerunt Prœtus et Acrisius inter se bellantes, sive Chalcus Athamantis filius. Loricam Midias Messenius. Galeam, gladium, hastam Lacedæmonii. Ocreas et cristas Cares. Arcum et sagittam Scythen Jovis filium; alii sagittas Persen Persei filium invenisse dicunt: lanceas Ætolos, jaculum cum amento Ætolum Martis filium: hastas velitares Tyrrhenum: Pilum Penthesileam Amazonem: securim, Pisæum: venabula, et in tormentis scorpionem Cretas: catapultam Syrophœnicas, ballistam et fundam: æneam tubam, Pisæum Tyrrhenum. Testudines Artemonem Clazomenium. Equum (qui nunc aries appellatur) in muralibus machinis, Epeum ad Trojam.

Equo vehi Bellerophontem. Frenos et strata equorum Pelethronium. Pugnare ex equo Thessalos, qui Centauri appellati sunt, habitantes secundùm Pelium montem. Bigas prima junxit Phrygum natio, quadrigas Erichthonius.

noncé par l'Aréopage. Les Africains combattirent les premiers contre les Égyptiens avec cette sorte de bâtons qu'ils nomment *phalanges* (rouleaux). Prétus et Acrisius, se faisant la guerre, d'autres disent Chalcus, fils d'Athamas, inventèrent les boucliers. La cuirasse est due à Midias de Messène : le casque, l'épée, la pique, aux Lacédémoniens : les bottines et les aigrettes, aux Cariens : l'arc et la flèche, à Scythès, fils de Jupiter : d'autres attribuent la flèche à Persès, fils de Persée. La lance fut inventée par les Étoliens : le dard attaché à une courroye, par Étolus, fils de Mars : la demi-pique, par Tyrrhenus : le javelot, par l'amazone Penthesilée : la hache, par Pisée : l'épieu et le scorpion, machine de guerre, par les Crétois : la catapulte, la baliste et la fronde, par les Syrophéniciens : la trompette d'airain, par Pisée Tyrrhénien : la tortue, par Artemon de Clazomène : le cheval, machine de guerre dont on se sert pour battre les murs, et qu'on nomme aujourd'hui bélier, par Épeus, au siége de Troye.

Bellérophon monta le premier à cheval. Péléthronius inventa la bride et les harnois. Les Thessaliens qui habitent au pied du mont Pélion, et qu'on a nommés Centaures, sont les premiers qui aient combattu à cheval. Les Phrygiens attelèrent les premiers deux chevaux de front. Eric-

Ordinem exercitûs, signi dationem, tesseras, vigilias Palamedes invenit Trojano bello. Specularum significationem, eodem Sinon. Inducias Lycaon. Fœdera Theseus.

Auguria ex avibus Car, à quo Caria appellata. Adjecit ex ceteris animalibus Orpheus. Aruspicam Delphus, ignispicia Amphiaraus, auspicia avium Tiresias Thebanus. Interpretationem ostentorum et somniorum Amphictyon. Astrologiam Atlas Libyæ filius: ut alii, Ægyptii: ut alii, Assyrii. Sphæram Milesius Anaximander. Ventorum rationem Æolus Hellenis filius.

Musicam Amphion: fistulam et monaulum Pan Mercurii: obliquam tibiam Midas in Phrygiâ: geminas tibias Marsyas in eâdem gente: Lydios modulos Amphion: Dorios Thamyras Thrax: Phrygios Marsyas Phryx: Citharam Amphion: ut alii, Orpheus: ut alii, Linus: septem chordis additis Terpander. Octavam Simonides addidit: nonam Timotheus. Citharâ sine voce cecinit Thamyras primus: cum cantu Amphion: ut alii, Linus.

thonius en attela quatre. Palamède inventa, pendant la guerre de Troye, l'ordre de bataille, le mot d'ordre, les sentinelles; et Sinon, pendant la même guerre, imagina les signaux. Lycaon inventa les trèves, et Thésée les confédérations.

Car, qui a donné son nom à la Carie, inventa les augures par les oiseaux : Orphée, les augures par les autres animaux : Delphus, la divination par l'inspection des entrailles des victimes : Amphiaraüs, par l'inspection du feu : Tirésias le Thébain, par l'inspection des oiseaux : Amphictyon, l'explication des prodiges et des songes : Atlas, fils de Lybia, l'astronomie : d'autres l'attribuent aux Égyptiens, et d'autres aux Assyriens. On doit la sphère au Milésien Anaximandre, et la première théorie des vents à Éole, fils de Hellen.

Amphion inventa la musique : Pan, fils de Mercure, le chalumeau et la flûte simple : Midas, en Phrygie, la flûte recourbée : et, dans le même pays, Marsias, la flûte double : Amphion, le mode lydien : le Thrace Thamyras, le mode dorien : et le Phrygien Marsias, le mode phrygien : Amphion, et, selon d'autres, Orphée ou Linus, la lyre. Terpandre perfectionna cet instrument, en portant le nombre des cordes à sept : Simonide en ajouta une huitième, et Thimothée une neuvième. Thamyras joua le premier de la lyre sans l'accompagne-

Citharœdica carmina composuit Terpander. Cum tibiis canere voce Trœzenius Ardalus instituit. Saltationem armatam Curetes docuere, Pyrrhichen Pyrrhus, utramque in Cretâ.

Versum heroicum Pythio oraculo debemus. De poematum origine magna quæstio est. Antè Trojanum bellum probantur fuisse. Prosam orationem condere Pherecydes Syrius instituit, Cyri regis ætate. Historiam Cadmus Milesius. Ludos gymnicos in Arcadiâ Lycaon: funebres Acastus Iolco : post eum Theseus in Isthmo. Hercules Olympiæ athleticam: Pythus pilam lusoriam : Gyges lydus picturam in Ægypto : in Græciâ verò Euchir Dædali cognatus, ut Aristoteli placet : ut Theophrasto, Polygnotus Atheniensis.

Nave primus in Græciam ex Ægypto Danaus advenit : anteà ratibus navigabatur, inventis in mari Rubro inter insulas à rege Erythrâ. Reperiuntur, qui Mysos et Trojanos priores excogitasse in Hellesponto putent, cùm transirent adversùs Thracas. Etiàm nunc in Britan-

ment de la voix : Amphion ou Linus y joignit le chant. Terpandre composa les premiers poëmes lyriques : Ardalus de Trézène enseigna l'art de chanter avec l'accompagnement de la flûte : les Curètes instituèrent la danse armée, et Pyrrhus la pyrrhique, l'une et l'autre dans la Crète.

Nous devons le vers héroïque à l'oracle d'Apollon Pythien. L'origine de la poésie présente une question difficile à résoudre. Il est prouvé qu'il existoit des poëmes avant la guerre de Troye. Phérécide Syrien écrivit le premier en prose, du temps du roi Cyrus. Cadmus de Milet fut le premier qui écrivit l'histoire. Lycaon établit les jeux gymniques en Arcadie : Acaste, les jeux funèbres à Iolcos, et, après lui, Thésée, dans l'isthme de Corinthe : Hercule, les combats d'athlètes dans Olympie : Pythus, le jeu de paume. Gygès Lydien inventa la peinture en Égypte. Ce fut au contraire Euchir, parent de Dédale, selon Aristote, ou Polygnote, Athénien, selon Théophraste, qui l'inventa dans la Grèce.

Danaüs vint le premier d'Égypte en Grèce, sur un vaisseau : jusqu'alors on avoit navigué sur des radeaux; le roi Erythra les avoit inventés pour passer d'une île à l'autre sur la Mer Rouge. Quelques auteurs font honneur de cette invention aux Mysiens et aux Troyens, lorsqu'ils traversèrent l'Hellespont pour des-

nico oceano vitiles corio circumsutæ fiunt: in Nilo ex papyro, et scirpo, et arundine. Longâ nave Jasonem primum navigasse, Philostephanus auctor est: Hegesias Paralum: Ctesias Semiramim: Archemacus Ægæonem. Biremem Damastes Erythræos fecisse: triremem Thucydides Aminoclem Corinthium: quadriremem Aristoteles Carthaginienses: quinqueremem Mnesigiton Salaminios: sex ordinum Xenagoras Syracusios: ab eâ ad decemremem Mnesigiton Alexandrum Magnum ferunt instituisse: ad XII. ordines, Philostephanus Ptolemæum Soterem: ad quindecim, Demetrium Antigoni: ad XXX. Ptolemæum Philadelphum: ad XL. Ptolemæum Philopatorem, qui Tryphon cognominatus est. Onerariam Hippus Tyrius invenit, lembum Cyrenenses, cymbam Phœnices, celetem Rhodii, cercuron Cyprii. Siderum observationem in navigando Phœnices, remum Copæ, latitudinem ejus Platææ: vela Icarus, malum et antennam Dædalus: Hippagum Samii aut Pericles Atheniensis, tectas longas Thasii: anteà ex prorâ

cendre dans la Thrace. Encore aujourd'hui on se sert sur l'océan britannique de radeaux faits de branches entrelacées, et garnies de cuir tout autour. Sur le Nil, on en construit de papyrus, de joncs et de roseaux. Philostéphanus rapporte que Jason navigua le premier sur un vaisseau long : Hégésias nomme Paralus, Ctésias nomme Sémiramis, et Archemacus, Égéon. Damaste attribue les birèmes aux Érythréens : Thucydide, les trirèmes au Corinthien Aminocle : Aristote, les quadrirèmes aux Carthaginois : Mnésigiton, les quinquérèmes aux Salaminiens : Xénagore, les vaisseaux à six rangs de rameurs aux Syracusains : Mnésigiton, les vaisseaux depuis six rangs jusqu'à dix, à Alexandre-le-Grand. Philostéphanus écrit que Ptolémée Soter fit construire des vaisseaux à douze rangs : Démétrius, fils d'Antigone, à quinze rangs : Ptolémée Philadelphe, à trente, et Ptolémée Philopator, surnommé Tryphon, à quarante. Hippus de Tyr inventa le vaisseau de charge : les Cyrénéens, les Phéniciens, les Rhodiens, les Cypriens, les différentes sortes de vaisseaux qu'on nomme *lembus, cymba, celes, cercuros*. Les Phéniciens trouvèrent l'art de régler la navigation sur les astres. Les Copes inventèrent la rame, et les Platéens lui donnèrent sa largeur. Icare imagina les voiles : Dédale, le mât et l'antenne : les Samiens ou l'Athénien Périclès, le mât d'arti-

tantùm et puppi pugnabatur. Rostra addidit Pisæus Tyrrhenus: ancoram Eupalamus: eamdem bidentem Anacharsis: harpagonas et manus Pericles Atheniensis: adminicula gubernandi Typhis. Classe princeps depugnavit Minos. Animal occidit primus Hyperbius Martis filius, Prometheus bovem.

LVIII. 57. Gentium consensus tacitus primus omnium conspiravit, ut Ionum literis uterentur.

58. Veteres Græcas fuisse easdem penè, quæ nunc sunt Latinæ, indicio erit Delphica tabula antiqui æris, quæ est hodie in Palatio, dono principum Minervæ dicata in bibliothecâ, cum inscriptione tali, ΑΔΥΣΙΚΡΑΤΗΣ ΑΝΕΘΕΤΟ ΤΗ ΔΙΟΣ ΚΟΡΗ ΤΗΝ ΔΕΚΑΤΗΝ ΔΙΑ ΔΕΞΙΟΝ ΑΙΩΝΑ.

LIX. 59. Sequens gentium consensus in tonsoribus fuit, sed Romanis tardior. In Italiam ex Siciliâ venere post Romam conditam anno quadringentesimo quinquagesimo quarto, adducente P. Ticinio Menâ, ut auctor est Varro:

mon : les Thasiens, les vaisseaux pontés dans toute leur longueur. Auparavant on combattoit seulement sur la proue ou sur la poupe. Pisée Tyrrhénien ajouta les éperons : Eupalamus, l'ancre : Anacharsis, l'ancre à deux anses : l'Athénien Périclès, le grappin, et Tiphis, le gouvernail. Minos combattit le premier avec une flotte. Le premier qui tua un animal fut Hyperbius, fils de Mars, et le premier qui tua un bœuf fut Prométhée.

La première chose qui ait été universellement adoptée par le consentement tacite des nations (70), c'est l'alphabet des Ioniens.

Une inscription de Delphe atteste que les anciens caractères grecs furent à peu près les mêmes que sont aujourd'hui ceux des Latins : cette inscription, gravée sur un airain antique, existe à présent dans la bibliothèque du Mont Palatin, où les empereurs l'ont consacrée à Minerve. La voici : ΑΔΥΣΙΚΡΑΤΗΣ ΑΝΕΘΕΤΟ ΤΗ ΔΙΟΣ ΚΟΡΗ ΤΗΝ ΔΕΚΑΤΗΝ ΔΙΑ ΔΕΞΙΟΝ ΑΙΩΝΑ (71).

Le second exemple du consentement unanime des peuples, est l'usage des barbiers. Les Romains les ont admis un peu tard. Si l'on en croit Varron, les premiers barbiers vinrent de Sicile en Italie, l'an de Rome 454 : ils furent amenés par Ticinius Ména. Jusqu'à cette époque, les Romains portèrent la barbe longue. Scipion

anteâ intonsi fuere. Primus omnium radi quotidie instituit Africanus sequens : divus Augustus cultris semper usus est.

LX. 60. Tertius consensus fuit in horarum observatione, jàm hic rationi accedens. Quandò et à quo in Græciâ reperta diximus in secundo volumine. Seriùs etiàm hoc Romæ contigit. Duodecim tabulis ortus tantùm et occasus nominantur : post aliquot annos adjectus est et meridies, accenso consulum id pronuntiante, cùm à Curiâ inter Rostra et Græcostasin prospexisset solem. A columnâ Mæniâ ad carcerem inclinato sidere, supremam pronuntiabat. Sed hoc serenis tantùm diebus usquè ad primum punicum bellum. Princeps Romanis solarium horologium statuisse antè undecim annos, quàm cùm Pyrrho bellatum est, ad ædem Quirini L. Papirius Cursor, cùm eam dedicaret, à patre suo votam, à Fabio Vestale proditur. Sed neque facti horologii rationem vel artificem significat : nec undè translatum sit, aut apud quem scriptum id invenerit. M. Varro primum statutum in

Émilien fut le premier qui se fit couper la barbe tous les jours. Auguste fit constamment usage du rasoir (72).

Le troisième objet sur lequel se sont accordées toutes les nations, a été la division des heures, et cet accord supposoit déjà un esprit de calcul et de méthode. J'ai dit au livre second (73) quels furent, dans la Grèce, et l'auteur et l'époque de cette découverte. Elle parvint aussi fort tard chez les Romains. Les douze tables ne font mention que du lever et du coucher du soleil. Quelques années après, on y ajouta le midi. L'huissier des consuls annonçoit midi, lorsque de la salle du sénat il avoit aperçu le soleil entre la tribune et le grécostase. Au moment où l'ombre se portoit de la colonne Ménia vers la prison, il proclamoit la dernière heure; ce qui ne pouvoit se faire que dans les jours sereins. Tel fut l'état des choses jusqu'à la dernière guerre punique. Fabius Vestalis rapporte que, onze ans avant la guerre de Pyrrhus, Papirius Cursor plaça le premier cadran solaire auprès du temple de Quirinus, qu'il faisoit bâtir pour accomplir le vœu de son père. Mais cet auteur ne décrit pas la forme de ce cadran; il ne nomme point l'artiste, et ne dit ni de quel lieu on l'avoit apporté, ni sur quel garant il cite ce fait. Varron écrit que, trente ans après, l'an

publico secundùm Rostra in columnâ tradit, bello Punico primo, à M. Valerio Messalâ, consule, Catinâ captâ in Siciliâ: deportatum indè post xxx. annos, quàm de Papiriano horologio traditur, anno Urbis CCCCLXXXXI. nec congruebant ad horas ejus lineæ: paruerunt tamen eis annis undecentum, donec Q. Martius Philippus, qui cum L. Paulo fuit censor, diligentiùs ordinatum juxtà posuit: idque munus inter censoria opera gratissimè acceptum est. Etiàm tùm tamen nubilo incertæ fuere horæ usquè ad proximum lustrum. Tunc Scipio Nasica, collega Lænatis, primus aquâ divisit horas æquè noctium ac dierum. Idque horologium sub tecto dicavit, anno Urbis DXCV. Tamdiù populo Romano indiscreta lux fuit.

Nunc revertemur ad reliqua animalia, primùmque terrestria.

491 de Rome, pendant la première guerre punique, le premier cadran solaire fut placé sur une colonne auprès de la tribune. Le consul Valérius Messala le fit apporter de Catane, ville de Sicile, dont il s'étoit rendu maître (*). Les lignes de ce cadran ne s'accordoient pas exactement avec les heures. Toutefois on s'en servit pendant 99 ans, jusqu'à ce que Martius Philippus, qui fut censeur avec L. Paulus, en eût fait placer un autre plus régulier à côté de celui de Valérius. De tous les monumens de sa censure, ce fut celui dont on lui sut le plus de gré; cependant les heures étoient encore incertaines, lorsque le soleil ne se montroit pas. Au lustre suivant, Scipion Nasica (74), collégue de Lénas, fut le premier qui, par le moyen de l'eau, marqua également les heures et du jour et de la nuit. Il plaça cette horloge sous un lieu couvert, l'an de Rome 595. Le peuple romain avoit passé tout ce temps sans connoître la division du jour.

Passons aux autres animaux, et d'abord aux animaux terrestres.

(*) Catane est plus méridionale que Rome de 4° ½.

NOTES
SUR LE SEPTIÈME LIVRE
DE PLINE.

(1) *Tel est le tableau du monde et l'état des terres*, etc. Les quatre livres qui précèdent contiennent la géographie de Pline. Cette partie de son ouvrage est infiniment précieuse par les discussions et les faits historiques qu'elle renferme. Quoique défectueuse à plusieurs égards, elle est ce que les géographes anciens nous ont laissé de mieux, du moins avant Ptolémée. Pomponius Méla, Dionisius et Strabon, tous trois antérieurs à Pline, d'environ un demi-siècle, sont beaucoup moins instructifs et moins complets.

(2) *Mais le rire, grands dieux, le rire même précoce, même le plus hâtif, n'éclot jamais sur ses lèvres avant le quarantième jour.* « L'enfant ne commence à rire qu'au bout de quarante jours. C'est aussi le temps auquel il commence à pleurer; car, auparavant, les cris et les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes. Le rire et les pleurs sont des signes particuliers à l'espèce humaine pour exprimer le plaisir ou la douleur de l'ame, tandis que les cris, les mouvemens et

les autres signes des douleurs et des plaisirs du corps, sont communs à l'homme et à la plupart des animaux ». *Buffon, t. IV.*

(3) *Le mieux est de ne point naître.* C'est le mot du poëte Rousseau : *C'étoit bien la peine de naître.* L'auteur de cette sentence si ancienne, et tant de fois répétée par les poëtes et par les philosophes, nous est indiqué par Cicéron, à la fin de sa première tusculane, chap. 48 : « *Affertur etiàm de sileno fabella quædam, qui cùm à Midâ captus esset, hoc ei muneris pro suâ missione dedisse scribitur, docuisse regem, non nasci homini longè optimum esse; proximum autem, quàm primùm mori.* On rapporte aussi de Silène, qu'ayant été pris par le roi Midas, il lui enseigna, comme une maxime d'assez grand prix pour payer sa rançon, que, pour l'homme, le mieux est de ne point naître, ou du moins de mourir au plutôt ». Hérodote parle de ce même fait, liv. VIII. Ce Midas dont il s'agit ici, vivoit du temps d'Omphale, reine de Lydie, et par conséquent du temps d'Hercule. C'est le premier des cinq rois qui ont porté ce nom.

(4) *A-t-on cru à l'existence des Éthiopiens,* etc.? Par le mot *Éthiopiens*, Pline entend des hommes noirs. On appeloit Éthiopiens, une foule de peuples divers, et éloignés les uns des autres, qui ne pouvoient être distingués que par leurs différences apparentes, ou d'après leurs couleurs. Hérodote place leur chef-lieu dans les pays au-dessus de l'Égypte, connus aujourd'hui sous le nom de Nubie et d'Abissinie. Cet historien ne distingue que deux nations principales, celle

de Méroë et celle des Macrobiens. Il y avoit, de plus, les Icthiophages, qui habitoient les bords de l'Astoboras, aujourd'hui *Atbar* ou *Tacassé;* les Hylophages, les Éléphantiphages, les Sthrutiophages, les Sangallas, peuples pasteurs et chasseurs, et les Troglodytes, qui n'habitoient que des cavernes. Après les conquêtes d'Alexandre, d'autres peuplades qui habitoient depuis l'Indus jusqu'au Golfe Persique et Arabique, sur les côtes de Gédrosie, de Caramanie, d'Arabie, furent mises au nombre des Éthiopiens.

« On a été long-temps dans l'erreur, dit Buffon, au sujet de la couleur et des traits du visage des Éthiopiens, parce qu'on les a confondus avec les Nubiens, leurs voisins, qui sont cependant d'une race différente. La couleur naturelle des Éthiopiens est brune ou olivâtre, comme celle des Arabes méridionaux, desquels ils ont préalablement tiré leur origine. Ils ont la taille haute, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux et bien fendus, le nez bien fait, les lèvres petites, et les dents blanches; au lieu que les habitans de la Nubie ont le nez écrasé, les lèvres grosses et épaisses, et le visage fort noir. Ces Nubiens, aussi-bien que les Barberins, leurs voisins du côté de l'occident, sont des espèces de nègres, assez semblables à ceux du Sénégal ». *Buff.*, *t. V.*

(5) *Et cependant tous les efforts de l'art*, etc. L'art peut sans doute imiter les variétés de la nature, et les portraits de mille personnes, qui ne se ressemblent pas, n'auront pas entre eux plus de ressemblance. Mais Pline, en opposant ici la fécondité de la nature à la stérilité de l'art, a principalement en vue les

artistes grecs. On sait qu'ils n'ont pas infiniment varié les caractères de têtes, et que leurs statues, surtout celles de femmes, ont, pour la plupart, un air de famille.

(6) *Les nations cisalpines étoient dans l'usage d'offrir des sacrifices humains.* Ces sacrifices ont été en usage, même dans Rome. Dès les temps les plus anciens, les Romains immoloient des enfans. (*Macrob. Saturn., l.* I, *cap.* 7.) Après l'expulsion des Tarquins, Brutus fit abroger cet usage.

Sous la république et les empereurs, les victimes humaines n'ont point cessé d'avoir lieu. Tite-Live, Plutarque, Dion Cassius, l'attestent.

On voit qu'en l'an 638, un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, furent sacrifiés dans une des places de Rome. Sous le consulat de Cornélius Lentulus et de Licinius Crassus, l'an 657, le sénat défendit les sacrifices humains adoptés chez les peuples barbares, mais nullement ceux qui étoient ordonnés par les oracles sibyllins. Si nous en croyons Dion, liv. XLVIII, César en donna encore l'exemple. On trouve, jusque sous le règne d'Aurélien, cet usage impie pratiqué dans Rome, l'année où ce prince fut défait, près de Plaisance, par les Juthonges, l'an 1021 de la fondation de Rome, et 270 de l'ère chrétienne.

(7) *Immoler des hommes ou les manger, la différence n'est pas grande.* Pline, liv. XXX, parlant de la défense que Tibère fit aux Druides, de sacrifier des hommes, prouve qu'on se nourrissoit de ces horribles victimes. Voici comme il s'exprime : *Nec satis æsti-*

mari potest quantum romanis debeatur qui sustulêre monstra in quibus hominem occidere religiosissimum erat, mandi etiàm saluberrimum.

(8) *Telle fut aussi en Asie la nation des Psilles*, etc. Les Psilles prétendoient avoir le droit de jouer impunément avec les serpens, et de maîtriser, à leur gré, leur force et leur poison.

(9) *On rencontre quelques hommes sans cou et qui ont les yeux aux épaules.* « Raleigh parle des peuples indiens qui ont le cou si court et les épaules si élevées, que leurs yeux paroissent être sur leurs épaules, et leur bouche dans leur poitrine. Cette difformité si monstrueuse n'est surement pas naturelle; et il y a grande apparence que ces sauvages, qui se plaisent tant à défigurer la nature en aplatissant, en arrondissant, en alongeant la tête de leurs enfans, auront aussi imaginé de leur faire rentrer le cou dans les épaules. Il ne faut pour donner naissance à toutes ces bizarreries, que l'idée de se rendre, par ces difformités, plus effroyables et plus terribles à leurs ennemis. Les Scythes, autrefois aussi sauvages que le sont aujourd'hui les Américains, avoient apparemment les mêmes idées qu'ils réalisoient de la même manière; et c'est ce qui a sans doute donné lieu à ce que les anciens ont écrit au sujet des hommes acéphales, cynocéphales, etc. » *Buffon*, *t. V.*

(10) *Les pygmées dont la taille n'excède pas trois spithames. Spithama* signifie mesure de toute l'étendue de la main, depuis le bout du pouce jusqu'au bout du

petit doigt. *Dodrans* veut dire les trois quarts de la livre ou du pied, que les Romains divisoient également en douze parties, qu'ils nommoient *uncia*, once. Le pied romain peut être évalué 10 pouces 10 lignes $\frac{6}{10}$ ancienne mesure. Ainsi les 27 pouces dont il s'agit reviennent à 2 pieds, 5 lignes, 8 dixièmes, (663 millimètres).

(11) *Nous lisons aussi dans Homère que les grues leur font une guerre cruelle.* Voyez les premiers vers du troisième chant de l'Iliade. Homère compare les cris des Troyens à ceux des grues, lorsqu'elles vont porter le carnage et la mort chez les Pygmées.

Pline, liv. IV, chap. 11, dit que, s'il faut en croire les récits anciens, les Pygmées habitèrent d'abord un canton de la Thrace, d'où ils furent chassés par les grues.

Rochefort, auteur d'une traduction de l'Iliade en vers français, n'a vu dans ces combats des pygmées et des grues, et même dans l'existence de ce peuple nain, qu'une fable qui s'explique aisément par les anciens monumens. On voit, dit-il, à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, la figure du Nil couché, accompagné de seize Pygmées qui vont combattre les crocodiles. Pline parle d'une autre figure du Nil en basalte, que Vespasien avoit fait placer dans le temple de la Paix, entouré de seize enfans ou Pygmées, qui désignoient les seize coudées de la crue annuelle de ce fleuve. N'est-il pas aisé de voir que, dans le langage allégorique des Égyptiens, dont ces figures ont été empruntées, les combats des Pygmées contre les grues ne désignoient autre chose que le décroissement du Nil, au temps où ces oiseaux quittent les climats du Nord

pour passer au Midi, c'est-à-dire, vers le mois de novembre, aux approches de l'hiver?

(12) *Les hommes ont cinq coudées, deux palmes.* Deux mètres, 355 millimètres, (sept pieds, trois pouces.)

(13) *En Égypte, où l'usage des eaux du Nil augmente la fécondité.* Voici comme s'explique l'auteur des Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois, tom. I, pag. 99. « Les anciens attribuent aux eaux du Nil la fécondité des femmes. Ces eaux ont été plus d'une fois analysées, et par toutes les analyses, on a découvert qu'elles contiennent, en assez grande quantité, un sel qui paroît être un principe de quelques maladies de peau. Comme il y a une veine qui sort de l'émulgente, et par laquelle toutes les sérosités nitreuses, et même toutes les substances alkalines, se déchargent dans les reins, les eaux du Nil ont une vertu stimulante, tant par rapport aux hommes que par rapport aux bêtes; et voilà à quoi se réduit tout le prodige. Les eaux du Nil n'ont pas changé de nature, et cependant les Égyptiennes n'accouchent plus de quatre enfans à la fois, et bien moins de sept ».

(14) *Nous les appelons hermaphrodites; autrefois on les nommoit androgynes.* « L'on n'a aucun fait avéré au sujet des hermaphrodites, et la plupart des sujets qu'on a cru être dans ce cas, n'étoient que des femmes chez lesquelles certaine partie avoit pris trop d'accroissement ». *Buffon, t. IV.*

(15) *Alcippe mit au monde un éléphant.* Il s'agit

probablement ici d'un enfant dont parlent Tite-Live, liv. XXVII, et Valère-Maxime, et qui naquit avec une tête d'éléphant.

(16) *J'ai vu moi-même l'hippocentaure envoyé d'Égypte.* Phlégon, dans son Traité des Merveilles, liv. XXXIV, donne une description fort étendue de cet hippocentaure. Il le représente avec une face humaine, un aspect féroce, les bras terminés en sabot de cheval, une crinière rousse : il dit qu'il se nourrissoit de chair; qu'on l'avoit pris sur une montagne voisine de Sauna, ville d'Arabie; que le roi du pays l'avoit envoyé à l'empereur, mais que cet animal n'ayant pu supporter le changement de climat, le préfet d'Égypte le fit embaumer après sa mort; qu'il l'envoya à Rome, et que le Palatium fut le premier endroit où on l'exposa aux yeux du public.

(17) *Il jugea qu'il n'y avoit point de limites fixées pour les termes de l'accouchement.* La loi des douze Tables étendoit jusqu'à la fin du dixième mois la portée complète de l'enfant. Aulu-Gelle nous apprend, liv. III, chap. 16, que l'empereur Adrien avoit décidé que l'enfant pouvoit naître le onzième mois. Il ajoute que cette décision étoit fondée sur l'autorité des anciens philosophes et des anciens médecins : *Idque ipsum ejus rei decretum nos legimus. In eo decreto Hadrianus id statuere se dicit veterum philosophorum et medicorum sententiis.* Selon Buffon, les limites pour les termes de l'accouchement s'étendent depuis le septième jusqu'aux neuvième et dixième mois, et peut-être jusqu'au onzième.

(18) *Une femme mit au monde deux jumeaux, dont l'un ressembloit à son mari, et l'autre à son amant.* « Une femme de Charles-Town, dans la Caroline méridionale, accoucha, en 1714, de deux jumeaux tout de suite, l'un après l'autre. Il se trouva que l'un étoit un enfant nègre, et l'autre un enfant blanc, ce qui surprit beaucoup les assistans. Ce témoignage évident de l'infidélité de cette femme à l'égard de son mari, la força d'avouer qu'un nègre qui la servoit, étoit entré dans sa chambre, un jour que son mari venoit de la quitter, et de la laisser dans son lit; elle ajouta, pour s'excuser, que ce nègre l'avoit menacée de la tuer, et qu'elle avoit été contrainte de le satisfaire. » *Buff.*, *t. IV.*

(19) *Le mime Salution.* Mime vient du grec μιμεῖσθαι, imiter. C'est un nom commun à une certaine espèce de poësie dramatique, aux auteurs qui la composoient, aux acteurs qui la jouoient. Le but qu'on s'y proposoit, étoit l'imitation fidelle des mœurs du temps.

Dans les représentations théâtrales, les Romains partageoient la déclamation entre deux acteurs, dont l'un prononçoit les paroles, et l'autre faisoit les gestes. Ce dernier se plaçoit sur une espèce d'estrade, au bas de la scène. Pilade et Bathile, sous l'empire d'Auguste, créèrent un nouveau genre, qu'ils portèrent au plus haut degré de perfection. Ils exécutèrent des pièces entières sans paroles. On leur donna le nom de pantomimes, parce qu'ils imitoient tout avec le geste seul. Ainsi les pantomimes étoient des acteurs qui, par des mouvemens, des signes, des gestes, et

sans s'aider du discours, exprimoient des passions, des caractères, et même des événemens.

(20) *L'histrion Rubrius.* Lorsque les jeux scéniques furent célébrés la première fois à Rome, l'an 391, les acteurs qu'on fit venir de l'Étrurie, dansèrent, à la manière de leur pays, au son des flûtes, sur un simple échafaud de planches. Ils furent nommés histrions, parce que *hister*, en langue étrusque, signifioit *bateleur, bouffon*. Dans la suite, ce nom fut donné généralement à tous ceux qui paroissoient sur le théâtre. On voit cependant que ce mot se prenoit souvent en mauvaise part, et servoit à désigner un mauvais comédien, un plat bouffon. Cicéron, dans son plaidoyer pour Q. Roscius, dit, en parlant d'un homme qui avoit pris des leçons de Roscius : *Qui ne in novissimis quidem erat histrionibus, ad primos pervenerat comœdos.*

(21) *Zoroastre,* l'auteur du Zend Avesta, l'instituteur ou le restaurateur du culte du feu et de la religion des Mages, a été contemporain de Darius Histaspe, et naquit, suivant Anquetil, 589 ans avant J.-C.

(22) *A mesure que s'approche l'époque de l'embrasement universel.* Plusieurs philosophes de l'antiquité pensoient que la conflagration générale du globe devoit être à la fin des siècles la dernière catastrophe de la nature. Des astronomes ont osé même en fixer l'époque. Nous lisons dans Sénèque, liv. III, chap. 29, des questions naturelles : *Berosus arsura terrena con-*

tendit, quandò omnia sidera, quæ nunc diversos agunt cursus, in cancrum convenerint, sic sub eodem posita vestigio, ut recta linea exire per orbes omnium possit: inundationem futurum, cùm eadem siderum turba in capricornum convenerit. Bérose soutient que la terre sera réduite en cendres, quand tous les astres, qui suivent aujourd'hui des routes différentes, seront réunis dans le signe du cancer, et placés les uns sur les autres, tellement que la même ligne droite traverse tous les centres. Il ajoute que l'inondation générale aura lieu quand la même multitude de signes sera rassemblée dans le capricorne. (*Traduction de la Grange.*)

Au surplus, cette attente d'un embrasement universel étoit fondée sur des traditions transmises d'âge en âge, accréditées par les poëtes, souvent même exagérées par les philosophes. Nul doute que l'établissement du christianisme n'ait contribué à propager encore cette opinion dans le temps où Pline et Sénèque écrivoient.

Nous avons vu ces sortes de prédictions renouvelées plusieurs fois depuis Bérose. En 1186, les astrologues effrayèrent l'Europe, en annonçant une conjonction de toutes les planètes, qui devoit causer des ravages extraordinaires. Je crois qu'on ne me saura pas mauvais gré de placer ici quelques détails relatifs à cette prédiction : je les tiens du C. Lalande, dont on connoît le zèle et les efforts infatigables pour les progrès de la science. Ce célèbre astronome, curieux de savoir si ce phénomène rare et singulier avoit eu lieu cette année là, avoit prié le C. Flagergues, associé de l'Institut, de faire les calculs. Il s'est trouvé qu'en effet, le 15

septembre 1186, toutes les planètes étoient comprises entre 6 signes et 6 signes 10 degrés de longitude : ce n'est pas précisément une conjonction ; mais peut-être faudroit-il bien des milliers d'années, pour qu'il y en eût une aussi rapprochée. Voici quelles étoient les longitudes géocentriques des planètes ce jour-là, à 5 heures 31′, temps moyen au méridien de Paris :

Le Soleil	5$^{sig.}$	29°	10′.
La Lune	6	10°	22′.
Mercure	6	10°	22′.
Vénus	6	3°	46′.
Mars	6	8°	43′.
Jupiter	6	0	55′.
Saturne	6	7°	22′.

La longitude de Herschel étoit 1$^{sig.}$ 24° 22′ ; mais cette planète n'étoit pas connue alors.

Stofler, astronome allemand du quinzième siècle, prédit que la conjonction de Jupiter, Saturne et Mars, dans le signe des poissons, en 1524, causeroit un déluge universel, et cette prédiction jeta la terreur dans toute l'Europe.

Les Orientaux, écrit Bailly, Hist. de l'Astron. anc., p. 137, ont attaché la même crainte aux conjonctions des planètes. Ressemblance remarquable des hommes de tous les climats, qui tombent dans les mêmes erreurs aux extrémités du monde.

(23) *On trouva dans une montagne de Crète, entr'ouverte par un tremblement de terre, un corps de quarante-six coudées de long.* Solin, liv. I, ch. 9, cherche à confirmer le fait énoncé par Pline. Il dit que L. Flaccus et le consul Métellus voulurent s'en assurer

par leurs propres yeux. Cependant il diffère de Pline, en donnant à son colosse trente-trois coudées au lieu de quarante-six. Phlégon dit aussi qu'après un tremblement de terre, on trouva dans une montagne du Bosphore Cimmérien, des ossemens qui avoient appartenu à un corps humain de quarante pieds. En 1613, on prétendit avoir trouvé en Dauphiné un tombeau qui renfermoit un squelette humain de vingt-cinq pieds et demi. C'étoit, disoit-on, celui de Teuto-Bocchus. Cette découverte donna lieu, dans le temps, à de vives disputes entre les médecins et les anatomistes. Des observations mieux faites ont réduit tous ces prodiges à leur juste valeur. Grâce aux progrès qu'a faits chez nous l'étude de la nature, beaucoup de merveilles sont devenues des effets naturels. Dans des siècles moins éclairés, les ossemens des grands animaux avoient pu facilement être pris pour ceux d'hommes d'une stature gigantesque. Le fémur, le tibia, l'humérus et les vertèbres, qui sont les os cités en preuve par des hommes crédules et avides du merveilleux, se ressemblent singulièrement dans l'homme et dans plusieurs autres espèces. Mais l'anatomie comparée, ayant démontré la méprise, prouve le ridicule des hypothèses par lesquelles on explique un fait évidemment faux.

(24) *Il y a près de mille ans que le prince des poëtes, Homère.* Pline écrivoit cet ouvrage l'an de Rome 833, et 72 de l'ère chrétienne. Par conséquent Homère a existé, selon lui, 928 ans avant l'ère chrétienne; ce qui s'accorde avec le calcul de Velleius Paterculus. Voici comme celui-ci s'exprime en parlant d'Homère,

liv. I : *Hic longius à temporibus belli, quod composuit, Troici, quàm quidam rentur, abfuit. Nàm fermè antè annos nongentos quinquaginta floruit. Intrà mille annos natus est.* Or cet auteur écrivoit l'an de Rome 798 ou 799. C'étoit le temps où Séjan jouissoit de toute la faveur de Tibère. Ainsi le poëte grec vivoit, selon lui, 923 ou 924 ans avant l'ère chrétienne.

(25) *Homère se plaignoit sans cesse que les hommes étoient plus petits qu'autrefois.* Vous trouverez plusieurs fois dans l'Iliade ces expressions d'Homère : οἷοι νῦν βροτοί εἰσιν, que Virgile a rendues par ce vers :

Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
ÆNEID. LIB. 12.

Ce qui a fait dire à Juvenal, sat. 15 :

Nam genus hoc vivo jàm decrescebat. Homero.
Terra malos homines nunc educat, atque pusillos.

Si toutes ces complaintes sur la dégradation de l'espèce humaine étoient fondées, depuis long-temps la terre ne seroit peuplée que de nains.

(26) *L'homme le plus grand qui ait paru de nos jours*, etc. Le géant Gilli, de Trente, dans le Tyrol, avoit 8 pieds, 2 pouces, 10 lignes. La hauteur d'un garde du roi de Prusse étoit de 8 pieds, 6 pouces, 8 lignes.

(27) *Il avoit neuf pieds, neuf pouces.* Huit pieds, dix pouces, une ligne, *ancienne mesure :* deux mètres, huit cents soixante et douze millimètres.

(28) *Sous le même règne, a paru l'homme le plus*

petit qu'on ait jamais vu. Nicolas Ferri, surnommé Bébé, n'a jamais excédé la hauteur commune d'un enfant de quatre ans. Il mourut à Nanci, en 1764, dans sa vingt-troisième année : il étoit déjà caduc et décrépit. Un sabot lui servit long-temps de berceau! A six ans, il étoit haut de 15 pouces, et à seize ans de 29. L'histoire parle d'un nain qui, à trente ans, n'avoit que 18 pouces. Il appartenoit à la reine Henriette de France, femme de Charles premier.

(29) *Il avoit deux pieds, un palme.* Deux pieds, quatre lignes : deux tiers du mètre.

(30) *Deux coudées.* La coudée étoit de six palmes; quatre palmes formoient le pied romain. Ainsi deux coudées nous donnent deux pieds, huit pouces, sept lignes, *ancienne mesure :* à peu près un mètre.

(31) *Fusius Sabinus montoit un escalier avec un poids de cent livres à chaque pied,* etc. La livre romaine, réduite au poids de Paris, mesure ancienne, valoit, à peu de chose près, 10 onces, 5 gros. Cent livres revenoient à 32 kilogrammes et demi (66 livres, 5 onces).

(32) *La distance est de onze cents quarante stades.* Le stade est de 94 toises et demie. 1140 stades font, en lieues de 2500 toises, 43 lieues, 230 toises : 21 myr. et demi.

(33) *Nous voyons dans le cirque.* Le cirque avoit trois stades et demi de long, un stade de large. Il fut bâti par Tarquin l'ancien, dans la vallée Murcia,

entre les monts Aventin et Palatin. Jusqu'alors les Romains avoient assisté aux jeux, debout et en plein air. Tarquin voulut que les spectateurs fussent assis et à couvert. Cet édifice devint, par la suite, l'ouvrage le plus magnifique de Rome. Il contenoit, selon les uns, 150,000 personnes; selon les autres, 260,000. Les grands jeux, nommés proprement *circenses*, duroient cinq jours, et commençoient le 5 septembre. Ce ne furent d'abord que différentes sortes de courses. On y joignit, dans la suite, les autres combats athlétiques, et même des combats d'animaux étrangers.

(34) *Une course de cent soixante mille pas.* Le pas romain, composé de 5 pieds, pouvoit être de 4 de nos pieds, 6 pouces, 5 lignes. Le mille sera de 755 toises, 4 pieds, 8 pouces : 160 milles donneront 44 lieues, 930 toises : 22 myr.

(35) *Toutes les fois qu'une flotte sortoit du port de Carthage, il l'apercevoit de Lilibée*, etc. Ce promontoire se nomme aujourd'hui *Capo di Marsalla.* Strabon compte de ce promontoire en Afrique, mille stades, c'est-à-dire, 125 mille pas. De Lisle compte 20 lieues entre ce cap et l'entrée du port de Carthage.

(36) *Callicrate fit en ivoire des fourmis et d'autres animaux si petits*, etc. « Un horloger d'Angleterre, nommé Boverick, avoit fait une chaise d'ivoire à quatre roues, dans laquelle un homme étoit assis; elle étoit si petite et si légère, qu'une mouche la traînoit aisément. La chaise et la mouche ne pesoient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à

quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes et de cuillers, deux salières, avec un cavalier, une dame et un laquais: et tout cela étoit si petit qu'il entroit dans un noyau de cerise, dont il n'occupoit encore que la moitié. La chose ne paroît pas croyable; mais Baker, savant très-respectable, dit l'avoir vue ». *Histoire des Progrès de l'Esprit humain, par Savérien, p.* 314.

Pline parle encore de Callicrate et de Mirmécide, au liv. 36; il cite d'autres ouvrages de même genre, exécutés en marbre.

(37) *Le bruit de la bataille qui ruina Sybaris, fut entendu à Olympie le même jour,* etc. Cicéron rapporte le même fait au commencement du liv. II de Naturâ Deorum : *Cùm ad fluvium sagram crotoniates locri maximo prœlio devicissent, eo ipso die auditam esse eam pugnam ludis Olympiæ, memoriæ proditum est.* On voit qu'il s'énonce avec la même ambiguité que Pline. Il ne dit pas si ce bruit fut entendu par un seul homme, ou par toute l'assemblée. Au surplus, la distance étoit trop grande pour qu'il ait été possible d'entendre le bruit du combat. On compte plus de 310 mille pas; 45 myriamètres (90 lieues.)

(38) *Cn. Pompée le Grand, général des armées romaines.* Du temps de la république, le mot *imperator* avoit deux acceptions. Outre la signification commune de général, il devenoit un titre d'honneur pour le général en chef qui avoit remporté une victoire décisive. Les soldats le proclamoient *imperator* sur le champ de

bataille; et si le sénat ratifioit ce qu'ils avoient fait, ce général prenoit à la suite de son nom la qualité d'*imperator*, et ne quittoit ce titre qu'en rentrant à Rome. Ce même nom d'*imperator* fut donné à César d'une manière nouvelle, pour signifier le généralissime de toutes les forces de la république. Il fut déféré à Auguste et à ses successeurs. Nous le traduisons par le mot *empereur*. Employé dans ce sens, il précédoit tous les noms de celui qui en étoit décoré. *Imperator C. Julius Cæsar, consul quartùm, dictator perpetuus, pater patriæ.*

(39) *Voici l'inscription du triomphe.* Ces trophées et ces inscriptions rappellent le souvenir de ce drapeau de l'armée d'Italie, envoyé en l'an VI au Directoire exécutif, par le général Bonaparte, et présenté par le général Joubert. On lisoit sur une face de ce drapeau: *A l'Armée d'Italie, la Patrie reconnoissante.* Sur l'autre côté, on voyoit le nom de tous les combats livrés et de toutes les places prises par l'armée d'Italie. On remarquoit entre autres les inscriptions suivantes: 150,000 prisonniers. — 170 drapeaux. — 550 pièces de siége. — 600 pièces de campagne. — 5 équipages de pont. — 9 vaisseaux de ligne de 64 canons. — 12 frégates de 32. — 12 corvettes. — 18 galères. — Armistice avec le roi de Sardaigne. — Convention avec Gênes. — Armistice avec le duc de Parme. — Armistice avec le duc de Modène. — Armistice avec le roi de Naples. — Armistice avec le Pape. — Préliminaires de Léoben. — Convention de Montebello avec la république de Gênes. — Traité de paix avec l'empereur, à Campo-Formio. — Donné la liberté aux peu-

ples de Bologne, Ferrare, Modène, Massa-Carrara, de la Romagne, de la Lombardie, de Mantoue, de Brescia, Bergame, Crême, d'une partie du Véronois, de Chiavenne, Bormio, de la Valteline, au peuple de Gênes, aux fiefs impériaux, aux peuples des départemens de Corcyre, de la mer Égée et d'Ithaque. — Envoyé à Paris tous les chef-d'œuvres de Michel-Ange, de Guerchin, du Titien, de Paul Véronnèse, du Corrège, de l'Albane, des Carraches, de Raphael, de Léonard de Vinci, etc., etc.

(40) *L'Asie, province frontière.* Ce que les Romains nommoient l'Asie, n'étoit qu'une portion de l'Asie mineure. Cette portion avoit pour limites, au couchant et au sud, la mer Égée : au levant, la Galatie et la Cappadoce : au nord, la Bithinie. Elle comprenoit la Mysie, la Phrygie, l'Éolide, l'Ionie, la Lydie, la Carie, la Doride, la Pisidie.

(41) *Que nul autre ne fut plus souvent accusé.* Nous lisons dans le Discours d'Eschine contre Ctésiphon, que l'orateur Aristophon se glorifioit lui-même d'avoir été accusé soixante-quinze fois.

(42) *Tout mutilé qu'il étoit, il servit encore un grand nombre d'années.* Il n'y eut jamais de général aussi mutilé que le maréchal de Rantzau; il avoit perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille, et, comme dit Beautru, il ne lui restoit qu'un de tout ce dont un homme peut avoir deux.

On connoît son épitaphe. L'auteur s'adressant au tombeau, lui dit :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa par tout ses membres et sa gloire;
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur.
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

(43) *O toi, qui le premier fus nommé père de la patrie!* Tite-Live nous apprend que ce titre avoit déjà été décerné à Camille; mais celui-ci ne l'avoit obtenu, le jour de son triomphe, que par l'acclamation des soldats, au lieu que Cicéron fut nommé père de la patrie par un décret du sénat.

(44) *En consacrant à Delphes trois maximes de lui.* Les sages de la Grèce envoyoient leurs sentences au temple de Delphes. Ces sentences étoient claires et concises : c'étoient les résultats simples d'une suite d'expériences, des exhortations fortes à la vertu, des avertissemens énergiques, tels que le simple bon sens pût les comprendre, et la mémoire la plus foible les retenir. Elles tiroient autant et même plus de poids de leurs auteurs que des vérités mêmes qu'elles exprimoient.

(45) *La Sibylle parmi les femmes.* On dit que Bérose eut une fille appelée *Demo*, qui fut la Sibylle babylonienne, et la même que la Sibylle de Cumes. Elle suivit son père dans ses voyages, et vint à Cumes, où elle prophétisa. Il paroît constant qu'elle existoit avant la guerre de Troye. Ainsi, c'est dans l'Asie qu'il faut chercher l'origine des Sibylles. Elles ont pris le nom de la constellation de la Vierge, appelée en persan et en arabe *Sumbul* et *Sumbula*, d'où les Phé-

niciens et les Chaldéens ont fait Sybulla. On ne s'étonnera point que les Orientaux aient donné aux vierges, qui se mêloient de prédire l'avenir, le nom d'une constellation, puisqu'aujourd'hui les Persans appellent les astrologues *munegüm*, ce qui signifie *globe céleste parlant*. Bailly, *Hist. de l'astron. anc.*

(46) *Mélampe chez les Grecs*. Pline en parle encore, liv. XXV, ch. 5 : *Melampodis fama divinationis artibus nota est*. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a vécu avant le siége de Troye, et qu'il introduisit chez les Argiens le culte de Dionysus (Bacchus), ou, selon d'autres, de Déméter (Cérès). Il prétendoit comprendre le langage des oiseaux et des serpens qui, en lui léchant les oreilles, lui avoient appris l'art de prédire.

(47) *Marcius chez les Romains*. Cicéron parle plusieurs fois des frères Marcius : *Quo in genere Marcios quosdam fratres, nobili loco natos, apud majores nostros fuisse scriptum videmus*. De divinat. I, cap. 40. Symmaque, liv. IV, ep. 34, dit que leurs prédictions avoient été écrites sur des écorces ; et Tite-Live, liv. XXV, ch. 12, rapporte deux des prédictions de Marcius.

(48) *Il la surprit un jour allaitant sa mère*. Hygin, fab. 254, rapporte un fait semblable, arrivé dans la Grèce. Xantippe, fille de Cimon, sauva la vie à son père, en le nourrissant de son lait dans la prison. Les peintres qui ont souvent traité ce double sujet, distinguent l'un de l'autre par le nom de piété romaine, et de piété grecque.

(49) *On ne trouve dans toute la suite des siècles que la seule Lampido, reine de Lacédémone, qui ait été fille, femme et mère de rois.* La reine Claude a été de même fille de Louis XII, femme de François I[er], et mère de Henri II.

(50) *Hésiode ..... attribue neuf fois notre âge à la corneille.* « En prenant l'âge d'homme seulement pour trente ans, ce seroit 270 pour la corneille, 1080 pour le cerf, 3240 pour le corbeau. En réduisant l'âge d'homme à 10 ans, ce seroit 90 pour la corneille, 360 pour le cerf, et 1080 pour le corbeau; ce qui seroit encore exorbitant. Le seul moyen de donner un sens raisonnable à ce passage, c'est de rendre le γίνεα d'Hésiode et le *ætas* de Pline par année. Alors la vie de la corneille se réduit à 9 années, celle du cerf à 36, comme elle a été déterminée dans l'histoire naturelle de cet animal, et celle du corbeau à 108, comme il est prouvé par l'observation ». *Hist. des oiseaux, tom. V.*

(51) *Les uns comptoient l'été pour une année.* Les anciens peuples ont fait usage pour mesurer le temps, de différens intervalles, de différentes révolutions, qui toutes également ont été appelées années. Il est prouvé par les témoignages d'une foule d'auteurs qu'il y a eu des années d'un, de deux, de trois et de six mois. On a même compté les années par les jours. On le prouve à l'égard des anciens Égyptiens par le passage suivant : *Huic (mercurio) successit in regno vulcanus, diesque mille sexcentos octoginta, hoc est, annos 4, menses 7, dies 3, regnavit; nesciebant enim tùm Ægyptii annos*

definire; sed unius diei spatium annum appellabant. Chron. Alex., p. 107. Bailly, *Hist. de l'Astron. anc.*, p. 295.

(52) *Il obtint vingt-une fois la chaise curule.* La chaise curule désigne les grandes magistratures. C'étoit un siége d'ivoire, pliant et sans dossier, plus élevé que les siéges ordinaires, sur lequel s'asseyoient les premiers magistrats, non-seulement chez eux, mais partout où ils alloient, au sénat, à la place publique, dans les assemblées du peuple, dans les temples, aux spectacles, et même chez les particuliers. Cette chaise les suivoit à l'armée : on la plaçoit sur les chars de triomphe, et l'on prétend que c'est de là qu'elle a tiré son nom; mais quelques auteurs pensent que c'est d'une petite ville des Sabins, nommée Cures, d'où les Romains en avoient emprunté l'usage.

(53) *A la dédicace du grand théâtre.* Le théâtre de Pompée est le premier théâtre permanent qui ait existé dans Rome. Il pouvoit contenir quarante mille spectateurs. Il y a lieu de s'étonner qu'un seul particulier fût en état de suffire à une dépense si énorme. Mais la surprise doit bien s'accroître, si, comme Dion le rapporte, ce ne fut pas Pompée, mais Démétrius, son affranchi, qui en fit les frais.

(54) *Stéphanion parut deux fois aux jeux séculaires.* L'an de Rome 245, qui fut le premier de la liberté, la peste ayant exercé ses ravages dans Rome, le consul Valérius Publicola offrit des sacrifices solennels à Pluton et à Proserpine. Soixante ans après, c'est-à-dire, l'an 305, on réitéra les mêmes sacrifices,

en y ajoutant des cérémonies prescrites par les livres sibyllins; et alors il fut réglé que ces fêtes auroient toujours lieu à la fin de chaque siècle, ce qui leur fit donner le nom de *jeux séculaires*.

Les premiers jeux séculaires furent célébrés l'an 245: les seconds, l'an 305 : les troisièmes, l'an 505: les quatrièmes, l'an 605 : et les cinquièmes, qui furent ceux d'Auguste, en 737. Ils n'eurent pas lieu l'an 705, probablement à cause de la guerre civile qui éclata cette année même entre César et Pompée. Les jeux séculaires furent célébrés, pour la dernière fois, par Philippe, l'an 1000 de Rome.

(55) *Épigènes :* on présume qu'il vivoit sous Ptolémée Philadelphe, qui monta sur le trône quarante ans après Alexandre. Sénèque le cite avec éloge. Mais les historiens ne nous ont laissé aucun détail sur sa vie.

(56) *Bérose.* Il y a eu deux Béroses : l'un, connu par une explication absurde des phases de la lune et de ses éclipses, paroît avoir été antérieur à la guerre de Troye. L'autre, célèbre historien de Babylone, a dédié son ouvrage à Anthiochus Soter, environ 280 ans avant J. C. Il passa de l'Asie dans la Grèce, et établit dans l'île de Cos une école où il enseignoit l'astronomie et l'astrologie. On le dit inventeur du cadran solaire. C'est celui dont Pline parle ici.

(57) *La méthode transmise par Pétosiris et Nécepsos.* Cette méthode étoit fondée sur la division du zodiaque, en quatre parties. Chaque quart contient trois signes, et chaque signe occupe trente degrés.

Selon ces astrologues, un homme dont la naissance correspond au lever d'un signe, ne peut vivre que le nombre d'années déterminé par ce signe et par les deux qui le suivent. Mais le nombre de ces années n'est pas uniforme pour tous les climats. Il dépend de la position des parallèles, et de la différente inclinaison du ciel. Julius Firmicus, liv. II, enseigne qu'à Rome, le bélier promet 17 ans de vie : le taureau 22 : les gémeaux 27 : le cancer 22 : le lion 37 : la vierge 42 : la balance 42 : le scorpion 37 : le sagittaire 32 : le capricorne 27 : le verseau 22 : les poissons 17. Ainsi la combinaison la plus heureuse est celle qui, plaçant la naissance au premier point d'ascension du lion, suivi de la vierge et de la balance, donne la probabilité de 121 années de vie. Tel est du moins le calcul de Ptolémée que Pline avoit en vue : ce qui donne lieu de penser qu'il s'est glissé une faute dans le texte, et qu'il faut lire CXXI *annos vitæ contingere*, et non pas CXXIV.

(58) *Pétosiris et Nécepsos*, astronomes égyptiens, sont ceux à qui on attribue l'estimation de la distance des astres. On présume que Pétosiris étoit un prêtre, et Nécepsos un roi de la basse Égypte. Ils étoient contemporains. Le premier avoit composé quelques ouvrages qui sont cités par Vectius Valens. Quelques auteurs placent le règne de Nécepsos dans le seizième siècle avant l'ère chrétienne : d'autres le font régner immédiatement avant Psammétique, ce qui répondroit au septième siècle avant J. C.

(59) *Soumis à l'influence des années climatériques.*

On appelle ainsi les années dont la somme est le produit de deux nombres multipliés l'un par l'autre. Ainsi la 54e. année est climatérique, parce que 54 est le produit de 9 multiplié par 6.

(60) *Recensement fait sous la censure de l'empereur Vespasien et de son fils.* C'est le dernier recensement dont il soit fait mention dans l'histoire. On ne nous a point transmis le nombre des citoyens qui firent leur déclaration. Celui qui eut lieu sous Claude donna cinq millions 964,000 citoyens. Dans le dernier dénombrement fait sous la république, le nombre étoit de 450,000.

(61) *La huitième région de l'Italie.* Auguste divisa l'Italie en onze régions ou provinces. C'est cette division que Pline a suivie dans son livre III. La huitième région comprenoit la Gaule Cispadane, c'est-à-dire, la Gaule située, par rapport aux Romains, en deçà du Pô, où sont aujourd'hui les États de Parme, de Modène, une portion du Mantouan, le duché de la Mirandole, le Bolognèse, une partie du Ferrarois, de la Romagne, et de la Romagne Florentine.

(62) *Cinquante-quatre citoyens de cent ans.* Il y a eu en Europe, pendant le cours du dix-huitième siècle, 99 exemples de longévité extraordinaire. Quelques individus ont vécu jusqu'à 100, 120 et 125 ans. Les trois royaumes de la Grande-Bretagne comptent, pour leur part, 80 de ces hommes. Il existe à l'hospice de la rue Saint-Antoine une négresse qui se dit âgée de 127 ans. Haller ayant rassemblé le plus grand nombre d'exem-

ples de longévité, en a trouvé plus de mille de 100 à 110 ans; 60 de 110 à 120 ans; 29 de 120 à 130; 15 de 130 à 140; 6 de 140 à 160; 1 de 169.

(63) *La mélancolie elle-même est une maladie, et souvent une maladie mortelle. Atque etiam morbus est aliquis per sapientiam mori.* Il n'est peut-être aucun passage de Pline qui ait donné plus d'exercice aux commentateurs. Chacun a essayé d'interpréter à sa manière le mot *sapientiam.* Les uns veulent qu'il signifie ici, phrénésie; selon d'autres, Pline n'a entendu parler que d'une maladie opposée à la sagesse, du délire, de la folie; selon d'autres encore, il s'agit en cet endroit du suicide réfléchi. Plusieurs, peu satisfaits de ces explications, n'ont pas douté que le texte n'ait été altéré; en conséquence, quelques-uns proposent de lire : *Atque etiam morbus est aliquantis per sapientiam mori :* quelques autres, *morbus est aliquis sapientiam præmori;* ou bien, *morbus est aliquis per sapientiam morosis.* Enfin, dans ces derniers temps, le docteur Goulin, mort l'an VII, professeur de l'Histoire de la Médecine à l'École de Paris, a proposé, dans le Journal de Médecine, tome 66, 1784, de substituer *senectutem* à *sapientiam;* de sorte qu'on liroit : *Atque etiam morbus est aliquis per senectutem mori. C'est même une espèce de maladie que de mourir de vieillesse.* Il s'appuie de l'autorité de Térence, qui fait dire à un vieillard : *Senectus ipsa est morbus :* de celle de Gallien, qui a dit : Τοῦτο (γῆρας) νόσον ἤδη λέγουσιν ἔνιοι. *Quelques-uns appellent la vieillesse une maladie.* Je conviens que ce sens est raisonnable, que même il s'accorde avec ce qui pré-

cède et ce qui suit. Cependant est-il permis, je ne dis pas de réformer, mais de changer ainsi le texte d'un auteur? Pour moi, il me semble qu'il n'y a dans cette phrase aucun mot omis ou corrompu. Je crois que Pline parle ici de cette sombre mélancolie qui souvent même conduit les hommes à la mort; et le sens que je donne à ce passage me paroît s'accorder tout aussi bien avec ce qui précède et ce qui suit, et n'être pas moins digne du grave historien de la nature.

(64) *De Mysticus.* Cette note et la 73e. m'ont été communiquées par le C. d'Ansse de Villoison. Les insérer ici, c'est donner du prix à mon ouvrage. Ce savant helléniste a levé deux difficultés, contre lesquelles avoient échoué tous les commentateurs. Nul autre n'étoit plus en état de répandre la lumière sur des passages aussi difficiles.

« Pline, liv. VII, ch. 53, dit en parlant des morts subites : Cornelius Gallus Prætorius, et V. Etherius, eques Romanus, *in venere obière*, et quos nostra adnotavit ætas, duo equestris ordinis, in eodem pantomimo MYSTICO, tùm formâ præcellente.

C'est ainsi que portent tous les manuscrits de Pline, de l'aveu même du P. Hardouin, qui a introduit dans son texte, la correction peu naturelle, quoique adoptée par le P. Brotier, de MYTHICO, au lieu de MYSTICO. Hardouin auroit dû prévenir ses lecteurs que cette correction n'est pas de lui, mais d'Antoine du Pinet, qui, p. 283, t. I de sa vieille traduction de Pline, édition de Lyon, 1566, *in-folio*, rend ainsi ce passage : *moururent tous deux ayant à*

faire à un qui jouoit le badin ès comédies, et met en note marginale : *pantomimus Mythicus*.

Poinsinet de Sivry (note 26, p. 223, t. III de sa Traduction, Paris 1771, in-4°.) blâme, avec raison, le P. Hardouin d'avoir lu *Mythico*, contre la foi de tous les manuscrits, au lieu de *Mystico*, ajoute que ce dernier mot *Mystico* ne présente aucun sens raisonnable, et qu'il faut substituer *Mistico*, avec un i simple, au lieu d'un y grec. « C'est, dit-il, un com» posé de *mistus*, ou *mistura*, équivalent du mot grec » *μίξις*, *mistura*, *coïtus* ; et une expression *à peu près* » *grecque* a voilé l'indécence de la chose ».

Rien de plus ridicule que ce mot *Mistico*, *à peu près grec*, ni de plus forcé que cette conjecture, si ce n'est l'explication de la Nauze, rapportée *ibid.*, p. 223 et 224. Ce savant académicien, trompé par l'interprétation du P. Hardouin, rend ainsi cette phrase : « Et » de nos jours deux chevaliers romains moururent en» semble dans la même *pantomime mythique*, *dont la* » *représentation*, *la plus belle du monde alors*, *par le* » *rang des acteurs*, *devint pourtant la plus affreuse par* » *l'accident qui leur arriva* ». Il est inutile de prouver que *formâ præcellente* ne peut s'entendre que de la *rare beauté du pantomime*.

Je crois qu'il ne faut absolument rien changer à la leçon uniforme de tous les manuscrits de Pline, mais seulement prendre *Mystico* pour un nom propre, et traduire : « *moururent dans les bras du même panto*» *mime*, *qui s'appelloit Mysticus*, *et étoit le plus bel* » *homme de son temps* ». Pline a voulu désigner plus particulièrement ce pantomime, et rapporter son nom qui étoit assez commun chez les Latins. En effet, je

trouve trois différens *Mysticus* dans trois inscriptions diverses du Recueil de Gruter, p. 241, lign. 7, p. 346, nº. 6, et p. 875, nº. 5, et une femme pareillement appelée *Mystice*, p. 841, nº. 10.

Saumaise, dans sa note sur Flavius Vopiscus, p. 844, t. II des *Historiæ Augustæ scriptores, Lugduni Batavorum*, 1671, in-8º, avoit rejeté et détruit la fausse leçon de *Mythicus*, en disant d'une manière fort judicieuse : « *inde fabulæ doctorum hominum,* » *qui nescio quos* FABULARES (μυθικοὺς) *panto-* » *mimos sibi sunt imaginati ex illo Plinii loco. Hinc* » *et duo genera pantomimorum fecere, scenicos, et* » *MYTHICOS. Nihil fingi poterat* μυθικώτερον. (de » plus fabuleux)». Il avoit bien senti que ce devoit être un nom propre; et avoit remarqué, avec fondement, que, chez les Romains, presque tous les noms de pantomimes sont grecs; et en conséquence il corrige *Mithæco*, parce que *Mithæcus* est un nom grec. Mais je viens de prouver que *Mysticus* est de même grec et latin; qu'il se trouve dans plusieurs inscriptions, et dans tous les manuscrits de Pline : ce qui suffit pour empêcher de le changer.

Le P. Hardouin s'élève contre la leçon de *Mithæcus*, et ne veut point voir de nom propre dans ce passage, parce qu'alors, dit-il, la construction nécessaire, *in eodem mimo obiérè*, seroit vicieuse. La décence ne permet pas de développer l'image horrible que présente ici la préposition IN. J'observerai seulement que Pline la fait rapporter de suite à deux mots, *in venerè*, et *in eodem mimo, obiére;* ce qui fixe le sens : et que les Latins la joignent souvent d'une manière assez singulière à de certains verbes, et la

prennent quelquefois pour *super*. Par exemple, Ovide, *Remed. amor.*, v. 258 :

— IN *niveis luna vehetur equis.*

et *Artis amandi*, L. I, v. 14 :

— IN *niveis aureus ibis equis.*

et *ibid.*, L. III, v. 14 :

Vivus, et IN *vivis ad Styga venit equis.*

et *Amorum*, L. III, Eleg. 5, v. 38 :

— IN *vaccâ compare taurus eras.*

et *ibid.*, L. III, Eleg. 5, v. 21 :

— IN *viridi garrula sedit humo.*

et *Heroïd.*, Epist. II, v. 80 :

INQUE *capistratis tigribus alta sedet.*

Metamorphos., L. III, v. 438 :

— *opacâ fusus* IN *herbâ.*

et L. XII, v. 319 :

Fusus IN *Ossææ villosis pellibus ursæ.*

Et dans un autre sens, *Metamorphos.*, L. II, v. 22 :

— *Quid* IN *hospite regia virgo*
Vreris ?

et L. VIII, v. 50 :

— *Meritò Deus arsit* IN *illâ.*

et L. IX, v. 724 :

— *Ardetque* IN *virgine virgo.*

Virgile construisoit ce verbe avec l'accusatif :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim.

Ovide, Métam., L. VI, v. 491 :

— IN *illâ*
Æstuat, etc., etc., etc.

(65) *Félix, cocher de la faction rouge.* Ceux qui conduisoient les chars dans le cirque étoient divisés

en troupes, auxquelles les Romains donnoient le nom de *factions*. Ces factions étoient distinguées par leurs couleurs. Il n'y en eut d'abord que deux, la blanche et la rouge; puis on y en ajouta deux autres, la verte et la bleue. Ces couleurs sont exprimées dans un passage de Sidonius, carm. 25:

Micant colores
Albus, vel venetus, virens rubensque.

La faveur des empereurs et celle du peuple se partageoient entre elles : chacune avoit ses partisans. Il résulta quelquefois de grands désordres de l'intérêt trop vif que les spectateurs prirent à ces factions. Sous Justinien, il y eut quarante mille hommes tués pour les factions vertes et bleues.

(66) *Brûler les morts*. La coutume de brûler les corps étoit de la plus haute antiquité chez les Grecs. Elle a même précédé les temps du siége de Troye. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'elle ait été adoptée la première, même chez ces peuples. De tous les genres de sépulture, dit Cicéron *de legibus*, liv. II, je n'en connois point de plus ancien que celui qui est employé par Cirus dans Xénophon; le corps est ainsi rendu à la terre, et il est couvert du voile de sa mère : *Ac mihi quidem antiquissimum sepulturæ genus id fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cirus utitur : redditur terræ corpus, et ità locatum ac situm, quasi operimento matris obducitur.*

A Rome, l'usage de brûler les corps et celui de les enterrer, ont subsisté dans le même temps. La loi des douze Tables défendoit également d'inhumer ou de brûler les morts dans l'enceinte de la ville :

Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve urito. Nous avons vu, chap. XVI, qu'on ne portoit point au bûcher les enfans à qui il n'étoit pas encore poussé de dents. L'usage de brûler les morts fut entièrement aboli sous Théodose.

Le P. Hardouin et Falconnet reprochent à Pline d'être ici en contradiction avec lui-même, parce qu'il a dit, liv. XIV, chap. 12 : *Numæ regis postumia lex est : vino rogum ne respergito.* D'où ils concluent que dès le temps de Numa, par conséquent dès les premiers temps de Rome, on portoit les morts au bûcher. Il me semble que Pline ne nie pas que quelques individus n'en aient donné l'exemple ; il veut seulement indiquer l'époque où cet usage est devenu général.

(67) *Elle rend un culte aux mânes.* Quoique les anciens paroissent n'avoir pas eu des idées bien déterminées sur la signification de ce mot, on voit que, le plus souvent, ils entendoient par mânes les ames séparées des corps. Voici ce que dit Apulée, dans son livre de *Deo Socratis :* c'est celui de tous les auteurs anciens qui s'est expliqué le plus clairement à ce sujet. L'esprit de l'homme, après être sorti du corps, devient une espèce de démon que les anciens Latins appeloient *Lemures.* Ceux d'entre les morts qui étoient bons et qui prenoient soin de leurs descendans, étoient nommés *Lares familiares :* ceux qui étoient malfaisans et qui épouvantoient les hommes par des apparitions nocturnes, s'appeloient *Larvæ ;* et lorsqu'on ignoroit ce qu'étoit devenue l'âme du mort, si elle avoit été faite *lar* ou *larva*, on l'appeloit *mânes.* Les quatre vers suivans, attribués à Ovide, ne nous disent pas, il est vrai, ce

que sont les mânes; mais ils nous apprennent le lieu qu'elles habitent :

Bis duo sunt homini, manes, caro, spiritus, umbra.
Quatuor ista, loci bis duo suscipiunt.
Terra tegit carnem : tumulum circumvolat umbra :
Orcus habet manes, spiritus astra petit.

Anima signifioit proprement l'ame, principe de la vie. *Umbra* étoit l'ame revêtue d'un corps aërien, parfaitement semblable à celui qu'on avoit eu pendant la vie.

(68) *Mercure*. « Il ne faut pas confondre Thaut, Hermès ou Mercure, inventeur des lettres et des sciences, avec la divinité armée du Caducée, que les Grecs ont appelée *Mercure*. Le premier étoit né dans la Chaldée. Il passa dans l'Éthiopie, vraisemblablement vers 3362 ans avant J. C. Il y fonda toutes les connoissances. Il y régla, dit-on, le culte des dieux : il y apporta les hiéroglyphes, les principes de la religion et des sciences, qui y étoient cachés, et institua dans les temples les mystères de l'Asie. Il plaça dans les sanctuaires ces tables de pierres gravées, qui, de son nom, furent appelées *stèles*, en égyptien *thoitk*, parce que l'Hermès des Grecs et des Chaldéens portoit, en Égypte, le nom de *Thoth*. Il indiqua le culte d'Hercule, symbole du soleil. Il inventa ou communiqua les caractères alphabétiques. Enfin, il fut l'inventeur de l'astronomie, parce qu'apparemment il avoit recueilli les restes de l'ancienne astronomie, déposés dans les monumens d'Asie..... Les prêtres qu'il avoit institués, continuèrent de graver sur les stèles les découvertes qu'ils firent depuis lui. Leur nom n'y parois-

soit point. Toutes ces inventions prises séparément ou ensemble, gardèrent le nom de stèles où elles étoient inscrites. On les nomma les inventions de Thoth. De là la prodigieuse quantité d'ouvrages dont on a fait honneur à Thoth, Hermès ou Mercure». *Bailly, Hist. de l'Astron. ancienne, p.* 160.

(69) *Que Cadmus apporta de la Phénicie, etc.* 200 ans environ avant la guerre de Troye, ou 1400 ans avant J. C.

(70) *Quinze ans avant Phoronée.* Phoronée, fils d'Inachus, vivoit vers l'an 1937 avant J. C.

(71) *Des observations astronomiques de sept cent vingt mille ans.* Le millénaire a été omis dans la plupart des manuscrits, et dans toutes les éditions qui ont précédé celle de Brotier. Par-là on a fait dire à Pline une absurdité. Comment, en effet, après avoir cité Épigènes, qui auroit trouvé 720 années d'observations gravées sur des briques, Bérose et Critodème qui n'en auroient trouvé que 490; comment, dis-je, en auroit-il conclu que les caractères de l'écriture existoient de toute antiquité, lui qui savoit très-bien que les poëmes d'Hésiode et d'Homère ont été écrits 900 ou 1000 ans avant J. C.?

D'ailleurs, deux passages de Cicéron, que nous allons citer, ne nous laisseront aucun doute sur cette altération du texte de Pline. Ils sont tirés du premier et du second livre de la Divination : *Contemnamus Babylonios et eos qui ex caucaso cœli signa servantes, numeris stellarum cursus et motus persequuntur : condemnemus, inquam, hos aut stultitiæ, aut vanitatis,*

aut imprudentiæ, qui CCCCLXX *millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent, et mentiri judicemus*, lib. I, cap. XIX. *Nunc cùm aiunt, quadringenta et septuaginta millia annorum in periclitandis experiundisque pueris, quicumque essent nati, Babylonios posuisse, fallunt*, lib. II, cap. XLVI. Ce nombre de quatre cent soixante et dix mille ans, exprimé en chiffres dans le premier livre, énoncé en toutes lettres dans le second, prouve que, quelle qu'ait été l'opinion de Cicéron sur cette multitude prodigieuse d'années, il a rapporté fidellement les calculs des Babyloniens. D'autres que lui ont taxé les Chaldéens d'imposture et d'orgueil : c'est qu'ils les ont jugés sans les comprendre; ces années ne sont que des jours. Le mot année ne signifie que révolution. Il est hors de doute que les anciens ont entendu par ce mot différentes espèces de révolutions d'un ou de plusieurs mois, d'un jour même; et il est assez naturel que les premiers astronomes qui ont amassé des observations, aient compté par les jours mêmes de ces observations. Les 720,000 ans d'Épigènes, étant supposés des jours, ne font qu'environ 1971 années solaires, ce qui est d'accord avec le rapport de Simplicius, qui dit que Callisthènes fit passer à Aristote une suite d'observations qui embrassoient 1903 années. Ces observations furent continuées, sans doute; et Épigènes, plus moderne qu'Alexandre et Callisthènes, a dû compter quelques années de plus. Il est probable que le calcul de Callisthènes se terminoit à la prise de Babylone par Alexandre, et qu'Épigènes conduisoit le sien jusqu'à son temps. Ainsi, d'après Épigènes et Callisthènes, ces observations ont commencé 2234 ans avant

J. C. Bérose donne une date moins ancienne; il ne les fait remonter que vers l'an 1626, avant la même époque. Voyez comment le savant Bailly concilie leurs calculs. *Histoire de l'Astronomie ancienne*, *liv. V*.

(72) *La première chose qui ait été universellement adoptée*. Hérodote, le plus ancien des historiens, rapporte une inscription gravée sur un trépied, sous le règne d'Amphitrion, à l'époque où les caractères phéniciens furent apportés dans la Grèce. Il dit que ces caractères, qu'il a examinés avec soin, ne lui ont paru différer en rien des caractères ioniques, usités de son temps.

(73) « Pline affirme, liv. VII, ch. 58, ainsi que Tacite, *Annal.*, liv. XI, ch. 14, et Marius Victorinus, liv. I, p. 2452 des *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, que la forme primitive des anciennes lettres grecques étoit la même que celle des latines. Pour prouver son assertion, il cite une inscription de Delphes, qui a donné la torture aux critiques, et qui a été fort altérée par les copistes. Turnebe (liv. XXIX, ch. 18, *Adversariorum*, p. 1054, t. II, édition de Strasbourg, 1604, *in-folio*) et Joseph Scaliger (p. 111, *Animadversionum in Eusebium*, *Amstelodami*, 1658, *in-folio*) ont tâché de la restituer. Brotier la corrige d'une manière forcée, en lisant διὰ δεξιὸν αἰῶνα, *ob felix ævum*, qui n'est guères plus admissible que le ἥδε δέξατο ἥδιον τήνδε de Turnebe.

Saumaise (p. 56, *Notarum ad consecrationem templi in agro Herodis*, *Lutetiæ*, 1619, *in-4°.*) et Corsini

(p. 13, *Spiegazione di due antichissime iscrizioni greche in Roma*, 1756, *in*-4°.) approchent plus près de la vérité en rétablissant, NAVSIKRATES TISAMENO ATHENAIOS ANETHEKE, *c'est-à-dire*, Nausicrate, fils de Tisamène, Athénien, a consacré ce monument. On voit sur les anciennes médailles et inscriptions grecques, le *sigma* et le *rho*, figurés comme les lettres S et R des latins; et avant l'invention de la voyelle Η, et du Θ, on mettoit à leur place l'E, et le TH; ce qu'ont suivi les Romains: la diphthongue ου et l'*oméga* se rendoient alors par un simple *omicron*. De-là ΟΙΚΟΙ, *domi*, pour ΟΙΚΩΙ.

Je préférerois la leçon de Chishull et de Thomas Pérelli, parce qu'elle est plus conforme au texte des anciens manuscrits de Pline, et nous tient compte de tous les mots. Chishull (p. 12, note 25 de ses *Antiquitates Asiaticæ, Londini*, 1728, *in-folio*) et Thomas Pérelli, dans sa lettre à Sébastien Donati, (p. 58 de la troisième édition des *Nuovi Miscellanei Lucchesi, Lucca*, 1775, *in*-4°.) restituent d'une manière fort ingénieuse et vraisemblable:

NAVSIKRATES TISAMENO ATHENAIOS
KORAI KAI ATHENAI ANETHEKEN.

Nausicrate, fils de Tisamène, Athénien, a consacré ce monument à Proserpine et à Minerve.

J'observe que le savant président Bouhier, dans sa lettre à Jean le Clerc, écrite en 1710, et imprimée en 1734, p. 73, t. XVIII de la *Bibliothèque Italique, Genéve, in*-8°. avoit déjà proposé la même correction, que je retrouve bien auparavant dans la note de Casaubon sur le 26°. chapitre du quatrième livre des *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicar-

nasse, (p. 706, vol. II de l'édition de Reiske, Leipsick, 1774, *in*-8°.), et, ce qui est plus singulier, p. 291, t. I de la traduction française de Pline, par Antoine du Pinet, 1576, *in-folio*. Seulement du Pinet se sert des lettres grecques ordinaires, et met, ainsi que Casaubon, le Θ, qui n'étoit pas encore usité, au lieu de TH; de même que Pérelli figure ainsi le sigma, C, en place du S qu'on trouve sur plusieurs anciens monumens. Le président Bouhier, ou plutôt son éditeur, auroit également dû éviter de mettre Σ, au lieu de S. Le père Audrich (p. 134 de ses *Institutiones Antiquariæ, Florentiæ*, 1756, *in*-4°.) ne donne que le commencement de cette inscription, et reproche, avec raison, à plusieurs éditeurs de Pline, d'avoir rendu ce texte inintelligible, parce qu'ils ont fait imprimer cette inscription avec les caractères grecs ordinaires, qui n'ont été inventés, et ensuite adoptés, que dans un temps postérieur. Il falloit retracer les anciennes formes qui sont précisément les mêmes que celles des lettres latines, suivant l'observation judicieuse de Pline. Hardouin, Poinsinet de Sivry, Jean-Pierre Miller, dont on a une jolie édition de Pline, sans notes, mais fort utile par son excellent *index*, donnée à Berlin, 1766, en cinq volumes *in-octavo*, et Brotier, n'y ont point fait attention, et n'ont pas profité des lumières que plusieurs critiques avoient répandues sur ce passage intéressant.

Denys d'Halicarnasse, dans le 26ᵉ. chapitre du quatrième livre de ses *Antiquités Romaines*, p. 706, t. II, édition de Reiske, dit que, de son temps, on voyoit encore subsister, dans le temple de Diane, du mont Aventin, une colonne d'airain, sur laquelle

Servius Hostilius avoit fait graver un traité conclu entre divers peuples du Latium, et écrit avec les anciens caractères dont les Grecs se servoient dans le commencement. Ce qui prouve, ajoute cet historien, *ibid.*, que les premiers fondateurs de Rome n'étoient pas barbares, puisqu'ils employoient l'alphabet grec. Il avoit été apporté en Italie par les Arcadiens, dont Évandre étoit le chef, selon le même Denys d'Halicarnasse (liv. I, ch. 33, p. 87, t. I), qui décide (*ibid.*, liv. I, ch. 90, p. 232) que le latin n'est ni totalement barbare, ni parfaitement grec; que c'est un mélange de la langue des barbares et de celle des grecs, et qu'il dérive, pour la plus grande partie, du dialecte Éolien. Athénée (liv. X, ch. 6, p. 425, édit. de Lyon, 1612) et Quintilien (liv. I, ch. 6, p. 39, édit. de Gesner, Gottingue, 1738, *in*-4°.) disent précisément la même chose; et Terentianus Maurus s'exprime en ces termes, *capite de syllabis*, p. 2397 des *Grammaticæ latinæ auctores antiqui* de l'édition de Putschius, Hanoviæ, 1605, *in*-4°.:

Æolica etiam dialectos fere est mixta Italiæ.

Cette vérité seroit beaucoup plus sensible si l'antiquité nous avoit transmis tous les mots de l'ancienne langue grecque, dont un très-grand nombre est perdu. Par exemple, Varron (*De re rusticâ*, liv. III, ch. 12, p. 117, édit. de Paris, 1585, *in*-8°.) nous apprend que le mot latin *lepus*, c'est-à-dire *lièvre*, vient de l'ancien mot grec usité chez les Éoliens de Béotie. Voyez ce que Diodore de Sicile dit de l'origine Éolienne des Béotiens, liv. IV, p. 311 et 312, t. I de l'édition de Wesseling, Amsterdam, 1746, *in-folio*. Aussi la Thebaine Corinne écrivoit-elle toujours dans

le dialecte éolique, dont on trouve beaucoup de termes dans Pindare, qui dit que les cordes de sa lyre sont *éoliennes*, Pythique II, v. 128, et qui appelle ses chans *éoliens*, Olymp. I, v. 164. *Lepus* étoit aussi un mot sicilien, selon le même Varron, *de linguâ latinâ*, liv. IV, p. 26. Il nous enseigne *ibid.*, liv. V, p. 61, que le mot *puteus*, c'est-à-dire, *puits*, vient de l'ancien mot des Grecs, qui ne disoient pas alors φρέαρ, comme ils l'ont fait ensuite. Ces expressions antiques et surannées étoient déjà inconnues à la plupart des contemporains de Varron. Aulugelle (l. I, ch. 18, p. 121 et 122, t. I, édition de Conradi, Leipsick, 1762, *in-8°*.) cite un ouvrage perdu de ce savant Romain, qui disoit : « *leporem dicimus..... quod est vocabulum antiquum Græcum. Multa enim vetera illorum ignorantur quòd pro iis, aliis nunc vocabulis utantur; et illorum esse plerique ignorent GRÆCUM quod nunc nominant* ῞ΕΛΛΗΝΑ, PUTEUM, *quod vocant* φρέαρ, LEPOREM *quod* λαγωὸν *vocant* ». Il seroit à souhaiter qu'un homme tel que Varron nous eût donné un catalogue complet de tous les anciens mots grecs perdus, qui ont passé dans la langue latine, comme l'observe très-bien M. Ignarra, p. 91 *De phratriis primis Græcorum*, Neapoli, 1795, 4°. Ce secours nous mettroit à portée de pouvoir déchiffrer les monumens étrusques, et de mieux connoître la valeur, la racine, et l'étymologie des mots latins ».

D'ANSSE DE VILLOISON.

(74) *Auguste fit constamment usage du rasoir.* L'usage étoit de ne se faire raser et couper les cheveux que depuis 21 ans jusqu'à 49; passé ce temps,

on portoit la barbe longue. Au surplus, les quatorze premiers empereurs se firent raser. Adrien rétablit l'usage de porter la barbe. Il voulut, par ce moyen, dit Plutarque, cacher les cicatrices qu'il avoit au visage.

(75) *J'ai dit au livre II quels furent dans la Grèce et l'auteur et l'époque de cette découverte.* Pline a nommé Anaximène de Milet, disciple d'Anaximandre et de Thalès : il dit que, le premier, il fit voir à Lacédémone un cadran solaire. Cette invention étoit une suite assez naturelle de celle du gnomon qu'Anaximandre avoit érigé à Lacédémone.

(76) *Scipion Nascica fut le premier qui, par le moyen de l'eau, marqua également les heures et du jour et de la nuit.* L'invention de cette espèce d'horloges est attribuée par Vitruve à Ctésibius d'Alexandrie, qui vivoit sous Ptolémée Évergètes, environ 240 ans avant l'ère chrétienne. Elles furent introduites à Rome, environ un siècle après, par Scipion Nasica. *Vitruve, liv. IX, chap. IX.*

LIBER OCTAVUS.

TERRESTRIUM ANIMALIUM GENERA ET NATURÆ.

I. I. Ad reliqua transeamus animalia, et primùm terrestria. Maximum est elephas, proximumque humanis sensibus : quippè intellectus illis sermonis patrii, et imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicere, memoria : amoris, et gloriæ voluptas : immò verò, (quæ etiàm in homine rara,) probitas, prudentia, æquitas : religio quoque siderum, Solisque ac Lunæ veneratio. Auctores sunt, in Mauritaniæ saltibus ad quemdam amnem, cui nomen est Amilo, nitescente Lunâ novâ, greges eorum descendere : ibique se purificantes sollemniter aquâ circumspergi, atque ità salutato sidere in silvas reverti, vitulorum

LIVRE HUITIÈME.

DES ANIMAUX TERRESTRES.

Passons aux autres animaux, et d'abord aux animaux terrestres. L'éléphant est le plus grand de tous, et celui qui approche le plus de l'homme par l'intelligence. Il comprend la langue du pays natal, obéit au commandement, et se souvient des devoirs auxquels on l'a formé. Il est sensible à l'amour et à la gloire. Que dis-je? on reconnoît en lui des qualités qui sont rares, même dans l'homme, la probité, la prudence, l'équité, et même aussi le culte des astres, l'adoration du soleil et de la lune. Des auteurs écrivent qu'à l'apparition de la nouvelle lune, des troupeaux d'éléphans descendent des forêts de la Mauritanie vers un certain fleuve qu'on nomme Amilus; que là ils se purifient par des ablutions solennelles, et qu'après avoir ainsi rendu hommage à l'astre naissant, ils regagnent les forêts, portant avec leur trompe

fatigatos præ se ferentes. Alienæ quoque religionis intellectu, creduntur maria transituri non antè naves conscendere, quàm invitati rectoris jurejurando de reditu. Visique sunt fessi ægritudine, (quandò et illas moles infestant morbi,) herbas supini in cælum jacientes, veluti tellure precibus allegatâ. Nàm quod ad docilitatem attinet, regem adorant, genua submittunt, coronas porrigunt. Indis arant minores, quos appellant nothos.

II. 2. Romæ juncti primùm subiere currum Pompeii Magni Africano triumpho: quod priùs Indiâ victâ, triumphante Libero patre, memoratur. Procilius negat potuisse Pompeii triumpho junctos egredi portâ.

Germanici Cæsaris munere gladiatorio, quosdam etiàm inconditos motus edidere, saltantium modo. Vulgare erat, per auras arma jacere non auferentibus ventis, atque inter se gladiatorios congressus edere, aut lasciviente pyrrhiche

ceux de leurs petits qui sont fatigués. Leur intelligence, dit-on, va jusques à comprendre une religion étrangère à la leur; et lorsqu'ils doivent traverser les mers, ils ne montent sur les vaisseaux qu'après que le conducteur a juré de les ramener au pays. On en a vu qui, fatigués par l'excès des souffrances, car ces masses énormes sont elles-mêmes tourmentées par les maladies, se renversoient sur le dos, et jetoient des herbes vers le ciel, associant en quelque sorte la terre à leurs prières. Quant à la docilité, ils saluent le roi, fléchissent les genoux, et présentent des couronnes. Chez les Indiens, des éléphans d'une petite espèce, qu'on nomme bâtards, sont employés à la charrue.

Les premiers qu'on ait vus attelés dans Rome, le furent au char du grand Pompée, lorsqu'il triompha de l'Afrique. Déjà Bacchus avoit triomphé de cette manière, après la conquête de l'Inde. Procilius nous apprend que ceux qui traînoient le char de Pompée ne purent passer de front par la porte de la ville.

Aux combats de gladiateurs, donnés par Germanicus, des éléphans exécutèrent quelques mouvemens confus et grossiers, en forme de ballet. Leurs exercices ordinaires étoient de lancer des traits dans les airs avec tant de roideur que les vents ne pouvoient les détourner : de faire assaut comme les gladiateurs, et de se jouer ensemble

colludere : posteà et per funes incessere, lecticis etiàm ferentes quaterni singulos puerperas imitantes : plenisque homine tricliniis accubitum iere per lectos ità libratis vestigiis, ne quis potantium attingeretur.

III. 3. Certum est unum tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur, sæpiùs castigatum verberibus, eadem illa meditantem noctu repertum. Mirum maximè, et adversis quidem funibus subire, sed regredi magis utiquè pronis. Mucianus ter consul auctor est, aliquem ex his et literarum ductus Græcarum didicisse, solitumque præscribere ejus linguæ verbis : « Ipse ego hæc scripsi, et spolia Cel- » tica dicavi ». Itèmque se vidente Puteolis, cùm advecti è nave egredi cogerentur, territos spatio pontis procùl à continente porrecti, ut sese longinquitatis æstimatione fallerent, aversos retrorsùs isse.

IV. Prædam ipsi in se expetendam sciunt solam esse in armis suis, quæ Juba cornua appellat, Herodotus tantò antiquior, et con-

en figurant la pyrrhique. Ensuite ils marchèrent sur la corde, et même quatre d'entre eux en portoient un cinquième étendu dans une litière, comme une nouvelle accouchée. Ils allèrent se placer à table dans des salles remplies de peuple, et passèrent à travers les lits, en balançant leurs pas avec tant d'adresse qu'ils ne touchèrent aucun des buveurs.

C'est un fait certain qu'un éléphant ayant été châtié plusieurs fois, parce qu'il étoit trop lent à comprendre ce qu'on lui enseignoit, fut aperçu la nuit répétant sa leçon. Il est très-étonnant que des éléphans marchent sur une corde inclinée : mais ce qui est vraiment un prodige, c'est qu'ils reviennent en arrière, surtout en descendant. Mucien, trois fois consul, rapporte qu'un de ces animaux avoit appris à tracer des caractères grecs, et qu'il écrivoit en langue grecque la phrase suivante ; « J'ai » moi-même écrit ces mots, et dédié les dé- » pouilles celtiques ». Mucien dit encore avoir vu à Pouzoles que des éléphans qu'on forçoit de sortir d'un vaisseau, effrayés de l'étendue des planches qui les séparoient du rivage, marchèrent à reculons, afin de s'abuser eux-mêmes sur la longueur du trajet.

Ils savent que la seule proie à rechercher en eux est dans leurs armes, que Juba nomme leurs cornes, mais que, bien avant lui, Héro-

suetudo meliùs, dentes. Quamobrem deciduos casu aliquo, vel senectâ defodiunt. Hoc solum ebur est : ceterò, et in his quoque, quà corpus intexit, vilitas ossea. Quamquàm nuper ossa etiàm in laminas secari cœpere penuriâ. Etenìm rara amplitudo jàm dentium, præterquàm ex Indiâ, reperitur : cetera in nostro orbe cessere luxuriæ. Dentium candore intelligitur juventa. Circà hos belluis summa cura : alterius mucroni parcunt, ne sit prœliis hebes : alterius operario usu fodiunt radices, impellunt moles : circumventique à venantibus, primos constituunt, quibus sunt minimi, ne tanti prœlium putetur : posteà fessi, impactos arbori frangunt, prædâque se redimunt.

V. 4. Mirum in plerisque animalium, scire quare petantur : sed et per cuncta quid caveant. Elephas homine obvio fortè in solitudine, et simpliciter oberrante, clemens placidusque etiàm demonstrare viam traditur.

dote et l'usage général ont, à plus juste titre, nommées leurs dents. Aussi les cachent-ils dans la terre, lorsqu'elles sont tombées par accident ou par vieillesse. Il n'existe pas d'autre ivoire : encore la partie qui est couverte par la chair n'est-elle, comme dans les autres animaux, qu'une matière osseuse de nul prix. De nos jours, on s'est avisé, faute d'ivoire, de couper les os mêmes et de les diviser en lames. Les grandes dents sont devenues rares, et ne se trouvent plus que dans l'Inde. Le luxe a épuisé celles qui étoient dans notre empire. Leur blancheur indique la jeunesse des éléphans. Elles sont le principal objet de leurs soins. Ils réservent l'une pour les combats, et se gardent d'en émousser la pointe. L'autre leur sert journellement pour arracher les racines et pousser des masses pesantes. S'ils se voient investis par les chasseurs, ils placent en avant ceux qui ont les plus petites dents, afin de faire croire qu'ils ne méritent pas qu'on les attaque. Quand leurs forces sont épuisées, ils brisent leurs dents contre un arbre, et se rachètent par ce sacrifice.

C'est une chose admirable dans la plupart des animaux, qu'ils sachent pourquoi on les attaque, et surtout de quoi ils doivent se garantir. Qu'un éléphant rencontre un voyageur égaré dans les déserts, il ne lui fait point de mal : on dit même qu'il le remet dans son che-

Idem vestigio hominis animadverso priùs quàm homine, intremiscere insidiarum metu, subsistere ab olfactu, circumspectare, iras proflare, nec calcare, sed erutum proximo tradere, illum sequenti, nuntio simili usquè ad extremum : et tunc agmen circumagi, et reverti, aciemque dirigi : adeò omnium odori durare virus illud, majore ex parte ne nudorum quidèm pedum. Sic et tigris etiàm feris ceteris truculenta, atque ipsa elephanti quoque spernens vestigia, hominis viso transferre dicitur protinùs catulos. Quonam modo agnito? ubì antè conspecto illo, quem timet? Etenìm tales silvas minimè frequentari certum est. Sanè mirentur ipsam vestigii raritatem : sed undè sciunt timendum esse? Immò verò cur vel ipsius conspectum paveant, tantò viribus, magnitudine, velocitate præstantiores? Nimirùm hæc est natura rerum, hæc potentia ejus, sævissimas ferarum maximasque numquàm vidisse quod debeant timere, et statìm intelligere cùm sit timendum.

min. Mais que cet éléphant aperçoive la trace d'un homme avant que d'avoir aperçu l'homme lui-même, il frissonne, dans la crainte de quelque piége : il s'arrête après l'avoir flairée, regarde autour de lui, souffle de colère : il ne foule pas cette trace, il l'enlève, la passe à son voisin qui la transmet au suivant, et la nouvelle parvient ainsi jusqu'au dernier. Alors la troupe entière fait volte-face, revient sur ses pas, et se range en bataille : tant l'odorat de tous est long-temps affecté de cette exhalaison que répandent les pieds de l'homme, même lorsqu'ils ne sont pas nus ! Ainsi le tigre, terrible pour les autres bêtes féroces, et qui voit sans inquiétude la trace de l'éléphant lui-même, n'a pas plutôt vu celle de l'homme, qu'il transporte ailleurs ses petits. Comment a-t-il reconnu, en quels lieux avoit-il aperçu déjà cet homme qui le remplit d'effroi ? De telles forêts ne sont nullement fréquentées. Que cette rencontre extraordinaire étonne les animaux, je le conçois : mais d'où savent-ils qu'ils doivent craindre ? et même pourquoi trembler au seul aspect de l'homme, eux qui lui sont tellement supérieurs en force, en grandeur, en vîtesse ? Telle est la nature, telle est sa puissance suprême, que, sans avoir jamais vu l'objet qu'ils ont à craindre, les plus grands, les plus féroces des animaux ont à l'instant même le sentiment du danger qui les menace.

5. Elephanti gregatìm semper ingrediuntur. Ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus. Amnem transituri minimos præmittunt, ne majorum ingressu atterente alveum, crescat gurgitis altitudo. Antipater auctor est, duos Antiocho regi in bellicis usibus, celebres etiàm cognominibus, fuisse: etenìm novere ea. Certè Cato, cùm imperatorum nomina Annalibus detraxerit, eum qui fortissimè prœliatus esset in Punicâ acie, Surum tradidit vocatum, altero dente mutilato.

Antiocho vadum fluminis experienti renuit Ajax, alioquìn dux agminis semper. Tùm pronuntiatum, ejus fore principatum, qui transisset: ausumque Patroclum, ob id phaleris argenteis, quo maximè gaudent, et reliquo omni primatu donavit. Ille, qui notabatur, inediâ mortem ignominiæ prætulit. Mirus namque pudor est, victusque vocem fugit victoris: terram ac verbenas porrigit.

Pudore numquàm nisì in abdito coeunt: mas quinquennis, femina decennis. Initur au-

Les éléphans marchent toujours de compagnie : le plus âgé conduit la troupe, le second d'âge ferme la marche. Lorsqu'ils traversent une rivière, ils font passer d'abord les plus petits, de peur que le poids des plus gros n'enfonce le terrain et n'augmente la profondeur du canal. Antipater rapporte que le roi Antiochus se servoit à la guerre de deux éléphans, célèbres même par leurs noms : car ils connoissent ces distinctions; et Caton (1), qui, dans ses Annales, a passé sous silence les noms des généraux, écrit que l'éléphant qui combattit avec le plus de courage dans l'armée carthaginoise, se nommoit Surus, et qu'il étoit mutilé d'une dent.

Antiochus voulant sonder un gué, l'éléphant Ajax, qui jusqu'alors avoit toujours marché à la tête, refusa d'entrer dans le fleuve. On publia que celui qui passeroit seroit le chef de la troupe. Patrocle osa le faire, et le roi le récompensa par des colliers d'argent, sorte de parure qui plaît beaucoup à ces animaux, et lui accorda toutes les prérogatives qui distinguent le chef. Ajax déshonoré se laissa mourir de faim, préférant la mort à l'infamie : en effet, ils sont très-sensibles à la honte. Le vaincu fuit à la voix du vainqueur, et lui présente de la terre et de la verveine.

Ces animaux chastes et pudiques ne s'accouplent jamais que dans des lieux impénétrables

tèm biennio, quinis (ut ferunt) cujusque anni diebus, nec ampliùs: sexto, perfunduntur amne, non antè reduces ad agmen. Nec adulteria novere: nullave propter feminas inter se prœlia, ceteris animalibus pernicialia: non quià desit illis amoris vis: namque traditur unus amasse quamdam in Ægypto corollas vendentem: ac ne quis vulgariter electam putet, mirè gratam Aristophani, celeberrimo in arte grammaticâ. Alius Menandrum Syracusanum incipientis juventæ in exercitu Ptolemæi, desiderium ejus, quoties non videret, inediâ testatus. Et unguentariam quamdam dilectam Juba tradit. Omnium amoris fuere argumenta, gaudium à conspectu, blanditiæque inconditæ, stipesque, quas populus dedisset, servatæ, et in sinum effusæ.

Nec mirum esse amorem, quibus sit memoria. Idem namque tradit, agnitum in senectâ, multos post annos, qui rector in juventâ fuis-

aux regards. Le mâle est en état de produire à cinq ans, la femelle à dix. Elle ne reçoit le mâle que tous les deux ans, et même, dit-on, seulement pendant cinq jours de l'année; le sixième jour, ils se baignent dans un fleuve: ce n'est qu'après avoir rempli cette formalité qu'ils rejoignent la troupe. Ils ne connoissent ni l'adultère, ni ces combats funestes que se livrent les autres animaux pour la possession des femelles : ce n'est pas qu'ils ne ressentent les atteintes de l'amour. On rapporte qu'un éléphant, en Égypte, aima une marchande de fleurs; et ne croyez pas qu'il eût fait un choix vulgaire : elle fut la bien-aimée d'Aristophane, célèbre grammairien. Un autre s'éprit d'une forte passion pour Ménandre, jeune Syracusain, soldat dans l'armée de Ptolémée : toutes les fois qu'il ne le voyoit pas, il marquoit ses regrets, en refusant de manger. Juba cite un autre éléphant qui aima une marchande de parfums. Tous les trois manifestèrent leur amour par des mouvemens de joie à la vue de la personne aimée, par la vivacité de leurs caresses, et par le soin qu'ils avoient de lui réserver et de verser dans les plis de sa robe les pièces de monnoie que le peuple leur avoit données.

Il n'est pas étonnant qu'ils aient de l'amour, puisqu'ils ont de la mémoire. Ce même Juba raconte, qu'après une longue suite d'années, un

set. Itèm divinationem quamdam justitiæ; Cùm Bocchus rex triginta elephantis, totidem in quos sævire instituerat, stipitibus alligatos objecisset, procursantibus inter eos qui lacesserent, non potuisse effici, ut credulitatis alienæ ministerio fungerentur.

VI. 6. Elephantos Italia primùm vidit Pyrrhi regis bello, et boves Lucas appellavit, in Lucanis visos, anno Urbis quadringentesimo septuagesimo secundo: Roma autèm in triumpho, septem annis ad superiorem numerum additis. Eadem plurimos anno quingentesimo secundo, victoriâ L. Metelli pontificis in Siciliâ de Pœnis captos. Centum quadraginta duo fuere (aut ut quidam CXL.) transvecti ratibus, quas doliorum consertis ordinibus imposuerat. Verrius eos pugnasse in Circo, interfectosque jaculis tradit penuriâ consilii: quoniàm neque ali placuisset, neque donari regibus. L. Piso inductos dumtaxàt in Circum, atque ut contemptus eorum incresceret, ab operariis hastas præpilatas habentibus, per Circum totum actos. Nec quid deindè iis factum sit,

vieillard fut reconnu par un éléphant dont il avoit été le conducteur pendant sa jeunesse. Il leur accorde aussi le discernement de la justice. Le roi Bocchus avoit fait attacher à des poteaux trente éléphans que sa colère avoit condamnés. On lâcha contre eux trente autres éléphans : mais en vain on essaya tous les moyens : on ne put jamais en faire des bourreaux.

Ces animaux parurent pour la première fois en Italie, pendant la guerre de Pyrrhus, l'an de Rome 472; et comme ce fut en Lucanie, ils furent appelés bœufs lucaniens. Sept ans après, on en vit à Rome dans un triomphe. L'an 502, on y amena un très-grand nombre d'éléphans pris dans la bataille que le pontife Métellus avoit gagnée sur les Carthaginois, en Sicile. Ils étoient cent quarante-deux, ou, selon d'autres, cent quarante, qui passèrent le détroit sur des radeaux soutenus par des rangées de tonneaux. Verrius écrit qu'ils combattirent dans le cirque, et qu'on les tua à coups de javelots, pour s'en débarrasser, parce que la république ne vouloit ni les nourrir, ni les donner aux rois. Pison prétend qu'on les produisit seulement dans le cirque, et que, pour achever de les rendre méprisables, on les fit chasser tout le long de l'amphithéâtre par des manœuvres armés de piques sans fer. Que devinrent-ils après

auctores explicant, qui non putant interfectos.

VII. 7. Clara est unius è Romanis dimicatio adversùs elephantum, cùm Annibal captivos nostros dimicare inter sese coegisset. Namque unum qui supererat, objecit elephanto : et ille, dimitti pactus, si interemisset, solus in arenâ congressus, magno Pœnorum dolore, confecit. Annibal, cùm famam ejus dimicationis contemptum allaturam belluis intelligeret, equites misit, qui abeuntem interficerent. Proboscidem eorum facillimè amputari, Pyrrhi prœliorum experimentis patuit. Romæ pugnasse Fenestella tradit primùm omnium in Circo, Claudii Pulchri ædilitate curuli, M. Antonio, A. Postumio coss. anno Urbis sexcentesimo quinquagesimo quinto. Itèm post annos XX. Lucullorum ædilitate curuli adversùs tauros.

Pompeii quoque altero consulatu, dedicatione templi Veneris Victricis, pugnavere in circo viginti, aut, ut quidam tradunt, XVII. Gætulis ex adverso jaculantibus, mira-

cela? C'est ce que n'expliquent pas les auteurs, qui nient qu'on les ait tués.

On cite un combat célèbre d'un Romain contre un éléphant. Annibal avoit forcé nos prisonniers à combattre deux à deux les uns contre les autres. Un de ces prisonniers étoit resté seul : il l'opposa à un éléphant, lui promettant la liberté s'il le tuoit. Le Romain s'avança seul dans l'arêne et tua l'éléphant, au grand regret des Carthaginois. Annibal sentit que la nouvelle de cette victoire inspireroit du mépris pour ces animaux; il envoya des cavaliers pour l'assassiner dans la route. On éprouva dans les batailles contre Pyrrhus que leur trompe est facile à couper. Fenestella rapporte qu'ils combattirent dans le cirque, pour la première fois, pendant l'édilité curule de Claudius Pulcher, sous le consulat de Marcus Antonius et d'Aulus Posthumius, l'an de Rome 655, et que, vingt ans après, pendant l'édilité de Lucullus, on les fit combattre contre des taureaux.

Sous le second consulat de Pompée, à la dédicace du temple de Vénus Victorieuse, vingt éléphans, ou dix-sept, selon d'autres, combattirent contre des gétules armés de javelots. Un d'eux excita l'admiration générale. Les pieds percés de coups, il se traîna sur les genoux vers les troupes ennemies, faisant voler dans les airs

bili unius dimicatione, qui pedibus confossis repsit genibus in catervas, abrepta scuta jaciens in sublime, quæ decidentia voluptati spectantibus erant in orbem circumacta, velùt arte, non furore belluæ jacerentur. Magnum et in altero miraculum fuit, uno ictu occiso. Pilum autèm sub oculo adactum, in vitalia capitis venerat. Universi eruptionem tentavere, non sine vexatione populi, circumdati clathris ferreis. Quâ de causâ Cæsar dictator, posteà simile spectaculum editurus, euripis arenam circumdedit: quos Nero princeps sustulit, equiti loca addens. Sed Pompeiani, amissâ fugæ spe, misericordiam vulgi inenarrabili habitu quærentes supplicavere, quâdam sese lamentatione complorantes: tanto populi dolore, ut oblitus imperatoris, ac munificentiæ honori suo exquisitæ, flens universus consurgeret, dirasque Pompeio, quas ille mox luit, imprecaretur.

Pugnavere et Cæsari dictatori, tertio consulatu ejus, viginti contrà pedites quingen-

les boucliers qu'il arrachoit. Les spectateurs prenoient plaisir à les voir retomber en pirouettant, comme si c'eût été l'effet de l'adresse, et non de la fureur de l'animal. Un fait non moins merveilleux, c'est qu'un autre éléphant fut tué d'un seul coup; le javelot étant entré sous l'œil avoit pénétré jusqu'à la cervelle. Ils essayèrent tous ensemble de forcer l'enceinte, non sans occasionner beaucoup de désordre parmi le peuple qui entouroit les grilles de fer. Ce qui fut cause que, dans la suite, César, devant donner le même spectacle, entoura l'arêne de fossés remplis d'eau. Néron les a fait combler depuis, afin d'augmenter les places des chevaliers. Mais, pour revenir aux éléphans de Pompée, voyant que la fuite étoit impraticable, ils cherchèrent à exciter la pitié du peuple par des postures suppliantes et des attitudes qu'il seroit impossible de décrire. Ils sembloient, par leurs cris lamentables, déplorer le malheur de leur destinée. L'assemblée fut si émue, que, sans égard pour la dignité de Pompée, oubliant même que la magnificence de ces jeux étoit un hommage rendu à la majesté du peuple, les spectateurs se levèrent tous à la fois en versant des larmes, et le chargèrent d'imprécations dont il fut bientôt victime.

César, dans son troisième consulat, fit combattre vingt éléphans contre cinq cents hommes

tos : iterùmque totidem turriti cum sexagenis propugnatoribus eodem, quo priores, numero peditum, et pari equitum ex adverso dimicante: posteà singuli, principibus Claudio et Neroni, in consummatione gladiatorum.

Ipsius animalis tanta narratur clementia contrà minùs validos, ut in grege pecudum occurrentia manu dimoveat, ne quod obterat imprudens : nec nisì lacessiti noceant, ideòque gregatim semper ambulent, minimè ex omnibus solivagi. Equitatu circumventi, infirmos aut fessos, vulneratosve, in medium agmen recipiunt : ac velùt imperio ac ratione, per vices subeunt. Capti celerrimè mitificantur hordei succo.

VIII. 8. Capiuntur autèm in Indiâ unum ex domitis agente rectore : qui deprehensum, solitarium, abactumve à grege, verberet ferum : quo fatigato, transcendit in eum, nec secùs ac priorem regit. Africa foveis capit,

à pied : et, dans une autre occasion, le même nombre d'éléphans, qui portoient des tours défendues par soixante hommes, contre cinq cents fantassins et autant de cavaliers. Sous Claude et Néron, le dernier exploit des gladiateurs, qui demandoient leur congé, étoit de les combattre seul à seul.

On dit que l'éléphant par lui-même est si doux pour les animaux plus foibles, que, s'il rencontre un troupeau de moutons, il les détourne avec sa trompe, de peur d'en écraser quelqu'un sans le vouloir. Ils ne font jamais de mal, à moins qu'on ne les ait attaqués. C'est par un effet de cette douceur naturelle qu'ils marchent toujours de compagnie, étant les moins solitaires de tous les animaux. Lorsqu'ils sont enveloppés par une troupe de cavalerie, ils font passer au centre ceux qui sont foibles, ou fatigués, ou blessés, et se placent successivement au premier rang, comme s'ils agissoient par les ordres d'un chef, ou qu'ils connussent l'art de la guerre. Une fois pris, on les apprivoise aisément avec de l'orge.

Voici la manière dont on les prend dans l'Inde. Le conducteur mène un éléphant apprivoisé pour frapper et réduire l'éléphant sauvage qu'il pourra rencontrer errant ou solitaire. Lorsque celui-ci est excédé de fatigue, le conducteur lui saute sur le dos, et le trouve aussi

in quas deerrante aliquo, protinùs ceteri congerunt ramos, moles devolvunt, aggeres construunt, omnique vi conantur extrahere. Anteà domitandi gratiâ, greges equitatu cogebant in convallem manu factam, et longo tractu fallacem: cujus inclusos ripis fossisque, fame domabant. Argumentum erat ramus, homine porrigente clementer acceptus. Nunc dentium causâ, pedes eorum jaculantur, alioquìn mollissimos.

Troglodytæ contermini Æthiopiæ, qui hoc solo venatu aluntur, arbores propinquas itineri eorum conscendunt. Indè totius agminis novissimum speculati, extremas in clunes desiliunt. Lævâ apprehenditur cauda: pedes stipantur in sinistro femine. Ità pendens alterum poplitem dextrâ cædit præacutâ bipenni: hôc crure tardato profugiens, alterius poplitis nervos ferit, cuncta præceleri pernicitate peragens. Alii tutiore genere, sed magis fallaci, intentos

traitable que le premier. En Afrique, on leur tend des chausse-trapes. Dès qu'un d'eux y tombe, les autres y jettent des branches, y roulent des pierres, comblent la fosse, et tentent tous les moyens pour le retirer. Autrefois, lorsqu'on cherchoit à les prendre pour les subjuguer, un corps de cavalerie poussoit les troupes d'éléphans dans une enceinte formée à dessein, et qui se prolongeoit sans laisser aucune issue. Ils y restoient enfermés de toutes parts entre des canaux et des fossés, jusqu'à ce qu'ils eussent été réduits par la faim. On connoissoit qu'ils étoient domptés, quand ils acceptoient paisiblement une branche qu'un homme leur présentoit. Aujourd'hui qu'on les chasse uniquement pour avoir leurs dents, on perce à coups de flèches leurs pieds, qui d'ailleurs sont en eux la partie la plus molle.

Aux confins de l'Éthiopie, les Troglodites, qui ne vivent que de cette chasse, montent sur les arbres qui sont sur leur passage : de là ils épient celui qui marche le dernier, et lui sautent sur la croupe ; puis, de la main gauche, ils saisissent la queue, et s'attachent par les pieds à la cuisse gauche : ainsi suspendus, ils lui coupent le jarret droit avec une hache très-affilée ; en se sauvant, ils lui coupent l'autre jarret : tout cela se fait avec une extrême vîtesse. D'autres emploient un moyen moins pé-

ingentes arcus defigunt humi longiùs. Hos præcipui viribus juvenes continent : alii connixi pari conatu contendunt, ac prætereuntibus sagittarum venabula infigunt, mox sanguinis vestigiis sequuntur. Elephantorum generis feminæ multò pavidiores.

IX. 9. Domantur autèm rabidi, fame et verberibus, elephantis aliis admotis, qui tumultuantem catenis coerceant : et aliàs circà coitus maximè efferantur, et stabula Indorum dentibus sternunt. Quapropter arcent eos coitu, feminarumque pecuaria separant, quæ haud alio modo, quàm armentorum, habent. Domiti militant, et turres armatorum in hostes ferunt, magnâque ex parte Orientis bella conficiunt. Prosternunt acies, proterunt armatos. Iidem minimo suis stridore terrentur, vulneratique et territi retrò semper cedunt, haud minore partium suarum pernicie. Indicum Afri pavent, nec contueri audent : nàm et major Indicis magnitudo est.

rilleux, mais moins certain. Ils plantent en terre des arcs d'une grandeur immense. Plusieurs jeunes gens très-vigoureux tiennent ces arcs assujettis; d'autres les tendent avec effort, et percent de flèches énormes les éléphans qui passent, puis ils les suivent à la trace du sang. Les femelles sont beaucoup plus timides que les mâles.

Quand ils sont en fureur, on les dompte par les coups et par la faim. On en fait approcher d'autres pour contenir avec des chaînes la violence de leurs mouvemens. C'est surtout lorsqu'ils entrent en chaleur qu'ils deviennent intraitables : alors ils renversent avec leurs dents les frêles habitations des Indiens. Aussi ne leur permet-on pas de s'accoupler, et sépare-t-on les femelles, qu'on réunit en troupeaux dans les pâturages. Les éléphans domptés servent à la guerre : ils portent contre les ennemis des tours chargées de soldats. Ce sont eux, en général, qui décident du sort des batailles dans l'Orient. Ils dispersent les armées, ils écrasent les combattans. Mais le moindre cri du pourceau les remplit de terreur. Une fois effrayés et blessés, ils reculent obstinément, et ne font pas moins de mal à leurs propres troupes qu'ils n'en avoient fait aux ennemis. L'éléphant d'Afrique respecte celui de l'Inde, et n'ose le regarder en face. Ce dernier est bien plus grand.

X. 10. Decem annis gestare in utero vulgus existimat : Aristoteles biennio, nec ampliùs quàm singulos : vivere ducenis annis, et quosdam trecenis. Juventa eorum à sexagesimo incipit. Gaudent amnibus maximè, et circà fluvios vagantur, cùm alioquìn nàre propter magnitudinem corporis non possint. Iidem frigoris impatientes : maximum hoc malum : inflationemque et profluvium alvi, nec alia morborum genera sentiunt. Olei potu tela, quæ corpori eorum inhæreant, decidere invenio : à sudore autèm faciliùs adhærescere. Et terram edisse his tabificum est, nisi sæpiùs mandant. Devorant autèm et lapides. Truncos quidèm gratissimo in cibatu habent. Palmas excelsiores fronte prosternunt, ac ità jacentium absumunt fructum. Mandunt ore : spirant et bibunt, odoranturque haud impropriè appellatâ manu. Animalium maximè odere murem : et si pabulum in præsepio positum attingi ab eo vidêre, fastidiunt. Cruciatum in potu maximum sentiunt haustâ hirudine, quam sanguisugam vulgò cœpisse appellari adverto.

Le vulgaire pense que la femelle porte dix ans : Aristote fixe le temps de la gestation à deux années (2). Il dit que les éléphans ne produisent jamais qu'un petit à la fois, et qu'ils vivent deux cents et quelquefois trois cents ans. Ils ont pris tout leur accroissement à la soixantième année. Ils aiment l'eau, et se tiennent auprès des rivières ; mais ils ne peuvent pas nager (3) à cause de leur énorme grosseur. Ces animaux ne supportent pas le froid ; c'est leur plus grande incommodité. Ils sont sujets à des gonflemens et à des flux de ventre, et n'éprouvent pas d'autres maladies. Je trouve dans quelques auteurs que l'huile prise en boisson fait tomber les traits qui leur sont entrés dans le corps, et que la sueur les rend plus adhérens. La terre est un poison pour eux, à moins qu'ils ne la mâchent long-temps ; ils avalent aussi des pierres. Les troncs d'arbres sont la nourriture qui leur est la plus agréable. Ils renversent avec leur tête les palmiers les plus hauts ; et quand ils les ont abattus, ils se nourrissent du fruit. Ils mangent avec la bouche, ils boivent avec leur trompe, et cette espèce de main est encore pour eux l'organe de la respiration et de l'odorat. De tous les animaux, nul ne leur est plus odieux que le rat. S'ils voient un rat toucher au fourrage posé dans leur crèche, ils n'en veulent plus manger. Ils éprouvent une

Hæc ubì in ipso animæ canali se fixit, intolerando adficit dolore.

Durissimum dorso tergus, ventri molle, setarum nullum tegumentum : ne in caudâ quidèm præsidium abigendo tædio muscarum, (namque id et tanta vastitas sentit:) sed cancellata cutis, et invitans id genus animalium odore. Ergò cùm extenti recepere examina, arctatis in rugas repentè cancellis, comprehensas enecant. Hoc iis pro caudâ, jubâ, villo est.

Dentibus ingens pretium, et deorum simulacris lautissima ex iis materia. Invenit luxuria commendationem et aliam expetiti in callo manûs saporis, haud aliâ de causâ, credo, quàm quià ipsum ebur sibi mandere videtur. Magnitudo dentium videtur quidèm in templis præcipua. Sed tamen in extremis Africæ, quà confinis Æthiopiæ est, postium vicem in domiciliis præbere : sepesque in iis et pecorum stabulis, pro palis, elephantorum dentibus fieri Polybius tradidit, auctore Gulussâ regulo.

grande douleur lorsqu'en buvant ils ont avalé une sang-sue. Elle s'attache au conduit de la respiration, et leur cause des maux insupportables.

Ils ont la peau très-dure sur le dos, et molle sous le ventre. Nulle part elle n'est revêtue de poil. Ils ne peuvent même avec leur queue se délivrer de l'importunité des mouches; car ces masses énormes sont sensibles à la piqûre d'une mouche. Mais leur peau est toute sillonnée de rides, et son odeur attire ces insectes. Ils laissent donc les essaims se poser sur cette peau tendue; puis la fronçant brusquement, ils les écrasent entre leurs rides. Ce mécanisme leur tient lieu tout à la fois de queue, de crinière et de poil.

Leurs dents sont d'un grand prix : elles fournissent la matière la plus brillante pour les statues des dieux. Le luxe a découvert en eux une autre espèce de mérite : il trouve un mets délicat dans les cartilages de la trompe, par la seule raison, je pense, qu'il croit alors manger l'ivoire même. Les dents les plus grandes sont réservées pour les temples. Toutefois Polybe rapporte, sur la foi du roi Gulussa, qu'aux extrémités de l'Afrique, sur les confins de l'Éthiopie, on se sert de dents d'éléphans pour faire les jambages des portes, et former des palissades autour des maisons et des parcs.

XI. 11. Elephantos fert Africa ultrà Syrticas solitudines, et in Mauritaniâ: ferunt Æthiopes et Troglodytæ, ut dictum est: sed maximos India, bellantesque cum iis perpetuâ discordiâ dracones, tantæ magnitudinis et ipsos, ut circumplexu facili ambiant, nexuque nodi præstringant. Commoritur ea dimicatio: victusque corruens, complexum elidit pondere.

XII. 12. Mira animalium pro se cuique solertia est, ut his una. Ascendendi in tantam altitudinem difficultas draconi: itaque iter ad pabula speculatus, ab excelsâ se arbore injicit. Scit ille imparem sibi luctatum contrà nexus: itaque arborum aut rupium attritum quærit. Cavent hoc dracones, ob idque gressus primùm adligant caudâ. Resolvunt illi nodos manu. At hi in ipsas nares caput condunt, pariterque spiritum præcludunt, et mollissimas lancinant partes; iidem obvii deprehensi in adversos erigunt se, oculosque maximè petunt. Ità fit ut plerumque cæci, ac fame et

L'Afrique produit des éléphans au delà des déserts des Syrtes, et dans la Mauritanie : on en voit chez les Éthiopiens et les Troglodites, comme je l'ai dit ci-dessus; mais les plus grands se trouvent dans l'Inde. Cette contrée produit des serpens qui leur font continuellement la guerre, et qui sont eux-mêmes d'une telle grandeur qu'ils se replient aisément autour de l'éléphant, et qu'ils l'étouffent dans leurs nœuds. Il en coûte la vie aux deux adversaires. L'éléphant écrase, en tombant, le serpent qui l'embrasse.

C'est dans ces animaux qu'on peut surtout remarquer cet instinct admirable qui est propre à chaque espèce. La hauteur de l'éléphant étant d'un accès difficile pour le serpent, il observe le chemin qui conduit aux pâturages, et se lance du haut d'un arbre. L'éléphant sait qu'il luttera vainement contre les nœuds de son ennemi : il cherche donc à le froisser contre les arbres et les rochers. Celui-ci le prévient, et commence par lui lier les jambes avec sa queue. L'autre tâche de se dégager avec sa trompe. Le serpent enfonce sa tête dans la trompe même, et tout à la fois il bouche la respiration et déchire les parties les plus tendres. Lorsqu'ils se rencontrent à l'improviste, le serpent se dresse, et l'attaque principalement aux yeux. Voilà pourquoi on trouve assez souvent des éléphans

mæroris tabe confecti reperiantur. Quam quis aliam tantæ discordiæ causam attulerit, nisì naturam, spectaculum sibi ac paria componentem? Est et alia dimicationis hujus fama. Elephantis frigidissimum esse sanguinem : ob id æstu torrente præcipuè à draconibus expeti. Quamobrem in amnibus mersos insidiari bibentibus : arctatisque illigatâ manu in aurem morsum defigere : quoniàm is tantùm locus defendi non possit manu. Dracones esse tantos, ut totum sanguinem capiant : itaque elephantos ab iis ebibi, siccatosque concidere : et dracones inebriatos opprimi, commorique.

XIII. 13. Generat eos et Æthiopia Indicis pares, vicenûm cubitorum. Id modò mirum, undè cristatos Juba crediderit. *Asachæi* vocantur Æthiopes, apud quos maximè nascuntur. Narratur in maritimis eorum quaternos quinosque, inter se cratium modo implexos, erectis capitibus velificantes ad meliora pabula Arabiæ vehi fluctibus.

XIV. 14. Megasthenes scribit, in Indiâ ser-

aveugles, et languissans de faim et de tristesse. Quelle peut être la cause d'une si cruelle antipathie, si ce n'est que la nature se donne un spectacle à elle-même, en mettant aux prises des forces égales? Voici comme d'autres auteurs rendent compte de ce combat. Ils disent que l'éléphant a le sang très-froid, et que les serpens en sont très-avides, surtout dans les grandes chaleurs. Plongés au fond d'une rivière, ils attendent que l'éléphant vienne s'y désaltérer. Ils s'élancent, se replient autour de sa trompe, et lui déchirent l'oreille, parce que c'est la seule partie du corps que la trompe ne peut défendre. Ils sont d'une grandeur si prodigieuse qu'ils peuvent boire tout le sang d'un éléphant. Ils l'épuisent donc jusqu'à la dernière goutte. L'éléphant tombe, et le serpent enivré de sang est écrasé et meurt avec lui.

L'Éthiopie produit aussi des serpens pareils à ceux de l'Inde : ils ont vingt coudées de long. Je ne sais ce qui a fait croire à Juba qu'ils ont des crêtes. On nomme Asachées les Éthiopiens chez lesquels ils se trouvent en plus grand nombre. On rapporte qu'ils s'entrelacent quatre où cinq ensemble, en forme de claies, et que dressant leurs têtes, pour leur servir de voile, ils sont portés par les flots vers l'Arabie, où ils trouvent une meilleure nourriture.

Mégasthène écrit que dans l'Inde les serpens

pentes in tantam magnitudinem adolescere, ut solidos hauriant cervos taurosque: Metrodorus, circà Rhyndacum amnem in Ponto, ut supervolantes, quamvis altè perniciterque, alites haustu raptas absorbeant. Nota est, in Punicis bellis ad flumen Bagradam à Regulo imperatore ballistis tormentisque, ut oppidum aliquod, expugnata serpens CXX. pedum longitudinis. Pellis ejus maxillæque usquè ad bellum Numantinum duravere Romæ in templo. Faciunt his fidem in Italiâ appellatæ *boæ*: in tantam amplitudinem exeuntes, ut divo Claudio principe, occisæ in Vaticano solidus in alvo spectatus sit infans. Aluntur primò bubuli lactis succo, undè nomen traxere. Ceterorum animalium, quæ modò convecta undique, Italiam contigere sæpiùs, formas nihil attinet scrupulosè referre.

XV. 15. Paucissima Scythia gignit, inopiâ fruticum: pauca contermina illi Germania: insignia tamen boum ferorum genera, jubatos

parviennent à une telle grandeur, qu'ils avalent des cerfs et des taureaux entiers. Méthrodore rapporte qu'aux environs du fleuve Rhindace, dans le Pont, les serpens attirent par la force de leur haleine les oiseaux qui passent au-dessus d'eux (4) quelle que soit l'élévation et la rapidité de leur vol. On connoît l'histoire de ce serpent qui fut tué sur les bords du Bagrada, dans les guerres puniques. Il fallut que Régulus l'attaquât avec des balistes et des machines de guerre, comme il eût fait une citadelle. Ce serpent avoit 120 pieds : sa peau et ses mâchoires ont été conservées dans un temple de Rome, jusqu'à la guerre de Numance. Ce qui rend ces faits très-croyables, c'est que les serpens qu'on nomme boa en Italie deviennent si grands, qu'un d'eux ayant été tué sur le Mont Vatican, pendant le règne de Claude, ou lui trouva dans l'estomac le corps d'un enfant tout entier. Le lait de vache est leur première nourriture ; c'est de là qu'on leur a donné le nom de boa. Il n'est pas nécessaire de donner une description exactement détaillée des autres animaux qui, amenés de toutes les parties du monde, sont arrivés vivans en Italie.

La Scythie en produit infiniment peu, parce qu'elle manque d'arbrisseaux pour les nourrir. La Germanie, qui en est voisine, n'en produit pas un grand nombre : on y trouve pourtant

bisontes, excellentique vi et velocitate uros, quibus imperitum vulgus bubalorum nomen imponit, cùm id gignat Africa, vituli potiùs cervique quâdam similitudine.

XVI. Septemtrio fert et equorum greges ferorum, sicùt asinorum Asia, et Africa: præterea alcem, ni proceritas aurium et cervicis distinguat, jumento similem. Itèm natam in Scandinaviâ insulâ, nec umquàm visam, in hâc urbe, multis tamen narratam, achlin, haud dissimilem illi, sed nullo suffraginum flexu: ideòque non cubantem, sed acclinem arbori in somno, eâque incisâ ad insidias, capi, aliàs velocitatis memoratæ. Labrum ei superius prægrande: ob id retrograditur in pascendo, ne in priora tendens involvatur.

Tradunt in Pæoniâ feram, quæ bonasus vocetur, equinâ jubâ, cetera tauro similem, cornibus ità in se flexis, ut non sint utilia pugnæ: quapropter fugâ sibi auxiliari, reddentem in eâ fimum, interdùm et trium jugerum

quelques espèces remarquables de bœufs sauvages, les bisons chevelus, et les aurochs d'une force et d'une agilité singulière. Le vulgaire ignorant confond l'aurochs avec le bubale, animal d'Afrique, qui a plutôt des rapports de similitude avec la génisse et le cerf.

Le Nord produit encore des troupeaux de chevaux sauvages, ainsi que l'on voit des troupeaux d'ânes sauvages dans l'Asie et l'Afrique. Il produit en outre l'alcé (5), qu'on prendroit pour une de nos bêtes de somme, sans la longueur de son cou et de ses oreilles. Un animal propre à l'île de Scandinavie, que jamais on n'a vu dans Rome, dont pourtant plusieurs auteurs ont parlé, c'est l'achlis, qui ressemble à l'alcé, mais dont les jambes n'ont point de jointures : aussi ne se couche-t-il jamais : il dort appuyé contre un arbre. Le moyen de le prendre, c'est de couper l'arbre d'avance. D'ailleurs il est d'une vîtesse extrême. Sa lèvre supérieure est excessivement longue, ce qui le contraint de paître à reculons, pour empêcher qu'elle ne s'engage entre les dents.

On dit qu'on trouve dans la Péonie un animal sauvage, nommé bonasus, qui a la crinière du cheval : du reste il ressemble au taureau. Ses cornes sont tellement courbées l'une vers l'autre, qu'il ne peut s'en servir pour combattre; mais, en fuyant, il jette et lance quelquefois jus-

longitudine : cujus contactus sequentes ut ignis aliquis amburat.

XVII. Mirum pardos, pantheras, leones et similia, condito in corporis vaginas unguium mucrone, ne refringatur hebeteturve, ingredi : aversisque falculis currere, nec nisì appetendo protendere.

16. Leoni præcipua generositas, tunc cùm colla armosque vestiunt jubæ. Id enìm ætate contingit leone conceptis. Quos verò pardi generavere, semper insigni hoc carent : simili modo feminæ. Magna iis libido coitûs, et ob hoc maribus ira. Africa hæc maximè spectat, inopiâ aquarum ad paucos amnes congregantibus se feris. Ideò multiformes ibì animalium partus : variè feminis cujusque generis mares aut vi aut voluptate miscente. Undè etiàm vulgare Græciæ dictum : « Semper aliquid » novi Africam adferre ».

Odore pardi coitum sentit in adulterâ leo,

qu'à trois pas ses excrémens (6), dont le contact produit l'effet du feu sur ceux qui le suivent.

Un fait digne d'observation, c'est que l'once, la panthère, le lion, et les autres animaux semblables, marchent en renfermant leurs ongles dans une sorte de gaîne naturelle, pour que la pointe n'en soit ni brisée ni émoussée : lorsqu'ils courent, leurs griffes sont retirées en arrière; ils ne les étendent jamais que pour saisir une proie.

Le lion de la plus noble espèce est celui dont le cou et les épaules sont revêtus d'une crinière. Cet ornement vient avec l'âge à ceux qui sont nés d'un lion; mais ceux qui proviennent d'une panthère, n'ont jamais cette marque distinctive : les femelles en sont également privées. Ces animaux sont très-ardens en amour. Les mâles deviennent furieux. L'Afrique surtout est témoin de leurs fureurs et de leurs combats, parce que la disette d'eau y contraint les bêtes féroces à se rassembler sur les bords d'un petit nombre de rivières. C'est par cette raison qu'on voit naître, dans cette partie du monde, tant d'animaux de formes si diverses, les mâles s'accouplant de gré ou de force avec des femelles de toute espèce. De là est aussi venu ce mot usité chez les Grecs, que l'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau.

Le lion connoît à l'odorat que sa compagne l'a

totâque vi consurgit in pœnam. Idcircò ea culpa flumine abluitur, aut longiùs comitatur. Semèl autèm edi partum, lacerato unguium acie utero in enixu, vulgum credidisse video. Aristoteles diversa tradit, vir quem in iis magnâ secuturus ex parte, præfandum reor.

Alexandro Magno rege inflammato cupidine animalium naturas noscendi, delegatâque hâc commentatione Aristoteli, summo in omni doctrinâ viro, aliquot millia hominum in totius Asiæ Græciæque tractu parere jussa, omnium quos venatus, aucupia, piscatusque alebant, quibusque vivaria, armenta, alvearia, piscinæ, aviaria in curâ erant, ne quid usquàm genitum ignoraretur ab eo : quos percunctando, quinquaginta fermè volumina illa præclara de animalibus condidit : quæ à me collecta in arctum, cum iis quæ ignoraverat, quæso ut legentes boni consulant, in universis rerum naturæ operibus, medioque clarissimi regum omnium de-

trahi : sa colère est terrible ; c'est pourquoi la coupable se lave dans une eau courante, ou ne le suit que de loin. Le vulgaire a cru que la lionne ne produit qu'une seule fois, parce que, pour se délivrer, elle se déchire le ventre avec ses ongles. Aristote est d'une opinion tout à fait différente. Comme c'est de lui que j'emprunterai presque tout ce que je vais écrire sur ce sujet, je crois, avant tout, devoir dire quelque chose de cet homme célèbre.

Alexandre-le-Grand, enflammé du désir de connoître l'histoire naturelle des animaux, chargea ce philosophe, qui réunissoit tous les genres d'instruction, de faire les recherches nécessaires ; et, pour que nulle espèce d'animaux n'échappât à sa connoissance, il mit à ses ordres plusieurs milliers d'hommes dans toute l'étendue de l'Asie et de la Grèce ; c'étoient tous ceux qui vivoient de la chasse et de la pêche, et qui, par état, s'occupoient du soin des parcs, des bestiaux, des ruches, des viviers et des volières. Les cinquante volumes admirables (7) qu'Aristote nous a laissés sur les animaux, sont le résultat des observations qui lui ont été communiquées par tous ces hommes. J'en donne ici le précis, en y joignant ce qu'ils avoient ignoré ; et je réclame l'indulgence de mes lecteurs pour un travail qui les met à portée d'embrasser, d'un coup d'œil, l'ensemble des œuvres de la nature,

siderio, curâ nostrâ breviter peregrinantes.

Is ergo tradit leænam primo fetu parere quinque catulos, ac per annos singulos uno minùs: ab uno sterilescere. Informes minimasque carnes magnitudine mustelarum esse initio, semestres vix ingredi posse, nec nisì bimestres moveri. In Europâ autèm inter Acheloum tantùm Nestumque amnes leones esse: sed longè viribus præstantiores iis, quos Africa aut Syria gignant.

XVIII. Leonum duo genera: compactile et breve, crispioribus jubis. Hos pavidiores esse, quàm longos simplicique villo: eos contemptores vulnerum. Urinam mares crure *sublato* reddere, ut canes, gravem odore, nec minùs halitum: raros in potu: vesci alternis diebus: à saturitate interìm triduò cibis carere. Quæ possint, in mandendo solida devorare: nec capiente aviditatem alvo, conjectis in fauces unguibus extrahere, ut, si fugiendum in satietate, abeant. Vitam iis longam docet argu-

et cette foule d'objets que le plus illustre des rois a désiré de connoître.

Aristote écrit donc que la lionne, à sa première portée, produit cinq petits : que chacune des années suivantes, elle en produit un de moins, et qu'après la portée qui n'est que d'un seul, elle devient stérile : que les lions nouveaux-nés ne sont qu'une masse informe, de la grandeur d'une belette (8) : qu'à peine ils peuvent marcher à l'âge de six mois : qu'ils ne commencent à se mouvoir qu'à deux mois : qu'il n'existe de lions en Europe (9) qu'entre le fleuve Achéloüs et le fleuve Nestus, mais qu'ils sont bien plus forts que ceux de l'Afrique et de la Syrie.

Selon le même auteur, il y a deux espèces de lions : les uns sont plus alongés, et leur poil est uni; les autres ont le corps plus court et la crinière crépue. Ces derniers sont plus timides; les autres ne craignent pas les blessures. Les mâles lèvent la cuisse, comme les chiens, pour rendre leur urine, qui est fétide ainsi que leur haleine. Ils boivent rarement, ne mangent que de deux jours l'un; et quand ils sont bien repus, ils passent trois jours sans prendre de nourriture. Autant qu'ils le peuvent, ils avalent sans mâcher. Lorsque leur estomac est trop plein, ils s'enfoncent les griffes dans le gosier, et retirent ce qui est de trop, afin de pouvoir marcher librement, s'il faut fuir dans

mento, quod plerique dentibus defecti reperiantur. Polybius Æmiliani comes, in senectâ hominem appeti ab iis refert, quoniàm ad persequendas feras vires non superant. Tunc obsidere Africæ urbes : eâque de causâ crucifixos vidisse se cum Scipione, quià ceteri metu pœnæ similis absterrerentur eâdem noxâ.

XIX. Leoni tantùm ex feris clementia in supplices : prostratis parcit : et ubì sævit, in viros potiùs, quàm in feminas fremit, in infantes non nisì magnâ fame. Credit Libya intellectum pervenire ad eos precum. Captivam certè Gætuliæ reducem audivi, multorum in silvis impetum à se mitigatum alloquio, ausam dicere se feminam, profugam, infirmam, supplicem animalis omnium generosissimi, ceterisque imperitantis, indignam ejus gloriâ prædam.

Varia circà hoc opinio, ex ingenio cujusque, vel casu, mulceri alloquiis feras : quip-

l'état de satiété. Aristote dit encore qu'ils vivent long-temps : la preuve qu'il en donne, c'est qu'on en trouve un très-grand nombre qui n'ont plus de dents. Polybe, qui accompagna Scipion Émilien, rapporte que les lions, dans leur vieillesse, attaquent les hommes, parce qu'ils sont trop pesans pour atteindre les bêtes sauvages à la course. Il dit qu'alors ils assiègent les villes d'Afrique, et que Scipion et lui virent des lions qu'on avoit mis en croix, pour effrayer les autres par la crainte d'un semblable supplice.

De tous les animaux féroces, le lion seul pardonne à qui le supplie : il fait grâce à ceux qu'il a terrassés. Dans sa fureur, il se jette plutôt sur les hommes que sur les femmes, et jamais sur les enfans, à moins qu'il ne soit extrêmement pressé par la faim. Les peuples de la Lybie croient qu'il comprend les prières. J'ai entendu raconter (10) qu'une esclave, revenue de Gétulie, avoit, au milieu des forêts, arrêté plusieurs lions prêts à s'élancer sur elle, en osant leur adresser la parole, et leur dire qu'elle étoit femme, fugitive et foible : qu'elle imploroit la pitié du plus généreux des animaux, du roi des forêts : qu'elle étoit une proie indigne de sa gloire.

Que des animaux féroces aient été calmés par les paroles de l'homme, est-ce une preuve de leur intelligence, ou seulement un effet du

pè obvium, serpentes extrahi cantu, cogique in pœnam, verum falsumne sit, vita non decreverit.

Leonum animi index cauda, sicùt et equorum aures. Namque et has notas generosissimo cuique natura tribuit. Immotâ ergo placidus, clemens, blandientique similis, quod rarum est: crebrior enìm iracundia. Ejus in principio, terra verberatur: incremento terga, ceu quodam incitamento, flagellantur. Vis summa in pectore. Ex omni vulnere, sivè ungue impresso, sivè dente, ater profluit sanguis. Iidem satiati, innoxii sunt.

Generositas in periculis maximè deprehenditur: non in illo tantummodo, quòd spernens tela diù se terrore solo tuetur, ac velùt cogi testatur: cooriturque non tamquàm periculo coactus, sed tamquàm amentiæ iratus. Illa nobilior animi significatio:

hasard? C'est sur quoi les opinions sont partagées. Faut-il s'en étonner? On répète, depuis des siècles, que le pouvoir d'un chant magique contraint le serpent à sortir de sa retraite, et à se livrer lui-même à la mort; et ce fait, si facile à constater, personne encore ne l'a vérifié.

On connoît les diverses affections du lion par les mouvemens de sa queue, comme on connoît celles du cheval par les mouvemens de ses oreilles. La nature a donné ces caractères distinctifs aux animaux de la plus noble espèce. Lors donç que la queue du lion est immobile, il est doux et paisible : il a l'air caressant : ce qui est rare; car il est presque toujours en colère. Quand il commence à s'irriter, il bat la terre de sa queue; à mesure que sa fureur s'allume, il se frappe les flancs, comme pour s'exciter lui-même. Sa plus grande force est dans la partie antérieure de son corps. Un sang noirâtre coule de toutes les blessures que font ou ses griffes ou ses dents. Lorsqu'il est rassassié, il ne fait point de mal.

Sa fierté généreuse se manifeste surtout dans les dangers. Méprisant les traits qu'on lui lance, il se défend long-temps par la seule terreur qu'il inspire : il proteste en quelque sorte contre la violence à laquelle on le force; et lorsqu'il se lève, ce n'est pas qu'il cède au danger, c'est qu'il s'indigne de la folle audace de ses provo-

quamlibet magnâ canum et venantium urgente vi, contemptìm restitansquè cedit in campis, et ubì spectari potest : idem ubì virgulta silvasque penetravit, acerrimo cursu fertur, velùt abscondente turpitudinem loco. Dum sequitur, insilit saltu quo in fuga non utitur. Vulneratus observatione mirâ percussorem novit, et in quantâlibet multitudine appetit. Eum verò qui telum quidèm miserit, sed tamèn non vulneraverit, correptum rotatumque sternit, nec vulnerat. Cùm pro catulis feta dimicat, oculorum aciem traditur defigere in terram, ne venabula expavescat. Ceterò dolis carent et suspicione : nec limis intuentur oculis, aspicique simili modo nolunt. Creditum est, à moriente humum morderi, lacrimamque leto dari. *Atque hoc tale*, tàm sævum animal, rotarum orbes circumacti, currusque inanes, et gallinaceorum cristæ, cantusque etiàm magis terrent, sed maximè ignes. Ægritudinem fastidii tantùm sentit, in quâ medetur ei contumelia, in rabiem agente adnexarum lasciviâ simiarum.

cateurs. Mais voici une marque plus noble encore de son superbe courage. Dans la plaine, et tant qu'il peut être vu, quelque nombreux que soient les chasseurs et les chiens qui le pressent, il se retire d'un air de dédain, et s'arrêtant presqu'à chaque pas. Sitôt qu'il est entré dans les forêts, il s'échappe, emporté par une course rapide, comme pouvant fuir sans honte, dès qu'il fuit sans témoins. Quand il poursuit sa proie, il s'élance par sauts et par bonds, ce qu'il ne fait pas en fuyant. A-t-il été blessé, il reconnoît à merveille l'offenseur, et va le chercher au milieu des chasseurs, quel qu'en soit le nombre. Si l'un d'eux a lancé un trait qui ne l'ait pas atteint, il le saisit, le fait pirouetter et le terrasse sans le blesser. On dit que la lionne combattant pour ses petits fixe les yeux sur la terre, pour n'être pas intimidée à la vue des épieux. Au surplus, ces animaux ne connoissent ni la ruse, ni la défiance. Ils ne regardent jamais qu'en face, et ne veulent pas qu'on les regarde autrement. On a dit que le lion mord la terre et pleure en mourant. Toutefois, quelque terrible que soit cet animal, le bruit des roues, un char vide, la crête et plus encore le chant du coq, lui font peur : le feu surtout l'épouvante. La satiété et le dégoût sont la seule incommodité qu'il éprouve : un outrage en est le remède. Des singes qui viennent en troupe fo-

Gustatus deindè sanguis in remedio est.

XX. Leonum simul plurium pugnam Romæ princeps dedit Q. Scævola P. filius in curuli ædilitate. Centum autem jubatorum primus omnium L. Sulla, qui posteà dictator fuit, in præturâ. Post eum Pompeius Magnus in Circo DC. in iis jubatorum CCCXV. Cæsar dictator CCCC.

XXI. Capere eos, ardui erat quondàm operis, foveisque maximè. Principatu Claudii casus rationem docuit, pudendam penè talis feræ nomine, pastoris Gætuli sago contrà ingruentis impetum objecto: quod spectaculum in arenam protinùs translatum est, vix credibili modo torpescente tantâ illâ feritate, quamvìs levi injectu operto capite, ità ut devinciatur non repugnans: videlicet omnis vis constat in oculis. Quò minùs mirum sit, à Lysimacho Alexandri jussu simùl incluso strangulatum leonem.

Jugo subdidit eos, primusque Romæ ad currum junxit M. Antonius, et quidem civili

lâtrer autour de lui, le mettent en fureur, et leur sang, dont il s'abreuve, opère sa guérison.

Q. Scévola, fils de Publius, étant édile curule, fit le premier combattre plusieurs lions à la fois. Sylla, qui fut depuis dictateur, donna le premier, dans sa préture, un combat de cent lions à crinières. Après lui, le grand Pompée en fit paroître dans le cirque six cents, dont trois cents quinze avoient des crinières; et César, pendant sa dictature, donna un combat de quatre cents lions.

Il étoit autrefois très-difficile de les prendre: on n'y parvenoit guère qu'en les faisant tomber dans des fosses. Sous l'empire de Claude, le hasard fournit un moyen honteux pour un tel animal. Un pasteur gétulien ayant arrêté l'impétuosité d'un lion, en lui jetant sa casaque sur la tête, ce spectacle fut donné aussitôt dans l'arêne. On ne sauroit croire à quel point cet animal si féroce devient doux et traitable, dès qu'un léger voile lui couvre la tête : il se laisse enchaîner sans résistance, comme si toute sa force étoit dans ses yeux. Il en paroîtra moins étonnant que Lysimaque ait étranglé celui avec lequel Alexandre l'avoit fait enfermer.

Antoine soumit les lions au joug. Il est le premier dans Rome qui les ait attelés à un char: c'étoit pendant la guerre civile, après la ba-

bello, cùm dimicatum esset in Pharsalicis campis, non sinè quodam ostento temporum, generosos spiritus jugum subire illo prodigio significante : nàm quòd ità vectus est cum mimâ Cytheride, suprà monstra etiàm illarum calamitatum fuit. Primus autèm hominum leonem manu tractare ausus, et ostendere mansuefactum, Hanno è clarissimis Pœnorum traditur : damnatusque illo argumento, quoniàm nihil non persuasurus vir tàm artificis ingenii videbatur : et malè credi libertas ei, cui in tantum cessisset etiàm feritas.

Sunt verò et fortuita eorum quoque clementiæ exempla. Mentor Syracusanus in Syriâ leone obvio suppliciter volutante, attonitus pavore, cùm refugienti undique fera opponeret sese, et vestigia lamberet adulanti similis, animadvertit in pede ejus tumorem vulnusque, et extracto surculo liberavit cruciatu. Pictura casum hunc testatur Syracusis.

Simili modo Elphis Samius natione, in Africam delatus nave, juxtà litus conspecto leone

taille de Pharsale : symbole de ces temps désastreux, ce prodige signifioit que des ames généreuses subissoient le joug. En effet, Antoine se faisant traîner par des lions avec la comédienne Citheris, étoit un phénomène plus monstrueux encore que toutes les autres atrocités de ce siècle. On dit qu'Hannon, célèbre Carthaginois, osa le premier manier un lion et le montrer apprivoisé. Il fut banni pour cette seule cause. On pensa qu'un homme aussi adroit étoit capable de tout persuader, et que la liberté seroit mal confiée à qui maîtrisoit à ce point la férocité même.

Nous devons aussi à des circonstances fortuites quelques exemples de clémence dans les lions. Mentor de Syracuse, voyageant dans la Syrie, en vit un qui se rouloit à terre d'une manière suppliante. Saisi d'effroi, il voulut fuir; mais le lion s'opposoit à son passage, et léchoit ses pas d'un air caressant. Mentor remarqua une tumeur et une plaie au pied de l'animal : il en tira un éclat de bois, et le délivra de sa douleur. Un tableau atteste cet événement à Syracuse.

Elphis de Samos, débarqué en Afrique, aperçut de même, auprès du rivage, un lion qui ouvroit une gueule menaçante : il court à

hiatu minaci, arborem fugâ petit, Libero patre invocato : quoniàm tùm præcipuus votorum locus est, cùm spei nullus est. Neque profugienti, cùm potuisset, fera institerat : et procumbens ad arborem, hiatu, quo terruerat, miserationem quærebat. Os morsu avidiore inhæserat dentibus, cruciabatque inedia, tùm pœna in ipsis ejus telis, suspectantem, ac velùt mutis precibus orantem : dùm fortuitù fidens non est contrà feram, multò diutiùs miraculo, quàm metu, cessatum est. Degressus tandèm evellit præbenti, et quàm maximè opus esset, accommodanti. Traduntque quamdiù navis ea in litore steterit, retulisse gratiam venatùs aggerendo. Quâ de causâ Libero patri templum in Samo Elpis sacravit, quod ab eo facto Græci κεχηνότος Διονύσου appellavere.

Miremur posteà vestigia hominum intelligi à feris, cùm etiàm auxilia ab uno animalium sperent? Cùr enìm non ad alia iere? aut undè medicas manus hominis sciunt, nisì fortè vis

un arbre en invoquant Bacchus; car on ne fait jamais plus de vœux que lorsqu'on n'a plus d'espoir. L'animal, sans le poursuivre, comme il auroit pu le faire, vient se coucher au pied de l'arbre, et lui présente cette gueule toujours ouverte, afin que la cause de son effroi devienne le motif de sa pitié. Un os dévoré trop avidement s'étoit engagé entre ses dents. Puni par la faim, portant son supplice dans ses propres armes, il levoit la tête vers Elphis, et l'imploroit par de muettes prières. Celui-ci ne vouloit pas se fier légérement à une bête aussi formidable : toutefois la surprise le retint plus long-temps encore que la crainte. Enfin il descendit, et délivra le lion qui se prêtoit à cette opération, autant qu'il étoit nécessaire, en prenant la posture la plus commode. On ajoute que tant que le vaisseau resta sur ces côtes, l'animal témoigna sa reconnoissance, en apportant une chasse abondante. En mémoire de cet événement, Elphis consacra, dans Samos, un temple que les Grecs nommèrent κεχηνότος Διονύσου, le temple de Bacchus à la bouche béante.

Soyons encore étonnés que les bêtes sauvages distinguent les traces de l'homme, quand nous voyons qu'il est aussi le seul être dont elles espèrent des secours! Car pourquoi ces lions ne recoururent-ils pas à d'autres animaux, et d'où savoient-ils que les mains de l'homme pouvoient

malorum, etiàm feras omnia experiri cogit.

17. Æquè memorandum et de pantherâ tradit Demetrius physicus, jacentem in mediâ viâ, hominis desiderio, repentè apparuisse patri cujusdam Philini, assectatoris sapientiæ: illum pavòre cœpisse regredi, feram verò circumvolutari non dubiè blandientem, seseque conflictantem mœrore, qui etiàm in pantherâ intelligi posset. Feta crat, catulis procùl in foveam delapsis. Primum ergò miserationis fuit non expavescere: proximum, ei curam intendere: secutusque, quà trahebat vestem unguium levi injectu, ut causam doloris intellexit, simulque salutis suæ mercedem, exemit catulos: eâque cum iis prosequente, usquè extrà solitudines deductus, lætâ atque gestiente: ut facilè appareret gratiam referre, et nihil invicem imputare: quod etiàm in homine rarum est.

XXII. Hæc fidem et Democrito adferunt, qui Thoantem in Arcadiâ servatum à dracone narrat. Nutrierat eum puer dilectum admo-

les guérir ? Peut-être aussi la force de la douleur contraint-elle les monstres mêmes des forêts à faire essai de tous les moyens.

Démétrius le naturaliste rapporte d'une panthère un fait non moins mémorable. Le père du philosophe Philinus traversoit un désert : tout à coup il aperçoit une panthère couchée au milieu du chemin; elle attendoit quelque voyageur : saisi d'effroi, il veut retourner sur ses pas; mais l'animal se roule autour de lui, joignant aux caresses les plus pressantes, des signes de tristesse et de douleur, auxquels on ne pouvoit se méprendre, même dans une panthère. Elle étoit mère, et ses petits étoient tombés dans une fosse, à quelque distance. Le premier effet de la compassion fut de ne plus craindre, et le second d'examiner ce qu'elle demandoit : elle lui tiroit doucement l'habit avec ses griffes : il se laisse conduire; et dès qu'il a compris la cause de sa douleur et le prix qu'elle met à sa vie, il retire les petits. La mère avec eux accompagne son bienfaiteur jusqu'au delà des déserts. Il étoit aisé de voir qu'elle exprimoit sa reconnoissance, et n'exigeoit aucun retour : chose rare, même dans l'homme.

Ces faits rendent croyable ce que Démocrite raconte de Thoas, sauvé en Arcadie par un serpent. Il l'avoit élevé dans son enfance, et lui étoit extrêmement attaché. Son père, re-

dum : parensque serpentis naturam et magnitudinem metuens, in solitudines tulerat, in quibus circumvento latronum insidiis, agnitoque voce, subvenit. Nàm quæ de infantibus ferarum lacte nutritis, cùm essent expositi, produntur, sicùt de conditoribus nostris à lupâ, magnitudini fatorum accepta ferri æquiùs, quàm ferarum naturæ arbitror.

XXIII. Panthera et tigris, macularum varietate propè solæ bestiarum spectantur : ceteris unus ac suus cujusque generis color est. Leonum tantùm in Syriâ niger. Pantheris in candido breves macularum oculi. Ferunt odore earum mirè sollicitari quadrupedes cunctas, sed capitis torvitate terreri. Quamobrem occultato eo, reliquâ dulcedine invitatas corripiunt. Sunt qui tradant in armo iis similem Lunæ esse maculam, crescentem in orbes, et cavantem pari modo cornua. Nunc varias, et pardos qui mares sunt, appellant in eo omni genere, creberrimo in Africâ Syriâque. Quidam ab iis pantheras candore solo discer-

doutant le naturel et la grandeur de ce reptile, l'avoit porté dans les déserts. Ce fut là que Thoas, assailli par des brigands, fut délivré par ce serpent qui accourut à sa voix. Quant à ce qu'on raconte d'enfans exposés que des bêtes féroces ont nourris de leur lait, ainsi qu'on le rapporte des fondateurs de Rome allaités par une louve, ces faits extraordinaires ont été des présages d'une haute destinée, et n'appartiennent point à l'histoire naturelle des animaux.

La panthère et le tigre sont à peu près les seuls animaux dont la peau soit parsemée de taches. Les autres ont une couleur unique et propre à chaque espèce. Seulement les lions de la Syrie sont noirs. Les taches de la panthère sont comme des yeux semés sur un fond blanc. On prétend que son odeur attire les autres quadrupèdes, mais que són regard cruel les écarte. Elle cache donc sa tête, et saisit les animaux attirés alors par un charme irrésistible. Si l'on en croit certains auteurs, les panthères ont à l'épaule une sorte de croissant qui se remplit et se vide selon le cours de la lune. Aujourd'hui, dans toute cette espèce, qui est très-nombreuse en Afrique et dans la Syrie, on donne aux mâles le nom de *panthera varia* ou *pardus* : quelques auteurs distinguent la femelle d'avec le mâle par la seule blan-

nunt : nec adhùc aliam differentiam inveni.

XXIV. Senatûsconsultum fuit vetus, « ne » liceret Africanas in Italiam advehere ». Contrà hoc tulit ad populum Cn. Aufidius tribunus plebis, permisitque Circensium gratiâ importare. Primus autèm Scaurus ædilitate suâ varias centum quinquaginta universas misit : deìn Pompeius Magnus quadringentas decem : divus Augustus quadringentas viginti.

XXV. Idem Q. Tuberone, Paulo Fabio Maximo coss. IV. nonas maias, theatri Marcelli dedicatione, tigrin primus omnium Romæ ostendit in caveâ mansuefactum : divus verò Claudius simùl quatuor.

18. Tigrin Hyrcani et Indi ferunt animal velocitatis tremendæ, et maximè cognitæ, dùm capitur totus ejus fetus, qui semper numerosus est. Ab insidiante rapitur, equo quàm maximè pernici, atque in recentes subindè transfertur. At ubì vacuum cubile reperit feta, (maribus enìm cura non est sobolis :) fertur præceps, odore vestigans. Raptor adpropin-

cheur de la robe. Jusqu'ici je n'ai pas trouvé entre eux d'autre différence.

Un ancien sénatus-consulte défendoit d'apporter en Italie des panthères d'Afrique. Le tribun Aufidius fit porter une loi contraire, et permit d'en amener pour les jeux du cirque. Scaurus étant édile, envoya, le premier, cent cinquante panthères, toutes de la première espèce. Pompée en fit venir quatre cent dix, et Auguste quatre cent vingt.

A la dédicace du théâtre de Marcellus, aux nones de mai, sous le consulat de Q. Tubéron et de Fabius Maximus, consul pour la quatrième fois, le même Auguste montra le premier, dans l'amphithéâtre, un tigre apprivoisé. L'empereur Claude en fit voir quatre à la fois.

Le tigre se trouve dans l'Hircanie et dans l'Inde : c'est un animal d'une vîtesse terrible. On en fait surtout l'épreuve lorsqu'on lui enlève toute sa portée, qui est toujours nombreuse. Le ravisseur emporte sa proie sur un cheval très-léger, et change plusieurs fois de relais. La femelle trouvant sa tanière vide (car le mâle ne prend aucun soin de sa progéniture), se précipite sur ses pas et le suit à la piste. Averti de son approche par ses cris me-

quante fremitu, abjicit unum è catulis. Tollit illa morsu, et pondere etiàm ocior acta remeat, iterùmque consequitur, ac subindè: donèc in navim regresso irrita feritas sævit in litore.

XXVI. Camelos inter armenta pascit Oriens, quarum duo genera, Bactriæ et Arabiæ: differunt, quòd illæ bina habent tubera in dorso, hæ singula: sub pectore alterum, cui incumbant. Dentium superiore ordine, ut boves, carent in utroque genere. Omnes autèm jumentorum ministeriis dorso funguntur, atque etiàm equitatu in prœliis. Velocitas inter equos, sed sua cuique mensura, sicuti vires: nec ultrà adsuetum procedit spatium, nec plus instituto onere recipit.

Odium adversùs equos gerunt naturale. Sitim et quatriduò tolerant: implenturque, cùm bibendi occasio est, et in præteritum, et in futurum, obturbatâ proculcatione priùs aquâ: alitèr potu non gaudent. Vivunt quinquage-

naçans, le chasseur jette un des petits : elle le prend dans sa gueule, et, devenue plus légère par ce fardeau même, elle regagne sa tanière; puis se remet à sa poursuite, et continue ainsi jusqu'à ce que, le voyant rembarqué, elle exhale sur le rivage sa rage impuissante.

Les chameaux sont nourris en troupeaux dans l'orient. On en distingue deux espèces : le chameau de la Bactriane et celui d'Arabie. Leur différence consiste en ce que le premier porte deux bosses sur le dos; le second n'en a qu'une. Au bas de la poitrine ils en ont une autre sur laquelle ils s'appuyent lorsqu'ils sont couchés. Ainsi que les bœufs, les deux espèces manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure. Ils rendent les mêmes services que nos bêtes de somme : on les dresse même pour la guerre. Ils égalent le cheval en vîtesse, mais leurs marches sont mesurées ainsi que leurs forces. Jamais un chameau ne fait une route plus longue que sa route ordinaire. Jamais il ne supporte une charge plus pesante que sa charge accoutumée.

Ces animaux ont une aversion naturelle pour le cheval (11). Ils passent quatre jours sans boire; et lorsqu'ils en trouvent l'occasion, ils boivent pour la soif passée et pour la soif à venir. Ils commencent par troubler l'eau avec

nis annis, quædam et centenis. Utcumque rabiem et ipsæ sentiunt. Castrandi genus, etiàm feminas, quæ bello præparentur, inventum est: fortiores ità fiunt coitu negato.

XXVII. Harum aliqua similitudo in duo transfertur animalia: Nabun Æthiopes vocant, collo similem equo, pedibus et cruribus bovi, camelo capite, albis maculis rutilum colorem distinguentibus, undè appellata Camelopardalis, dictatoris Cæsaris circensibus ludis primùm visa Romæ. Ex eo subindè cernitur, aspectu magis, quàm feritate, conspicua: quare etiàm ovis feræ nomen invenit.

XXVIII. 19. Pompeii Magni primùm ludi ostenderunt chama, quem Galli Rufium vocabant effigie lupi, pardorum maculis. Iidem ex Æthiopiâ, quas vocant κήπους, quarum pedes posteriores, pedibus humanis et cruribus, priores manibus fuere similes. Hoc animal posteà Roma non vidit.

leurs pieds, autrement ils ne boiroient pas avec plaisir. Ils vivent cinquante ans, et quelquefois cent. Ils sont sujets à la rage. On a imaginé un genre de castration, même pour les femelles qu'on destine à la guerre : on leur donne plus de force et de courage en leur rendant l'approche du mâle impossible.

Quelques-uns des caractères du chameau se retrouvent dans deux autres animaux : l'un est celui que les Éthiopiens appellent Nabus, *(la giraffe)* (12). Il a l'encolure du cheval, les pieds et les jambes du bœuf, la tête du chameau, des taches blanches semées sur un fond rougeâtre, ce qui l'a fait nommer *camelopardalis*. Rome l'a vu, pour la première fois, aux jeux du cirque donnés par le dictateur César. Depuis cette époque, nous le voyons de temps en temps. Toute bizarre que soit sa figure, cet animal est d'une grande douceur ; c'est ce qui l'a fait nommer aussi brebis sauvage.

Les jeux du grand Pompée montrèrent, pour la première fois, le chama (13), nommé *rufius* par les Gaulois. Il a la figure du loup et les taches de la panthère. On y vit aussi les animaux d'Éthiopie qu'on nomme *κήποι* (14) dont les pieds de derrière ressemblent aux pieds et aux jambes de l'homme, et les pieds antérieurs à nos mains. Depuis ce temps, ils n'ont pas été revus à Rome.

XXIX. 20. Iisdem ludis et rhinoceros, unius in nare cornûs, qualis sæpè visus. Alter hic genitus hostis elephanto : cornu ad saxa limato præparat se pugnæ, in dimicatione alvum maximè petens, quam scit esse molliorem. Longitudo ei par, crura multò breviora, color buxeus.

XXX. 21. Lyncas vulgò frequentes et sphingas, fusco pilo, mammis in pectore geminis, Æthiopia generat, multaque alia monstri similia : pennatos equos, et cornibus armatos, quos pegasos vocant : crocottas, velùt ex cane lupoque conceptos, omnia dentibus frangentes, protinùsque devorata conficientes ventre : cercopithecos nigris capitibus, pilo asinino, et dissimiles ceteris voce.

Indicos boves unicornes, tricornesque : leucrocotam, pernicissimam feram, asini ferè magnitudine, cruribus cervinis, collo, caudâ, pectore leonis, capite melium, bisulcâ ungulâ, ore ad aures usquè rescisso, dentium loco osse perpetuo. Hanc feram humanas vo-

A ces mêmes jeux parut le rhinocéros, qui porte une corne unique sur le nez. On l'a revu plusieurs fois. C'est le second ennemi que la nature a suscité à l'éléphant. Il se prépare au combat en aiguisant sa corne contre les rochers. Il tâche de frapper l'éléphant sous le ventre, où il sait que la peau est plus tendre. Ils sont tous deux de même longueur; mais le rhinocéros a les jambes beaucoup plus courtes. Sa couleur est celle du buis.

L'Éthiopie produit un très-grand nombre de lynx, des sphinx qui ont le poil brun et deux mamelles à la poitrine, et une infinité d'autres animaux monstrueux : des chevaux ailés et armés de cornes, qu'on nomme pégases, des crocotes qui proviennent de la chienne et du loup : il n'est rien que leurs dents ne brisent, rien que leur estomac ne digère à l'instant : des cercopithèques qui ont la tête noire, le poil de l'âne, et qui diffèrent des autres singes par la voix.

Des bœufs pareils à ceux de l'Inde, armés de trois cornes ou d'une seule corne : la léocrocote, animal d'une légèreté incroyable : elle a presque la taille de l'âne, les jambes du cerf, le cou, la queue et la poitrine du lion, la tête du blaireau, le pied fourchu, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et au lieu de dents un os qui garnit toute la mâchoire sans intervalle. On prétend

ces tradunt imitari. Apud eosdem et quæ vocatur eale, magnitudine equi fluviatilis, caudâ elephanti, colore nigra vel fulva : maxillas apri, majora cubitalibus cornua habens, mobilia, quæ alterna in pugnâ sistit, variatque infesta aut obliqua, utcumque ratio monstravit. Sed atrocissimos habet tauros silvestres, majores agrestibus, velocitate antè omnes, colore fulvos, oculis cæruleis, pilo in contrarium verso, rictu ad aures dehiscente, juxtà cornua mobilia : tergori duritia silicis, omne respuens vulnus. Feras omnes venantur : ipsi non aliter, quàm foveis capti, feritate semper intereunt. Apud eosdem nasci Ctesias scribit, quam mantichoram appellat, triplici dentium ordine pectinatim coeuntium, facie et auriculis hominis, oculis glaucis, colore sanguineo, corpore leonis, caudâ scorpionis modo spicula infigentem : vocis, ut si misceatur fistulæ et tubæ concentus : velocitatis magnæ, humani corporis vel præcipuè appetentem.

XXXI. In Indiâ et boves solidis ungulis, uni-

qu'elle imite la voix de l'homme. Dans le même pays se trouve l'éale, qui a la grandeur du cheval de rivière, la queue de l'éléphant, le poil noir ou fauve, les mâchoires du sanglier, des cornes de plus d'une coudée de long : ces cornes sont mobiles. Lorsqu'il se bat, il les présente alternativement droites ou obliques, selon le besoin. L'Éthiopie produit encore des taureaux sauvages très-féroces : ils sont plus grands que nos taureanx domestiques, et d'une vîtesse extraordinaire : ils ont la couleur fauve, les yeux bleus, le poil à contre-sens, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les cornes mobiles (15), la peau dure comme le caillou, impénétrable à toutes les blessures : ils font la chasse à tous les animaux : on ne les prend eux-mêmes que dans des fosses : ils y meurent toujours de fureur. Ctésias écrit que, chez les mêmes peuples, se trouve l'animal qu'il nomme manticore. Cet animal a une rangée de dents qui s'engrènent les unes dans les autres, la face et les oreilles de l'homme, les yeux verts, la couleur sanguine, le corps du lion, la queue armée d'un aiguillon, comme le scorpion : sa voix semble se composer des sons combinés de la flûte et de la trompette : il est léger à la course, et très-friand de chair humaine.

L'Inde, suivant le même Ctésias, produit

cornes : et feram nomine axin, hinnulei pelle, pluribus candidioribusque maculis, sacrorum Liberi patris. Orsæi Indi simias candentes toto corpore venantur. Asperrimam autèm feram monocerotem, reliquo corpore equo similem, capite cervo, pedibus elephanto, caudâ apro, mugitu gravi, uno cornu nigro mediâ fronte cubitorum duûm eminente. Hanc feram vivam negant capi.

XXXII. Apud Hesperios Æthiopas fons est Nigris, ut plerique æstimavere, Nili caput: argumenta, quæ diximus, persuadent. Juxtà hunc fera appellatur catoblepas, modica alioquin, ceterisque membris iners, caput tantùm prægrave ægrè ferens : id dejectum semper in terram : aliàs internecio humani generis, omnibus qui oculos ejus vidêre confestim expirantibus.

XXXIII. Eadem et basilisci serpentis est vis. Cyrenaica hunc generat provincia, duodenûm non ampliùs digitorum magnitudine, candidâ in

aussi des bœufs solipèdes, et qui n'ont qu'une seule corne, et l'axis (16) qui a le pelage d'un faon de biche, mais moucheté de taches très-blanches; on l'offre en sacrifice à Bacchus. Les Indiens Orséens font la chasse à des singes dont tout le corps est blanc. Ils chassent aussi un animal très-féroce; c'est la licorne (17) : elle a la forme du cheval, la tête du cerf, les pieds de l'éléphant, la queue du sanglier; son mugissement est grave : du milieu du front sort une seule corne noire, longue de deux coudées. On dit que cet animal ne peut être pris vivant.

Dans la partie occidentale de l'Éthiopie est la fontaine Nigris, que quelques auteurs disent être la source du Nil. Les raisons que j'ai développées confirment cette opinion. Vers cette source, on trouve le catoplébas, animal d'une grandeur médiocre, languissant et comme paralysé dans tout le reste du corps : seulement il porte avec peine sa tête pesante : elle est toujours penchée vers la terre, sans cela il détruiroit l'espèce humaine toute entière. Quiconque a vu ses yeux est à l'instant frappé de mort.

Le basilic a la même propriété (18). C'est un serpent que produit la Cyrénaïque. Il n'a que douze doigts de longueur; sa tête est marquée d'une tache blanche, en forme de dia-

capite maculâ, ut quodam diademate insignem. Sibilo omnes fugat serpentes: nec flexu multiplici, ut reliquæ, corpus impellit, sed celsus et erectus in medio incedens. Necat frutices, non contactos modò, verùm et adflatos: eruit herbas, rumpit saxa. Talis vis malo est. Creditum quondàm, ex equo occisum hastâ, et per eam subeunte vi, non equitem modò, sed equum quoque absumptum. Atque huic tali monstro (sæpè enìm enectum concupivere reges videre) mustelarum virus exitio est: adeò naturæ nihil placuit esse sine pari. Injiciunt eas cavernis facilè cognitis soli tabe: necant illæ simùl odore, moriunturque, et naturæ pugna conficitur.

XXXIV. 22. Sed in Italiâ quoque creditur luporum visus esse noxius: vocemque homini, quem priores contemplentur, adimere ad præsens. Inertes hos parvosque Africa et Ægyptus gignunt: asperos trucesque, frigidior plaga. Homines in lupos verti, rursùmque restitui

dème. Son sifflement fait fuir tous les serpens : il ne rampe pas en formant plusieurs replis, comme les autres reptiles ; il se dresse, et la moitié de son corps est debout. Son contact, que dis-je, son haleine seule tue les arbrisseaux, brûle les herbes, rompt les pierres. Telle est la subtilité de son poison. On a prétendu jadis qu'un homme à cheval ayant percé un basilic avec sa lance, le venin monta le long de cette arme, et fit périr non-seulement le cavalier, mais même le cheval. Au surplus, dans tout le système de la nature, il n'est point de force qui n'ait sa rivale. La belette est le poison de ce monstre destructeur. L'épreuve en a souvent été faite pour des rois qui désiroient voir le corps de cet animal. On jette une belette dans le trou du basilic ; il est facile de le reconnoître, car la terre est brûlée tout à l'entour. Elle le tue par son odeur, et périt en même-temps. Tel est le résultat du combat de la nature contre elle-même.

On croit aussi en Italie que le regard du loup est malfaisant, et que s'il aperçoit un homme avant que d'en être vu, il lui fait perdre la voix pour le moment. Les loups d'Afrique et d'Égypte sont lâches et petits : ceux des pays froids sont féroces et cruels. Que des hommes se changent en loups, et reprennent ensuite leur première forme, nous devons

sibi, falsum esse confidenter existimare debemus, aut credere omnia, quæ fabulosa tot sæculis comperimus. Undè tamen ista vulgo infixa sit fama in tantum, ut in maledictis versipelles habeat, indicabitur. Evanthes inter auctores Græciæ non spretus, tradit Arcadas scribere, ex gente Anthi cujusdam, sorte familiæ lectum, ad stagnum quoddam regionis ejus duci, vestituque in quercu suspenso transnatare, atque abire in deserta, transfigurarique in lupum, et cum ceteris ejusdem generis congregari per annos novem. Quo in tempore si homine se abstinuerit, reverti ad idem stagnum : et cùm transnataverit, effigiem recipere, ad pristinum habitum addito novem annorum senio. Id quoque Fabius, eamdem recipere vestem. Mirum est quò procedat Græca credulitas! Nullum tàm impudens mendacium est, ut teste careat. Itaque Agriopas, qui Olympionicas scripsit, narrat Demænetum Parrhasium in sacrificio, quod Arcades Jovi Lycæo humanâ etiàm tùm hostiâ faciebant, immolati pueri exta degustasse, et in lupum se conver-

croire, avec certitude, que rien n'est plus faux, ou bien il faut admettre tous les contes que l'expérience de tant de siècles a réfutés. J'indiquerai pourtant l'origine d'une opinion tellement enracinée, que le mot loup-garou est devenu une espèce d'anathème. Évanthe, auteur grec assez estimé, prétend avoir lu, dans les livres des Arcades, que, parmi les descendans d'un certain Anthus, on choisit au sort un homme que l'on mène au bord d'un étang; là, il suspend ses habits à un chêne, passe l'eau à la nage, gagne les déserts où il est transformé en loup, et vit pendant neuf ans en société avec les autres loups. S'il passe tout ce temps sans voir un homme, il revient à l'étang, et dès qu'il l'a traversé à la nage, il reprend sa première forme; seulement il paroît vieilli de neuf années. Fabius ajoute de plus qu'il retrouve ses mêmes habits. La crédulité des grecs est vraiment un prodige. Il n'est mensonge si impudent qui ne soit garanti par un témoin. Aussi Agriopas, auteur des Olympioniques, raconte que, dans le temps où les Arcades offroient encore des victimes humaines à Jupiter Lycéen, Demenète de Parrhase mangea des entrailles d'un enfant immolé, et qu'il fut transformé en loup: que, dix ans après, ce Demenète, rendu à sa profession d'athléte, disputa le prix du pugilat, et fut vainqueur

tisse: eumdem decimo anno restitutum athleticæ, certasse in pugilatu, victoremque olympiâ reversum. Quin et caudæ hujus animalis creditur vulgò inesse amatorium virus exiguo in villo, eumque, cùm capiatur, abjici, nec idem pollere, nisi viventi direptum. Dies, quibus coeat, toto anno non ampliùs duodecim. Eumdem in fame vesci terrâ. Inter auguria, ad dexteram commeantium præciso itinere, si pleno id ore fecerit, nullum ominum præstantius.

Sunt in eo genere, qui cervarii vocantur, qualem è Galliâ in Pompeii Magni arenâ spectatum diximus. Huic quamvis in fame mandenti, si respexerit, oblivionem cibi subrepere aiunt, digressumque quærere aliud.

XXXV. 23. Quod ad serpentes attinet, vulgatum est colorem ejus plerasque terræ habere, in quâ occultentur. Innumera esse genera. Cerastis corpore eminere cornicula sæpè quadrigemina: quorum motu, reliquo corpore occultato, sollicitent ad se aves. Geminum caput amphisbænæ, hoc est, et à caudâ, tam-

aux jeux olympiques. Le peuple croit même qu'un petit poil, placé à l'extrémité de la queue, possède la vertu d'inspirer l'amour; que ce poil tombe dès que le loup est pris, et qu'il n'a de vertu qu'autant qu'il a été arraché à l'animal vivant. On dit que le temps de la chaleur, pour ces animaux, dure tout au plus douze jours dans toute l'année, et que lorsqu'ils sont pressés de la faim, ils se nourrissent de terre. On tire des présages de la rencontre du loup. Si cet animal, ayant la gueule pleine, traverse le chemin en passant à la droite du voyageur, c'est le plus heureux de tous les augures.

Il y a une espèce de loups qu'on nomme cerviers : tel étoit celui qui fut amené de la Gaule et montré au peuple dans les jeux du grand Pompée. Quelque affamé que soit cet animal, on dit que, s'il tourne la tête en mangeant (19), il oublie sa proie, et s'écarte pour en chercher une autre.

Quant à ce qui concerne les serpens, chacun sait qu'ils ont presque tous la couleur de la terre dans laquelle ils se cachent, et que les espèces sont infiniment variées. Les cérastes portent de petites cornes ordinairement au nombre de quatre (20), par le mouvement desquelles ils attirent les oiseaux, en cachant le reste de leur corps. Les amphisbènes ont deux tê-

quàm parum esset uno ore fundi venenum. Aliis squamas esse, aliis picturas: omnibus exitiale virus. Jaculum ex arborum ramis vibrari: nec pedibus tantùm pavendas serpentes, sed et missili volare tormento. Colla aspidum intumescere, nullo ictûs remedio, præterquàm si confestim partes contactæ amputentur. Unus huic tàm pestifero animali sensus, vel potiùs affectus est. Conjugia fermè vagantur: nec nisi cum pari vita est: itaque alterutrâ interemptâ, incredibilis alteri ultionis cura. Persequitur interfectorem, unumque eum in quantolibet populi agmine notitiâ quâdam infestat, perrumpit omnes difficultates, permeat spatia, nec nisi amnibus arcetur, aut præceleri fugâ. Non est fateri, rerum natura largiùs mala, an remedia genuerit. Jàm primùm hebetes oculos huic malo dedit; eosque non in fronte ex adverso cernere, sed in temporibus: itaque excitatur pede sæpiùs quàm visu.

tes (21), c'est-à-dire, une seconde tête à l'extrémité de la queue, comme si ce n'étoit pas assez d'une pour répandre leur venin. Les uns ont des écailles, les autres une peau tachée de plusieurs couleurs, tous un poison mortel. Le dard s'élance du haut des arbres, et ce n'est pas seulement pour les pieds que les serpens sont à craindre; ils fendent l'air comme le trait lancé par la baliste. Le cou de l'aspic se gonfle, et le seul remède contre sa piqûre est la prompte amputation de la partie blessée. Il y a, dans cet animal, un sentiment, ou, pour mieux dire, une affection vraiment unique. Il ne vit jamais seul : le mâle et la femelle vont presque toujours ensemble. S'il arrive que l'un des deux soit tué, l'autre le venge avec un acharnement incroyable. Il reconnoît le meurtrier au milieu de la foule la plus nombreuse : il le poursuit, s'attache à lui seul, surmonte les obstacles, traverse les espaces; il ne faut rien moins qu'une rivière ou la course la plus rapide pour se dérober à sa rage. Il est impossible de décider si la nature a plus prodigué les maux que les remèdes. D'abord elle a donné à ce reptile malfaisant une vue très-mauvaise. Ses yeux placés, non pas au front, mais aux deux côtés des tempes, empêchent qu'il ne voye devant lui. Aussi est-il souvent foulé par les pieds de l'homme avant qu'il l'ait aperçu.

24. Deindè internecinum bellum cum ichneumone.

XXXVI. Notum est animal hâc gloriâ maximè, in eâdem natum Ægypto. Mergit se limo sæpiùs, siccatque sole. Mox ubi pluribus eodem modo se coriis loricavit, in dimicationem pergit. In eâ caudam attollens, ictus irritos aversus excipit, donec obliquo capite speculatus invadat in fauces. Nec hoc contentus, aliud haud mitius debellat animal.

XXXVII. 25. Crocodilum habet Nilus, quadrupes malum, et terrâ pariter ac flumine infestum. Unum hoc animal terrestre linguæ usu caret. Unum superiore mobili maxillâ imprimit morsum, aliàs terribilem, pectinatim stipante se dentium serie. Magnitudine excedit plerumque duodeviginti cubita. Parit ova quanta anseres: eaque extrà eum locum semper incubat, prædivinatione quâdam, ad quem summo auctu eo anno accessurus est Nilus. Nec aliud animal ex minori origine in majorem crescit magnitudinem. Et unguibus

D'ailleurs, l'ichneumon lui fait une guerre mortelle.

Connu surtout par ce genre de gloire, l'ichneumon appartient aussi à l'Afrique. Cet animal se plonge à plusieurs reprises dans le limon, puis il va se sécher au soleil. Après qu'il s'est ainsi cuirassé de plusieurs couches, il marche au combat. Dans l'action, il dresse sa queue, tourne le dos à l'aspic, et pendant qu'il se livre à ses morsures impuissantes, il épie de côté le moment où il pourra le saisir à la gorge. Ce succès n'est pas assez pour lui : il triomphe d'un autre animal non moins féroce.

Le Nil nourrit le crocodile, quadrupède malfaisant, également redoutable sur la terre et dans le fleuve. C'est le seul animal terrestre qui soit privé de l'usage de sa langue (22) : le seul dont la mâchoire supérieure soit mobile (23). Il imprime une morsure terrible, parce que ses dents s'engrènent les unes dans les autres. Sa longueur excède ordinairement dix-huit coudées (24). Ses œufs sont de la même grosseur que ceux des oies : et, par une sorte de divination, il les couve toujours au delà du terme où le Nil doit s'arrêter, chaque année, dans sa plus haute crue. Nul autre animal ne parvient d'une origine plus petite à un plus

hic armatus est, contrà omnes ictus cute invictâ. Dies in terrâ agit, noctes in aquâ, teporis utrumque ratione.

Hunc saturum cibo piscium, et semper esculento ore, in litore somno datum, parva avis, quæ trochilos ibi vocatur, rex avium in Italiâ, invitat ad hiandum pabuli sui gratiâ, os primum ejus adsultìm repurgans, mox dentes, et intùs fauces quoque ad hanc scabendi dulcedinem quàm maximè hiantes: in quâ voluptate somno pressum conspicatus ichneumon, per easdem fauces, ut telum aliquod, immissus, erodit alvum.

XXXVIII. Similis crocodilo, sed minor etiàm ichneumone, est in Nilo natus scincos; contrà venena præcipuus antidotis: itèm ad inflammandam virorum Venerem.

Verùm in crocodilo major erat pestis, quàm ut uno esset ejus hoste natura contenta. Itaque et delphini immeantes Nilo, quorum dorso tamquàm ad hunc usum cultellata inest spina, abigentes eos prædâ, ac velùt in suo tantùm amne

grand accroissement. De plus, il est armé de griffes, et sa peau est impénétrable; il passe les jours sur la terre, et les nuits dans l'eau, parce qu'il cherche la chaleur.

Lorsqu'il est repu de poisson, il s'endort sur le rivage : comme il lui reste toujours quelques parcelles dans les dents, un petit oiseau que les Égyptiens nomment trochilos, et que nous appelons roitelet, vient y chercher son repas : et pour l'inviter à ouvrir la gueule, il lui en nettoye d'abord les dehors en sautillant, puis les dents, enfin la gorge même que le crocodille ouvre le plus qu'il peut; délicieusement affecté par les picotemens de l'oiseau. Tandis qu'il est ainsi plongé dans un sommeil voluptueux, l'ichneumon qui l'observe s'élance comme un trait, entre dans son corps, et lui ronge les intestins.

Le scinque habite aussi le Nil (56). Il ressemble au crocodile, mais il est encore plus petit que l'ichneumon. Sa chair est un des plus sûrs antidotes contre les poisons. Elle a de plus la propriété d'exciter l'homme à l'amour.

Le crocodile étoit un fléau trop pernicieux pour que la nature ne lui opposât qu'un seul ennemi. Elle semble avoir destiné les dauphins à lui faire la guerre, au moyen des épines saillantes dont leur dos est armé. Lorsqu'ils remontent le Nil, les crocodiles les empêchent

regnantes, alioquin impares viribus ipsi, astu interimunt : callent enim in hoc cuncta animalia, sciuntque non sua modò commoda, verùm et hostium adversa : norunt sua tela, norunt occasiones, partesque dissidentium imbelles. In ventre mollis est tenuisque cutis crocodilo : ideò se, ut territi, mergunt delphini, subeuntesque alvum illâ secant spinâ.

Quin et gens hominum est huic belluæ adversa in ipso Nilo, Tentyritæ, ab insulâ in quâ habitat appellata. Mensura eorum parva, sed præsentia animi in hoc tantùm usu mira. Terribilis hæc contrà fugaces bellua est, fugax contrà insequentes : sed adversùm ire soli hi audent. Quin etiàm flumini innatant : dorsoque equitantium modo impositi, hiantibus resupino capite ad morsum, additâ in os clavâ, dextrâ ac lævâ tenentes extrema ejus utrimque, ut frenis in terram agunt captivos : ac voce etiàm solâ territos cogunt evomere recentia corpora ad sepulturam. Itaque uni ei insulæ crocodili non adnatant : olfactuque ejus

d'y chasser. Ce fleuve est leur seul domaine. Ils y veulent régner sans partage. Les dauphins, bien inférieurs en force, triomphent par la ruse. Car tel est, en cette partie, l'instinct admirable de tous les animaux. Ils n'ignorent ni leurs avantages ni les désavantages de leurs ennemis. Ils connoissent leurs armes, les occasions favorables, et la partie foible de ceux qu'ils combattent. Le crocodile a la peau du ventre mince et tendre : ils plongent donc sous l'eau, comme s'ils avoient peur, et lui fendent le ventre avec leur épine.

Ce monstre trouve encore un ennemi dans un peuple même du Nil : ce sont les Tentyrites, ainsi nommés d'une île qu'ils habitent. Ils sont de petite taille, mais leur intrépidité dans une guerre aussi périlleuse est admirable. Terrible pour ceux qui fuyent, le crocodile fuit lâchement quand on le poursuit : mais les Tentyrites seuls osent l'attaquer de front; ils le chassent même à la nage, se mettent à cheval sur son dos, et lorsqu'il renverse la tête pour les mordre, ils lui passent dans la gueule une massue dont ils saisissent les deux bouts, et s'en servent comme d'un mors, pour le conduire à terre, sans qu'il puisse se délivrer, et là, par la seule terreur de leur voix, ils le forcent à rendre les corps qu'il vient de dévorer, afin de leur donner la sépulture.

generis hominum, ut psyllorum serpentes fugantur.

Hebetes oculos hoc animal dicitur habere in aquâ, extrà acerrimi visûs: quatuorque menses hiemis inediâ semper transmittere in specu. Quidam hoc unum quamdiù vivat, crescere arbitrantur: vivit autem longo tempore.

XXXIX. Major altitudine in eodem Nilo bellua hippopotamus editur: ungulis binis, quales bubus, dorso equi, et jubâ, et hinnitu, rostro resimo, caudâ et dentibus aprorum aduncis, sed minùs noxiis: tergoris ad scuta galeasque impenetrabilis, præterquàm si humore madeat. Depascitur segetes, destinatione antè (ut ferunt) determinatas in diem, et ex agro ferentibus vestigiis, ne quæ revertenti insidiæ comparentur.

XL. 26. Primus eum, et quinque crocodilos Romæ, ædilitatis suæ ludis, M. Scaurus temporario euripo ostendit. Hippopotamus in quâdam medendi parte etiàm magister extitit.

Aussi les crocodiles se gardent-ils d'approcher de cette île : l'odeur des Tentyrites les fait fuir, comme celle des psylles fait fuir les serpens.

On dit que cet animal a la vue mauvaise dans l'eau, mais excellente sur terre, et qu'il passe dans une caverne quatre mois de l'hiver, sans manger. Quelques auteurs prétendent que c'est le seul des animaux qui prenne de l'accroissement pendant toute sa vie ; et il vit long-temps.

Le Nil produit un autre amphibie d'une taille plus haute que le crocodile. C'est l'hippopotame : il a le pied fendu comme le bœuf, le dos, la crinière et le hennissement du cheval, le museau relevé, la queue et les dents saillantes du sanglier ; mais ses dents sont moins nuisibles : son cuir impénétrable, à moins qu'il n'ait trempé dans l'eau, sert à faire des boucliers et des cuirasses. Cet animal dévaste les moissons. On prétend qu'il marque d'avance, pour chaque jour, les lieux où il doit pâturer, et qu'il y entre à reculons, afin de mettre en défaut ceux qui voudroient lui tendre des embûches à son retour.

M. Scaurus fit voir le premier à Rome un hippopotame et cinq crocodiles, dans une pièce d'eau creusée pour les jeux de son édilité. La médecine doit une de ses opérations

Assiduâ namque satietate obesus exit in litus, recentes arundinum cæsuras speculatum : atque ubì acutissimam videt stirpem, imprimens corpus, venam quamdam in crure vulnerat, atque ità profluvio sanguinis morbidum aliàs corpus exonerat, et plagam limo rursùs obducit.

XLI. 27. Simile quiddam et volucris in eâdem Ægypto monstravit quæ vocatur ibis : rostri aduncitate per eam partem se perluens, quâ reddi ciborum onera maximè salubre est. Nec hæc sola à multis animalibus reperta sunt, usui futura et homini. Dictamnum herbam extrahendis sagittis cervi monstravere, percussi eo telo, pastuque ejus herbæ ejecto. Iidem percussi à phalangio, quod est aranei genus, aut aliquo simili, cancros edendo sibi medentur. Est et ad serpentium ictus præcipua, quâ se lacerti, quoties cùm his conseruere pugnam, vulnerati refovent. Chelidoniam visui saluberrimam hirundines monstravere, vexatis pullorum oculis illâ medentes.

Testudo cunilæ, quam bubulam vocant,

à l'hippopotame. Lorsqu'il se sent surchargé de son embonpoint continuel, il va sur le rivage examiner les roseaux récemment coupés. Après avoir choisi le plus aigu, il s'appuie dessus, se perce une veine de la cuisse, et, par le sang qu'il perd, décharge son corps qui, sans cela, resteroit dans un état de malaise : ensuite il bouche la plaie avec du limon.

Dans cette même Égypte, l'oiseau qu'on nomme ibis nous a enseigné quelque chose de semblable. Il se lave l'intérieur du corps en insinuant de l'eau avec son bec dans la partie par laquelle l'estomac se dégage de la manière la plus salutaire. Et ce ne sont pas les seules instructions utiles que l'homme ait reçues des animaux. Les cerfs ont montré la vertu du dictame pour extraire les flèches d'une plaie : quand ils ont été percés d'une flèche, ils la font sortir en broutant cette plante. Lorsqu'ils ont été piqués par l'araignée qu'on nomme phalange, ou par quelqu'autre insecte venimeux, ils se guérissent en mangeant des cancres. Il y a aussi une herbe excellente contre la piqûre des serpens : c'est celle qui ranime les lézards qui ont été blessés en combattant contre eux. Les hirondelles, en guérissant avec la chélidoine les yeux malades de leurs petits, ont fait connoître que cette herbe est salutaire à la vue.

La tortue reprend des forces contre les ser-

pastu, vires contrà serpentes refovet: mustela rutæ, in murium venatu cum iis dimicatione consertâ: ciconia origano, ederâ apri in morbis sibi medentur, et cancros vescendo, maximè mari ejectos. Anguis hiberno situ membranâ corporis obductâ, feniculi succo impedimentum illud exuit, nitidusque vernat. Exuit autèm à capite primùm, nec celeriùs quàm uno die ac nocte replicans, ut extrà fiat membranæ, quod fuerat intùs. Idem hibernâ latebrâ visu obscurato, marathro herbæ sese adfricans, oculos inungit ac refovet: si verò squamæ obtorpuere, spinis juniperi se scabit. Draco vernam nauseam silvestris lactucæ succo restinguit.

Pantheras perfricatâ carne aconito, (venenum id est) barbari venantur. Occupat illicò fauces earum angor: quare pardalianches id venenum appellavere quidam. At fera contrà hoc excrementis hominis sibi medetur: et aliàs tàm avida eorum, ut à pastoribus ex industriâ in aliquo vase suspensa altiùs, quàm ut queat saltu attingere, jaculando se appetendoque

pens, en mangeant l'herbe qu'on nomme *conile aux bœufs*. La belette mange de la rue, lorsqu'en chassant aux rats, elle dispute sa proie aux serpens. La cicogne, dans ses maladies, se guérit avec l'origan, le sanglier avec le lierre, ou bien en mangeant des crabes, particulièrement ceux que la mer a rejetés. Le serpent, dont l'hiver a flétri la peau, se dépouille au printemps avec le secours du fenouil, et reparoît avec l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Il dégage d'abord sa tête, puis il se replie dans tous les sens, afin que sa vieille enveloppe se retourne à l'envers d'un bout à l'autre. Il ne lui faut pas moins d'un jour et d'une nuit pour cette opération (26). Sa vue s'étant affoiblie pendant sa retraite, il lui donne du ton en frottant ses yeux contre le marathrum : il se fait à lui-même l'opération de la cataracte, en les froissant contre les épines du genévrier. Il se purge avec le suc de la laitue sauvage.

Les barbares font la chasse aux panthères, en leur jetant pour appât des chairs frottées d'aconit. Sitôt qu'elles en ont goûté, leur gorge se serre; elles étouffent. Aussi plusieurs ont-ils nommé ce poison pardalianchés. Mais la panthère trouve un contre-poison dans les excrémens de l'homme. Au surplus, elle en est extrêmement avide. Quelquefois les bergers en suspendent dans un vase qu'ils ont soin de placer hors de sa portée. Elle s'élance et réitère ses efforts pour y at-

deficiat, et postremò expiret : alioquì vivacitatis adeò lentæ, ut ejectis interaneis diù pugnet.

Elephas, chamæleone concolori frondi devorato, occurrit oleastro huic veneno suo. Ursi, cùm mandragoræ mala gustavere, formicas lambunt. Cervus herbâ cinarc venenatis pabulis resistit. Palumbes, graculi, merulæ, perdices, lauri folio annuum fastidium purgant: columbæ, turtures, et gallinacei, herbâ quæ vocatur helxine : anates, anseres, ceteræque aquaticæ herbâ siderite: grues et similes, junco palustri. Corvus occiso chamæleone, qui etiàm victori nocet, lauro infectum virus extinguit.

XLII. 28. Millia prætereà, ut potè cùm plurimis animalibus eadem natura rerum, cœli quoque observationem et ventorum, imbrium, tempestatum præsagia, aliis alia dederit, quod persequi immensum est, æquè scilicet quàm reliquam cum singulis hominum societatem. Siquidèm et pericula præmonent,

teindre, jusqu'à ce qu'elle se soit épuisée et qu'elle expire de fatigue, quoique d'ailleurs elle soit si vivace que, même les intestins hors du corps, elle se débat encore long-temps.

Lorsque l'éléphant, trompé par la couleur, a mangé un caméléon, dont la chair est un poison pour lui, il a recours à l'olivier sauvage. Les ours qui ont goûté des fruits de la mandragore lèchent les fourmilières. Le cerf résiste à l'effet des plantes vénéneuses, en broutant la cinare. Les ramiers, les choucas, les merles, les perdrix se purgent tous les ans avec la feuille du laurier : les colombes, les tourterelles, les poules avec la pariétaire : les canards, les oies et les autres oiseaux aquatiques avec la crapaudine : les grues et les autres oiseaux de ce genre avec le jonc de marais. Le corbeau, après avoir tué le caméléon qui devient funeste même à son vainqueur, détruit l'effet du poison avec le laurier.

Je pourrois citer mille autres faits : la nature a même donné à la plupart des animaux le don d'observer le ciel, de pronostiquer les vents, les pluies et les tempêtes. Il seroit impossible d'entrer dans tous les détails, non plus que de faire voir sous combien de rapports les animaux sont liés avec chaque espèce de présages. Ils annoncent les dangers, non-seulement par leurs fibres et par leurs entrailles, où tant de

non fibris modò extisque, circà quod magna mortalium portio hæret, sed aliâ quâdam significatione. Ruinis imminentibus musculi præmigrant, aranei cum telis primi cadunt. Auguria quidem artem fecere apud Romanos: et sacerdotum collegium vel maximè sollemne est. In Thraciâ locis rigentibus et vulpes, animal alioquì solertiâ dirum : amnes gelatos, lacusque non nisì ad ejus itum reditumque transeunt. Observatum eam, aure ad glaciem appositâ, conjectare crassitudinem gelu.

XLIII. 29. Nec minùs clara exitii documenta sunt etiàm ex contemnendis animalibus. M. Varro auctor est, à cuniculis suffossum in Hispaniâ oppidum, à talpis in Thessaliâ : ab ranis civitatem in Galliâ pulsam, ab locustis in Africâ : ex Gyaro Cycladum insulâ incolas à muribus fugatos, in Italiâ Amyclas à serpentibus deletas. Citrà Cynamolgos Æthiopas latè deserta regio est, à scorpionibus et solipugis gente sublatâ : et à scolopendris abactos Rhœ-

mortels s'occupent à lire l'avenir, mais aussi par des avertissemens d'un autre genre. Lorsqu'un édifice ménace ruine, les rats délogent à l'avance, les araignées tombent avec leurs toiles. La divination par les oiseaux est devenue un art chez les Romains, et le collége des augures jouit de la plus haute considération. Dans les froides contrées de la Thrace, le renard, animal qui d'ailleurs n'a d'industrie que pour le mal, donne d'excellens avis aux habitans. Ce n'est qu'après avoir vu le renard aller et revenir sur les rivières et les étangs glacés, qu'ils osent les traverser eux-mêmes. On a observé qu'en appliquant son oreille contre la glace, il conjecture quelle en est l'épaisseur.

L'histoire nous présente des exemples non moins fameux de destructions opérées même par des animaux méprisables. Varron écrit qu'une ville en Espagne, et une autre ville en Thessalie, furent minées, la première par les lapins, la seconde par les taupes; qu'une peuplade de la Gaule fut expulsée de son pays par les grenouilles, une autre de l'Afrique par les sauterelles : que les habitans de Giaros, l'une de Cyclades, se virent obligés d'abandonner leur île aux rats : qu'Amicle en Italie fut détruite par les serpens. En deçà des Éthiopiens Cinamolges est une grande région toute déserte, dont les habitans ont été exterminés par

thienses, auctor est Theophrastus. Sed ad reliqua ferarum genera redeamus.

XLIV. 30. Hyænis utramque esse naturam, et alternis annis mares, alternis feminas fieri, parere sine mare, vulgus credit, Aristoteles negat. Collum et juba continuitate spinæ porrigitur, flectique, nisi circumactu totius corporis, nequit. Multa prætereà mira traduntur. Sed maximè sermonem humanum inter pastorum stabula adsimulare, nomenque alicujus addiscere, quem evocatum foràs laceret. Itèm vomitionem hominis imitari, ad sollicitandos canes, quos invadat. Ab uno animali sepulcra erui, inquisitione corporum. Feminam raròcapi. Oculis mille esse varietates, colorumque mutationes. Prætereà umbræ ejus contactu canes obmutescere. Et quibusdam magicis artibus omne animal, quod ter lustraverit, in vestigio hærere.

XLV. Hujus generis coitu leæna Æthiopica parit corocottam, similiter voces imitantem hominum pecorumque. Acies ei perpetua : in

les scorpions et les solipuges. Théophraste rapporte que les Rhétiens furent chassés de leur pays par les scolopendres. Mais reprenons l'histoire des animaux sauvages.

Le vulgaire pense que l'hyène est hermaphrodite, qu'elle devient alternativement mâle et femelle pendant une année, et qu'elle conçoit sans le secours du mâle. Aristote a combattu ce préjugé. Chez cet animal, l'épine du dos se prolonge jusque dans le cou, ce qui fait qu'il ne peut retourner la tête sans se tourner lui-même tout entier. On a fait sur l'hyène mille et mille histoires merveilleuses. On a dit qu'elle imite la voix humaine, qu'elle retient le nom d'un berger, et qu'elle l'appelle pour le dévorer aussitôt qu'il sort : qu'afin d'attirer les chiens elle contrefait les sanglots d'un homme qui vomit avec effort : que c'est le seul animal qui fouille les tombeaux pour déterrer les corps : que rarement on prend une femelle : que les couleurs de ses yeux varient de mille manières : que les chiens deviennent muets par le seul contact de son ombre : qu'enfin, par une vertu magique, elle rend immobile tout animal autour duquel elle a tourné trois fois.

Du mélange de l'hyène avec la lionne d'Éthiopie, provient la crocote, qui sait pareillement imiter la voix de l'homme et les cris des bestiaux. Ses yeux sont fixes. Elle est ab-

utrâque parte oris nullis gingivis, dente continuo : qui ne contrario occursu hebetetur, capsarum modo includitur. Hominum sermones imitari et mantichoram in Æthiopiâ, auctor est Juba.

XLVI. Hyænæ plurimæ gignuntur in Africâ, quæ et asinorum silvestrium multitudinem fundit. Mares in eo genere singuli feminarum gregibus imperitant. Timent libidinis æmulos, et ideò gravidas custodiunt, morsuque natos mares castrant. Contrà gravidæ latebras petunt, et parere furto cupiunt, gaudentque copiâ libidinis.

XLVII. Easdem partes sibi ipsi Pontici amputant fibri, periculo urgente, ob hoc se peti gnari : castoreum id vocant medici : aliàs animal horrendi morsûs, arbores juxtà flumina, ut ferro, cædit : hominis parte comprehensâ, non antequàm fracta concrepuerint ossa, morsus resolvit. Cauda piscium iis, cetera species lutræ. Utrumque

solument dépourvue de gencives : ses dents ne sont qu'un seul os sans intervalle : elles sont enchâssées dans la mâchoire qui forme une espèce de bourrelet, afin qu'elles ne s'émoussent pas en se froissant les unes contre les autres. Juba écrit que, dans l'Éthiopie, la manticore imite aussi la parole de l'homme.

Les hyènes sont nombreuses en Afrique : ce pays produit aussi beaucoup d'ânes sauvages. Dans cette dernière espèce, chaque mâle règne sur un troupeau de femelles. Ils ne veulent point de rivaux, et par cette raison ils surveillent les femelles qui sont pleines, et châtrent avec les dents les mâles nouveaux nés. Les femelles, par un intérêt contraire, se cachent dès qu'elles ont conçu. Elles désirent mettre bas en secret, dans l'espoir de multiplier leurs jouissances.

Les castors du Pont, pressés par les chasseurs, se coupent eux-mêmes les testicules, pour satisfaire à l'avidité de ceux qui les poursuivent. C'est là ce qu'en médecine on nomme *castoreum* (27). Leur morsure est redoutable ; leurs dents coupent, comme le fer, les arbres qui sont le long des fleuves. S'ils saisissent un homme par quelque membre, ils ne desserrent point la gueule, que les os n'aient été brisés. Ils ont une queue de poisson. Dans le reste du corps, ils ressemblent à la loutre. L'un et l'au-

aquaticum : utrique mollior plumâ pilus.

XLVIII. 31. Ranæ quoque rubetæ, quarum et in terrâ, et in humore vita, plurimis refertæ medicaminibus, deponere ea assiduè ac resumere à pastu dicuntur, venena tantùm semper sibi reservantes.

XLIX. Similis et vitulo marino victus, in mari ac terrâ : simile fibris et ingenium. Evomit fel suum, ad multa medicamenta utile : itèm coagulum, ad comitiales morbos : ob ea se peti prudens. Theophrastus auctor est, anguis modo et stelliones senectutem exuere, eamque protinùs devorare, præripientes comitiali morbo remedia. Eosdem mortiferi in Græciâ morsûs, innoxios esse in Siciliâ.

L. 32. Cervis quoque est sua malignitas, quamquàm placidissimo animalium. Urgente vi canum, ultrò confugiunt ad hominem. Et in pariendo semitas minùs cavent humanis vestigiis tritas, quàm secreta ac feris opportuna. Conceptus earum post Arcturi sidus. Octonis mensibus ferunt partus, interdùm et

tre sont aquatiques; ils ont l'un et l'autre le poil plus doux que la plume.

On dit que les crapauds qui vivent sur la terre et dans les lieux humides contiennent aussi beaucoup de propriétés médicinales, qu'ils les déposent continuellement, et en reprennent de nouvelles dans leurs alimens, se réservant toujours le seul venin pour eux.

Le veau marin vit également dans la mer et sur la terre; il a la même sagacité que le castor. Comme il sait pourquoi l'homme lui fait la chasse, il vomit son fiel que la médecine emploie pour plusieurs usages; il jette de même sa présure, qui est un remède contre le haut mal. Théophraste écrit que les stellions quittent leur vieille peau, comme les serpens, et qu'ils la dévorent à l'instant, pour nous ravir un remède contre le mal caduc. Il ajoute que leur morsure est mortelle dans la Grèce, mais nullement dangereuse dans la Sicile.

Le même instinct de malice se trouve dans le cerf, quoique le plus paisible des animaux. Le cerf, pressé par les chiens, se réfugie vers l'homme; et les biches, prêtes à mettre bas, se défient moins des sentiers frayés par les hommes que des lieux retirés et accessibles aux seuls animaux sauvages. Elles conçoivent après le lever de l'arcture. Elles portent huit mois, et produisent quelquefois deux faons. Du mo-

geminos. A conceptu separant se. At mares relicti rabie libidinis sæviunt: fodiunt scrobes. Tunc rostra eorum nigrescunt, donèc aliqui abluant imbres. Feminæ autèm antè partum purgantur hérbâ quâdam, quæ seselis dicitur, faciliore ità utentes utero. A partu duas, quæ aros et seselis appellantur, pastæ, redeunt ad fetum: illis imbui lactis primos volunt succos, quâcumque de causâ. Editos partus exercent cursu, et fugam meditari docent: ad prærupta ducunt, saltumque demonstrant.

Jàm mares soluti desiderio libidinis, avidè petunt pabula. Ubì se præpingues sensere, latebras quærunt, fatentes incommodum pondus. Et aliàs semper in fugâ adquiescunt, stantesque respiciunt: cùm propè ventum est, rursùs fugæ præsidia repetentes. Hoc fit intestini dolore, tàm infirmi, ut ictu levi rumpatur intùs.

Fugiunt autèm, latratu canum audito, se-

ment qu'elles ont conçu, elles se séparent des mâles : ceux-ci, privés de leurs jouissances, deviennent furieux et semblent transportés de rage : ils grattent la terre : leur museau se noircit jusqu'à ce que les pluies viennent le laver. Les biches, avant de mettre bas, se purgent avec l'herbe nommée séséli : elles se rendent par là le ventre plus libre. Après avoir mis bas, elles broutent cette même séséli, et une autre herbe qu'on nomme aros *(pied de veau)*, puis elles retournent à leurs faons. Quelle qu'en soit la cause, elles veulent que le premier lait qu'elles lui donnent soit imbu du suc de ces herbes. A peine le faon est-il né, que la mère l'exerce à la course, et lui enseigne l'art de la fuite ; elle le mène à des endroits escarpés, et lui montre à sauter.

Les mâles ne ressentant plus les impressions du rut, retournent avidement aux pâturages, et quand ils sentent qu'ils ont pris trop de venaison, ils cherchent la retraite, reconnoissant l'incommodité de leur embonpoint. Au surplus, le cerf se repose toujours dans sa fuite ; il s'arrête et regarde derrière lui, et lorsque l'ennemi est tout près, il se remet à courir. Ce qui le force à s'arrêter, c'est une douleur qu'il ressent à l'intestin, partie si foible chez lui que le coup le plus léger suffit pour la rompre.

Les cerfs, poursuivis par les abois des chiens,

cundâ semper aurâ, ut vestigia cum ipsis abeant. Mulcentur fistulâ pastorali et cantu: cùm erexere aures, acerrimi auditûs: cùm remisere, surdi. Ceterò animal simplex, et omnium rerum miraculo stupens in tantum, ut, equo aut buculâ accedente propiùs, hominem juxtà venantem non cernant: aut si cernant, arcum ipsum sagittasque mirentur.

Maria tranant gregatim nantes porrecto ordine, et capita imponentes præcedentium clunibus, vicibusque ad terga redeuntes. Hoc maximè notatur à Ciliciâ Cyprum trajicientibus. Nec vident terras, sed in odore earum natant. Cornua mares habent, solique animalium omnibus annis stato veris tempore amittunt: ideò sub ipsâ die quàm maximè invia petunt. Latent amissis velùt inermes: sed et hi bono suo invident. Dextrum cornu negant inveniri, ceu medicamento aliquo præditum: idque mirabilius fatendum est, cùm et in vivariis mutent omnibus annis: defodi ab iis putant. Accensi autem utrius-

suivent toujours le vent, afin d'emporter avec eux l'odeur de leurs traces. Ils écoutent avec plaisir le flageolet et le chant des bergers : lorsqu'ils dressent l'oreille, ils entendent de fort loin : lorsqu'ils la baissent, ils n'entendent plus. Au reste, c'est un animal d'un naturel simple, et qui regarde tout avec une espèce d'admiration, au point que si un cheval ou une génisse s'approche de lui, il ne voit pas le chasseur qui va le joindre, où s'il le voit, il contemple son arc et ses flèches.

Ils traversent les mers par troupes et sur une seule file : chacun pose sa tête sur la croupe de celui qui le précède : ils vont tour à tour se placer à la queue. C'est ce qu'on remarque surtout dans la mer qui sépare la Cilicie de l'île de Chypre. Ce n'est pas qu'ils voient la terre : ils sont dirigés par le seul odorat. Les mâles ont des cornes et, seuls des animaux, ils les perdent tous les ans à une époque déterminée du printemps ; aussi, vers le jour où leur bois doit se détacher, ils gagnent les lieux les plus inaccessibles. Jusqu'à ce que leur tête soit refaite, ils se cachent comme s'ils étoient désarmés. Mais ils nous envient aussi le bien qu'ils pourroient nous procurer. C'est par cette cause, dit-on, que leur corne droite, étant douée de propriétés médicinales, ne se trouve jamais : fait d'autant plus étonnant que tous les ans la

libet odore comitiales morbi deprehenduntur. Indicia quoque ætatis in illis gerunt, singulos annis adjicientibus ramos usquè ad sexennes. Ab eo tempore similia revivescunt : nec potest ætas discerni, sed dentibus senecta declaratur. Aut enim paucos, aut nullos habent : nec in cornibus imis ramos, alioquìn antè frontem prominere solitos junioribus. Non decidunt castratis cornua, nec nascuntur. Erumpunt autèm renascentibus tuberibus primò aridæ cutis similia. Eadem teneris increscunt ferulis, arundineas in paniculas molli plumata lanugine. Quamdiù carent iis, noctibus procedunt ad pabula : increscentia solis vapore durant, ad arbores subindè experientes : ubì placuit robur, in aperta prodeunt. Captique jàm sunt, ederâ in cornibus viridante ex attritu arborum, ut in aliquo ligno, teneris, dùm experiuntur, innatâ.

tête du cerf mue dans les parcs comme dans les forêts. On pense qu'ils l'enfouissent. L'odeur de l'une ou l'autre corne fait connoître les personnes sujettes au mal caduc. Leur bois indique leur âge : tous les ans, jusqu'à la sixième année, le mérain se charge d'un andouiller de plus : après quoi le bois se renouvelle toujours dans le même état. Il n'est plus possible de discerner leur âge. Mais la vieillesse est indiquée par les dents. Car alors ils en ont peu, ou même ils n'en ont point du tout; et l'on ne voit plus à la racine du mérain certaines dagues qui, d'ordinaire, s'avancent sur le front des jeunes cerfs. La castration empêche la chute et la renaissance du bois. Quand il commence à renaître, on voit paroître d'abord deux espèces de bosses couvertes d'une peau sèche, pendant qu'elles croissent; l'extrémité supérieure est tendre et cotonneuse comme le panache des roseaux. Tant qu'ils ont la tête nue, ils vont la nuit aux pâturages; à mesure que leur bois prend de l'accroissement, ils l'endurcissent au soleil, et le frottent de temps en temps contre les arbres. Dès qu'ils le trouvent solide, ils quittent la retraite. On a pris des cerfs dont le bois portoit un lierre verdoyant : cette plante s'y étoit enracinée comme dans tout autre bois lorsque, tendre encore, ils le frottoient contre les arbres, pour l'éprouver,

Fiunt aliquandò et candido colore, qualem fuisse tradunt Q. Sertorii cervam, quam esse fatidicam Hispaniæ gentibus persuaserat. Et iis est cum serpente pugna. Vestigant cavernas, nariumque spiritu extrahunt renitentes. Ideò singulare abigendis serpentibus, odor adusto cervino cornu. Contrà morsus verò præcipuum remedium ex coagulo hinnulei in matris utero occisi. Vita cervis in confesso longa, post centum annos aliquibus captis cum torquibus aureis, quos Alexander Magnus addiderat, adopertis jàm cute in magnâ obesitate. Febrium morbos non sentit hoc animal, quìn et medetur huic timori. Quasdam modò principes feminas scimus omnibus diebus matutinis carnem eam degustare solitas, et longo ævo caruisse febribus: quod ità demùm existimant ratum, si vulnere uno interierit.

33. Eâdem est specie, barbâ tantùm et armorum villo distans, quem τραγέλαφον vocant, non alibì, quàm juxtà Phasin amnem, nascens.

Il se trouve quelquefois des cerfs blancs : telle étoit la biche que Sertorius avoit érigée en prophétesse chez les peuples de l'Espagne. Cet animal fait la guerre aux serpens ; il cherche leurs trous, et par la force de son souffle il les contraint d'en sortir. Aussi, la corne de cerf brûlée est-elle un spécifique excellent pour chasser les serpens. Le meilleur remède contre leur morsure est la présure d'un faon tué dans le ventre de sa mère. La longue vie du cerf est avouée de tous. Plus d'un siècle après Alexandre (28), on en a pris quelques-uns que ce prince avoit décorés de colliers d'or. Comme ils avoient acquis de l'embonpoint, la peau avoit recouvert ces colliers. Le cerf ne ressent jamais la fièvre : sa chair même en est le préservatif. Nous savons que plusieurs impératrices en mangeoient tous les matins, et qu'elles sont parvenues à une longue vieillesse sans éprouver de fièvre. Mais on pense qu'elle n'a cette vertu que lorsqu'il a été tué d'un seul coup.

De l'espèce du cerf est un animal qui n'en diffère que par la barbe et le poil qu'il a sur les épaules. On le nomme tragélaphe (29) ; on ne le trouve qu'aux environs du Phase.

LI. Cervos Africa propemodum sola non gignit : at chamæleonem et ipsa, quamquàm frequentiorem Indiæ. Figura et magnitudo erat lacerti, nisì crura essent recta et excelsiora. Latera ventri junguntur, ut piscibus, et spina simili modo eminet. Rostrum, ut in parvo, haud absimile suillo : cauda prælonga in tenuitatem desinens, et implicans se viperinis orbibus : ungues adunci : motus tardior, ut testudini : corpus asperum, ceu crocodilo : oculi in recessu cavo, tenui discrimine prægrandes, et corpori concolores : numquàm eos operit : nec pupillæ motu, sed totius oculi versatione circumaspicit. Ipse celsus, hianti semper ore, solus animalium nec cibo nec potu alitur, nec alio quàm aeris alimento : circà caprificos ferus, innoxius alioquì.

Et coloris natura mirabilior : mutat namque eum subindè, et oculis, et caudâ, et toto corpore, redditque semper quemcumque proximè attin-

L'Afrique est à peu près le seul pays qui ne produise point de cerfs : mais elle produit le caméléon, dont l'espèce est cependant plus nombreuse dans l'Inde. Sa figure et sa grandeur seroient celles du lézard, si ce n'étoit qu'il a les jambes droites, et plus hautes. Ses côtes se joignent sous le ventre, comme celles des poissons. Il a de même l'épine du dos saillante. Son museau est en petit le groin du porc. Sa queue très-longue va toujours en diminuant de grosseur jusqu'à l'extrémité ; elle se replie comme celle de la vipère : ses ongles sont crochus : sa marche est lente comme celle de la tortue : la surface de sa peau rude comme celle du crocodile : ses yeux enfoncés, très-grands, séparés par un petit intervalle et de la même couleur que son corps : il ne les ferme jamais. Ce n'est point par le mouvement de sa prunelle, mais en tournant l'œil tout entier, qu'il regarde autour de lui (30), toujours la tête haute et la gueule ouverte. C'est le seul animal qui vive sans manger et sans boire ; l'air est son seul aliment (31). Vers la fin des jours caniculaires, il est venimeux : en tout autre temps il ne fait point de mal.

Ce qu'il y a de plus merveilleux en lui, c'est la nature de sa couleur : il en change souvent. Ses yeux, sa queue et tout son corps prennent celles des objets qu'il touche, excepté le rouge et le

git, præter rubrum candidumque. Defuncto pallor est. Caro in capite et maxillis, et ad commissuram caudæ ad modum exigua, nec alibì toto corpore : sanguis in corde, et circà oculos tantùm : viscera sine splene. Hibernis mensibus latet, ut lacerta.

LII. 34. Mutat colores et Scytharum tarandus, nec aliud ex iis quæ pilo vestiuntur, nisì in Indiis lycaon, cui jubata traditur cervix. Nàm thoes (luporum id genus est procerius longitudine, brevitate crurum dissimile, velox saltu, venatu vivens, innocuum homini) habitum, non colorem mutant, per hiemes hirti, æstate nudi. Tarando magnitudo, quæ bovi : caput majus cervino, nec absimile : cornua ramosa, ungulæ bifidæ, villus magnitudine ursorum. Sed cùm libuit sui coloris esse, asini similis est. Tergori tanta duritia, ut thoraces ex eo faciant. Colorem omnium arborum, fruticum, florum, locorumque reddit, in quibus latet metuens, ideòque raròcapitur. Mirum esset habitum corpori

blanc. Après sa mort, il blanchit. Il a un peu de chair à la tête, aux mâchoires, à la racine de la queue : dans le reste du corps il n'en a point. Il n'a du sang que dans le cœur et autour des yeux. Il manque de rate. Cet animal se cache pendant l'hiver, comme les lézards.

Le tarandus des Scythes change aussi de couleur (32). De tous les animaux qui sont vêtus de poil, c'est le seul qui ait cette propriété, si l'on excepte l'hyène de l'Inde, dont le cou est, dit-on, paré d'une crinière. Quant aux thos, (espèce de loup dont le corps est plus long et les jambes plus courtes, agile au saut, vivant de chasse et n'attaquant jamais l'homme), ils changent de fourrure et non de couleur ; couverts d'un long poil pendant l'hiver, ils sont nus pendant l'été. Le renne a la taille du bœuf, la tête semblable à celle du cerf, mais plus grande, le bois divisé en un grand nombre de rameaux, le pied fendu, le poil aussi long que celui des ours. Sa couleur naturelle est celle du poil de l'âne. Sa peau est si dure qu'on en fait des cuirasses. Il contracte la couleur des arbres, des broussailles, des fleurs et des lieux où il se cache lorsqu'il a peur : aussi le prend-on rarement. Déjà c'étoit une merveille que le corps d'un animal pût ainsi prendre, quitter, reprendre tant de couleurs diverses : mais

tam multiplicem dari, mirabilius et villo.

LIII. 35. Hystrices generat India et Africa spinâ contectas, herinaceorum genere: sed hystrici longiores aculei, et cùm intendit cutem, missiles. Ora urgentium figit canum, et paulò longiùs jaculatur. Hibernis autèm se mensibus condit: quæ natura multis, et antè omnia ursis.

LIV. 36. Eorum coitus hiemis *initio*: nec vulgari quadrupedum more, sed ambobus cubantibus complexisque. Deindè secessus in specûs separatìm, in quibus pariunt trigesimo die, plurimum quinos. Hi sunt candida informisque caro, paulo muribus major, sinè oculis, sinè pilo, ungues tantùm prominent: hanc lambendo paulatìm figurant. Nec *quid*quàm rariùs, quàm parientem videre ursam. Ideò mares quadragenis diebus latent, feminæ quaternis mensibus. Specus si non habuere, ramorum fruticumque congerie ædificant, impenetrabiles imbribus, mollique fronde constratos. Primis diebus bis septenis tàm gravi

que le poil lui-même ait cette propriété, c'est ce qui doit redoubler encore notre admiration.

L'Inde et l'Afrique produisent le porc-épic dont le corps est armé de piquans. Il est du genre du hérisson, mais ses piquans sont plus longs, et il les décoche en gonflant sa peau. Il perce la gueule des chiens qui le pressent, et darde ses traits à quelque distance. Il se cache pendant l'hiver : ce qui lui est commun avec plusieurs animaux, et d'abord avec l'ours.

Les ours se recherchent au commencement de l'hiver : ils ne s'accouplent pas à la manière ordinaire des quadrupèdes. La femelle se couche sur le dos, et embrasse étroitement le mâle. Ensuite elle se retire dans une caverne séparée, où elle met bas le trentième jour (33). Elle ne produit jamais plus de cinq petits. Ceux-ci ne sont d'abord qu'une masse de chair blanche, informe, un peu plus grosse qu'un rat, sans yeux, sans poil : seulement les ongles sont saillans. C'est en léchant cette masse que la mère lui donne une forme. Rien de plus rare que de voir une ourse mettre bas. Les mâles restent renfermés quarante jours; les femelles occupées de leurs petits ne sortent qu'au bout de quatre mois. S'ils n'ont point de caverne pour se gîter, ils ramassent des branches et des broussailles, se construisent une loge impénétrable à la pluie, et jonchée de feuillages. Les

somno premuntur, ut ne vulneribus quidèm excitari queant. Tùnc mirum in modum veterno pinguescunt. Illi sunt adipes medicaminibus apti, contràque capilli defluvium tenaces. Ab iis diebus resident, ac priorum pedum suctu vivunt. Fetus rigentes adprimendo pectori fovent, non alio incubitu, quàm ad ova volucres. Mirum dictu, credit Theophrastus, per id tempus coctas quoque ursorum carnes, si adserventur, increscere: Cibi nulla tùnc argumenta, nec nisi humoris minimum in alvo inveniri: sanguinis exiguas circà corda tantùm guttas, reliquo corpori nihil inesse.

Procedunt vere, sed mares præpingues: cujus rei causa non prompta est: quippè nec somno quidèm saginatis, præter quatuordecim dies, ut diximus. Exeuntes herbam quamdam aron nomine, laxandis intestinis alioquì concretis, devorant, circàque surculos dentium prædomantes ora. Oculi eorum hebetantur: quâ maximè causâ favos

quatorze premiers jours, ils sont accablés d'un sommeil si profond, que les blessures mêmes ne peuvent les réveiller. Ils sont alors excessivement gras. C'est cette graisse qu'on emploie dans plusieurs médicamens, et qui empêche la chute des cheveux. Après ces jours de sommeil, ils se tiennent assis, et vivent en suçant leurs pieds de devant. Ils réchauffent leurs petits en les pressant contre leur poitrine, de la même manière que les oiseaux couvent leurs œufs. Une chose qui tient du prodige, c'est ce que dit Théophraste, que, pendant le temps de leur retraite, si l'on garde de la chair d'ours, elle prend de l'accroissement, même étant cuite. Suivant lui, on ne trouve alors en eux aucun vestige de nourriture : on ne découvre qu'un peu de liqueur dans leur estomac : il y a quelques gouttes de sang auprès du cœur, mais il n'y en a point dans le reste du corps.

Les ours sortent de leur retraite au printemps. Les mâles sont très-gras. On n'en voit pas la cause ; car si le sommeil les engraisse, ce sommeil, comme je l'ai dit, ne dure pas plus de quatorze jours. Dès qu'ils sortent, ils dévorent une herbe qu'on nomme aros, pour élargir leurs intestins resserrés par l'abstinence ; ils aiguissent leurs dents contre les nouvelles pousses des arbres. Leurs yeux sont affoiblis. C'est par cette raison surtout qu'ils

expetunt, ut convulneratum ab apibus os levet sanguine gravedinem illam. Invalidissimum urso caput, quod leoni fortissimum: ideò urgente vi, præcipitaturi se ex aliquâ rupe, manibus eo operto jaciuntur: ac sæpè in arenâ colapho infracto exanimantur. Cerebro veneficium inesse Hispaniæ credunt, occisorumque in spectaculis capita cremant, testato, quoniàm potum in ursinam rabiem agat. Ingrediuntur et bipedes. Arborem aversi derepunt. Tauros, ex ore cornibusque eorum pedibus omnibus suspensi, pondere fatigant. Nec alteri animalium in maleficio stultitia solertior. Annalibus notatum est, M. Pisone, M. Messalâ coss. a. d. XIV. kalendas octobr. Domitium Ahenobarbum ædilem *curulem* ursos Numidicos centum, et totidem venatores Æthiopas in circo dedisse. Miror adjectùm Numidicos fuisse, cùm in Africâ ursum non gigni constet.

recherchent les ruches à miel, afin que les abeilles les piquent à la gueule, et que le sang qu'ils perdent les délivre de leur engourdissement. La tête, qui est une partie très-forte dans le lion, est dans l'ours d'une extrême foiblesse. Aussi, lorsque les ours, pressés par le danger, veulent se précipiter de quelque roche, ils se jettent en se couvrant le front avec les pattes. Souvent on a vu, dans l'arène, des ours tués d'un coup de poing sur la tête. Les peuples de l'Espagne croient que la cervelle de l'ours est propre aux maléfices; ils brûlent les têtes de ceux qui ont été tués dans les spectacles : l'expérience leur a fait connoître que la cervelle, prise en breuvage, donne la rage d'ours. Ces animaux marchent à deux pieds, et descendent d'un arbre à reculons. Ils se suspendent par les quatre pattes au mufle et aux cornes des taureaux, et les réduisent en les fatiguant de leur poids. Dans nulle autre espèce, la stupidité n'est plus rusée pour faire du mal. Les annales attestent que, sous le consulat de Pison et de Messala, le quatorzième jour avant les calendes d'octobre, Domitius Ahénobarbus, édile curule, fit combattre dans le cirque cent ours de Numidie contre un égal nombre de chasseurs Éthiopiens. Je suis étonné qu'on les ait dits de Numidie, puisqu'il est constant que l'Afrique ne produit point cette sorte d'animaux (34).

LV. 37. Conduntur hieme et Pontici mures : hi dumtaxàt albi : quorum palatum in gustu sagacissimum, auctores quonam modo intellexerint, miror. Conduntur et Alpini, quibus magnitudo melium est : sed hi pabulo antè in specus convecto, cùm quidam narrent alternos marem ac feminam, suprà se complexo fasce herbæ, supinos, caudâ mordicùs adprehensâ, invicem detrahi ad specum, ideòque illo tempore detrito esse dorso. Sunt his pares et in Ægypto : similitèrque resident in clunes, et binis pedibus gradiuntur, prioribusque, ut manibus, utuntur.

LVI. Præparant hiemi et herinacei cibos : ac volutati suprà jacentia poma adfixa spinis, unum ampliùs tenentes ore, portant in cavas arbores. Iidem mutationem Aquilonis in Austrum, condentes se in cubile præsagiunt. Ubì verò sensere venantem, contracto ore pedibusque, ac parte omni inferiore, quâ raram et innocuam habent lanuginem, convolvuntur in formam pilæ, ne quid comprehendi possit

Les rats du Pont se cachent aussi pendant l'hiver : tous sans exception sont blancs. Des auteurs prétendent qu'ils ont le sens du goût exquis : je ne conçois pas comment ils ont pu s'en assurer. Les rats des Alpes (la marmotte), qui sont de la grandeur du blaireau, se cachent également, mais ils ont soin d'amasser des provisions. Si l'on en croit quelques auteurs, le mâle et la femelle s'associent pour cette opération : l'un des deux alternativement se renverse sur le dos, tenant entre ses pattes un faisceau d'herbes ; l'autre lui saisit la queue avec les dents, et le traîne au terrier. Voilà pourquoi leur dos est dégarni de poil dans cette saison. On voit en Égypte des rats pareils (35), ils s'asseyent également sur le derrière ; ils marchent à deux pieds, et se servent des pattes de devant comme d'une main.

Les hérissons préparent aussi des provisions pour l'hiver : ils se roulent sur les fruits tombés à terre, les percent de leurs piquans, en saisissent encore un avec la gueule, et portent le tout dans le creux d'un arbre. Quand ils se cachent dans leur trou, ils annoncent que le vent va changer du nord au midi. Dès qu'ils sentent le chasseur près d'eux, ils resserrent leur tête, leurs pieds, et toute la partie inférieure du corps qui n'est garnie que d'un duvet léger et tendre ; ils se mettent en

prætèr aculeos. In desperatione verò, urinam ex se reddunt tabificam, tergori suo spinisque noxiam, proptèr hoc se capi gnari. Quamobrem exinanitâ priùs urinâ venari, ars est. Et tùm præcipua dos tergori, aliàs corrupto, fragili, putribus spinis atque deciduis, etiàm si vivat subtractus fugâ : ob id non nisì in novissimâ spe maleficio eo perfunditur : quippè et ipsi odere suum veneficium, ità parcentes sibi, terminumque supremum opperientes, ut fermè antè captivitas occupet. Calidæ posteà aquæ adspersu resolvitur pila : adprehensusque pede altero è posterioribus, suspendio ac fame necatur : alitèr non est occidere, et tergori parcere.

Ipsum animal, non ut remur plerique, vitæ hominum supervacuum est : si non sint illi aculei, frustrà vellerum mollitie in pecude mortalibus datâ : hâc cute expoliuntur vestes. Magnum fraus et ibì lucrum monopolio invenit, de nullâ re crebrioribus senatusconsul-

boule, afin qu'on ne puisse saisir que leurs piquans : à la dernière extrémité, ils lâchent une urine infecte, dont l'effet est de corrompre leur peau et leurs piquans, sachant bien que c'est pour leur ravir cette dépouille qu'on leur fait la guerre. L'art est donc de chasser le hérisson après qu'il s'est vidé. C'est alors que sa peau a tout son prix. Sans cela elle est gâtée : elle n'a plus de consistance : les piquans se pourrissent et se détachent, quand même l'animal vivroit encore après s'être dérobé par la fuite. Aussi ne s'inonde-t-il de cette liqueur funeste que lorsqu'il n'a plus d'espoir; il a horreur de son propre poison, et se ménageant lui-même, il attend la dernière extrémité, et souvent il est pris avant qu'il en ait fait usage. On verse de l'eau chaude pour le forcer à s'étendre. On le suspend par une patte de derrière, et on le laisse ainsi mourir de faim. C'est le seul moyen de le tuer sans endommager sa peau.

Cet animal n'est pas, comme on le pense en général, absolument inutile à l'homme. Sans les piquans dont il est armé, vainement les troupeaux nous donneroient le duvet moelleux de leurs toisons. La peau du hérisson nous sert à lainer les étoffes (36). La fraude s'est créé même un gain énorme par le monopole de cette marchandise. Il n'est point d'objet sur lequel le sénat

tis, nulloque non principe adito querimoniis provincialibus.

LVII. 38. Urinæ et è duobus aliis animalibus ratio mira est. Leontophonon accipimus vocari parvum, nec aliubì nascens, quàm ubì leo gignitur : quo gustato tanta illa vis, ac ceteris quadrupedum imperitans, illicò exspiret. Ergò corpus ejus adustum adspergunt aliis carnibus polentæ modo, insidiantes feræ, necantque etiàm cinere. Tàm contraria est pestis. Haud immeritò igitùr odit leo, visumque frangit, et citrà morsum exanimat. Ille contrà urinam spargit, prudens hanc quoque leoni exitialem.

Lyncum humor ità redditus, ubì gignuntur, glaciatur arescitve in gemmas carbunculis similes, et igneo colore fulgentes, lyncurium vocatas, atque ob id succino à plerisque ità generari prodito. Novere hoc, sciuntque lynces, et invidentes urinam terrâ operiunt, eòque celeriùs solidatur illa.

LVIII. Alia solertia in metu melibus ; suf-

ait porté plus de décrets; il n'est point d'empereur à qui les provinces n'aient adressé des plaintes à ce sujet.

On cite encore deux autres animaux dont l'urine a une propriété merveilleuse. Nous lisons qu'on nomme léontophone un petit animal qui n'existe que dans les pays qu'habite le lion. Dès que celui-ci en a mangé, cet animal formidable, ce souverain de tous les autres quadrupèdes, expire à l'instant même. Aussi les chasseurs qui lui tendent des pièges, jettent pour appât des viandes saupoudrées de chair de léontophone réduite en cendre. Cette cendre suffit pour lui donner la mort. La haine que lui porte le lion est donc bien fondée. Sitôt qu'il le voit, il le met en pièces, et le tue sans le mordre. Celui-ci lui lance son urine sachant qu'elle est fatale à son vainqueur.

Dans les pays où naît le lynx (37), son urine se durcit, elle devient un corps solide, une pierre précieuse, semblable à l'escarboucle, et qui a l'éclat du feu; on la nomme *lapis lyncurius*. Plusieurs pensent que le succin se forme de la même manière. Les lynx connoissent cette propriété, et pour nous enlever la possession de cette pierre, ils recouvrent leur urine de terre, mais elle ne fait que se consolider plus promptement.

Les blaireaux, dans leurs dangers, ont re-

flatæ cutis distentu ictus hominum et morsus canum arcent. Provident tempestatem et sciuri : obturatisque, quà spiraturus est ventus, cavernis, ex aliâ parte aperiunt fores : de cetero ipsis villosior cauda pro tegumento est. Ergò in hiemes aliis provisum pabulum, aliis pro cibo somnus.

LIX. 39. Serpentium vipera sola terrâ dicitur condi : ceteræ arborum aut saxorum cavis. Et aliàs vel annuâ fame durant, algore modò dempto. Omnia, secessûs tempore, veneno orba dormiunt.

Simili modo et cochleæ. Illæ quidèm iterùm et æstatibus, adhærentes maximè saxis : aut etiàm injuriâ resupinatæ avulsæque, non tamèn exeuntes. In Balearibus verò insulis cavaticæ appellatæ, non prorepunt è cavis terræ : neque herbâ vivunt, sed uvæ modo intèr se cohærent. Est et aliud genus minùs vulgare, adhærente operculo ejusdem testæ se operiens : obrutæ terrâ semper hæ, et

cours à un autre expédient. Par la tension de leur peau gonflée, ils bravent et les coups des hommes et les morsures des chiens. L'écureuil prévoit les tempêtes; il bouche sa bauge du côté où le vent doit souffler, et l'ouvre du côté opposé. Au surplus, sa queue, garnie d'un long poil, abrite tout son corps. Parmi les animaux que je viens de nommer, les uns font des provisions pour l'hiver : le sommeil tient lieu de nourriture aux autres.

On dit que la vipère est le seul des serpens qui se cache dans la terre. Les autres se retirent dans des creux d'arbres ou des trous de rocher : ils y peuvent vivre une année entière sans manger, pourvu qu'ils n'y soient pas saisis par le froid. Tout le temps qu'ils dorment dans leur retraite, ils sont sans venin.

Les limaçons restent également engourdis pendant l'hiver. Ils dorment encore pendant une partie de l'été, s'attachant fortement aux rochers; ou du moins, lorsque la violence les en arrache, ils ne sortent pas de leurs coquilles. Dans les îles Baléares, ceux qu'on nomme cavatices, ne sortent point des cavités de la terre; ils ne vivent point d'herbe, mais ils tiennent les uns aux autres en forme de grappe. Il est une autre espèce moins commune, qui se renferme sous un opercule de la même ma-

circà maritimas tantùm Alpes quondàm effossæ, cœpere jàm erui et in Veliterno. Omnium tamèn laudatissimæ in Astypalæâ insulâ.

LX. Lacertæ, inimicissimum genus cochleis, negantur semestrem vitam excedere. Lacerti Arabiæ cubitales, in Indiæ verò Nysâ monte, XXIV in longitudinem pedum, colore fulvi, aut punicei, aut cærulei.

LXI. 40. Ex his quoque animalibus, quæ nobiscum degunt, multa sunt cognitu digna: fidelissimumque antè omnia homini canis, atque equus. Pugnasse adversùs latrones canem pro domino accepimus, confectumque plagis à corpore non recessisse, volucres et feras abigentem. Ab alio in Epiro agnitum in conventu percussorem domini, laniatuque et latratu coactum fateri scelus. Garamantum regem canes ducenti ab exsilio reduxere, prœliati contrà resistentes. Proptèr bella Colophonii, itèmque Castabalenses, cohortes canum habuere: hæ primæ dimicabant in acie

tière que leur coquille. Ceux-ci vivent toujours dans la terre : on ne les trouvoit autrefois qu'aux environs des Alpes maritimes. Depuis quelque temps on en tire de la campagne de vélitres. Les plus estimés sont ceux de l'île d'Astypalée.

On dit que le lézard qui fait une guerre acharnée à l'escargot, ne vit pas plus de six mois. Les lézards de l'Arabie ont une coudée de long. Sur le Nisa, montagne de l'Inde, ils ont vingt-quatre pieds neuf pouces de longueur. Leur couleur est ou fauve, ou pourpre, ou bleue.

Les animaux qui vivent avec nous offrent aussi beaucoup de traits qui méritent d'être connus. Les plus fidèles à l'homme sont le chien et le cheval. On rapporte qu'un chien combattit pour son maître contre une troupe de brigands, et que, percé de coups, il demeura près du corps, empêchant les oiseaux et les bêtes féroces d'en approcher. En Épire, un chien reconnut, dans une assemblée, le meurtrier de son maître, et par ses morsures et ses aboiemens, il lui arracha l'aveu du crime. Deux cents chiens ramenèrent le roi des Garamantes de son exil, et terrassèrent ceux qui s'opposoient à son retour. Les Colophoniens et les Castabales menoient des cohortes de chiens à la guerre : ces animaux combattoient au

numquàm detrectantes: hæc erant fidelissima auxilia, nec stipendiorum indiga. Canes defendêre, Cimbris cæsis, domus eorum plaustris impositas. Canis, Iasone Lycio interfecto, cibum capere noluit, inediâque consumptus est. Is verò cui nomen Hyrcani reddidit Duris, accenso regis Lysimachi rogo, injecit se flammæ: similitèrque Hieronis regis. Memorat et Pyrrhum Gelonis tyranni canem Philistus. Memoratur et Nicomedis Bithyniæ regis, uxore ejus Consingi laceratâ, proptèr lasciviorem cum marito jocum. Apùd nos Volcatium nobilem, qui Cascellium jus civile docuit, asturcone è suburbano redeuntem, cùm advesperavisset, canis à grassatore defendit. Itèm Cælium senatorem ægrum *Placentiæ* ab armatis oppressum: nec priùs ille vulneratus est, quàm cane interempto. Sed supèr omnia in nostro ævo actis populi Romani testatum, Appio Junio et P. Silio coss. cùm animadverteretur ex causâ Neronis Germanici filii, in Titium Sabinum, et servitia ejus, unius ex his canem nec à carcere abigi po-

premier rang, sans jamais reculer : c'étoient des auxiliaires très-fidèles et qui ne coûtoient point de solde. Après la défaite des Cimbres, les chariots qui portoient leurs maisons ambulantes furent défendues par les chiens. Jason de Lycie ayant été tué, son chien refusa de manger, et se laissa mourir de faim. Un chien que Duris nomme Hyrcan, ayant vu allumer le bûcher du roi Lysimaque, se jeta dans les flammes. Celui du roi Hiéron fit la même chose. Philiste cite aussi Pyrrhus, chien du roi Gélon. Le chien de Nicomède, roi de Bithynie, mit en pièces Consingis, femme de ce prince, parce qu'elle folâtroit trop vivement avec son mari. Parmi nous, Volcatius, qui enseigna le droit civil à Cascellius, revenant à cheval de la campagne, fut attaqué le soir par un voleur; il dût la vie à son chien. Le sénateur Célius, malade à Plaisance, fut assailli par plusieurs hommes armés : ils ne parvinrent à le blesser qu'après avoir tué son chien. Mais ce qui passe tout ce que je viens de dire, c'est un fait arrivé de nos jours, et consigné dans les actes publics. Lorsque, sous le consulat d'Appius Junius et de P. Silius, Titius Sabinus fut mis à mort avec ses esclaves, à cause de son attachement à Néron, fils de Germanicus, il ne fut pas possible de chasser de la prison le chien d'un de ces malheureux. L'es-

tuisse, nec à corpore recessisse abjecti in gradibus Gemitoriis, mæstos edentem ululatus, magnâ populi Romani coronâ : ex quâ cùm quidam ei cibum objecisset, ad os defuncti tulisse. Innatavit idem cadaver in Tiberim abjecti sustentare conatus, effusâ multitudine ad spectandum animalis fidem.

Soli dominum novere : et ignotum quoque, si repentè veniat, intelligunt. Soli nomina sua, soli vocem domesticam agnoscunt. Itinera, quamvìs longa, meminere. Nec ulli prætèr hominem memoria major. Impetus eorum et sævitia mitigatur ab homine considente humi.

Plurima alia in his quoque vita *invenit.* Sed in venatu solertia et sagacitas præcipua est. Scrutatur vestigia atque persequitur, comitantem ad feram inquisitorem loro trahens : quâ visâ quàm silens et occulta, quàm significans demonstratio est, caudâ primum, deindè rostro ? Ergò etiàm senectâ fessos, cæcosque, ac debiles sinu ferunt, ventos et

clave ayant été traîné aux gémonies; l'animal demeura auprès du corps, poussant des hurlemens lamentables, en présence d'une foule de citoyens. On lui jeta un morceau de pain qu'il porta à la bouche de son maître; et quand le cadavre eût été précipité dans le Tibre, il s'y élança lui-même, s'efforçant de le soutenir sur l'eau. Une multitude de peuple étoit accourue pour être témoin de la fidélité d'un animal.

Les chiens seuls connoissent leur maître, et même, dès qu'il survient un inconnu, ils s'en aperçoivent : seuls ils entendent leur nom; seuls ils reconnoissent la voix domestique. Après le plus long voyage, ils retrouvent leur route (38). Nul animal, excepté l'homme, n'a la mémoire plus sûre. En s'asseyant à terre, on arrête l'impétuosité du chien le plus furieux.

L'homme a trouvé en eux mille autres qualités utiles; mais c'est à la chasse surtout qu'on remarque leur intelligence et leur sagacité. Ils découvrent la piste et la suivent, traînant par la laisse le chasseur qui les accompagne. Dès que le chien aperçoit le gibier, quel silence! quelle discrétion! et en même temps quelle expression dans les mouvemens de sa queue et de son museau! Aussi, lors même qu'ils sont vieux, aveugles, perclus, on les

odorem captantes, prodentesque rostro cubilia. È tigribus eos Indi volunt concipi : et ob id in silvis, coitûs tempore, alligant feminas. Primo et secundo fetu nimis feroces putant gigni : tertio demùm educant. Hoc idem è lupis Galli, quorum greges suum quisque ductorem è canibus et ducem habent. Illum in venatu comitantur, illi parent. Namque intèr se exercent etiàm magisteria. Certum est juxtà Nilum amnem currentes lambere, ne crocodilorum aviditati occasionem præbeant.

Indiam petenti Alexandro Magno, rex Albaniæ dono dederat inusitatæ magnitudinis unum : cujus specie delectatus jussit ursos, mox apros, et deindè damas emitti, contemptu immobili jacente eo. Quâ segnitie tanti corporis offensus imperator generosi spiritûs, eum interimi jussit. Nuntiavit hoc fama regi. Itaque alterum mittens addidit mandata, ne in parvis experiri vellet, sed in leone, elephantove. Duos sibi fuisse : hôc interempto, prætereà nullum fore. Nec dis-

porte dans les bras ; ils éventent le gibier, et indiquent sa retraite par les mouvemens de leur museau. Les Indiens font couvrir leurs chiennes par des tigres ; pour cet effet, ils les attachent dans les forêts, lorsqu'elles sont en chaleur. La première et la seconde portée sont trop féroces : ils n'élèvent que la troisième. Les Gaulois se procurent de même des chiens qui proviennent du loup (39). Leurs meutes ont chacune un de ces chiens, qui leur sert de guide et de chef. Elles l'accompagnent dans les chasses, elles lui obéissent. Car ces animaux, entre eux, connoissent aussi la subordination. C'est une vérité certaine que, le long du Nil, les chiens boivent en courant, pour ne pas se livrer à l'avidité des crocodiles.

Alexandre, marchant vers l'Inde, avoit reçu du roi d'Albanie un chien d'une grandeur extraordinaire (40). Charmé de sa beauté, il fit lâcher devant lui des ours, puis des sangliers, ensuite des daims ; le chien ne daigna pas se déplacer pour de pareils adversaires. Tant d'indolence dans un si grand corps irrita la fierté généreuse du conquérant : il le fit tuer. La nouvelle en parvint au roi d'Albanie. Il en envoya un second, recommandant de ne pas l'éprouver contre de foibles animaux, mais contre un lion ou un éléphant. Il ajoutoit qu'il avoit eu deux chiens de cette espèce ; que si

tulit Alexander, leonemque fractum protinùs vidit. Posteà elephantum jussit induci, haud alio magìs spectaculo lætatus. Horrentibus quippè per totum corpus villis, ingenti primùm latratu intonuit : moxque increvit adsultans, contràque belluam exsurgens hìnc et illìnc, artifici dimicatione, quâ maximè opus esset, infestans atque evitans, donèc assiduâ rotatam vertigine adflixit, ad casum ejus tellure concussâ.

LXII. Canum generi bìs anno partus. Justa ad pariendum annua ætas. Gerunt uterum sexagenis diebus. Gignunt cæcos : et quò largiore aluntur lacte, eò tardiorem visum accipiunt : non tamèn umquàm ultrà vicesimum primum diem, nec antè septimum. *Quidam* tradunt, si unus gignatur, nono die cernere : si gemini, decimo : idemque in singulos adjici, totidemque esse tarditatis ad lucem dies : et ab eâ, quæ femina sit ex primiparâ genita, faunos cerni. Optimus in fetu qui novissimus cernere incipit, aut quem primum fert in cubile feta,

on tuoit encore celui-ci ; la race en seroit perdue. Alexandre ne différa pas. A l'instant même un lion fut terrassé. Il fit amener un éléphant, et jamais spectacle ne lui donna autant de plaisir. Le chien hérissant tout son poil, fait d'abord retentir les airs de terribles abois : bientôt il s'alonge en bondissant autour de son ennemi, se dresse contre lui à droite, à gauche, l'attaque, l'évite avec l'adresse nécessaire dans un tel combat, jusqu'à ce que l'éléphant, étourdi à force de tourner, tombe en faisant trembler la terre sous le poids de sa chute.

La chienne porte deux fois l'an. Elle est en état de produire dès la première année. La gestation est de soixante jours. Les petits naissent les yeux fermés ; et plus la mère donne de lait, plus ils sont de temps sans jouir du bienfait de la vue. Au surplus, leurs yeux ne s'ouvrent jamais plus tard que le vingtième jour, ni plutôt que le septième. Quelques auteurs écrivent que si la portée est d'un seul, il voit au bout de neuf jours : que si elle est de deux, ils voient au bout de dix, et que le nombre des jours de retard est égal à celui des petits. Ils disent encore que les femelles de la première portée sont sujettes aux rêves. Dans toute portée, le meilleur est celui qui a les yeux ouverts le dernier, ou celui que la mère emporte le premier dans sa niche.

LXIII. Rabies canum Sirio ardente homini pestifera, ut diximus, ità morsis letali aquæ metu. Quapropter obviàm itur per XXX eos dies, gallinaceo maximè fimo immixto canum cibis: aut si prævenerit morbus, veratro.

41. A morsu verò unicum remedium oraculo quodam nupèr repertum, radix silvestris rosæ, quæ cynorrhodos appellatur. Columella auctor est, si quadragesimo die, quàm sit natus, castretur morsu cauda, summusque ejus articulus auferatur, sequenti nervo exempto, nec caudam crescere, nec canes rabidos fieri. Canem locutum, in prodigiis (quod equidèm adnotaverim) accepimus: et serpentem latrasse, cùm pulsus est regno Tarquinius.

LXIV. 42. Eidem Alexandro et equi magna raritas contigit: Bucephalon eum vocarunt, sivè ab aspectu torvo, sivè ab insigni taurini capitis, armo impressi. Tredecim talentis ferunt ex Philonici Pharsalii grege emptum, etiàm tùm puero capto ejus decore.

La rage des chiens est mortelle pour l'homme, pendant les ardeurs de la canicule. Quiconque a été mordu par un chien enragé, a pour l'eau une horreur qui le conduit à la mort. On préserve les chiens de la rage en mêlant, pendant les trente jours caniculaires, de la fiente de coq avec leur nourriture. Si déjà ils en sont attaqués, on leur fait prendre de l'ellébore.

Nous n'avons contre leur morsure qu'un seul remède, indiqué dans ces derniers temps, comme par un oracle; c'est la racine de la rose sauvage, qu'on nomme églantier. Columelle écrit que, si le quarantième jour après la naissance d'un chien on lui coupe avec la dent le dernier nœud de la queue, le nerf étant enlevé, la queue ne prendra point d'accroissement, et l'animal sera garanti de la rage. Je trouve dans les auteurs qu'un chien a parlé; ce fait, s'il existe, doit être mis au nombre des prodiges. On rapporte de même qu'un serpent aboya lorsque Tarquin fut renversé du trône.

Alexandre eut aussi un cheval bien extraordinaire. On le nomma Bucéphale, soit à cause de son regard menaçant, soit parce qu'il avoit une tête de taureau empreinte sur l'épaule. On dit qu'il sortoit des haras de Philonicus le Pharsalien, et que le prince, encore enfant, étant épris de sa beauté, il fut acheté treize

Neminem hic alium, quàm Alexandrum, regio instratus ornatu, recepit in sedem, alios passim recipiens. Idem in prœliis memoratæ cujusdam perhibetur operæ, Thebarum oppugnatione vulneratus in alium transire Alexandrum non passus: multa intereà ejusdem modi, proptèr quæ rex defuncto ei duxit exsequias: urbemque tumulo circumdedit nomine ejus. Nec Cæsaris dictatoris quemquam alium recepisse dorso equus traditur: idemque humanis similes pedes priores habuisse, hâc effigie locatus antè Veneris Genetricis ædem. Fecit et divus Augustus equo tumulum, de quo Germanici Cæsaris carmen est. Agrigenti complurium equorum tumuli pyramides habent. Equum adamatum à Semiramide usquè in coitum, Juba auctor est. Scythici quidèm equitatus equorum gloriâ strepunt. Occiso regulo ex provocatione dimicante, hostem cùm victor ad spoliandum venisset, ab equo ejus ictibus morsuque confectum. Alium detracto oculorum operimento, et cognito cum matre coitu, petiisse præ-

talens (70,200 fr.). Lorsqu'il étoit paré du harnois royal, il ne souffroit point d'autre cavalier qu'Alexandre. En toute autre occasion, chacun pouvoit le monter. On parle surtout de son ardeur à servir son maître à l'attaque de Thèbes. Quoique blessé, jamais il ne permit qu'Alexandre passât sur un autre cheval. Mille traits de cette espèce lui valurent, après sa mort, des funérailles que le prince honora de sa présence. Il bâtit, autour de son tombeau, une ville qu'il nomma Bucéphalie. On rapporte que le cheval de César ne se laissoit monter que par ce dictateur, et qu'il avoit les pieds de devant semblables à ceux de l'homme : c'est ainsi qu'il est représenté devant le temple de Vénus Génitrix. Auguste éleva aussi un tombeau à son cheval, et nous avons encore des vers que Germanicus fit à ce sujet. Dans Agrigente, les tombeaux d'un grand nombre de coursiers sont ornés de pyramides. Juba rapporte que Sémiramis se passionna pour un cheval, au point de s'abandonner à ses caresses. Les cavaliers Scythes racontent mille faits glorieux de leurs chevaux. Ils disent qu'un de leurs rois ayant été tué dans un combat singulier, son cheval écrasa sous ses pieds, et déchira, avec ses dents, le vainqueur qui s'étoit approché pour le dépouiller; et qu'un autre, ayant reconnu, après qu'on lui eût ôté son

rupta, atque exanimatum. Equæ eâdem ex causâ in Reatino agro laceratum prorigam invenimus. Namque et cognationum intellectus in iis est: atque in grege prioris anni sorore libentiùs etiàm, quàm matre, equa comitatur. Docilitas tanta est, ut universus Sybaritani exercitûs equitatus ad symphoniæ cantum saltatione quâdam moveri solitus inveniatur. Iidem præsagiunt pugnam, et amissos lugent dominos, lacrimasque interdùm desiderio fundunt. Interfecto Nicomede rege equus ejus inediâ vitam finivit. Phylarchus refert Centaretum è Galatis, in prœlio occiso Antiocho, potitum equo ejus conscendisse ovantem. At illum indignatione accensum domitis frenis, ne regi posset, præcipitem in abrupta isse, exanimatumque unà. Philistus à Dionysio relictum in cœno hærentem, ut sese evellisset, secutum vestigia domini, examine apum jubæ inhærente: eoque ostento tyrannidem à Dionysio occupatam.

LXV. Ingenia eorum inenarrabilia: jacu-

voile, qu'il venoit de s'accoupler avec sa mère, courut se jeter dans un précipice. Nous lisons que pour une cause semblable, un chef de haras fut mis en pièces par une cavale, dans la campagne Réatine. Car la force du sang se fait sentir à ces animaux, et dans les pâturages, la pouline de l'année précédente accompagne sa jeune sœur plus soigneusement encore que ne le fait la mère. Telle est leur docilité que, suivant le récit des historiens, la cavalerie entière des Sybarites exécutoit une danse au son des instrumens. Ils pressentent le combat, et s'affligent de la mort de leur maître. Quelquefois ils expriment leur douleur par des larmes. Le roi Nicomède ayant perdu la vie, son cheval se laissa mourir de faim. Phylarque rapporte qu'un Galate, nommé Centarète, après avoir tué Antiochus dans un combat, saisit son cheval et le monta d'un air triomphant, mais que l'animal indigné prit le mors aux dents, et se jeta dans des précipices, où ils périrent tous deux. Philiste écrit que Denys ayant abandonné son cheval dans un marais, l'animal parvint à se dégager, et suivit les traces de son maître, rapportant avec lui un essaim d'abeilles qui s'étoit attaché à sa crinière, et que Denys, averti par ce présage, s'empara de la souveraineté dans Siracuse.

Leur intelligence est au-dessus de toute ex-

lantes obsequia experiuntur, difficiles conatus corpore ipso nisuque invitantium. Jàm tela humi collecta equiti porrigunt. Nàm in Circo ad currus juncti, non dubiè intellectum adhortationis et gloriæ fatentur. Claudii Cæsaris sæcularium ludorum Circensibus, excusso in carceribus aurigâ Albato Corace, occupavere prima : tùm obtinuere, opponentes, effundentes, omniaque contrà æmulos, quæ debuissent peritissimo aurigâ insistente, facientes : cùm puderet hominum artem ab equis vinci, peracto legitimo cursu ad cretam stetere. Majus augurium apùd priscos, plebeiis Circensibus excusso aurigâ, ità ut si staret, in Capitolium cucurrisse equos, ædemque ter lustrasse : maximum verò eodem pervenisse ab Veiis cum palmâ, et coronâ, effuso Ratumenâ, qui ibì vicerat : undè posteà nomen portæ est.

pression. Ceux qui lancent le javelot éprouvent avec quelle souplesse ils les secondent dans les coups difficiles. On en voit même ramasser les javelots à terre et les présenter au cavalier. Assurément les chevaux du cirque se montrent sensibles à l'émulation et à la gloire. Aux jeux séculaires célébrés par l'empereur Claude, un cocher de la faction blanche, nommé Corax, avoit été renversé dans la carrière; ses chevaux devancèrent tous leurs concurrens, et gardèrent cet avantage, s'opposant aux autres chars, les renversant, faisant contre eux tout ce qu'ils auroient dû faire, s'ils eussent été guidés par le conducteur le plus habile. On rougissoit de voir des chevaux l'emporter sur l'adresse des hommes. La course achevée, ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes à la raie. On regarda comme un grand présage chez nos ancêtres, qu'un cocher ayant été renversé de son char aux jeux plébeïens, ses chevaux coururent au Capitole, comme s'il les eût conduits encore, et qu'ils fissent trois fois le tour du temple. Mais voici quel fut jamais le plus grand de tous les présages. Ratumena, qui avoit remporté le prix à Veies, étant tombé de son char, ses chevaux vinrent de cette ville au Capitole, apportant avec eux la palme et la couronne. Depuis cette époque, la porte par laquelle ils entrèrent a été nommée Ratumena.

Sarmatæ longinqua itinera acturi, inediâ pridie præparant eos, potum exiguum impertientes : atque ità per centena millia et quinquaginta continuo cursu euntibus insident. Vivunt annis quidam quinquagenis, feminæ minore spatio : eædem quinquennio finem crescendi capiunt, mares anno addito. Forma equorum, quales maximè legi oporteat, pulcherrimè quidèm Virgilio vate absoluta est. Sed et nos diximus in libro de jaculatione equestri condito : et ferè inter omnes constare video. Diversa autèm circo ratio quæritur. Itaque cùm bimi in alio subigantur imperio, non antè quinquennes ibì certàmen accipit.

LXVI. Partum in eo genere undenis mensibus ferunt, duodecimo gignunt. Coitus verno æquinoctio, bimo utrimque, vulgaris : sed à trimatu firmior partus. Generat mas ad annos triginta tres, ut potè cùm à circo post vicesimum annum mittantur ad sobolem. Opunte et ad quadraginta durasse tradunt, adjutum modò in attollendâ priore parte cor-

Les Sarmates qui doivent faire de longs voyages y préparent leurs chevaux par une diète de vingt-quatre heures; seulement ils leur donnent un peu d'eau à boire. Ensuite ils leur font faire cent cinquante milles (45 lieues) sans s'arrêter. Les chevaux vivent quelquefois cinquante ans : les femelles vivent moins longtemps. Elles ont pris tout leur accroissement à la cinquième année, et les mâles à la sixième. Virgile a décrit en très-beaux vers la forme la plus parfaite qu'on doit rechercher dans les chevaux (41). J'en ai parlé moi-même dans mon Traité sur l'art de lancer le javelot à cheval; et je vois qu'on est généralement d'accord sur ce sujet. Toutefois on adopte pour le cirque quelques principes différens. Aussi, quoiqu'on les soumette aux autres travaux dès l'âge de deux ans, les chevaux ne sont admis pour les courses qu'à leur cinquième année.

La jument porte onze mois, et met bas au douzième. L'accouplement a lieu à l'équinoxe du printemps, et communément à la deuxième année, tant pour le mâle que pour la femelle. Mais le poulain est mieux étoffé si l'on attend à la troisième. Le cheval engendre jusqu'à trente-trois ans : en effet, on retire les chevaux du cirque, après vingt ans de service, pour les employer comme étalons. On cite un étalon Opuntien qui a servi jusques à quarante ans;

poris. Sed ad generandum paucis animalium minor fertilitas : quâ de causâ per intervalla admissuræ dantur : nec tamèn quindecim initus ejusdem anni valet tolerare. Equarum libido extinguitur jubâ tonsâ. Gignunt annis omnibus ad quadragesimum. Vixisse equum septuaginta quinque annos proditur. In hôc genere gravida stans parit, præterque ceteras fetum diligit. Et sanè equis amoris innasci veneficium, hippomanes appellatum, in fronte, caricæ magnitudine, colore nigro : quod statìm, edito partu, devorat feta, aut partum ad ubera non admittit. Si quis præreptum habeat, olfactu in rabiem id genus agitur. Amissâ parente in grege armenti, reliquæ fetæ educant orbum. Terram attingere ore triduo proximo, quàm sit genitus, negant posse. Quo quis acrior, in bibendo profundiùs nares mergit. Scythæ per bella feminis uti malunt, quoniàm urinam cursu non impedito reddant.

seulement on le secondoit en soulevant la partie antérieure du corps. Mais il est peu d'animaux chez qui la faculté générative soit plus bornée. C'est pourquoi on ne lui permet l'accouplement que par intervalles; encore ne peut-il féconder quinze femelles dans une année. On appaise l'ardeur des cavales en leur tondant la crinière. Elles produisent chaque année jusques à la quarantième. Nous lisons qu'un cheval a vécu soixante et quinze ans. Dans cette espèce la femelle accouche debout. Elle a une affection singulière pour sa progéniture. Ces animaux apportent en naissant le philtre qu'on nomme hippomanès (42); c'est un morceau de chair attaché au front, de la grosseur d'une figue, et de couleur noire. La mère le dévore aussitôt que le poulain est né, sans quoi elle refuse de le nourrir. Quiconque a su le soustraire à son avidité, peut rendre frénétiques d'amour toutes les jumens auxquelles il en fera respirer l'odeur. Quand un poulain a perdu sa mère, les autres cavales remplissent envers lui les devoirs de la maternité. On assure que cet animal ne peut toucher la terre avec sa bouche, que trois jours après sa naissance. Plus un cheval a d'ardeur, plus il enfonce ses naseaux dans l'eau pour boire. Les Scythes préfèrent les jumens pour la guerre, parce qu'elles rendent leur urine sans cesser de courir.

LXVII. Constat in Lusitaniâ circà Olisiponem oppidum et Tagum amnem equas, Favonio flante, obversas animalem concipere spiritum, idque partum fieri, et gigni pernicissimum ità : sed triennium vitæ non excedere. In eâdem Hispaniâ Gallaica gens est et Asturica : equini generis, (hi sunt quos thieldones vocamus, minori formâ appellatos asturcones) gignunt, quibus non vulgaris in cursu gradus, sed mollis alterno crurum explicatu glomeratio : undè equis tolutim carpere incursus traditur arte. Equo ferè, qui homini morbi, præterque, vesicæ conversio, sicùt omnibus in genere veterino.

LXVIII. 43. Asinum cccc. millibus nummûm emptum Q. Axio senatori, auctor est M. Varro, haud scio àn omnium pretio animalium victo. Opera sinè dubio generi mirifica, arando quoque; sed mularum maximè progeneratione. Patria etiàm spectatur in his, Arcadicis in Achaiâ, in Italiâ Reatinis. Ipsum animal frigoris maximè impatiens : ideò non

On s'accorde à dire que dans la Lusitanie (43), aux environs de Lisbonne et du Tage, les cavales se tournant vers le zéphir sont fécondées par les vents, et que les chevaux qu'elles produisent ainsi sont d'une vîtesse extrême; mais qu'ils ne vivent pas au delà de trois ans. Dans la même Espagne, la Galice et l'Asturie produisent l'espèce de chevaux que nous appelons tieldons; les plus petits d'entre eux sont connus sous le nom d'asturcons (44). Ces animaux ont une allure particulière : elle est douce pour le voyageur, et consiste dans le mouvement simultané des deux jambes du même côté. C'est delà qu'on a dressé des chevaux à prendre l'allure qu'on appelle l'amble. Les chevaux ont à peu près les mêmes maladies que l'homme : de plus, ils sont sujets au renversement de la vessie, comme toutes les autres bêtes de charge et de trait (45).

Varron écrit que le sénateur Axius paya un âne quatre cents mille sesterces, (90,000 fr.) (46). Nul animal peut-être n'a jamais été mis à si haut prix. On ne peut nier que cette espèce ne soit d'une utilité merveilleuse, même pour le labourage; mais elle est précieuse surtout par la production des mules. On considère même en eux le pays qui les a produits. On vante ceux d'Arcadie dans l'Achaie, et ceux de Réate en Italie. Cet animal ne peut supporter le froid:

generatur in Ponto: nec æquinoctio verno, ut cetera pecua, admittitur, sed solstitio. Mares in remissione operis deteriores. Partus à tricesimo mense ocissimus, sed à trimatu legitimus: totidem quot equæ, et eisdem mensibus, et simili modo: sed incontinens uterus urinam genitalem reddit, ni cogatur in cursum verberibus à coitu. Rarò geminos parit: paritura lucem fugit, et tenebras quærit, ne conspiciatur ab homine. Gignit totâ vitâ, quæ est ei ad tricesimum annum.

Partûs caritas summa, sed aquarum tædium majus. Per ignes ad fetus tendunt: eædem, si rivus minimus intersit, horrent ità, ut pedes omninò caveant tingere. Nec nisi assuetos potant fontes, quæ sunt in pecuariis, atque ità ut sicco tramite ad potum eant: nec pontes transeunt, per raritatem eorum translucentibus fluviis. Mirumque dictu, sitiunt: et si immutentur aquæ, ut bibant

c'est par cette raison qu'il ne se reproduit pas dans le Pont. L'accouplement n'a pas lieu, comme pour tout autre bétail, à l'équinoxe du printemps, mais au solstice d'été. Les mâles qu'on ne fait point travailler sont moins propres à la génération. Les plus précoces produisent dès le trentième mois, mais l'époque régulière est à la troisième année. Le nombre des portées, la durée de la gestation sont les mêmes que pour la cavale : mais l'ânesse ne retient pas la liqueur séminale, à moins qu'on ne la frappe pour la forcer à courir après l'accouplement. Rarement elle enfante deux petits. Prête à mettre bas, elle fuit la lumière, et cherche les ténèbres pour se soustraire aux regards de l'homme. Elle produit pendant toute sa vie, qui se prolonge jusqu'à la trentième année.

Les ânesses ont le plus fort attachement pour leur progéniture, cependant leur aversion pour l'eau est encore plus forte : elles passent à travers les flammes pour rejoindre leurs petits : mais qu'elles en soient séparées par le moindre ruisseau, elles s'arrêtent avec horreur, craignant sur toute chose de se mouiller les pieds. Dans les pâturages, elles ne vont jamais boire qu'aux sources accoutumées, et prennent toujours un chemin sec pour y arriver. Jamais elles ne passent sur un pont lorsque l'eau se laisse entrevoir par les fentes. Encore qu'elles

cogendæ exorandæve sunt. Nec nisì spatiosâ incubitant laxitate : varia nàmque somno visa concipiunt, ictu pedum crebro : qui nisì per inane emicuerit, repulsu durioris materiæ clauditatem illicò affert. Quæstus ex iis opima prædia exsuperant. Notum est, in Celtiberiâ singulas quadringentena millia nummorum enixas. Ad mularum maximè partus, aurium referre in his et palpebrarum pilos aiunt. Quamvìs enìm unicolor reliquo corpore, totidem tamèn colores, quot ibì fuere, reddit. Pullos earum epulari Mæcenas instituit, multùm eo tempore prælatos onagris : post eum interiit auctoritas saporis. Asino moriente viso, celerrimè id genus deficit.

LXIX. 44. Ex asino et equâ mula gignitur mense tertiodecimo, animal viribus in labores eximium. Ad tales partus equas neque quadrimis minores, neque decennibus majores legunt : arcerique utrumque genus ab altero narrant, nisì in infantiâ ejus generis, quod ineat, lacte hausto. Quapropter subrep-

aient soif, il faut, si on les change d'abreuvoir, employer la force ou les caresses pour les faire boire. On les fait coucher dans des endroits spacieux : car, sujettes à rêver, elles ruent fréquemment pendant leur sommeil, et si elles n'étoient au large, elles s'estropieroient contre les murailles. Le gain qu'on en retire surpasse le produit des meilleures terres. On sait que, dans la Celtibérie, chaque ânesse nourrice rapporte quatre cents mille sesterces. Lorsqu'on les destine à produire des mulets, il importe, dit-on, de considérer le poil de leurs oreilles et de leurs paupières. Quoique le reste du corps soit d'une couleur uniforme, le mulet réunira toutes les couleurs qui se trouvent à ces parties. Mécène fit le premier servir de l'ânon sur sa table. De son temps, on préféroit cette chair à celle de l'onagre. Après lui, ce goût passa de mode. Un âne qui en voit mourir un autre ne lui survit pas longtemps.

L'union de l'âne et de la jument produit au treizième mois la mule, animal d'une force merveilleuse pour le travail. On choisit pour cette destination une jument qui n'ait ni moins de quatre ans, ni plus de dix. Des auteurs prétendent que les deux espèces refusent de s'unir, à moins que, dans son enfance, le mâle n'ait été allaité par une femelle de l'autre espèce. Voilà

tos pullos in tenebris equarum uberi, asinarumve equuleos admovent. Gignitur autèm mula ex equo et asinâ, sed effrenis, et tarditatis indomitæ : lenta omnia eis, ut vetulis. Conceptum ex equo, secutus asini coitus, abortu perimit: non itèm ex asino equi. Feminas à partu optimè septimo die impleri, observatum est : mares fatigatos meliùs implere. Quæ non priùs, quàm dentes, quos pullinos appellant, jaciat, conceperit, sterilis intelligitur, et quæ non primo initu generare cœperit. Equo et asinâ genitos mares, hinnulos antiqui vocabant : contràque mulos, quos asini, et equæ generarent.

Observatum, è duobus diversis generibus nata, tertii generis fieri, et neutri parentum esse similia : eaque ipsa, quæ sunt ità nata, non gignere, in omni animalium genere : idcircò mulas non parere. Est in annalibus nostris, peperisse sæpè : verùm prodigii loco habitum. Theo-

pourquoi on transporte, pendant la nuit, l'ânon sous une jument, et le poulain sous une ânesse. Du cheval et de l'ânesse provient aussi une mule, mais indocile au frein, et d'une paresse incorrigible. Tout est lent en elle, comme dans les animaux usés de vieillesse. Si l'on donne à la femelle le cheval avant l'âne, la génération de l'âne détruit celle du cheval; mais le cheval ne détruit jamais la génération de l'âne. On a observé que le moment où l'ânesse est le mieux en état de recevoir le mâle est le septième jour après l'accouchement, et que les mâles fatigués par le travail sont plus propres à la fécondation. On juge stérile l'ânesse qui n'a pas conçu avant qu'elle ait perdu ses dents de lait, et qui ne produit rien après le premier accouplement. Les anciens appelloient *hinnulus* le mulet qui provient du cheval et de l'ânesse, et *mulus* celui qui provient de l'âne et de la jument.

On a observé que les animaux qui sont le produit de deux espèces différentes, forment une troisième espèce : qu'ils ne ressemblent ni au père ni à la merè : que, sans en excepter une seule classe, ils sont tous inféconds (47) : et que c'est par cette raison que les mules ne produisent pas. Nos annales parlent de plusieurs mules qui sont devenues mères ; mais ces faits ont été mis au nombre des prodiges. Théophraste écrit

phrastus vulgò parere in Cappadociâ tradit : sed esse id animal ibi sui generis. Mulæ calcitratus inhibetur vini crebriore potu. In plurium Græcorum est monumentis, cum equâ muli coitu natum, quem vocaverint ginnum, id est, parvum mulum. Generantur ex equâ et onagris mansuefactis mulæ veloces in cursu, duritiâ eximiâ pedum, verùm strigoso corpore, indomito animo. Sed generator, onagro et asinâ genitus, omnes antecellit. Onagri in Phrygiâ et Lycaoniâ præcipui. Pullis eorum, ceu præstantibus sapore, Africa gloriatur, quos lalisiones appellant. Mulum LXXX. annis vixisse, Atheniensium monumentis apparet. Et gavisi namque, cùm templum in arce facerent, quòd derelictus senectâ scandentia jumenta comitatu nisuque exhortaretur, decretum fecere, « ne frumentarii negotiato» res ab incerniculis eum arcerent ».

LXX. 45. Bubus Indicis camelorum altitudo traditur, cornua in latitudinem quaternorum pedum. In nostro orbe Epiroticis laus maxima, à Pyrrhi (ut ferunt) jam indè regis

que les mules produisent communément dans la Cappadoce (48), mais que ces animaux y forment une espèce particulière. Plusieurs auteurs Grecs attestent que de l'accouplement d'un mulet avec une jument, il est né un mulet-nain, qu'ils ont nommé *ginnus*. De la jument et de l'onagre apprivoisé, proviennent des mules, légères à la course, dont le pied est d'une extrême dureté, mais dont le corps est maigre, et le caractère indomptable. L'étalon qui provient de l'onagre et de l'ânesse l'emporte sur tous les autres. Les plus beaux onagres sont ceux de la Phrygie et de la Lycaonie. L'Afrique vante la chair de ses petits onagres, comme un mets délicieux. On les appelle lalisions (49). Les livres des Athéniens font foi qu'un mulet a vécu quatre-vingts ans. Pendant qu'on bâtissoit le temple de la citadelle, ce mulet, qui avoit été réformé à cause de son grand âge, venoit tous les jours rejoindre les autres bêtes de somme, les excitant par sa présence et par ses efforts. Le peuple y prit tant de plaisir qu'il fit une loi pour défendre aux marchands de blé de l'écarter lorsqu'il viendroit manger dans leurs cribles.

On dit que les bœufs Indiens ont la taille des chameaux, et que les extrémités de leurs cornes s'écartent de la distance de quatre pieds. En Europe, les bœufs les plus beaux sont ceux d'Épire. Nous les devons aux soins du roi Pyr-

curâ. Id consecutus est, non antè quadrimatum ad partus vocando. Prægrandes itaque fuere, et hodieque reliquiæ stirpium durant. At nunc anniculæ fecunditatem poscuntur, tolerantiùs tamèn bimæ : tauri generationem, quadrimi. Implent singuli denas eodem anno. Tradunt autèm, si post coitum ad dextram partem abeant tauri generatos mares esse : si in lævam, feminas. Conceptio uno initu peragitur : quæ si fortè pererravit, vigesimum post diem marem femina repetit. Pariunt mense decimo : quidquid antè genitum, inutile est. Sunt auctores, ipso complente decimum mensem die, parere. Gignunt raró geminos. Coitus à Delphini exortu a. d. pridie nonas januarias, diebus triginta : aliquibus et autumno : gentibus quidèm, quæ lacte vivunt, ità dispensatus, ut omni tempore anni supersit id alimentum. Tauri non sæpiùs, quàm bis die, ineunt. Boves animalium soli, et retrò ambulantes pascuntur : apùd Garamantas quidèm haud aliter. Vita feminis, quindenis annis longissima : maribus,

rhus. Ce prince réussit à en perfectionner l'espèce, en ne leur permettant pas de s'accoupler avant la quatrième année. Par ce moyen, il obtint des bœufs de la plus riche taille; la race en est encore subsistante. Mais on veut aujourd'hui que les génisses soient fécondes dès la première année, ou tout au moins dès la seconde. On fait servir les taureaux à la quatrième. C'est une vieille tradition que si, après l'accouplement, le taureau s'éloigne en prenant la droite, le produit sera un mâle; que s'il prend la gauche, ce sera une femelle. La vache retient dès la première fois : sinon, elle recherche le taureau vingt jours après. Elle met bas au dixième mois : tout ce qui naît avant ce temps périt. Quelques auteurs prétendent qu'elle met bas le jour même qui complète le dixième mois. Rarement elle donne deux veaux à la fois. L'époque où elle entre en chaleur commence au lever du dauphin, la veille des nones de janvier, et dure trente jours. Quelques-unes reçoivent le taureau en automne. La nature a pourvu, par cette disposition, à ce que les nations qui vivent de lait, trouvent cet aliment dans toutes les saisons de l'année. Les taureaux ne s'accouplent jamais plus de deux fois en un jour. Seuls de tous les animaux, les bœufs paissent même en rétrogradant; chez les Garamantes, ils ne pais-

vicenis. Robur in quinquennatu. Lavatione calidæ aquæ traduntur pinguescere, et si quis incisâ cute spiritum arundine in viscera adigat.

Non degeneres existimandi etiàm minùs laudato aspectu. Plurimùm lactis Alpinis, quibus minimùm corporis, plurimùm laboris, capite, non cervice, junctis. Syriacis non sunt palearia, sed gibber in dorso. Carici quoque in parte Asiæ fœdi visu, tubere supèr armos à cervicibus eminente, luxatis cornibus, excellentes in opere narrantur: ceterò nigri coloris candidive, ad laborem damnantur. Tauris minora, quàm bubus, cornua tenuioraque.

Domitura boum in trimatu: posteà sera, antè præmatura. Optimè cum domito juvencus imbuitur. Socium enim laboris agrique culturæ habemus hoc animal, tantæ apùd priores curæ, ut sit inter exempla damnatus à populo Romano, die dictâ, qui con-

sent pas autrement. Les femelles vivent au plus quinze ans, et les mâles vingt. Les uns et les autres sont dans toute leur force à la cinquième année. On prétend qu'on les engraisse en les baignant dans l'eau chaude, et en leur soufflant dans le corps au moyen d'un roseau qu'on introduit à travers la peau.

Il ne faut pas croire qu'une espèce soit dégénérée parce qu'elle a moins d'apparence. Les vaches des Alpes, quoique très-petites, donnent beaucoup de lait, et les bœufs y sont très-bons pour le travail. On les attelle par les cornes et non par le cou. Les bœufs Syriens n'ont point de fanon, mais une bosse sur le dos. Dans une autre contrée de l'Asie, dans la Carie, ils sont d'un aspect hideux. Ils ont une loupe sur les épaules, au défaut du cou. Leurs cornes sont mobiles. On les dit excellens pour le travail. Au surplus, les noirs et les blancs sont d'un mauvais service. Les cornes du taureau sont plus courtes et plus minces que celles du bœuf.

Celui-ci doit être dompté à sa troisième année. Après cette époque, il est trop tard; avant, il est trop tôt. On l'instruit aisément en l'attachant avec un autre bœuf déjà dressé. Cet animal est notre compagnon de travail et de labourage. Il étoit si précieux chez nos ancêtres, qu'on cite l'exemple d'un citoyen accusé devant le peuple et condammé parce qu'il avoit

cubino procaci rure omasum edisse se negante, occiderat bovem, actusque in exsilium, tamquàm colono suo interempto.

Tauris in aspectu generositas, torvâ fronte, auribus setosis, cornibus in procinctu dimicationem poscentibus. Sed tota comminatio prioribus in pedibus. Stat irâ gliscente alternos replicans, spargensque in alvum arenam, et solus animalium eo stimulo ardescens. Vidimus ex imperio dimicantes, et ideò monstratos rotari, cornibus cadentes excipi, iterùmque resurgere, modò jacentes ex humo tolli, bigarumque etiàm curru citato, velùt aurigas, insistere. Thessalorum gentis inventum est, equo juxtà quadrupedante cornu intortâ cervice tauros necare: primus id spectaculum dedit Romæ Cæsar dictator.

Hinc victimæ opimæ, et lautissima deorum placatio. Huic tantùm animali omnium, quibus procerior cauda, non statim nato consummatæ, ut ceteris, mensuræ: crescit uni, do-

tué un de ses bœufs pour satisfaire la fantaisie d'un jeune libertin qui lui disoit n'avoir jamais mangé de tripes. Il fut banni comme s'il eut tué son métayer (50).

Le taureau a le regard fier, le front menaçant, les oreilles velues; ses cornes dressées appellent le combat. Mais l'annonce de sa colère est toute dans les deux pieds antérieurs. Quand il s'irrite, il demeure en place, repliant alternativement les jambes et se jetant du sable contre le ventre. C'est le seul animal qui s'excite de cette manière. J'en ai vu qui combattoient à l'ordre d'un maître. Ils savoient faire la roue, se renverser en s'appuyant sur les cornes, puis se relever : d'autres fois ils restoient étendus et se laissoient enlever dans cette position : ils se tenoient encore, comme des cochers, sur des chars qui couroient avec la plus grande vîtesse. Les Thessaliens ont inventé une manière de les tuer. Ils s'en approchent en galoppant, les saisissent par les cornes, et leur tordent le cou. César est le premier qui en ait donné le spectacle à Rome (51).

Les taureaux sont au premier rang des victimes majeures; ce sont eux qu'on offre dans les sacrifices solennels. De tous les animaux à longue queue, ce sont les seuls chez qui cette partie n'ait point toutes ses proportions, au moment de la naissance. Elle ne cesse de croître

nèc ad vestigia ima perveniat. Quamobrem victimarum probatio in vitulo, ut articulum suffraginis contingat: breviore non litant. Hoc quoque notatum, vitulos ad aras humeris hominis allatos non ferè litare, sicùt nec claudicante, nec alienâ hostiâ deos placari, nec trahente se ab aris. Est frequens in prodigiis priscorum, bovem locutum: quo nuntiato, senatum sub dio haberi solitum.

LXXI. 46. Bos in Ægypto etiàm numinis vice colitur: Apim vocant. Insigne ei, in dextro latere candicans macula, cornibus Lunæ crescere incipientis. Nodus sub linguâ, quem cantharum appellant. Non *est* fàs eum certos vitæ excedere annos, mersumque in sacerdotum fonte enecant, quæsituri luctu alium, quem substituant: et donèc invenerint, mærent, derasis etiàm capitibus: nec tamen umquàm diù quæritur. Inventus deducitur Memphim à sacerdotibus. Delubra ei gemina, quæ vocant thalamos, auguria popu-

jusqu'à ce qu'elle touche la terre : aussi la condition exigée dans le veau qu'on présente pour le sacrifice est-elle que sa queue descende jusqu'au jarret ; sans quoi la victime n'est pas agréée par le ciel. On a observé encore que le veau apporté aux autels sur les épaules de l'homme n'est pas agréable aux dieux, et qu'ils rejettent aussi l'offrande d'une victime boîteuse ou étrangère à leur culte, ou qui refuse d'approcher de l'autel. On trouve fréquemment dans les prodiges anciens, qu'un bœuf a parlé. A l'annonce d'un tel prodige, le sénat s'assembloit en plein air.

Un bœuf reçoit même les honneurs divins chez les Égyptiens. Ils le nomment Apis. Sa marque distinctive est une tache blanche en forme de croissant, sur le côté droit. Sous sa langue est un nœud, qu'ils appellent scarabée. Les lois sacrées ne permettent pas qu'il vive au delà d'un nombre d'années déterminé. On le fait mourir en le noyant dans la fontaine des prêtres. Ensuite on prend le deuil jusqu'à ce qu'on lui ait trouvé un successeur. Ils se rasent même la tête en signe de tristesse. Au surplus, on ne le cherche pas long-temps. Dès qu'il a été trouvé, les prêtres le conduisent à Memphis. Il a deux temples sous le nom de couches. Selon qu'il entre dans l'un ou dans l'autre, il

lorum. Alterum intrasse lætum est, in altero dira portendit. Responsa privis dat, è manu consulentium cibum capiendo. Germanici Cæsaris manum aversatus est, haud multò posteà extincti. Ceterò secretus, cùm se proripuit in cœtus, incedit submotu lictorum, grexque puerorum comitatur, carmen honori ejus canentium: intelligere videtur, et adorari velle. Hi greges repentè lymphati futura præcinunt. Femina bos semèl ei anno ostenditur, suis et ipsa insignibus, quamquàm aliis: sempèrque eodem die et inveniri eam, et extingui tradunt. Memphi est locus in Nilo, quem à figurâ vocant Phialam: omnibus annis ibì auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habet natales Apis: septem hi sunt, mirumque neminem per eos à crocodilis attingi: octavo, post horam diei sextam, redire belluæ feritatem.

LXXII. 47. Magna et pecori gratia, vèl in placamentis deorum, vèl in usu vellerum. Ut boves victum hominum excolunt, ità corpo-

annonce à la nation des événemens heureux ou malheureux. Il rend ses oracles aux particuliers, en acceptant de la nourriture de la main de ceux qui le consultent. Il se détourna de celle de Germanicus, et ce prince mourut bientôt après. En général, il vit retiré; lorsqu'il se montre en public, des licteurs écartent la foule devant lui. Une troupe d'enfans l'accompagne en chantant des hymnes en son honneur. Il paroît sentir ces hommages et vouloir être adoré. Ces enfans, subitement inspirés, prédisent l'avenir. Une fois l'année, on lui présente une génisse, qui a, comme lui, ses marques distinctives, mais différentes. On dit qu'on la fait mourir le jour même où elle a été trouvée. Près de Memphis est un endroit du Nil, auquel sa forme a fait donner le nom de Phiala (phiole). Chaque année, on y jette une coupe d'or et une coupe d'argent, pendant les jours où l'on célèbre la naissance d'Apis. Ces jours sont au nombre de sept. Une chose merveilleuse, c'est que, pendant ces fêtes, les crocodiles ne font de mal à personne, et que le huitième jour, après la sixième heure, ils reprennent leur férocité.

Le menu bétail est encore une ressource précieuse, soit pour appaiser les dieux, soit pour nous défendre des outrages de l'air. Si le bœuf nourrit l'homme par son travail, l'homme doit

rum tutela pecori debetur. Generatio bimis utrimque ad novenos annos: quibusdam et ad decimum. Primiparis minores fetus. Coitus omnibus ad Arcturi occasum, id est, à tertio idus maias, ad Aquilæ occasum in x. kal. aug. Gerunt partum diebus centum quinquaginta: posteà concepti invalidi. Cordos vocabant antiqui post id tempus natos. Multi hibernos agnos præferunt vernis, quoniàm magis intersit antè solstitium quàm antè brumam firmos esse, solumque hoc animal utilitèr brumâ nasci.

Arieti naturale agnas fastidire, *senectam* ovium consectari: et ipse senectâ melior, mutilus quoque utilior. Ferocia ejus cohibetur, cornu juxtà aurem terebrato. Dextro teste præligato feminas generat, lævo mares. Tonitrua solitariis ovibus abortus inferunt: Remedium est congregare eas, ut cœtu juventur. Aquilonis flatu mares concipi

à la brebis les toisons dont il s'habille. Le belier et la brebis produisent depuis deux ans jusqu'à neuf, quelquefois même jusqu'à dix. Les agneaux de la première portée sont plus petits. La saison de la chaleur commence pour toute l'espèce au coucher de l'arcture, c'est-à-dire, trois jours avant les ides de mai, et dure jusqu'au coucher de l'aigle, dix jours avant les calendes d'août. Les brebis portent cent cinquante jours. Ceux qui naissent plus tard sont foibles. Les anciens nommoient ces agneaux tardifs *cordi* (52). Plusieurs personnes préfèrent les agneaux d'hiver à ceux du printemps, parce que ces animaux ont plus besoin de forces pour l'été que pour l'hiver; ce sont les seuls auxquels il soit utile de naître dans la saison rigoureuse.

Le belier dédaigne les jeunes brebis, et s'attache de préférence aux plus vieilles. Lui-même est plus propre à la génération, lorsqu'il devient vieux : celui qui n'a pas de cornes est aussi d'un meilleur service. On appaise la pétulance du belier en lui perçant la corne près de l'oreille. Si on lui lie le testicule droit, il engendre des femelles; et des mâles, si c'est le testicule gauche. Le tonnerre fait avorter les brebis isolées. Le préservatif est de les rassembler, afin qu'elles se prêtent de l'appui en se serrant les unes contre les autres. On prétend que par un vent du nord

dicunt, Austri feminas: atque in eo genere arietum maximè spectantur ora: quià cujus coloris sub linguâ habuere venas, ejus et lanicium est in fetu: variumque, si plures fuere: et mutatio aquarum potusque variat.

Ovium summa genera duo, tectum et colonicum: illud mollius, hoc in pascuo delicatius, quippè cùm tectum rubis vescatur. Operimenta eĩ ex Arabicis præcipua.

LXXIII. 48. Lana autèm laudatissima Apula, et quæ in Italiâ Græci pecoris appellatur, alibì Italica. Tertium locum Milesiæ oves obtinent. Apulæ breves villo, nec nisì pænulis celebres. Circà Tarentum Canusiumque summam nobilitatem habent. In Asiâ verò eodem genere Laodiceæ. Alba Circumpadanis nulla præfertur, nec libra centenos nummos ad hoc ævi excessit ulla.

elles conçoivent des mâles, et des femelles par un vent du midi. On examine avec la plus grande attention la bouche du belier, parce que, quelles que soient les couleurs des veines qu'il a sous la langue, ces couleurs se retrouveront dans la laine des agneaux : si ces veines sont de plusieurs couleurs, la laine sera mêlée : le changement des eaux où ces bestiaux s'abreuvent et se baignent opère aussi des variétés.

On distingue deux principales espèces de brebis (53), la brebis à housses et la brebis de pacage. La première a la chair mollasse ; elle est nourrie de ronces et de broussailles. La seconde, qui vit dans les pâturages, est plus délicate. Les meilleures couvertures pour les brebis viennent de l'Arabie.

La laine la plus estimée est celle de la Pouille, puis celle qu'en Italie on nomme grecque, et que par tout ailleurs on appelle italique. Les toisons de Milet sont au troisième rang. La laine Apulienne est courte : on la réserve exclusivement (54) pour les habits qu'on nomme pænula. Celle de Tarente et de Canusium est la plus parfaite. Laodicée, dans l'Asie, en produit de la même qualité. Nulle n'efface par sa blancheur celles des bords du Pô ; et, jusqu'ici, la livre n'a jamais excédé le prix de cent sesterces, (22 f. 50 c.)

Oves non ubique tondentur: durat quibusdam in locis vellendi mos: colorum plura genera: quippè cùm desint etiàm nomina eis. Quas nativas appellant, aliquot modis Hispania: nigri velleris præcipuas habet Pollentia juxtà Alpes: jàm Asia rutili, quas Erythræas vocant: itèm Bætica: Canusium fulvi: Tarentum et suæ pulliginis. Succidis omnibus medicata vis.

Istriæ Liburniæque pilo propior, quàm lanæ, pexis aliena vestibus, et quam Salacia scutulato textu commendat in Lusitaniâ. Similis circà Piscenas provinciæ Narbonensis: similis et in Ægypto, ex quâ vestis detrita usu pingitur, rursùsque ævo durat. Est et hirtæ pilo crasso in tapetis antiquissima gratia: jàm certè priscos iis usos, Homerus auctor est. Alitèr hæc Galli pingunt, aliter Parthorum gentes.

Lanæ et per se coactam vestem faciunt: et si addatur acetum, etiàm ferro resistunt: im-

La tonte des brebis n'est pas d'un usage universel. Il est encore des pays où l'on arrache la laine. Les couleurs des toisons sont infiniment variées. Les noms même nous manquent pour les désigner. L'Espagne en produit de plusieurs sortes qu'on emploie dans leur état naturel. Pollentia, au pied des Alpes, est renommée par ses toisons noires. On distingue les toisons rouges de l'Asie et de la Bétique : les fauves de Canusium, et les brunes de Tarente. Les laines qui conservent leur suint ont toutes des propriétés médicinales.

Les toisons de l'Istrie et de la Liburnie ressemblent plus au poil qu'à la laine, et ne peuvent servir pour les étoffes à long poil (55). Salacie, au pays des Lusitaniens, les emploie avec succès pour ses ouvrages à réseaux. On en trouve de pareilles à Pézenas dans la province Narbonnoisse, et en Égypte. Quand l'étoffe est devenue rase à force de servir, on la brode, et de cette manière elle dure encore très long-temps. La bourre de laine a été employée, dans les temps les plus antiques, à fabriquer des tapis : du moins Homère fait voir que l'usage de ces tapis est bien antérieur à son siècle. La manière de les broder n'est pas chez les Gaulois la même que chez les Parthes.

Le feutre n'est que la laine pressée et foulée, et cette laine, trempée dans le vinaigre, résiste au fer : que dis-je? elle défie même le feu

mò verò etiàm ignibus novissimo sui purgamento, quippè ahenis polientium extractæ, in tomenti usum veniunt, Galliarum, ut arbitror, invento: certè Gallicis hodie nominibus discernitur: nec facilè dixerim, quâ id ætate cœperit. Antiquis enìm torus è stramento erat, qualitèr etiàm nùnc in castris. Gausapa patris mei memoriâ cœpere: amphimalla, nostrâ: sicùt villosa etiàm ventralia: nàm tunica lati clavi, in modum gausapæ texi nùnc primùm incipit. Lanarum nigræ nullum colorem bibunt. De reliquarum infectu suis locis dicemus, in conchyliis marinis, aut herbarum naturâ.

LXXIV. Lanam in colo et fuso Tanaquilis, quæ eadem Caia Cæcilia vocata est, in templo Sanci durasse, prodente se, auctor est M. Varro: factamque ab eâ togam regiam undulatam in æde Fortunæ, quâ Ser. Tullius fuerat usus. Indè factum, ut nubentes virgines comitaretur colùs compta, et fusus

dans le dernier apprêt, puisqu'elle passe par les chaudières bouillantes des dégraisseurs, avant que de servir pour les matelas, dont l'invention, je pense, nous vient des Gaules. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diverses espèces de matelas sont désignées par des noms gaulois. Il ne me seroit pas facile de déterminer l'époque de cette invention, car nos anciens couchoient sur la paille, comme on le fait encore aujourd'hui dans les camps. Mon père a vu s'introduire l'usage des gausapes; les amphimalles, ainsi que les ceintures à long poil, ont commencé de mon temps (56). Quant à la tunique laticlave, tissue à la manière des gausapes, c'est une mode qui ne fait que de naître. Les laines noires ne prennent aucune autre couleur. Je parlerai de la teinture des autres laines quand je traiterai des coquillages de mer et de la nature des plantes.

Varron assure, comme témoin oculaire, que, de son temps, on voyoit dans le temple d'Hercule la laine qui s'étoit conservée à la quenouille et au fuseau de Tanaquil, la même qu'on a aussi nommée *caia cæcilia*. Il ajoute que la toge royale ondée, dont Servius Tullius a fait usage, et qui existe dans le temple de la Fortune, a été faite par cette princesse: que c'est delà qu'est venue la coutume de porter à la suite des jeunes filles qui se marient,

cam stamine. Ea prima texuit rectam tunicam, quales cum togâ purâ tirones induuntur, novæque nuptæ. Undulata vestis prima è laudatissimis fuit: indè sororiculata defluxit. Togas rasas Phryxianasque, divi Augusti novissimis temporibus, cœpisse scribit Fenestella. Crebræ papaveratæ antiquiorem habent originem, jàm sub Lucilio poetâ in Torquato notatæ.

Prætextæ apud Etruscos originem invenere. Trabeis usos accipio reges: pictas vestes jàm apud Homerum fuisse, undè triumphales natæ. Acu facere id Phryges invenerunt, ideòque Phrygioniæ appellatæ sunt. Aurum intexere in eâdem Asiâ invenit Attalus rex: undè nomen Attalicis. Colores diversos picturæ intexere Babylon maximè celebravit, et nomen imposuit. Plurimis verò liciis texere, quæ polymita appellant, Alexandria instituit: scutulis dividere, Gallia. Metellus Scipio tricliniaria Babylonica sestertiûm octingentis millibus venisse jàm tunc, posuit in Catonis crimini-

une quenouille garnie et un fuseau rempli. Tanaquil trouva, la première, l'art de tisser une tunique droite, telle que les nouvelles mariées et les jeunes citoyens la portent avec la toge sans bordure. Les étoffes ondées furent d'abord les plus estimées. Vinrent ensuite les étoffes rayées. Fenestella écrit que les toges à poil ras et à poil frisé commencèrent sur la fin du règne d'Auguste. Celles à graines de pavot très-serrées ont une origine plus ancienne. Déjà le poëte Lucile les reprochoit à Torquatus.

La prétexte nous vient des Étrusques (57). Les rois portèrent la trabée (58) : Homère fait déjà mention des étoffes brodées (59) : c'est à leur imitation que nous avons fait nos robes triomphales. La broderie est une invention des Phrygiens; ce qui a fait nommer ces sortes d'ouvrages phrygioniens. L'art d'y mêler des fils d'or nous vient aussi de l'Asie : ces étoffes s'appellent attaliques, du nom d'Attale, qui en fut l'inventeur. C'est à Babylone qu'on a réussi le mieux à diversifier les couleurs de la broderie; et ces étoffes en ont pris le nom. Alexandrie, en faisant jouer plusieurs rangs de lisses, a fabriqué, la première, les étoffes qu'on appelle *polymita* (brocarts); et nous devons à la Gaule les étoffes à réseau. Métellus Scipion, dans ses invectives contre Caton, articule

bus, quæ Neroni principi quadragies sestertio nupèr stetere. Servii Tullii prætextæ, quibus signum Fortunæ ab eo dicatæ coopertum erat, duravere ad Sejani exitum. Mirumque fuit nec defluxisse eas, nec teredinum injurias sensisse annis DLX. Vidimus jàm et viventium vellera, purpurâ, cocco, conchylio, sesquipedalibus libris infecta, velùt illa sic nasci cogente luxuriâ.

LXXV. In ipsâ ove satis generositatis ostenditur brevitate crurum, ventris vestitu: quibus nudus esset, apicas vocabant, damnabantque. Syriæ cubitales ovium caudæ, plurimùmque in ea parte lanicii. Castrari agnos, nisi quinquemestres, præmaturum existimatur.

49. Est et in Hispaniâ, sed maximè Corsicâ, non maximè absimile pecori, genus musmonum, caprino villo, quàm pecoris velleri, propius. Quorum è genere et ovibus natos

que déjà des tapis babyloniques, à l'usage des lits de table, s'étoient vendus huit cents mille sesterces (180,000 f.); et, de nos jours, Néron en a payé quatre millions de sesterces (900,000 f.) Les prétextes dont Servius Tullius avoit revêtu la statue de la Fortune ont duré jusqu'à la mort de Séjan. Il est étonnant que pendant cinq cents soixante ans les couleurs ne se soient pas altérées, et que l'étoffe n'ait pas été rongée par les vers. J'ai vu des brebis vivantes dont les toisons avoient été peintes en pourpre, en écarlate et en violet, comme si le luxe vouloit forcer la nature à les parer elle-même de ces brillantes couleurs; on avoit employé une livre de peinture pour chaque demi-pied de toison.

Mais que la brebis ait les jambes courtes et le ventre chargé de laine, cette beauté lui suffit. Les anciens nommoient *Apica* et réprouvoient celles dont le ventre est dégarni. Les brebis de la Syrie ont la queue d'une coudée de long, et fournie d'une laine touffue. La castration des agneaux ne doit pas se faire avant l'âge de cinq mois.

On trouve en Espagne, et surtout dans la Corse, le mouflon (60), espèce qui ne diffère pas beaucoup de la brebis. Sa toison ressemble plutôt au poil de la chèvre qu'à la laine du mouton. Les anciens appelloient *umbri* (métis) les

prisci Umbros vocarunt. Infirmissimum pecori caput, quamobrem aversum à sole pasci cogendum. Quàm stultissima animalium lanata. Quà timuere ingredi, unum cornu raptum sequuntur. Vita longissima anni X. in Æthiopiâ XIII. Capris eodem loco XI. in reliquo orbe plurimùm octoni. Utrumque genus intrà quartum coitum impletur.

LXXVI. 50. Capræ pariunt et quaternos, sed rarò admodum. Ferunt quinque mensibus, ut oves. Capræ pinguitudine sterilescunt. Antè trimas minùs utiliter generant, et in senectâ ultrà quadriennium. Incipiunt septimo mense, adhùc lactentes. Mutilum in utroque sexu utilius. Primus in die coitus non implet: sequens efficacior, ac deindè. Concipiunt novembri mense, ut martio pariant turgescentibus virgultis, aliquandò anniculæ, semper bimæ, in trimatu inutiles. Pariunt octonis annis. Abortus frigori obnoxius. Oculos suf-

produits du mouflon avec la brebis. Le mouton a la tête très-foible : c'est pourquoi il faut le faire paître le dos tourné au soleil. Les bêtes à laine sont les plus stupides des animaux. Si elles craignent d'entrer quelque part, traînez-en une par la corne, le reste suivra. La vie la plus longue pour les brebis est de dix ans. Elles vivent jusqu'à treize en Éthiopie. Les chèvres y vivent onze ans, et communément huit dans les autres pays. Il n'est pas besoin de faire couvir l'une et l'autre espèce plus de quatre fois.

Les chèvres produisent jusques à quatre petits à la fois : mais cela est très-rare. Elles portent cinq mois, comme les brebis. L'excès d'embonpoint les rend stériles. Avant leur troisième année, leurs produits sont foibles, ainsi qu'après la quatrième, où elles commencent à vieillir. Ces animaux sont en état de produire dès le septième mois, même lorsqu'ils tettent encore. Mâles et femelles, les meilleurs sont ceux qui n'ont point de cornes. Le premier accouplement ne suffit pas pour féconder la femelle ; le second et les suivans réussissent mieux. Quelquefois les chèvres d'un an, et toujours celles de deux ans, conçoivent en novembre, et mettent bas en mars, lorsque les arbrisseaux commencent à bourgeonner : mais après la troisième année, ces portées ne réussissent pas. Elles produisent pendant huit ans.

fusos capra junci puncto sanguine exonerat, caper rubi.

Solertiam ejus animalis Mucianus visam sibi prodidit in ponte prætenui, duabus obviis è diverso: cùm circumactum angustiæ non caperent, nec reciprocationem longitudo in exilitate cæca, torrente rapido minacitèr subterfluente, alteram decubuisse, atque ità alteram proculcatæ supergressam.

Mares quàm maximè simos, *longis* auribus infractisque, armis quàm villosissimis probant. Feminarum generositatis insigne laciniæ corporibus à cervice binæ dependentes. Non omnibus cornua: sed quibus sunt, in his et indicia annorum per incrementa nodorum. Mutilis lactis major ubertas. Auribus eas spirare, non naribus, nec unquàm febri carere, Archelaus auctor est: ideò fortassis anima his, quàm ovibus, ardentior, calidioresque concubitus. Tradunt et noctu non minùs cernere, quàm interdiu: ideò si caprinum jecur vescantur, restitui vespertinam aciem his, quos

Le froid les fait avorter. Pour s'éclaircir la vue, la chèvre se saigne en s'appuyant contre la pointe d'un jonc, et le bouc contre une épine.

Mucien rapporte, comme témoin oculaire, un fait qui prouve l'intelligence de cet animal. Deux chèvres se rencontrèrent sur un pont fort étroit : l'espace ne leur permettoit pas de se retourner : la planche étoit trop longue pour qu'elles pûssent rétrograder sans voir où elles poseroient leurs pieds. Cependant un torrent qui rouloit au-dessous d'elles menaçoit de les engloutir. L'une des deux se coucha sur le ventre : l'autre alors passa sur son corps.

On préfère les boucs qui ont le nez court, les oreilles longues et pendantes, les épaules très-garnies de poil. Les meilleures chèvres sont celles qui ont deux franges pendantes sous le cou. Toutes n'ont pas de cornes : mais dans celles qui en ont, le nombre des années est indiqué par le nombre des nœuds. Celles qui sont sans cornes donnent une plus grande quantité de lait. Archelaüs prétend qu'elles respirent par les oreilles et non par les narines ; et qu'elles ne sont jamais sans fièvre : c'est par cette raison peut-être qu'elles sont plus ardentes et plus chaudes que les brebis. On dit qu'elles ne voient pas moins la nuit que le jour, et que, par cette raison, en se nourrissant de foie de chèvres, ceux qu'on appelle Nyctalopes par-

nyctalopas vocant. In Ciliciâ, circàque Syrtes villo tonsili vestiuntur. Capras, in occasum declivi sole, in pascuis negant contueri inter sese, sed aversas jacere: reliquis autèm horis adversas, et inter cognationes. Dependet omnium mento villus, quem aruncum vocant: hôc si quis adprehensam ex grege unam trahat, ceteræ stupentes spectant. Id etiàm evenire, cùm quamdam herbam aliqua ex eis momorderit. Morsus earum arbori exitialis. Olivam lambendo quoque sterilem faciunt, eâque ex causâ Minervæ non immolantur.

LXXVII. 51. Suilli pecoris admissura à favonio ad æquinoctium vèrnum: ætas octavo mense: quibusdam in locis etiàm quarto, usquè ad octavum annum. Partus bìs anno: tempus utero quatuor mensium: numerus fecunditatis ad vicenos: sed educare tàm multos nequeunt. Diebus decem circà brumam statim dentatos nasci, Nigidius tradit. Implentur uno coitu, qui et geminatur propter

viennent à discerner les objets le soir. Dans la Cilicie et aux environs des Syrtes, on fait la tonte des chèvres. On dit qu'au coucher du soleil, elles se couchent dans les pâturages, en se tournant le dos les unes aux autres; mais que, dans le reste de la journée, elles se regardent et se réunissent par familles. Elles ont toutes au menton une barbe pendante qu'on appelle *aruncus* : si quelqu'un traîne l'une d'elles en la saisissant par cette barbe, le reste du troupeau regarde avec un air de stupeur : la même chose arrive lorsque quelqu'une a goûté d'une certaine herbe. Leur morsure est pernicieuse aux arbres; et même, en léchant l'olivier, elles le rendent stérile. C'est pourquoi on ne les immole pas à Minerve.

La saison de la chaleur pour les porcs dure depuis le retour du zéphir jusqu'à l'équinoxe du printemps : ils sont en état de se reproduire au huitième mois et même, en quelques pays, au quatrième, jusqu'à la huitième année. La truie porte deux fois l'an : le temps de la gestation est de quatre mois : elle donne jusqu'à vingt petits : mais elle ne peut en nourrir un aussi grand nombre. Nigidius écrit que ceux qui naissent dans les dix jours qui suivent ou précèdent le solstice d'hiver, ont déjà des dents. Un seul accouplement suffit pour féconder la femelle : mais on la fait couvrir deux fois,

facilitatem aboriendi. Remedium, nè primâ subatione, neque antè flaccidas aures coitus fiat. Mares non ultrà trimatum generant. Feminæ senectute fessæ, cubantes coeunt. Comesse fetus his non est prodigium.

Suis fetus sacrificio die quintâ purus est, pecoris die octavo, bovis tricesimo. Coruncanus ruminales hostias, donèc bidentes fierent, puras negavit. Suem oculo amisso putant citò extingui : alioquì vita ad quindecim annos, quibusdam et vicenos. Verùm efferantur, et aliàs obnoxium genus morbis, anginæ maximè, et strumæ. Index suis invalidæ, cruor in radice setæ dorso evulsæ, caput obliquum in incessu. Penuriam lactis præpingues sentiunt, et primo fetu minùs sunt numerosæ. In luto volutatio generi grata. Intorta cauda : id etiàm notatum, faciliùs litare in dexterum quàm in lævum detortâ. Pinguescunt LX. diebus,

parce qu'elle avorte facilement. On prévient cet accident en ne lui permettant pas de s'accoupler dès qu'elle entre en chaleur, ni avant que ses oreilles soient devenues pendantes. Le mâle n'engendre plus après la troisième année. Les femelles fatiguées par la vieillesse, se couchent pour recevoir le mâle. Elles mangent quelquefois leurs petits; et cet événement n'est pas regardé comme un prodige.

Le cochon de lait est pur pour les sacrifices au bout de cinq jours, l'agneau et le chevreau au bout de huit, et le veau le trentième jour. Coruncanus décide que les animaux ruminans ne peuvent être présentés aux autels, avant qu'ils aient deux dents. C'est une opinion vulgaire qu'un porc qui a perdu un œil meurt bientôt. Ces animaux vivent quinze et quelquefois vingt ans. Mais ils sont sujets aux maladies, et surtout à l'esquinancie et aux écrouelles. On reconnoît qu'ils sont malades, lorsqu'en arrachant la soie du dos, on aperçoit du sang à la racine de cette soie, et lorsqu'ils portent la tête de côté. Les truies trop grasses manquent de lait : les premières portées sont toujours moins nombreuses. Tous ces animaux aiment à se rouler dans la boue. Ils ont la queue torse : on a observé que ceux dont la queue se replie à droite sont une offrande plus agréable aux dieux. Les porcs de-

sed magìs tridui inediâ saginátione orsâ.

Animalium hoc maximè brutum, animamque ei pro sale datam non illepidè existimabatur. Compertum agnitam vocem suarii furto abactis, mersoque navigio inclinatione lateris unius remeasse. Quin et duces in urbe forum nundinarium domosque petere discunt : et feri sapiunt palude confundere urinam, fugam levare. Castrantur feminæ quoque, sicuti cameli, post bidui inediam suspensæ per armos prioribus, vulvâ recisâ : celeriùs ità pinguescunt.

Adhibetur et ars jecori feminarum, sicùt anserum, inventum M. Apicii, fico aridâ saginatis ac satietate necatis repentè mulsi potu dato. Neque alio ex animali numerosior materia ganeæ : quinquaginta propè sapores, cùm ceteris singuli. Hinc censoriarum legum

viennent gras en soixante jours, surtout si on les prépare par une diète de trois jours.

C'est le plus brut des animaux. On a dit plaisamment qu'une ame lui a été donné en guise de sel, pour conserver sa chair (61). Cependant des porcs emmenés par des pirates reconnurent la voix de leur maître, et revinrent au rivage, après avoir fait chavirer le bateau, en se jetant tous du même côté. On instruit même les chefs du troupeau à conduire les autres au marché et à la maison. Les sangliers ont l'instinct de se rendre plus légers pour la fuite, et de dérober leurs fumées au chasseur, en lâchant leur urine dans un marais. On châtre les femelles, comme celles des chameaux. Après une diète de deux jours, on les suspend par les pieds de derrière, et l'on ampute l'orifice de la matrice; par ce moyen, elles engraissent plus vîte.

L'art sait donner au foie des truies, comme à celui des oies, une grosseur extraordinaire. Cette invention est due à Marcus Apicius (62). On engraisse ces truies avec des figues sèches, et quand elles sont grasses, on les tue, après leur avoir fait boire du vin miellé. Nul autre animal n'offre une matière plus féconde au talent des cuisiniers. Chacune des autres viandes a son goût propre et particulier. Dans celle du porc, vous trouvez la variété d'à

paginæ, interdictaque cenis abdomina, glandia, testiculi, vulvæ, sincipita verrina, ut tamen Publii mimorum poetæ cena, postquàm servitutem exuerat, nulla memoretur sinè abdomine, etiàm vocabulo suminis ab eo imposito.

LXXVIII. Placuere autem et feri sues. Jàm Catonis censoris orationes aprugnum exprobrant callum. In tres tamen partes diviso, media ponebatur, lumbus aprugnus appellata. Solidum aprum Romanorum primus in epulis adposuit P. Servilius Rullus, pater ejus Rulli, qui Ciceronis consulatu legem agrariam promulgavit. Tàm propinqua origo nùnc quotidianæ rei est. Et hoc Annales notarunt, horum scilicèt ad emendationem morum: quibus non totâ quidèm cenâ, sed in principio, bini ternique pariter manduntur apri.

52. Vivaria horum, ceterorumque silvestrium, primus togati generis invenit Fulvius Lupinus, qui in Tarquiniensi feras pascere

peu près cinquante goûts différens. Delà cette foule de lois censoriales pour prohiber dans les festins les mamelles, les glandes, les rognons, les matrices, les hures : en dépit de toutes ces lois, on dit que, du moment où il cessa d'être esclave, le comique Publius ne donna aucun repas sans qu'on y servît une mamelle de truie, et même ce fut lui qui inventa le mot latin *sumen* (63).

Les sangliers aussi ont été recherchés pour la table. Déjà, dans un de ses discours, Caton le censeur reproche à ses contemporains les échinées de sanglier. Toutefois l'animal se divisoit en trois parts; on ne servoit que celle du milieu, qu'on nommoit râble de sanglier. Le premier des Romains qui ait fait servir un sanglier entier est Servilius Rullus, père de ce Rullus qui proposa la loi agraire sous le consulat de Cicéron. Tant est moderne l'origine d'un luxe aujourd'hui si commun! Les annales en ont marqué l'époque, sans doute pour faire honte à notre siècle, où l'on place sur nos tables deux et trois sangliers à la fois, non pour tout le repas, mais seulement pour le premier service.

Fulvius Lupinus est le premier Romain qui ait imaginé les parcs pour les sangliers et les autres habitans des forêts. Il forma des troupeaux d'animaux sauvages dans les environs

instituit. Nec diù imitatores defuere L. Lucullus, et Q. Hortensius.

Sues feræ semèl anno gignunt. Maribus in coitu plurima asperitas. Tùnc inter se dimicant, indurantes attritu arborum costas, lutoque se tergorantes. Feminæ in partu asperiores, et ferè similiter in omni genere bestiarum. Apris maribus, nonnisì anniculis generatio. In Indiâ cubitales dentium flexus gemini ex rostro, totidem à fronte, ceu vituli cornua, exeunt. Pilus æreo similis agrestibus, ceteris niger. At in Arabiâ suillum genus non vivit.

LXXIX. 53. In nullo genere æquè facilis mixtura cum fero, qualitèr natos antiqui hybridas vocabant, ceu semiferos: ad homines quoque, ut in C. Antonium Ciceronis in consulatu collegam, appellatione translatâ. Non in suibus autèm tantùm, sed in omnibus quoque animalibus, cujuscumque generis ullum est placidum, ejusdem invenitur et ferum,

de Tarquinies. Lucullus et Hortensius ne tardèrent pas à l'imiter.

La laie ne produit qu'une fois l'an. Dans le le temps du rut, les sangliers sont plus féroces que jamais. Ils se battent entre eux, après s'être endurci les flancs en se frottant contre un arbre, et s'être cuirassés de boue. Les femelles, comme dans presque toutes les autres espèces, deviennent plus furieuses lorsqu'elles ont mis bas. Les mâles ne sont propres à la génération qu'à l'âge d'un an. Dans l'Inde, les défenses qui sortent de leur mâchoire ont une coudée de long et se recourbent en cercle : ils en ont deux autres sur le front, semblables aux cornes d'un jeune taureau (64). Le poil des sangliers est de la couleur du cuivre. Les porcs domestiques sont noirs. Ces animaux ne vivent pas dans l'Arabie.

Nulle autre espèce ne s'allie plus facilement avec les races sauvages. Les anciens nommoient *hybridæ*, c'est-à-dire, *demi-sauvages*, les animaux qui provenoient de ces mélanges. Ce nom même fut transporté aux hommes. On l'avoit donné à C. Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat. Au surplus, on peut dire non-seulement du porc, mais de tous les animaux, qu'il n'est point d'espèces domestiques qui ne se retrouvent aussi dans l'état de sauvages. L'homme lui-même ne fait pas ex-

ut potè cùm hominum etiàm silvestrium tot genera prædicta sint. Capræ tamen in plurimas similitudines transfigurantur. Sunt capreæ, sunt rupicapræ, sunt ibices pernicitatis mirandœ, quamquàm onerato capite vastis cornibus gladiorumque vaginis : in hæc se librant, ut tormento aliquo rotati in petras, potissimùm è monte aliquo in alium transilire quærentes, atque recussu perniciùs, quò libuerit, exsultant. Sunt et oryges, soli quibusdam dicti contrario pilo vestiri, et ad caput verso. Sunt et damæ, et pygargi, et strepsicerotes, multaque alia haud dissimilia. Sed illa Alpes, hæc transmarini situs mittunt.

LXXX. 54. Simiarum quoque genera hominis figuræ proxima, caudis inter se distinguuntur. Mira solertia : visco inungi, laqueisque calceari imitatione venantium tradunt : Mucianus et latrunculis lusisse, fictas cerâ icones usu distinguente : Lunâ cavâ tristes esse, quibus in eo genere cauda sit : novam

ception. Combien n'ai-je pas cité de peuplades qui vivent dans les forêts! Mais nulle espèce ne se subdivise en un plus grand nombre de variétés que celle de la chèvre. On compte le chevreuil, le chamois, le bouquetin dont l'agilité est prodigieuse, quoique sa tête soit surchargée d'une énorme ramure; quand il veut sauter d'un rocher à l'autre, il se balance sur ses cornes, et comme s'il étoit jeté par une baliste, il se lance en un clin d'œil dans l'endroit où il veut aller. On compte encore les origes, seuls animaux qui, selon quelques auteurs, aient le poil à contre-sens, et tourné vers la tête : le nanguer, l'algazel, l'antilope et beaucoup d'autres qui leur ressemblent; mais ceux-ci viennent des pays d'outre-mer; le bouquetin, le chamois et le chevreuil vivent sur les Alpes.

Les diverses espèces de singes, animaux qui par leur conformation ressemblent le plus à l'homme, sont distinguées entre elles par leurs queues. Le singe est d'une adresse merveilleuse. On prétend qu'en voulant imiter les chasseurs, et se chausser comme eux, il s'enduit de glu et s'entrave les pieds dans des filets. Mucien écrit que des singes ont même joué aux échecs : l'usage leur avoit appris à distinguer les pièces de l'échiquier. Il dit aussi que tous les singes à queue sont tristes au décours de la lune, et

exsultatione adorare : nàm defectum siderum et ceteræ pavent quadrupedes. Simiarum generi præcipua ergà fetum adfectio. Gestant catulos, quæ mansuefactæ intrà domos pepererere, omnibus demonstrant, tractarique gaudent, gratulationem intelligentibus similes. Itàque magnâ ex parte complectendo necant.

Efferatior cynocephalis natura, sicùt satyris. Callitriches toto penè aspectu differunt : barba est in facie, cauda latè fusa primori parte. Hoc animal negatur vivere in alio quàm Æthiopiæ, quo gignitur, cælo.

LXXXI. 55. Et leporum plura sunt genera : in Alpibus candidi, quibus hibernis mensibus pro cibatu nivem credunt esse : certè liquescente eâ rutilescunt annis omnibus : et est alioquì animal intolerandi rigoris alumnum. Leporum generis sunt et quos Hispania cuniculos appellat, fecunditatis innumeræ, famemque Balearibus insulis, populatis messi-

qu'ils célèbrent l'apparition de la nouvelle lune par des sauts de joie : quant à l'effroi que leur inspirent les éclipses, il leur est commun avec les autres quadrupèdes. Ils ont la plus grande affection pour leur progéniture. Les femelles apprivoisées, qui sont devenues mères dans nos maisons, portent leurs petits dans leurs bras, les présentent à tout le monde, aiment qu'on les flatte, et semblent recevoir ces caresses comme autant de félicitations. Aussi pour l'ordinaire elles les étouffent en les embrassant.

Les cynocéphales, ainsi que les satyres, sont d'un naturel plus farouche. Les callitriches diffèrent presque entièrement des autres par la forme. Ils ont de la barbe, et une queue fort large à sa naissance. On assure que cette espèce ne peut vivre ailleurs que dans l'Éthiopie, son pays natal.

Les lièvres forment aussi plusieurs espèces. Ils sont blancs dans les Alpes (65). On prétend qu'ils s'y nourrissent de neige pendant les mois de l'hiver. Tous les ans, à la fonte des neiges, ils prennent une couleur fauve. C'est d'ailleurs un animal qui vit dans les climats les plus rigoureux. Du genre des lièvres sont d'autres animaux (66) que l'Espagne appelle *cuniculi* (lapins) ; ils multiplient prodigieusement, et causent la famine dans les îles Baléares, en

bus afferentes. Fetus ventri exsectos, vel uberibus ablatos, non repurgatis interaneis, gratissimo in cibatu habent : laurices vocant. Certum est, Balearicos adversùs proventum eorum auxilium militare à divo Augusto petiisse. Magna propter venatum eum viverris gratia est. Injiciunt eas in specus, qui sunt multifores in terrâ, undè et nomen animali : atque ità ejectos supernè capiunt. Archelaus auctor est, quot sint corporis cavernæ ad excrementa lepori, totidem annos esse ætatis. Varius certè numerus reperitur. Idem utramque vim singulis inesse, ac sinè mare æquè gignere.

Benigna circà hoc natura, innocua et esculenta animalia fecunda generavit. Lepus omnium prædæ nascens, solus præter dasypodem superfetat, aliud educans, aliud in utero pilis vestitum, aliud implume, aliud inchoatum gerens paritèr.

Nec non et vestes leporino pilo facere ten-

ravageant les moissons. Les petits arrachés du ventre de la mère, ou pris à la mamelle, sont vantés comme un excellent manger; c'est ce qu'on nomme *laurices*. On les apprête sans les vider. Il est certain que les habitans des îles Baléares demandèrent à l'empereur Auguste un secours de troupes contre ces animaux devenus trop nombreux (67). Le furet est d'une grande ressource pour cette chasse. On l'introduit dans les terriers qui ont plusieurs ouvertures. Il déloge les lapins, qu'on saisit à leur sortie. Archélaüs prétend que, chez le lièvre, le nombre des années est égal à celui des poches ou réceptacles de ses excrémens. Il est certain que le nombre de ces poches n'est pas toujours le même. Cet auteur ajoute que le lièvre est hermaphrodite, et qu'il produit sans le secours du mâle.

C'est encore un bienfait de la nature d'avoir rendu fécondes les espèces qui ne sont point nuisibles à l'homme, et qui servent à le nourrir. Le lièvre, la proie de tous les animaux, est le seul, avec le dasipode, en qui la superfétation ait lieu (68). En même temps que la mère allaite un petit, elle en porte un autre prêt à naître, un autre qui n'a pas encore de poil, et un autre encore qui commence à se former.

On a essayé aussi de faire des étoffes avec

tatum est, tactu non perindè molli, ut in cute, propter brevitatem pili dilabidas.

LXXXII. 56. Hi mansuescunt rarò, cùm feri dici jure non possint: complura nàmque sunt nec placida, nec fera, sed mediæ inter utrumque naturæ, ut in volucribus, hirundines, apes: in mari, delphini.

57. Quo in genere multi et hos incolas domuum posuere mures, haud spernendum in ostentis etiàm publicis animal. Adrosis Lanuvii clypeis argenteis, Marsicum portendêre bellum: Carboni imperatori, apud Clusium fasciis quibus in calceatu utebatur, exitium. Plura eorum genera in Cyrenaicâ regione: alii latâ fronte, alii acutâ, alii herinaceorum genere pungentibus pilis. Theophrastus auctor est in Gyaro insulâ, cùm incolas fugassent, ferrum quoque rosisse eos, id quod naturâ quâdam et ad Chalybas facere in ferrariis officinis. Aurariis quidèm in metallis, ob hoc alvos eorum excidi, semperque furtum id deprehendi: tantam esse dul-

le poil du lièvre; mais elles ne sont pas aussi douces au toucher que la fourrure de l'animal, et le poil est trop court pour qu'elles aient aucune consistance.

Les lièvres s'apprivoisent rarement : toutefois on ne peut pas dire qu'ils soient absolument sauvages. Il est en effet un grand nombre d'espèces qui ne sont ni privées ni sauvages, mais qui forment une classe mitoyenne. Telles sont dans l'air, les hirondelles et les abeilles, et dans la mer, les dauphins.

Plusieurs ont placé dans cette classe les rats, ces habitans de nos maisons, qui ne sont pas d'une légère importance pour les présages, même publics. Ils annoncèrent la guerre des Marses, en rongeant les boucliers d'argent de Lanuvium. Ils présagèrent à Clusium la mort du général Carbon, en rongeant les courroies de sa chaussure. On en trouve plusieurs espèces dans la contrée de Cyrène. Les uns ont le front large, d'autres l'ont aigu : d'autres ont le poil piquant comme le hérisson. Théophraste rapporte qu'après avoir fait fuir les habitans de l'île Gyaros, ils y rongèrent tout jusqu'au fer, ce qu'ils font tous les jours dans les forges de Chalybes. Ils n'épargnent pas même les mines d'or. Aussi les ouvriers leur ouvrent-ils le ventre, et toujours ils y retrouvent ce larcin. Tant le pillage a de charmes pour ces animaux! On

cedinem furandi. Venîsse murem cc. denariis, Casilinum obsidente Annibale, eumque qui vendiderat fame interiisse, emptorem vixisse, Annales tradunt. Cùm candidi provenere, lætum faciunt ostentum. Nàm soricum occentu dirimi auspicia, Annales refertos habemus. Sorices et ipsos hieme condi, auctor est Nigidius : sicut glires, quos censoriæ leges, princepsque M. Scaurus in consulatu, non alio modo cenis ademêre, quàm conchylia, aut ex alio orbe convectas aves. Semiferum et ipsum animal, cui vivaria in doliis idem, qui apris, instituit. Quâ in re notatum, non congregari, nisì populares ejusdem silvæ : et si misceantur alienigenæ, amne vel monte discreti, interire dimicando. Genitores suos fessos senectâ alunt insigni pietate. Senium finitur hibernâ quiete. Conditi enìm et hi cubant : rursùs æstate juvenescunt : simili et nitelis quiete.

LXXXIII. 58. Mirum rerum naturam non solùm alia aliis dedisse terris animalia, sed in

lit dans les annales qu'au siége de Casilinum par Annibal, un rat fut vendu deux cents deniers (180 f.), que le vendeur mourut de faim, et que l'acheteur vécut. La rencontre d'un rat blanc est un heureux augure. Le cri d'une souris interrompt les auspices : c'est ce que les annales attestent par une foule d'exemples. Nigidius prétend que les souris se cachent pendant l'hiver; il en dit autant des loirs, que les lois censoriales et le consul Scaurus n'ont pas moins prohibé dans les repas, que les coquillages et les oiseaux apportés d'un monde étranger. Le loir est du nombre des animaux demi-sauvages. On en forme des espèces de garennes dans de grandes caisses. Cet art est dû à l'inventeur des parcs de sangliers. L'expérience a fait connoître qu'on n'y peut rassembler que des loirs originaires de la même forêt, et que si on en mêle qui soient nés dans des lieux séparés par un fleuve ou par une montagne, ils se battent et se détruisent. Vrais modèles de piété filiale, ces animaux nourrissent leurs pères accablés de vieillesse. Cette vieillesse a pour terme le repos de l'hiver. Car alors ils se tiennent renfermés et couchés. L'été les rajeunit. Les mulots dorment aussi pendant l'hiver.

Un fait merveilleux, c'est que non-seulement la nature ait assigné divers animaux aux

eodem quoque situ quædam aliquibus locis negasse. In Mæsiâ silvâ Italiæ, non nisi in parte reperiuntur hi glires. In Lyciâ dorcades non transeunt montes Syris vicinos: onagri montem, qui Cappadociam à *Ciliciâ dividit.* In Hellesponto in alienos fines non commeant cervi: et circà Arginusam Elaphum montem non excedunt, auribus etiàm in monte fissis. In Poroselene insulâ viam mustelæ non transeunt: in Bœotiæ Lebadiâ illatæ solum ipsum fugiunt, quæ juxtà in Orchomeno tota arva subruunt, talpæ, quarum è pellibus cubicularia vidimus stragula: adeò ne religio quidem à portentis submovet delicias.

In Ithacâ lepores illati moriuntur extremis quidem in litoribus: in Ebuso, in litoribus, cuniculi: scatent juxtà in Hispaniâ, Balearibusque. Cyrenis mutæ fuere ranæ, illatis è continente vocalibus, durat genus earum. Mutæ sunt etiàm nùnc in Seripho insulâ. Eædem aliò

diverses régions, mais qu'en même temps elle ne permette pas que les mêmes espèces habitent toutes les parties du même climat. Les loirs dont je viens de parler ne se trouvent que dans une certaine portion de la forêt Mésienne en Italie. Dans la Lycie, les chevreuils ne passent jamais les montagnes voisines des Syriens, ni les onagres la montagne qui sépare la Cappadoce de la Cilicie. Les cerfs ne traversent point le détroit de l'Hellespont, ils ne vont jamais au delà du mont Élaphe auprès d'Arginuse. Ceux même de cette montagne ont les oreilles fendues. Dans l'île de Poroselène est un chemin que les belettes ne traversent jamais. Les taupes transportées à Lébadie en Béotie refusent même de fouiller le sol; et près delà, dans le pays d'Orchomène, elles bouleversent toutes les campagnes. J'ai vu des couvertures de lits faites de peaux de taupes. Tant il est vrai que, dans ses jouissances, le luxe brave même les prodiges.

Les lièvres transportés en Itaque expirent sur le rivage même. Ébuse n'est pas moins funeste aux lapins : et vis-à-vis de cette île, en Espagne et dans les Baléares, ils fourmillent par milliers. A Cyrènes, les grenouilles étoient muettes. L'espèce subsiste toujours, quoiqu'on y ait transporté du continent des grenouilles coas-

translatæ canunt : quod accidere et in lacu Thessaliæ Sicendo tradunt. In Italiâ muribus araneis venenatus est morsus : eosdem ulterior Apennino regio non habet. Iidem ubicumque sint, orbitam si transiere, moriuntur. In Olympo Macedoniæ monte non sunt lupi, nec in Cretâ insulâ. Ibì quidèm non vulpes, ursive, atque omninò nullum maleficum animal, præter phalangium : aranei id genus, de quo dicemus suo loco. Mirabilius, in eadem insulâ cervos, præterquàm in Cydoniatarum regione, non esse : itèm apros, et herinaceos. In Africâ autèm nec apros, nec cervos, nec capreas, nec ursos.

LXXXIV. 59. Jàm quædam animalia indigenis innoxia advenas interimunt : sicùt serpentes parvi in Tirynthe : quos terrâ nasci proditur. Itèm in Syriâ angues, circà Euphratis maximè ripas, dormientes Syros non attingunt : aut etiamsì calcati momordere, non sentiuntur maleficia : aliis cujuscumque

santes. Aujourd'hui encore les grenouilles sont muettes dans l'île de Sériphe (70). Transportées ailleurs, elles cessent de l'être. Pareil phénomène s'observe dans le Sicendus, lac de Thessalie. En Italie, la morsure de la musaraigne est venimeuse. Cet animal ne se trouve pas au delà de l'Apennin. Au reste, en quelque pays qu'il soit, il meurt dès qu'il a traversé une ornière. Il n'y a point de loups sur l'Olympe, montagne de la Macédoine, ni dans l'île de Crète. On n'y trouve ni renards, ni ours, ni aucune autre espèce malfaisante, excepté les phalanges, sorte d'araignée dont je parlerai en son lieu. Un fait plus merveilleux, c'est que, dans cette île, il n'existe de cerfs que dans le canton des Cydoniates; il en est de même des sangliers et des hérissons. L'Afrique ne produit ni sangliers, ni cerfs, ni chevreuils, ni ours.

Certains animaux ne font point de mal aux naturels du pays, et tuent les étrangers. Tels sont à Terynthe de petits serpens qui, dit-on, naissent de la terre. En Syrie, et particulièrement sur les bords de l'Euphrate, les serpens n'attaquent pas les Syriens endormis; et si quelquefois ils mordent ceux qui les foulent aux pieds, leur morsure n'est point venimeuse : mais acharnés contre tous les étrangers, ils les

gentis infesti, avidè et cum cruciatu exanimantes: quamobrem et Syri non necant eos. Contrà in Latmo Cariæ monte Aristoteles tradit à scorpionibus hospites non lædi, indigenas interimi.

Sed reliquorum quoque animalium, et præterea terrestrium, dicemus genera.

poursuivent avidement, et les font périr dans les douleurs les plus cruelles. C'est pourquoi les Syriens ne les tuent pas. Aristote raconte que, tout au contraire, sur le Latmus, montagne de Carie, les scorpions ne blessent point les étrangers, mais qu'ils tuent les naturels du pays.

Je passe aux autres animaux, pour traiter ensuite des productions de la terre.

NOTES

SUR LE HUITIÈME LIVRE

DE PLINE.

(1) *Caton qui, dans ses Annales, a passé sous silence les noms des généraux.* Ceci est confirmé par Cornelius Nepos. Il s'exprime ainsi, vie de Caton, ch. III : *Cato senex historias scribere instituit, quarum sunt libri septem. — In quarto bellum punicum primum, in quinto secundum, reliquaque bella persecutus est usquè ad præturam servii Galbæ qui diripuit lusitanos. Atque horum bellorum duces non nominavit, sed sinè nominibus res notavit.* Cet ouvrage de Caton n'est point parvenu jusqu'à nous. Cicéron en parle avec estime dans son *Brutus*. Il avoit pour titre *origines*, parce que l'auteur y expliquoit l'origine de toutes les villes de l'Italie.

(2) *Aristote fixe le temps de la gestation à deux années.* « Les éléphans ne s'accouplent point lorsqu'ils ne sont pas libres. On enchaîne fortement les mâles quand ils sont en rut, pendant quatre à cinq semaines. Ils sont si furieux alors, que leurs cornacks ou gouverneurs ne peuvent les approcher sans danger. Il arrive quelquefois que la femelle qu'on garde à l'écu-

rie dans ce temps, s'échappe et va joindre dans les bois les éléphans sauvages; mais, quelques jours après, son cornack va la chercher, et l'appelle par son nom tant de fois, qu'à la fin elle arrive, se soumet avec docilité, et se laisse conduire et renfermer; et c'est ainsi que l'on a vu que la femelle fait son petit à peu près au bout de neuf mois ». *Buffon, supplément à l'hist. nat.*

(3) *Ils ne peuvent pas nager à cause de leur énorme grosseur.* « L'éléphant nage très-bien, dit Buffon, quoique la forme de ses jambes et de ses pieds paroisse indiquer le contraire; mais comme la capacité de la poitrine et du ventre est très-grande, que le volume des poumons et des intestins est énorme, et que toutes ces grandes parties sont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau, il enfonce moins qu'un autre: il a dès-lors moins de résistance à vaincre, et peut par conséquent nager plus vite en faisant moins d'efforts et moins de mouvement des jambes que les autres. Aussi s'en sert-on très-utilement pour le passage des rivières. Outre deux pièces de canon de deux ou trois livres de balles, on lui met encore sur le corps une infinité d'équipages, indépendamment de quantité de personnes qui s'attachent à ses oreilles et à sa queue pour passer l'eau. Lorsqu'il est ainsi chargé, il nage entre deux eaux, et on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour respirer ». *Buffon, hist. nat., t. IX.*

(4) *Les serpens attirent, par la force de leur haleine, les oiseaux qui volent au-dessus d'eux.*

Ce pouvoir ne consiste sans doute que dans la corruption de l'haleine du serpent, qui, viciant l'air à quelque distance, et l'imprégnant de miasmes putrides et délétères, a pu, dans certaines circonstances, étourdir des oiseaux, leur ôter leurs forces, les plonger dans une sorte d'asphyxie, et les contraindre à tomber dans la gueule énorme, ouverte pour les recevoir. *Hist. des serpens*, *p.* 355.

(5) *Il produit en outre l'alcé.* Voyez la description de l'élan, chez Buffon, t. X, p. 126. Cet auteur, après avoir comparé plusieurs passages de Pausanias et de César, croit devoir conclure que le texte de Pline est corrompu dans cet endroit, et que les deux noms Alcé et Achlis désignent un seul et même animal, qui est l'élan. Au reste, ajoute-t-il, on ne doit pas être surpris du silence des Grecs au sujet de l'élan et du renne, ni de l'incertitude avec laquelle les Latins en ont parlé, puisque les climats septentrionaux étoient absolument inconnus aux premiers, et n'étoient connus des seconds que par relation.

(6) *Mais, en fuyant, il jette et lance quelquefois jusqu'à trois pas*, etc. Voici la phrase latine : *quapropter fugâ sibi auxiliari, reddentem in eâ fimum, interdùm et trium jugerûm longitudine.* Si l'on considère qu'Aristote est le seul des Grecs qui ait parlé du bonasus : que cet animal n'a été reconnu par aucun des naturalistes grecs ou latins qui ont écrit après lui : que Pline lui-même n'en parle qu'avec incertitude : *tradunt in Pæoniâ feram, quæ bonasus vocatur*, etc. : on verra que notre auteur n'a pu répéter ici que ce

qu'en avoit dit le philosophe grec : ἀμύνεται δὲ λακτίζων, καὶ προσαφοδεύων, καὶ εἰς τέτταρας ὀργυιὰς ἀφ' ἑαυτὸν ῥίπτων. Sa défense est de ruer et de lâcher ses excrémens, qu'il lance jusqu'à la distance de quatre brasses (traduction du C. Camus). Comment donc a-t-il rendu le mot ὀργυιὰ par *jugerum?* Hérodote, liv. II, voulant exprimer quelle est la profondeur du lac Méris, s'étoit servi du mot πεντηκοντόργυιος : et Pline, parlant de ce même lac, liv. V, § 9, dit que sa profondeur est de 50 pas. Ainsi l'orgye grecque étoit la même chose que le pas romain. D'un autre côté, le *jugerum*, selon Pline, liv. XVIII, § 3, est de 240 pieds, ce qui fait 48 pas romains, ou 36 toises, 1 pied, 8 pouces de Paris. La différence entre ces deux mesures est trop grande pour qu'elles puissent être employées l'une pour l'autre.

Brotier propose de lire : *trium passuum longitudine*; et c'est le sens que j'ai suivi dans ma traduction.

(7) *Les cinquante volumes*. Antigonus en a porté le nombre à 70, et Diogène Laërce l'a réduit à 31. Pour avoir plus de détails sur ce qui nous reste des ouvrages du philosophe grec, consultez le discours sur Aristote par le C. Camus. *Traduction de l'histoire des animaux d'Aristote.*

(8) *Que les lions nouveaux nés ne sont qu'une masse informe, de la grandeur d'une belette.* La nuit du dix-huit au dix-neuf brumaire, an IX, une des lionnes de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle mit bas trois petits, vivans et à terme. Ils étoient aussi grands que des chats adultes, mais ils avoient la tête

plus grosse. Leur pelage étoit d'un brun roux, tâcheté de points et de bandes noirâtres. Leur queue étoit marquée d'anneaux noirs sur un fond fauve. Les mâles n'avoient point de crinière. Ils avoient les yeux ouverts, en quoi ils diffèrent des autres animaux carnassiers, qui sont quelque temps aveugles. Leurs cris ressembloient à de très-forts miaulemens, comme ceux d'un chat en colère. La mère en avoit le plus grand soin.

C'est la première fois qu'une lionne ait produit en France. Celle-ci avoit déjà porté une fois; mais quelques personnes l'ayant irritée dans sa loge, elle s'étoit blessée, et le 17 messidor, an VIII, elle avoit mis bas deux petits qui étoient morts. Ces lionçeaux qui avoient deux mois de conception, étoient parfaitement conformés. On les conserve dans la collection d'anatomie du Muséum.

Le 16 messidor, an IX, la même lionne a encore mis bas deux petits. Ceux qui sont nés le 18 brumaire sont mâles. Ceux du 16 messidor sont femelles.

Gesner rapporte qu'il naquit des lions dans la ménagerie de Florence. Willughbi dit qu'à Naples une lionne avoit produit cinq petits d'une même portée; et la lionne Jenny, renfermée dans la tour de Londres, et qui vivoit en 1755, avoit mis bas, à diverses époques, neuf petits. L'un d'eux vécut vingt ans, un autre dix, le reste périt en bas âge. Mais dans toutes ces occasions, les observations n'avoient pas été faites avec exactitude. Grâce aux soins et à l'intelligence du C. Félix, un des gardiens de la ménagerie du Muséum, nous connoissons beaucoup de particularités relatives à la propagation de cette espèce.

L'accouplement du lion est le même que celui du chat. Même fureur, même douleur, mêmes cris de la part de la femelle.

Le temps de la gestation est de cent jours.

(9) *Qu'il n'existe de lions en Europe qu'entre Achéloüs et le fleuve Nestus.* C'est-à-dire, dans la Macédoine, la Thessalie et une partie de la Thrace. Il ne s'en trouve actuellement dans aucune partie de l'Europe. Il paroît même que les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement. On n'en voit ni en Syrie ni en Égypte. Il n'en existe plus que dans le reste de l'Afrique et dans les parties méridionales de l'Asie.

(10) *J'ai entendu raconter qu'une esclave, revenue de Gétulie.* On raconte une foule de traits qui prouvent à quel point cet animal est magnanime et sensible. Je ne citerai qu'un seul exemple, arrivé dans le dernier siècle. Je le trouve dans le Cours de littérature par le C. Laharpe. Ce fait sera doublement intéressant, et par sa ressemblance avec celui que nous lisons dans Pline, et par la précision et l'énergie du récit. « Un lion s'étoit échappé de la ménagerie du grand duc de Florence, et couroit dans les rues de la ville. L'épouvante se répand de tous côtés, tout fuit devant lui. Une femme qui emportoit son enfant dans ses bras, le laisse tomber en courant. Le lion le prend dans sa gueule. La mère éperdue se jette à genoux devant l'animal terrible, et lui redemande son enfant avec des cris déchirans. Il n'y a personne qui ne sente que cette action extraordinaire, qui est le dernier degré

de l'égarement et du désespoir, cet oubli de la raison, si supérieur à la raison même, cet instinct d'une grande douleur qui ne se persuade pas que rien puisse être inflexible, est véritablement ce que nous appelons ici le sublime (l'auteur cite ce fait comme un exemple de ces mouvemens produits par un instinct sublime). Le lion s'arrête, la regarde fixement, remet l'enfant à terre sans lui avoir fait aucun mal, et s'éloigne. Le malheur et le désespoir ont-ils donc une expression qui se fait entendre même aux bêtes farouches? On les connoît capables des sentimens qui tiennent à l'habitude, et l'on cite beaucoup de traits de leur attachement et de leur reconnoissance. Mais ici cette mère, pour arrêter la dent de l'animal féroce, n'avoit qu'un moment et qu'un cri. Il falloit qu'il entendît ce qu'elle demandoit, et qu'il fût touché de sa prière : il l'entendit et il en fut touché. Comment? c'est ce qui peut fournir plusieurs réflexions sur la correspondance naturelle entre tous les êtres animés». *Cours de littérature par le C. Laharpe*, t. I, p. 97.

(11) *Ces animaux ont une aversion naturelle pour le cheval.* Cette haine du chameau pour le cheval est un conte populaire. Il n'y a point de caravanne où il ne se trouve un grand nombre de chameaux, de chevaux et d'ânes qui vivent ensemble en bonne intelligence. Voici même ce que nous lisons dans Buffon, Supplément à l'hist. des animaux, t. V. Il parle des chevaux de race arabe qu'on destine à la course : « Ils tettent les femelles chameaux, qu'ils suivent, quelques grands qu'ils soient, et ce n'est qu'à l'âge de six ou sept ans qu'on commence à les monter ».

(12) *L'un est celui que les Éthiopiens appellent nabus.* L'autre, que Pline n'indique pas ici, est l'autruche, que les Latins nommoient *struthocamelus.*

(13) *Le chama, nommé rufius par les Gaulois*, etc. Pline va bientôt parler encore de cet animal à l'article du loup. *Sunt in eo genere, qui cervarii vocantur, qualem è Galliâ in Pompeii magni arenâ spectatum diximus.* C'est le lynx ou loup-cervier. Il est, comme le loup commun, un animal de proie : il en approche encore par la grandeur du corps, quoique moins gros et plus bas sur ses jambes. Il a, comme lui, une espèce de hurlement ou de cri prolongé ; mais pour tout le reste il en diffère absolument. On l'a nommé cervier, soit parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt, suivant Buffon, parce que sa peau est variée de taches à peu près comme celles des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée.

(14) *On y vit aussi les animaux d'Éthiopie, qu'on nomme κήποι.* On ignore quel est cet animal. Brotier veut que ce soit le gibbon. Buffon a confondu *le κήπος* avec le *κῆβος* d'Aristote, qui signifie *singe à longue* queue. Il dit que c'est la mone. Mais si les deux noms désignent le même animal, comment Pline a-t-il pu dire que Rome ne l'a plus vu, depuis les jeux de Pompée? Buffon dit lui-même que, du temps d'Aristote, la mone étoit très-connue, et même commune chez les Grecs.

(15) *Les cornes mobiles.* Quoique cette mobilité des cornes ne soit exactement vraie d'aucun animal,

il semble cependant qu'on peut reconnoître à ces traits le rhinocéros d'Afrique, qui porte deux cornes, moins immobiles en effet que celles de tous les autres animaux, puisqu'elles ne prennent point naissance dans l'os du front, mais qu'elles résultent d'un paquet de fibres de la même nature que les poils, et seulement implantées profondément dans la peau. *Encycl. méth., hist. nat. des an., t. I.*

(16) *L'axis* est, selon Buffon, l'animal vulgairement connu sous le nom de cerf du Gange. *Voyez hist. nat., t. X.*

(17) *La licorne*. Cet animal est absolument inconnu aux zoologistes modernes. Les cornes de licorne qu'on montre en différens endroits sont des cornes d'animaux connus, et spécialement la grande défense du narwhal, ou même des ivoires tournés.

(18) *Le basilic a la même propriété.* « Rien de plus fabuleux que cet animal, au sujet duquel on a répandu tant de contes ridicules, qu'on a doué de tant de qualités merveilleuses; et dont la réputation sert encore à faire admirer entre les mains des charlatans, par un peuple ignorant et crédule, une peau de raie desséchée, contournée d'une manière bizarre, et que l'on décore du nom fameux de cet animal chimérique ». *Hist. nat. des quadrup. ovip., p. 284.*

(19) *On dit que, s'il tourne la tête en mangeant, il oublie sa proie.* Rarement cet animal retourne à sa première proie; c'est ce qui a fait dire que, de tous

les animaux, c'étoit celui qui avoit le moins de mémoire. *Buffon, hist. nat., t. VIII.*

(20) *Les cérastes portent de petites cornes ordinairement au nombre de quatre.* Le céraste, écrit le C. Lacépède, a réellement, au-dessus de chaque œil, un petit corps pointu et alongé, auquel le nom de corne me paroît mieux convenir qu'aucun autre. Chacune de ces cornes est placée précisément au-dessus de l'œil, et comme implantée parmi les petites écailles qui forment la partie supérieure de l'orbite. Bélon a comparé la forme de ces éminences à celles d'un grain d'orge, et c'est apparemment cette ressemblance avec une graine dont se nourrissent quelques oiseaux qui a fait penser que le céraste se cachoit sous des feuilles, *et ne laissoit* paroître que ses cornes, qui servoient d'appât pour les petits oiseaux qu'il dévoroit. *Hist. nat. des serpens, p.* 75.

(21) *Les amphisbènes ont deux têtes.* « Les écailles qui les revêtent sont presque carrées, plus ou moins régulières, disposées transversalement et réunies l'une à côté de l'autre de manière à former des anneaux entiers qui environnent l'animal.... *Cette forme d'anneaux*, également construits au-dessus *et* au-dessous de leurs corps, leur donne une grande facilité pour se retourner, se replier en différens sens comme les vers, et exécuter divers mouvemens interdits aux autres serpens. Trouvant d'ailleurs dans ces anneaux la même résistance, soit qu'ils avancent ou qu'ils reculent, ils peuvent ramper presque avec une égale vîtesse en avant et en arrière ; et delà vient le nom de double-marcheurs ou d'amphisbènes qui *leur* a

été donné. Ayant la queue très-grosse et terminée par un bout arrondi, portant souvent en arrière cette extrémité grosse et obtuse, et lui faisant faire des mouvemens que la tête seule exécute communément dans beaucoup d'autres reptiles, on a cru qu'ils avoient deux têtes, non pas placées à côté l'une de l'autre, comme dans certains serpens monstrueux, mais la première à une extrémité du corps, et la seconde à l'autre. On a écrit qu'ils étoient venimeux; nous avons trouvé cependant que leurs mâchoires n'étoient garnies d'aucun crochet mobile ». *Hist. nat. des serpens par le C. Lacépède, p. 460.*

(22) *C'est le seul animal terrestre qui soit privé de l'usage de sa langue.* Le crocodile a une langue fort large et beaucoup plus considérable en proportion que celle du bœuf, mais qu'il ne peut alonger ni darder à l'extérieur, parce qu'elle est attachée aux deux bords de la mâchoire inférieure, par une membrane qui la couvre. Cette membrane est percée de plusieurs trous auxquels aboutissent des conduits qui partent des glandes de la langue.

(23) *Le seul dont la mâchoire supérieure soit mobile.* Cette erreur d'Aristote a été copiée par tous les anciens auteurs, et répétée même par beaucoup de voyageurs modernes. Mais des observations exactes ont fait reconnoître que la mâchoire supérieure du crocodile est, comme dans tous les animaux, jointe aux autres os de la tête, sans qu'il y ait aucune articulation qui puisse la rendre mobile.

(24) *Sa longueur excède ordinairement* 18 *coudées.*

C'est-à-dire, 24 pieds 5 ou 6 pouces. L'auteur de l'Hist. nat. des quadrup. ovipares dit que la longueur des plus grands ne passe guères 25 ou 26 pieds dans les climats qui leur conviennent le mieux, et qu'il paroît même que dans certaines contrées qui leur sont moins favorables, leur longueur ordinaire ne s'étend pas au delà de 13 ou 14 pieds.

(25) *Le scinque habite aussi le Nil.* Cet animal vit dans l'eau ainsi qu'à terre. Pline parlant du scinque, liv. XVIII, § 30, dit : *scincus quem quidam terrestrem crocodilum esse dixerunt*, etc. Plusieurs modernes l'ont appelé de même crocodile terrestre. « C'est un grand abus des dénominations que l'application du nom de cet énorme animal à un petit lézard qui n'a que sept à huit pouces de longueur ». *Hist. nat. des quadrup. ovip., t. I, p.* 376.

(26) *Il ne lui faut pas moins d'un jour pour cette opération.* Voici comme le C. Lacépède explique cette opération du serpent. « Lorsque le serpent exécute cette opération, les écailles qui recouvrent les mâchoires sont les premières qui se retournent en se détachant du palais, et en demeurant toujours très-unies avec les écailles du dessus et du dessous de la tête. Ces dernières se retournent jusqu'aux coins de la gueule, et on pourroit voir alors la tête du serpent, depuis le museau jusque derrière les yeux, revêtue d'une peau nouvelle, et faisant effort pour continuer de se dégager de l'espèce de fourreau dans lequel elle est encore un peu renfermée. Ce fourreau continue de se retourner comme un gant, de telle manière que, pendant que la véri-

table tête de l'animal s'avance dans un sens pour s'en débarrasser, le museau de la vieille peau, qui est toujours bien entière, s'avance, pour ainsi dire, vers la queue, pour que cette vieille peau achève de se retourner. Les yeux se dépouillent comme le reste du corps; la cornée se détache en entier, ainsi que les paupières de nature écailleuse qui l'entourent, et elle conserve sa forme dans la dépouille desséchée, où elle présente, à l'extérieur, son côté concave, attendu que cette dépouille n'est que la peau retournée..... Le serpent, en se tournant en différens sens, et en se frottant contre le terrain qu'il parcourt, ainsi que contre les divers corps qu'il rencontre, achève de se débarrasser de sa vieille peau, qui continue de se retourner. Le museau de cette vieille peau dépasse bientôt l'extrémité de la queue dans le sens opposé à celui dans lequel s'avance le serpent, de telle sorte que, pendant que le reptile, revêtu d'une peau et d'écailles nouvelles, sort de son fourreau qui se replie en arrière, ce fourreau paroît comme un autre reptile qui engloutiroit le serpent, et dans la gueule duquel on verroit disparoître l'extrémité de sa queue. Vers la fin de l'opération, le serpent et la dépouille, tournés en sens contraire, ne tiennent plus l'un à l'autre que par la dernière écaille du bout de la queue qui se détache aussi, mais sans se retourner ». *Histoire des serpens, p.* 169.

(27) *C'est là ce qu'en médecine on nomme castoreum.* Le castoréum, matière dont on fait un grand usage en médecine, est contenu dans deux grosses

vésicules, situées près des aines, et que les anciens avoient prises pour les testicules de l'animal.

Nul auteur ancien ne parle de la société ni des travaux des castors. Cependant ils étoient communs sur les rives du Pont Euxin : apparemment, dit Buffon, que ces animaux n'étoient pas assez tranquilles sur les bords de cette mer qui, en effet, sont fréquentés par les hommes, de temps immémorial.

(28) *Plus d'un siècle après Alexandre, on en a pris quelques-uns que ce prince avoit décorés de colliers d'or.* « Telle est l'histoire ou la fable que l'on a faite d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, et qui portoit un collier sur lequel étoit écrit *Cæsar hoc me donavit.* L'on a mieux aimé supposer mille ans de vie à cet animal, et faire donner ce collier par un empereur romain, que de convenir que ce cerf pouvoit venir d'Allemagne, où les empereurs ont, dans tous les temps, pris le nom de César. Ce que l'on a débité sur la longue vie des cerfs n'est appuyé sur aucun fondement. Ils vivent trente ou quarante ans ». *Buffon, t. VII.*

(29) *On le nomme tragélaphe.* Animal qui participe du bouc et du cerf. Suivant Linnée, le tragélaphe est le renne. Belon donne ce nom au bouquetin ; Brisson à la chèvre du Levant ; Gesner et Klein à l'élan. Buffon établit que le tragélaphe de Pline est le même animal que l'hippélaphe d'Aristote, et que ces deux noms désignent également et uniquement le cerf des Ardennes. *Voyez hist. nat., t. X, p. 161.*

(30) *Ce n'est point par le mouvement de sa pru-*

nelle, etc. « Au lieu d'une paupière qui puisse être levée et baissée à volonté, les yeux du caméléon sont recouverts par une membrane chagrinée, attachée à l'œil, et qui en suit tous les mouvemens. Cette membrane est divisée par une fente horizontale, au travers de laquelle on aperçoit une prunelle vive, brillante et comme bordée de couleur d'or..... Les yeux du caméléon sont mobiles indépendamment l'un de l'autre. Quelquefois il les tourne de manière que l'un regarde en arrière et l'autre en avant, ou bien de l'un il voit les objets placés au-dessus de lui, tandis que de l'autre il aperçoit ceux qui sont situés au-dessous. Il peut par là considérer à la fois un plus grand espace, et sans cette propriété singulière, il seroit presque privé de la vue malgré la bonté de ses yeux, sa prunelle pouvant uniquement admettre les rayons lumineux qui passent par la fente très-courte et très-étroite que présente la membrane chagrinée ». *Hist. nat. des quad. ovip.*, *p.* 342.

(31) *L'air est son seul aliment.* On a trouvé des mouches, des fourmis et d'autres petits insectes dans l'estomac du caméléon. Cependant Valmont de Bomare pense qu'il est ou peut être quatre mois sans prendre aucune nourriture apparente. Plusieurs auteurs assurent même qu'il peut, ainsi que les autres lézards, vivre un an sans manger.

Le C. Lacépède écrit que la crainte, la colère et la chaleur qu'éprouve le caméléon lui paroissent les causes des diverses couleurs qu'il présente, et qui ont été le sujet de tant de fables. Consultez l'article *camé-*

léon, *hist. nat. des quadrup. ovip.* L'auteur est entré à ce sujet dans les plus grands détails.

(32) *Le tarandus des Scythes*, etc. Le renne et l'élan ne se trouvent aujourd'hui que dans les pays les plus septentrionaux, l'élan en deçà et le renne au delà du cercle polaire. Mais plusieurs passages de César prouvent que ces animaux existoient de son temps dans les forêts des Gaules et de la Germanie.

(33) *Elle met bas le trentième jour.* Des observations exactes, faites pendant plusieurs années, sur des ours nourris à Berne, ont constaté que la durée de la gestation de l'ourse est de sept mois. Ils sont entrés en chaleur tous les ans au mois de juin, et la femelle a toujours mis bas au mois de janvier. Les petits, en venant au monde, sont d'une assez jolie figure, couleur fauve, avec du blanc autour du cou, et n'ont point l'air d'un ours..... Ils n'ont d'abord guères plus de huit pouces de longueur, et trois mois après, ils ont déjà quatorze à quinze pouces, depuis le bout du museau jusqu'à la racine de la queue, et du poil de près d'un pouce. *Supplém. à l'hist. nat.*, *t. V.*

(34) *Puisqu'il est constant que l'Afrique ne produit point cette sorte d'animaux.* Buffon dit que les ours noirs n'habitent guères que les pays froids, mais qu'on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du Midi..... Il s'en trouve à la Chine, au Japon, en Arabie, en Égypte, et jusque dans l'île de Java. *Hist. naturelle*, *t. VIII.*

(35) *On voit en Égypte des rats pareils.* Ce sont les gerboises. On connoissoit depuis long-temps la conformation très-singulière de leurs pieds, dont ceux de derrière sont cinq à six fois plus longs que ceux de devant. Mais on n'avoit pas d'idées justes de la manière dont ils marchent. Le C. Olivier nous a appris qu'ils ne vont que par sauts et par bonds, mais qu'ils retombent chaque fois sur leurs quatre pieds.

(36) *La peau du hérisson nous sert à lainer les étoffes.* Le *dipsacus*, notre chardon à foulon, quoique connu du temps de Dioscoride et de Pline, ne servoit point encore à lainer les étoffes. On employoit pour cette manipulation des peaux de hérisson, ou les épines d'une plante appelée *hippophaes*, sur la nature de laquelle on ne trouve rien de précis.

(37) *Dans les pays où naît le lynx*, etc. Buffon dit que notre lynx ou loup-cervier recouvre son urine, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup; et dont il a les mœurs et même la propreté. Mais cette urine ne devient point une pierre précieuse. Ce lynx que Pline a mis à la tête des sphinx, des pégases, des licornes et des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Éthiopie, est un animal fabuleux, aussi-bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. *Hist. nat.*, *t. VIII.*

(38) *Après le plus long voyage, ils retrouvent leur route.* Voici un fait assez curieux que j'ai entendu raconter à Michel Lambert, imprimeur à Paris. Il avoit un très-beau chien danois auquel il étoit très-attaché, mais qu'il

ne put refuser à un officier supérieur qui le lui demandoit avec instance. Cet officier partit dès le lendemain pour la Provence, et emmena le chien avec lui. M. Lambert fut très-étonné de voir, quelques mois après, cet animal rentrer chez lui, épuisé de fatigue. Il alla aux informations, et découvrit enfin que le chien revenoit de l'île Minorque. Il s'étoit embarqué avec le duc de Fronsac, chargé d'apporter à la cour la nouvelle de la prise du port Mahon. Il avoit suivi sa chaise de poste jusqu'à Paris, et à peine entré dans la ville, il l'avoit quittée, pour se rendre de suite à la maison de son ancien maître, qui demeuroit alors rue de la Comédie Française.

(39) *Les Gaulois se procurent de même des chiens qui proviennent du loup*. On a cru long-temps que cet accouplement ne pouvoit avoir lieu. Buffon a fait inutilement plusieurs tentatives pour l'obtenir. Mais dans le Ve. t. des Supplémens à l'histoire naturelle, p. 12, nous lisons qu'une louve, couverte par un chien, a donné le 6 juin 1773, à Namur, quatre petits qui ressembloient parfaitement à des petits chiens. D'autres faits encore sont cités, p. 22.

(40) *Alexandre ..... avoit reçu du roi d'Albanie un chien d'une grandeur extraordinaire*. « Les chiens de Tartarie, d'Albanie, du nord de la Grèce, du Danemarck, de l'Irlande, sont les plus grands, les plus forts et les plus puissans de tous les chiens. On s'en sert pour tirer des voitures. Ces chiens, que nous appelons chiens d'Irlande, ont une origine très-ancienne, et se sont maintenus, quoiqu'en petit nombre, dans

le climat dont ils sont originaires. Les anciens les appeloient chiens d'Épire, chiens d'Albanie. Ils sont beaucoup plus grands que nos plus grands mâtins : comme ils sont fort rares en France, je n'en ai jamais vu qu'un, qui me parût avoir, tout assis, près de cinq pieds de hauteur, et ressembler, pour la forme, au chien que nous appelons *grand danois*; mais il en différoit beaucoup par l'énormité de sa taille; il étoit tout blanc, et d'un naturel doux et tranquille ». *Hist. nat., t. VI, p.* 335.

(41) *Virgile a décrit en très-beaux vers la forme la plus parfaite*, etc.

Continuò pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit.
Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces
Audet, et ignoto sese committere ponti.
Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga :
Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
Spadices, glaucique : color deterrimus albis,
Et gilvo. Tum, si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem;
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo.
At duplex agitur per lumbos spina : cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.
Vir. Georg., lib. III, v. 75.

L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets plians se balance avec grace;
Aucun bruit ne l'émeut. Le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie;

On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler.
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille :
Son épine se double, et frémit sur son dos;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots,
De ses naseaux brûlans il respire la guerre,
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.

De Lille.

(42) *L'hippomanès.* Matière que l'antiquité s'est plu à considérer comme un philtre redoutable : ce mot vient de ἵππος cheval, et de μαίνομαι, mettre en fureur. En effet, il excite à l'amour l'étalon dont on en frotte les narines. On distingue deux sortes d'hippomanès. L'un est une liqueur qui découle des parties naturelles de la cavale, lorsqu'elle est en chaleur :

Hinc demùm, hippomanes verò quod nomine dicunt
Pastores, lentum distillat ab inguine virus,
Hippomanes quod sæpè malæ legêre novercæ.

Virg. Georg., lib III, v. 280.

C'est alors qu'on les voit, dans l'ardeur de leurs feux,
Distiller, en courant, l'hippomane amoureux :
L'hippomane filtré par la marâtre impie
Qui joint au noir poison l'infernale magie. *De Lille.*

L'autre est le sédiment épaissi de la liqueur de l'allantoïde. Il se retrouve quelquefois sur le front du poulain naissant, mais il n'y est jamais attaché : il en est au contraire séparé par la membrane amnios. Il a été célébré aussi par les anciens, mais avec aussi peu de raison que le précédent ;

Quæritur et nascentis equi de fronte revulsus,
Et matri præreptus amor.

Æneid, lib. IV, v. 515.

La jument lèche le poulain après sa naissance, mais elle ne touche pas à l'hippomanés, et les anciens se sont encore trompés lorsqu'ils ont assuré qu'elle le dévoroit à l'instant.

(43) *On s'accorde à dire que dans la Lusitanie...., les cavales..... sont fécondées par les vents.* Cette fécondité des cavales, par le seul effet du vent, est donnée comme un fait certain par une foule d'auteurs, tels que Varron, Columelle, Ælien, Avicenne. Les traditions des navigateurs Phéniciens avoient répandu, parmi les Grecs, une quantité d'histoires merveilleuses sur la fécondité incroyable de toutes les côtes et de toutes les îles des extrémités de l'occident ou de l'Hespérie. Rien n'étoit donc plus naturel que d'attribuer au zéphyre qui y règne, c'est-à-dire au doux zéphyre de l'occident, la faculté de fertiliser. C'est delà que vient l'idée des Champs Élyséens dans les îles fortunées. « Les douces haleines du zéphyre qu'envoie l'Océan, y apportent continuellement, avec un léger murmure, une délicieuse fraîcheur » (Odyssée IV, 565). Delà aussi les cavales de la Lusitanie fécondées par les zéphyres. Justin, abréviateur de Trogue Pompée, est le premier des anciens qui nous ait donné la véritable explication de cette fable, liv. XLIV, ch. 3: *In Lusitanis, juxtà fluvium Tagum, vento equas concipere multi auctores prodidere; quæ fabulæ ex equarum fecunditate, et gregum multitudine natæ sunt: qui tanti in Gallæcia et Lusitania ac tàm pernices visuntur, ut non immeritò vento ipso concepti videantur.*

(44) *Les plus petits d'entre eux sont connus sous*

le nom d'asturcons. Les asturcons étoient des chevaux que les Romains faisoient venir d'Espagne, et dont l'allure étoit douce, agréable et même voluptueuse. Ils alloient l'amble, et étoient renommés par leur vîtesse, comme on le voit par ces vers d'une épigramme de Martial :

Hic brevis, ad numerum rapidos qui colligit ungues,
Venit ab auriferis gentibus astur equus.

Lib. XIV, Epig. 199.

Quant au mot *thieldones*, dont on ne connoît pas la signification, Louis Carion propose de lire *thiellones* ou *thellones*, par la raison qu'en langue allemande, une haquenée se nomme *tellener*. Pellicier propose *tolutones*, et s'autorise de cette phrase de Sénèque : *non omnibus obesis mannis, et asturconibus et tolutariis præferres unicum illum equum ab ipso catone defrictum?* Ep. 84.

(45) *Comme toutes les autres bêtes de charge et de trait.* Il y a dans le texte, *sicut omnibus in genere veterino.* On comprenoit le cheval, l'âne, le mulet et le bœuf sous le nom générique *veterina*. On appeloit vétérinaires non-seulement les hommes chargés du soin de ces animaux, mais aussi toutes les choses qui les concernoient. Les gens qui conduisoient les bêtes de charge et de trait, et qui les soignoient en état de santé, étoient nommés vétérinaires. Ceux qui traitoient ces animaux dans leurs maladies étoient des médecins vétérinaires.

(46) *Varron écrit que le sénateur Axius paya un âne 400,000 sesterces.* Varron, liv. III, ch. 8, écrit

qu'Axius paya un âne quarante mille et non quatre cents mille sesterces. Mais c'est évidemment une faute, et le texte de Varron doit être corrigé par celui de Pline. Car si cet âne n'avoit coûté que 40,000 sesterces (9000 fr.), comment Pline auroit-il pu dire que nul animal peut-être ne fut jamais mis à si haut prix? d'autant plus que Varron lui-même avoit déjà parlé, liv. II, chap. 1, d'un âne étalon, vendu cent mille sesterces (22,500 fr.)

(47) *Que, sans en excepter une seule classe, ils sont tous inféconds*. Pline se trompe en accusant d'impuissance et de stérilité tous les animaux qui proviennent d'espèces mélangées. Le mulet qui provient du bouc et de la brebis est aussi fécond que sa mère et son père; dans les oiseaux, la plupart des mulets qui proviennent d'espèces différentes, ne sont point inféconds. Quant aux animaux qui sont nés du cheval et de l'ânesse, ou de l'âne et de la jument, il est certain, dit Buffon, que le mulet peut engendrer, et que la mule peut produire : seulement ces animaux d'espèces mixtes sont beaucoup moins féconds, et toujours plus tardifs que ceux d'espèce pure. D'ailleurs, ils n'ont jamais produit dans les climats froids, et ce n'est que rarement qu'ils produisent dans les climats chauds, et encore plus rarement dans les contrées tempérées. Dès-lors leur infécondité, sans être absolue, peut néanmoins être regardée comme positive, puisque la production est si rare qu'on peut à peine en citer un certain nombre d'exemples. *Voyez Buffon, t. XII, p. 228, et t. V, suppl., p. 22.*

(48) *Théophraste écrit que les mules produisent*

communément dans la Cappadoce, mais que ces animaux y forment une espèce particulière. Aristote, liv. VI, chap. 36, dit qu'on voit en Syrie des animaux qu'on nomme *hémionoi*, et qui ressemblant au produit du cheval et de l'âne, forment une espèce différente : qu'on leur a donné le nom de mulets, comme le nom d'ânes aux ânes sauvages, à cause de quelque ressemblance, et qu'ils diffèrent des vrais mulets par la vîtesse, attribut par lequel les ânes sauvages diffèrent également de l'âne proprement dit. Il ajoute qu'on avoit amené quelques-uns de ces animaux en Phrygie; mais que n'ayant pu s'accoutumer à ce nouveau climat, de neuf il n'en restoit plus que trois. La Cappadoce étant limitrophe à la Phrygie, il pourroit bien se faire que ces mulets féconds dont parle ici Théophraste, fussent les mêmes qu'Aristote nous apprend avoir été amenés de Syrie en Phrygie.

Buffon a soupçonné que l'animal désigné par Aristote pouvoit être le mulet de Daurie, que les tartares Mongoux appelent *czigithai*, et sur lequel il a donné peu de détails. Ce même animal a été décrit plus exactement dans les mémoires de l'académie des sciences de Pétersbourg, par M. Pallas, sous le nom de *equus hemionus*. La taille et la conformation intérieure de l'animal sont à peu près celles du cheval : la tête est plus alongée que celle du cheval, plus alongée même que celle de l'âne. Il se rapproche du zèbre par les oreilles et la queue; de l'âne par la forme de la corne du pied : le surplus de l'ensemble de son corps et ses membres bien dégagés le font ressembler au mulet, mais son dos a une forme arquée qui lui est propre : il a aussi sous les narines une éminence car-

tilagineuse en forme de verrue. M. Pallas pense que cet animal est l'hémionus d'Aristote, et il assure qu'il est originaire du pays des Mongoux. La Tartarie est assez voisine de la Syrie, pour qu'on puisse soupçonner que l'hémionus d'Aristote a passé de l'une de ces contrées dans l'autre. *Extrait des notes sur l'histoire des animaux d'Aristote, par le C. Camus.*

(49) *On les appelle lalisions.* Nous trouvons cette dénomination expliquée dans ces vers de Martial :

Dum tener est onager, solâque lalisio matre
Pascitur, hoc infans, sed breve nomen habet.
Liv. XIII, Epigr. 97.

(50) *Il fut banni, comme s'il eut tué son métayer.* Valère Maxime, liv. VIII, ch. 1, rapporte le même fait. Columelle, liv. VI, dit que tuer un bœuf étoit autrefois un crime capital : *bovis tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tàm capitale esset bovem necasse quàm hominem.* Et Varron, de re rust., liv. II, ch. 5 : *bos socius hominis in rustico opere, et Cereris minister. Ab hoc antiqui manus ità abstineri voluerunt, ut capite sanxerint, si quis occidisset.*

C'étoient ces mêmes anciens qui, pour ménager l'utile compagnon de leurs travaux, avoient borné à une longueur de cent vingt pieds, la plus grande étendue du sillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts et de mouvemens : ils le laissoient reprendre haleine pendant quelques momens, avant de poursuivre le même sillon ou d'en commencer un autre. *Actus vocabatur, in quò boves agerentur cum aratro, uno impetu justo. Hic erat CXX pedum.* Plin., lib. XVIII, § 3.

(51) *César est le premier qui en ait donné le spectacle à Rome.* Il paroît que les Romains prirent beaucoup de plaisir à ces combats de taureaux. Suétone, *vie de Claude, chap. XXI*, après avoir dit que l'empereur donnoit souvent des combats d'animaux au lieu des courses de chevaux, ajoute : *prætereà Thessalos equites exhibuit, qui feros tauros per spatia circi agunt, insiliuntque defessos et ad terram cornibus detrahunt.* On reconnoît ici les combats de taureaux, comme on les donne aujourd'hui à Séville et à Madrid.

(52) *Les anciens nommoient ces agneaux tardifs, cordi.* Voici l'explication que Varron nous donne du mot *cordus : dicuntur agni chordi qui post tempus nascuntur, et remanserunt in vulvis intimis; χορίον vocant à quo chordi appellati.* De re rust., lib. II, cap. 1. On lit chez Festus : *corda frumenta quæ serò maturescunt : ut fænum cordum.*

(53) *On distingue deux principales espèces de brebis.* Pline parle ici d'une espèce de moutons qu'on élevoit aux environs de Tarente. On les nommoit *oves tectæ*, parce qu'ils portoient toujours une *couverture*, pour garantir leur laine des injures de l'air et de tous les autres accidens. Columelle est entré dans le détail des soins qu'exigeoient ces animaux. Il commence par dire qu'il faut renoncer à former ces troupeaux, à moins que le propriétaire ne vive dans sa terre et ne les surveille lui-même avec la plus grande attention, parce que la moindre négligence peut faire perdre le fruit des peines qu'on s'est données. Il paroît que ces moutons étoient plus forts, et consommoient

plus que les autres. On donnoit à chaque agneau le lait de deux brebis. Rarement ils quittoient la bergerie, et lorsqu'ils sortoient, on les conduisoit dans des campagnes découvertes, où l'on ne rencontroit ni ronces ni buissons. Il falloit de temps à autre laver, démêler, peigner leur laine, les délivrer de leurs couvertures, pour les rafraîchir. Leur chair n'étoit pas estimée : mais la toison étoit d'un grand prix. *Voyez Columelle, liv. VII.*

Horace parle aussi de ces moutons :

> *Dulce pellitis ovibus Galesi flumen.*
>
> Od., lib. II.

Si l'on en croit Oléarius, cet usage se retrouve chez certains peuples de la Tartarie. Les moutons des Tartares Usbeck et de Beschac sont chargés d'une laine grisâtre et longue, frisée au bout en petites boucles blanches et serrées en forme de perles, ce qui fait un très-bel effet. C'est pourquoi on en estime bien plus la toison que la chair, parce que cette sorte de fourrure est la plus précieuse de toutes celles dont on se sert en Perse, après la zibeline. On les nourrit avec grand soin, et le plus souvent à l'ombre, et quand on est obligé de les mener à l'air, on les couvre comme les chevaux. *Voyage d'Oléarius, t. I, p.* 547.

(54) *On la réserve exclusivement pour les habits qu'on nomme pænula.* Le *pænula* étoit une sorte de *surtout*, ouvert seulement par le haut pour laisser passer la tête, et ayant un capuchon. On s'en étoit servi d'abord dans les camps. Les soldats le portoient quand ils étoient en marche ou en faction. L'usage s'en établit ensuite dans Rome même. C'étoit l'habit de

voyage. On le mettoit dans les mauvais temps. Il paroît qu'il étoit beaucoup plus étroit et plus serré que la toge. C'est ce que nous indique cette phrase de l'auteur du dialogue sur les orateurs : *Quantum humilitatis putamus eloquentiæ attulisse penulas istas, quibus adstricti et velût inclusi cum judicibus fabulamur?* Quel air ignoble ne donnent pas à l'éloquence ces manteaux qui nous entravent et nous enveloppent pendant que nous discourons devant les juges?

(55) *Et ne peuvent servir pour les étoffes à long poil.* Les beaux draps, chez les Romains, étoient à long poil, comme nos draps peluchés; ce poil étoit peigné et lustré avec soin, comme nous le voyons par ce vers de Martial :

Pexatus pulchrè rides mea, zoile, trita.
Lib. I, Epig. 58.

Et par ce passage d'Horace :

Si fortè subucula pexæ
Trita subest tunicæ. Ep. 1, lib. I.

(56) *Les amphimalles.... ont commencé de mon temps.* Ce mot vient de ἀμφί et de μαλλὸς *long poil : il signifie* habit peluché par dessus et par dessous. Les amphimalles et les gausapes étoient des espèces de *surtouts* qu'on substituoit à la toge. Déjà, du temps d'Auguste, les Romains commençoient à renoncer à leur ancien habit. Ce prince résista, tant qu'il put, à cette innovation. Un jour qu'il vit dans une assemblée un grand nombre de citoyens vêtus des habits qu'ils appeloient *lacerna* et *pænula*, il prononça avec indignation ce vers de Virgile :

Romanos rerum dominos, gentemque togatam!

Il défendit aux édiles de laisser paroître aucun citoyen dans le cirque ou dans les assemblées, s'il n'étoit vêtu de la toge. Mais on trouvoit la toge incommode; les replis bouffans et la pesanteur de cet ample vêtement firent qu'on renonça enfin à l'habit national.

Les gausapes et les amphimalles étoient des vêtemens très-légers; nous pouvons en juger par ces vers de Martial :

Is mihi candor inest, villorum gratia tanta est,
Ut me vel mediâ sumere messe velis. Lib. 4.

Pline dit que son père a vu commencer l'usage des gausapes. Cependant Varron (*lib. IV, de latinâ linguâ*) en fait déjà mention. Mais du temps de Varron, ces étoffes ne servoient encore que pour les tapis de table; et c'est sous ce rapport que Martial en parle dans ce vers :

Nobilius villosa tegant tibi gausapa citrum.

(57) *La prétexte nous vient des étrusques.* La prétexte étoit la toge blanche bordée d'une bande de pourpre. *Prætexta*, dit Varron, *toga est alba purpureo limbo.* Les jeunes filles la portoient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées, et les jeunes Romains jusqu'à leur dix-septième année. Les grands magistrats et les principaux ministres de la religion portoient la prétexte dans leurs fonctions.

(58) *Les rois portèrent la trabée.* La trabée étoit la toge ornée de plusieurs bandes de pourpre. Elle étoit ainsi nommée, *quòd trabibus purpura intertexa-*

tur. Elle devint commune dans la suite à toutes les magistratures, et même l'habit distinctif des chevaliers Romains, lorsqu'ils passeient la revue devant les censeurs.

(59) *Homère fait déjà mention des étoffes brodées*. Homère, lib. III, v. 125, représente Hélène occupée à représenter en broderie les combats des Grecs et des Troyens.

(60) *On trouve en Espagne, et surtout dans la Corse, le mouflon*, etc. Buffon le regarde comme la souche primitive de toutes les brebis. On trouve le mouflon dans les montagnes de Grèce, dans les îles de Chipre, de Sardaigne, de Corse et dans les déserts de la Tartarie. Il existe dans l'état de nature : il subsiste et se multiplie sans le secours de l'homme. *Buffon, t. X, p.* 136.

(61) *On a dit plaisamment qu'une ame*, etc. Ciceron, liv. II, *de naturâ Deorum*, attribue ce mot à Chrysippe : *sus verò quid habet præter escam? Cui quidem, ne putresceret, animam ipsam pro sale datam dicit esse Chrysippus*.

(62) *Cette invention est due à Marcus Apicius*. Ce nom est celui de trois Romains fameux par leur gourmandise. Le premier vécut avant l'extinction de la république; le second sous Auguste et Tibère, et le troisième sous Trajan. Le plus célèbre est le second, qui inventa une espèce de pâtisserie de son nom. Il tint à Rome école publique de gourmandise, dé-

pensa des sommes immenses pour satisfaire la sienne, et composa un traité dans lequel il enseignoit la manière d'exciter l'appétit, *de gulæ irritamentis.* On dit que voyant qu'il ne possédoit plus qu'un million de sesterces (125,000 fr.), il s'empoisonna de désespoir. Le troisième Apicius vivoit sous Trajan. Il se piquoit d'avoir un secret admirable pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur. Il en régala l'empereur dans le pays des Parthes, à plusieurs journées de la mer.

(63) *Ce fut lui qui inventa le mot latin sumen.* Sumen, mamelle, vient de *sugere,* quasi *sugimen.* Il falloit pour les gourmets que ces mamelles fussent pleines de lait. Pline nous dira, liv. XI, ch. 51, qu'on tuoit la truie le lendemain du jour où elle avoit fait ses petits, et avant qu'elle les eût allaités. *Occisæ uno die post partum, hujus et sumen optimum est, si modò fœtus non hauserit.* Si on est curieux de savoir comment on apprêtoit ces mamelles, on peut lire Apicius, liv. VII, chap. 2.

(64) *Dans l'Inde, les défenses qui sortent de leur mâchoire ont une coudée de long.* L'animal que Pline indique ici paroît être le babiroussa. « Le caractère le plus remarquable et qui distingue le babiroussa de tous les autres animaux, dit Buffon, t. X, p. 404, ce sont quatre énormes défenses ou dents canines, dont les deux moins longues sortent, comme celles des sangliers, de la mâchoire inférieure; et les deux autres, qui sont beaucoup plus grandes, partent de la mâchoire supérieure en perçant les joues ou plutôt le lèvres de dessus, et s'étendent en courbes jusqu'au

dessous des yeux, et ces défenses sont d'un très-bel ivoire, plus net, plus fin, mais moins dur que celui de l'éléphant. La position et la direction de ces deux défenses supérieures qui percent le museau du babiroussa, et qui d'abord se dirigent droit en haut, et ensuite se recourbent en cercle, ont fait penser à quelques physiciens, même habiles, que ces défenses ne devoient point être regardées comme des dents, mais comme des cornes ».

(65) *Ils sont blancs dans les Alpes.* Dans les hautes montagnes et dans les pays du Nord, les lièvres deviennent blancs pendant l'hiver, et reprennent en été leur couleur ordinaire; il n'y en a que quelques-uns, et ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. En Laponie, ils sont blancs pendant dix mois de l'année, et ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. *Buffon, t. VII, p.* 115.

(66) *Du genre des lièvres sont d'autres animaux que l'Espagne nomme cuniculi* (lapins). *Buffon* écrit qu'il paroît que les seuls endroits de l'Europe où il y eut anciennement des lapins étoient la Grèce et l'Espagne. Le C. Camus me semble avoir démontré, dans ses notes sur l'histoire des animaux d'Aristote, que ces animaux ont été inconnus aux Grecs. Il cite Polybe, Athénée, Posidonius, Élien qui, tous écrivant en grec et voulant décrire le lapin, lui ont donné le nom de *cuniculus* grécisé, *κύνικλος*, *κόνιλος*, par lequel les Espagnols l'ont désigné. Toutes ces circonstances,

ajoute-t-il, n'indiquent-elles pas un animal qui ne fut point connu des Grecs, puisqu'ils ne le nommèrent point? en lui conservant son nom latin, n'est-ce pas attester que ce sont les Latins seuls qui l'ont fait connoître aux Grecs? *Notes sur l'hist. des animaux d'Aristote, par le C. Camus, p.* 278.

(67) *Il est certain que les habitans des îles Baléares.* Ils demandoient qu'on leur envoyât des hommes qui ne se fissent pas un scrupule de détruire ces animaux. Ces peuples auroient cru commettre une impiété en tuant les lapins et en se nourrissant de leur chair. César remarqua le même préjugé chez les habitans des îles Britanniques: *Leporem et Gallinam gustare fas non putant.* De bell. Gall., l. V.

(68) *Le lièvre.... est le seul, avec le dasypode, en qui la superfétation ait lieu.* Dasypode veut dire *pied velu.* Pline fait du lièvre et du dasypode deux animaux différens. Mais il y a ici une de ces inadvertances dont on trouve quelques exemples dans notre auteur. Le C. Camus nous fait voir dans ses notes sur l'Histoire des Animaux, qu'Aristote a employé deux noms pour désigner le seul animal qu'il indique comme ayant les pieds velus. Ces deux noms sont λαγὼς et δασύπους. Il ne s'est servi du premier que deux fois, partout ailleurs il emploie le second. Tantôt Pline a traduit le mot δασύπους par *lepus*; tantôt, comme dans l'endroit dont il s'agit ici, il en fait deux animaux qu'il compare l'un à l'autre.

D'ailleurs, à quel animal appliquer le nom de dasypode?

Buffon dit que c'est le lapin. Mais nous avons vu que cet animal n'a pas été connu des anciens Grecs.

Brotier veut que ce soit le lièvre blanc des Alpes. Le dasypode n'est donc qu'un lièvre.

Poinsinet soupçonne que ce peut être le cochon d'Inde. Mais Buffon nous dit que cet animal a été transporté du Brésil dans la Guinée; *il a donc été* inconnu aux Grecs.

Le C. Camus croit qu'il faut tenir avec Budée, Bochart et Klein, que le dasypode et le lièvre sont le même animal. *Notes sur l'hist. des anim.*, p. 280.

(70) *Aujourd'hui encore les grenouilles sont muettes dans l'île de Seriphe.* Tournefort (Voyage dans le Levant, t. I) écrit qu'aujourd'hui les grenouilles, dans l'île de Seriphe, ne sont pas plus muettes que dans les autres pays. Il est probable que Pline et les auteurs cités par lui, n'avoient pas observé la grenouille rousse qui paroît, au premier coup d'œil, n'être qu'une variété de la grenouille commune. Mais, dit le C. Lacépède, comme elle habite dans le même pays, comme elle vit, pour ainsi dire, dans les mêmes étangs, et qu'elle en diffère cependant constamment par quelques-unes de ses habitudes et par ses couleurs, on ne peut pas rapporter ses caractères distinctifs à la différence du climat ou de la température, et l'on doit la considérer comme une espèce particulière..... On l'a appelée la muette, par comparaison avec la grenouille commune, dont les cris désagréables et souvent répétés se font entendre de très-loin. Cependant, dans le temps de son accouplement ou lorsqu'on la tourmente, elle pousse un cri sourd, semblable à une sorte de grogne-

ment, et qui est plus fréquent et moins foible dans le mâle. *Hist. des quadr. ovip.*, *p.* 528.

(71) *L'Afrique*, etc. Les Romains désignoient par ce nom la partie de la terre qui renfermoit l'Éthiopie, l'Égypte, la Cirénaïque, la Syrtique, la Numidie, les Mauritanies, la Lybie. Ils n'avoient de ce pays qu'une connoissance très-imparfaite. L'intérieur leur étoit absolument inconnu ; et même les deux tiers de l'Afrique, étant situés sous la zône torride, étoient jugés inhabitables.

Fin du Tome premier.

TABLE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

